BnF Gallica

Scènes de la vie moderne,

par Louis Reybaud

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Reybaud, Louis (1799-1879). Auteur du texte. Scènes de la vie moderne, par Louis Reybaud. 1855.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

LAGOMARCHET 1968

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

2e série.

LOUIS REYBAUD

SCÈNES

DE LA

VIE MODERNE

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1855

SCÈNES

DE LA

VIE MODERNE

H602

62412

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

Mœurs et Portraits du temps	2 vol.
Jérôme Paturot a la recherche d'une position sociale	1 vol.
Jérôme Paturot a la recherche de la meilleure des républiques	2 vol.
Romans	1 vol.
Nouvelles	1 vol.
La Comtesse de Mauléon	1 vol.
La Vie a rebours	1 vol.
La Vie de Corsaire	1 vol.
La Vie de l'Employé	1 vol.
Marines et Voyages	1 vol.
Economistes modernes (*sous presse*)	1 vol.

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

SCÈNES

DE LA

VIE MODERNE

PAR

LOUIS REYBAUD

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

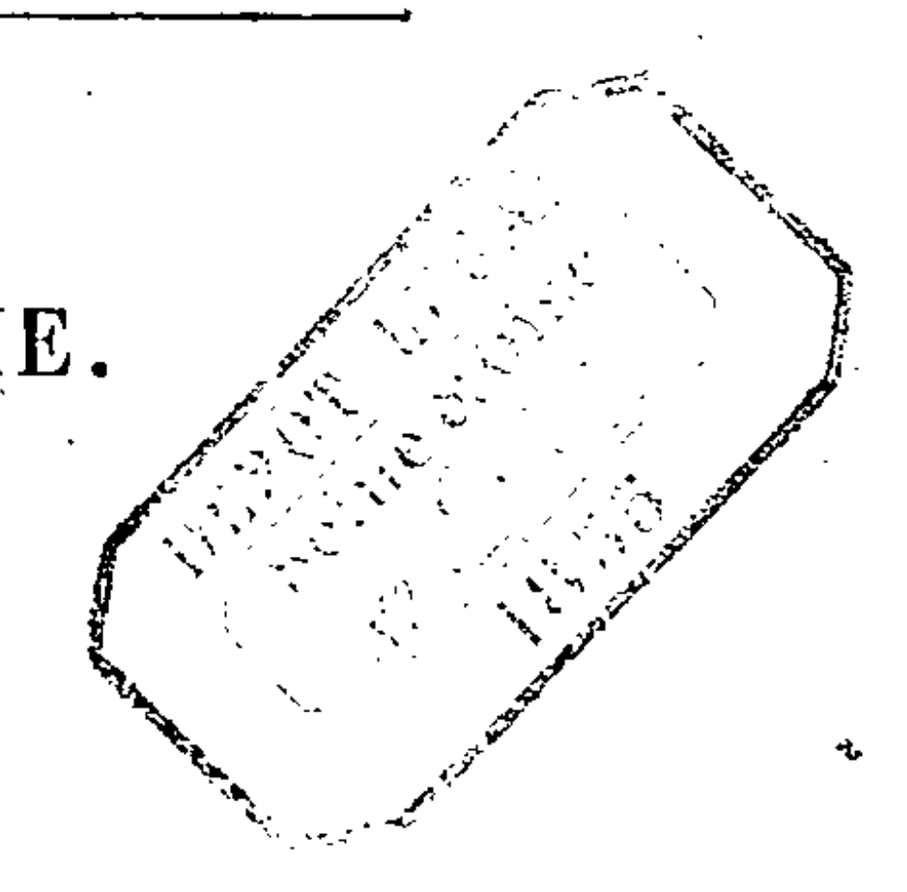
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1855

L'auteur et les éditeurs se réservent tous droits de traduction et de reproduction.

SCÈNES DE LA VIE MODERNE

PREMIÈRE PARTIE.



I

JEAN QUI PLEURE.

— Il est donc écrit là-haut, madame Mathias, que tu seras éternellement dupe

— Bon ! nous y voici encore.

— Éternellement jouée par tes fournisseurs, si tant est qu'on puisse leur donner ce nom.

— Je me défends de mon mieux, Mathias.

— Il est écrit que je ne serai abreuvé et nourri que de substances frelatées, adultérées, falsifiées.

— Toujours ton refrain !

— Et que je périrai victime d'un empoisonnement régulier, accompli dans ma propre maison et avec des circonstances qui ne sont point atténuantes.

Ce colloque, à quelques variantes près, se renouvelait chaque matin devant la même table et entre les mêmes personnages. Ce jour-là pourtant il se prolongea plus que de coutume et fut accompagné de violences inusitées. M. Mathias avait mal dormi et s'était mal levé ; jamais ses

nerfs, susceptibles à l'excès, ne s'étaient trouvés dans un plus déplorable état; il éprouvait le besoin de chercher querelle à quelqu'un, et s'en serait pris à des objets inanimés s'il n'avait eu sa femme sous la main. Aussi, dans un dernier accès, le vit-on repousser vigoureusement sa chaise, jeter sa serviette sur la table au risque d'y causer du dégât, puis, croisant les bras avec une majesté mêlée de courroux :

— Tu appelles cela du lait? dit-il.

— Et comment l'appellerais-je? répondit madame Mathias du ton le plus soumis, et s'efforçant de conjurer l'orage.

— Et ceci du café, n'est-ce pas?

— Assurément, mon ami, et en premier choix.

— Dérision! Et ceci du sucre?

— Tout ce qu'il y a mieux; du quatre cassons.

— Assez, madame Mathias, assez, ou je te croirai complice de l'attentat que l'on poursuit sur ma personne, à l'aide de boissons équivoques et de denrées suspectes de manipulation! A moins pourtant que ton goût ne soit émoussé! J'aime mieux ça. Ce lait, par exemple, ce lait! Ne sens-tu pas, à le boire, comme une odeur de cervelle qui s'en dégage, cervelle battue, cervelle bouillie, cervelle frite, quelque chose d'odieux, de sinistre et de nauséabond. Paris n'en consomme pas d'autre; c'est reconnu par tous les savants.

— Qu'y puis-je, alors?

— Et ce café? comment prendre le change sur son compte, madame Mathias?

— Je l'ai choisi en grains et brûlé moi-même.

— Il y a de tout là-dedans : de la chicorée, du pois-chiche, du cresson, que sais-je? de la pivoine et de l'ortie, les herbes les plus burlesques, le rebut de la nature. On le sent dès les premières gorgées. Quant au sucre, glucose, pure glucose, avec accompagnement de marbre pilé! Voilà de tes prouesses, madame Mathias; vante-t'en!

Il faut croire que le renouvellement de ces scènes en avait singulièrement amorti l'effet ; sur ces derniers mots, le silence se fit : M. Mathias n'avait plus de contradicteur. C'en fut assez pour le calmer. Il daigna se rapprocher de la table, consentit à reprendre sa serviette et acheva paisiblement son café, sans plus s'inquiéter ni des cervelles battues, ni de la chicorée suspecte. L'estomac parlait, il dominait les révoltes de l'imagination.

— C'était bien la peine de faire tant de bruit ! pensait madame Mathias, en voyant son mari à l'œuvre. Le beau profit ! Se gâter à plaisir tout ce qu'on mange !

Puisque l'humeur de notre héros nous laisse quelques instants de répit, profitons-en pour dire ce qu'il est et d'où il vient.

A la date de ce récit, Mathias est un homme déjà mûr ; il en est au mauvais côté de la quarantaine, comme disent les Anglais. Ses cheveux sont jaspés de gris ; sur sa peau jaune, signe d'une complexion bilieuse, se montrent, aux places voulues, ces sillons que creuse l'ongle du temps ; son œil noir, animé d'un certain éclat, semble se dérober sous les cavités du front ; son corps grêle, ses jambes fluettes, son dos voûté, attestent les fatigues de l'étude, tandis que sa physionomie trahit les ardeurs d'une ambition mal réglée. C'est par ce trait que se distingue surtout Mathias. Il porte sa tête en homme qui a la conscience de ce qu'il vaut, s'adore lui-même et tient en mépris l'espèce, considère comme usurpées les positions qu'il n'occupe pas et toutes les réputations, mêmes les plus légitimes, comme élevées aux dépens de la sienne.

Dès l'âge de raison, cette disposition se manifesta chez lui : il ne savait ni approuver ni admirer. Envisageait-il une chose ? c'était par les côtés défectueux. Entendait-il faire l'éloge de quelqu'un ? Il y mêlait un peu de blâme, en guise de correctif. Ce fut ainsi qu'il grandit, passant son humeur sur tout le monde, et, de préférence, sur ce qui l'entourait, aimant peu et peu aimé, grondeur, inquiet,

concentré en lui-même, avec plus de prétentions que de talents et plus d'orgueil que de ressources, réduit, après bien des rêves, à courir le cachet et, avec l'étoffe d'un premier ministre, à devenir, comme il se qualifiait lui-même, professeur libre de mathématiques.

Comment un être, ainsi organisé, en vint-il à prendre une compagne ? c'est là un de ces mystères qu'expliquent seules la vertu de l'instinct et la force de la prédestination. Mathias, il faut le croire, n'y céda qu'insensiblement et presqu'à son insu. Il occupait alors, dans les sommets du quartier studieux, une petite chambre garnie d'un mobilier succinct et mal défendue contre les intempéries des saisons. Comme le philosophe grec, il portait tout sur lui, un habit noir, un pantalon et un gilet noirs qu'il nettoyait et brossait avec des ménagements infinis et en se gardant de pousser les soins de propreté jusqu'à l'usure. Pour se sustenter, il avait les fourneaux économiques du pays latin ; pour se distraire, les spectacles en plein vent, et, en fait de capital, le fonds d'arithmétique, de géométrie et d'algèbre qu'il avait amassé pendant vingt années de sa vie, et qu'il débitait en détail. Voilà où en était Mathias lorsque survint cet événement dont ses habitudes et sa situation de fortune semblaient devoir le défendre.

Dans la rue qu'il habitait, et presqu'en face de son logement, se trouvait un magasin aux dehors modestes et où l'étalage ne visait qu'à la fraîcheur. Des mottes de beurre et des fromages de toute sorte ne permettaient pas de se méprendre sur l'industrie qu'on y exerçait, et le choix de la marchandise, autant que la bonne grâce des marchands, avait assuré à l'établissement la meilleure clientèle du quartier. C'est là, c'est chez un crêmier, que Mathias devait rencontrer l'écueil de sa liberté. Longtemps il n'y alla qu'en simple chaland, pour y chercher, à un prix modique, la base d'un repas frugal. Plus tard, enhardi par l'habitude, il y regarda de plus près et découvrit que l'enfant de la maison, mademoiselle Thérèse, avait de jolis yeux, des

cheveux d'un beau blond, une taille à souhait, un sourire et une voix d'ange. Il avait vingt-deux ans, elle en avait seize ; à cet âge, de semblables découvertes ne se font pas impunément. Après quelques mois de combat, Mathias se sentit vaincu, son heure avait sonné ; il se résigna, prit son courage à deux mains, et demanda Thérèse à son père.

Le crêmier réfléchit. Comme avantages matériels, le parti n'était pas brillant : une mansarde sous les toits et une garde-robe réduite aux articles les plus stricts ; mais Mathias portait la cravate blanche et l'habit noir, ne marchait qu'avec un livre sous le bras, l'air pensif, le regard profond, aussi grave et aussi compassé qu'un professeur ou un répétiteur en titre. Il savait du calcul autant qu'un homme en France, usait les tables des bibliothèques avec les coudes de ses habits, donnait à l'étude le temps que ses leçons ne remplissait pas, jouissait, auprès de son portier, d'une réputation irréprochable et édifiait ses voisins par l'austérité de ses mœurs. Tout cela avait bien son prix, et le crêmier ne fut pas des derniers à le reconnaître.

— Piocheur et pas de vice, se dit-il ; il fera son chemin. En Sorbonne, cela suffit : j'en vois en haut qui sont partis de plus bas que lui.

D'ailleurs, quoique Thérèse eût été élevée dans un couvent en vogue, qu'elle fût d'une certaine force sur le piano et sans rivale pour les fleurs artificielles, le crêmier savait contenir ses prétentions dans de justes bornes, et ne portait pas ses vues trop haut. Il sortait du peuple et se disait qu'à franchir une classe, il ne faut pas se montrer regardant. Par son origine, Mathias appartenait à la bourgeoisie, et ce titre les valait tous ; il flattait l'orgueil de l'honnête marchand et de la parenté. On s'alliait à une personne instruite, de bonne maison, ayant des relations honorables, mathématicien par dessus le marché : que désirer de plus ?

Le mariage eut donc lieu, et il fut heureux. Thérèse, au milieu de beaucoup d'autres vertus, avait celles qui ai-

dent le plus à la vie commune, une patience d'ange et une inaltérable douceur. Jamais une plainte, jamais un reproche; elle excusait tout de son mari, même ses boutades. Non pas qu'elle manquât d'esprit et de bon sens, et n'éprouvât des révoltes intérieures; mais elle savait se contenir à temps et désarmer à propos: une affection mêlée de respect dominait ses petits griefs et les empêchait d'éclater. Mariée jeune, elle n'avait connu de la vie et du monde que ce que Mathias lui en avait fait connaître. A force de vivre à ses côtés, d'entendre ses sorties, ses récriminations, elle avait fini par se convaincre qu'en effet l'univers était ingrat envers lui et ne rendait pas à ses talents la justice qui leur était due. Telle est la loi des êtres qu'enchaîne le destin; ils s'identifient l'un à l'autre, bon gré, mal gré, se pénètrent par quelques points, et avec le même air finissent par respirer les mêmes préjugés.

De son côté, Mathias emprunta du moins, à sa femme, la dose de bienveillance nécessaire pour l'excepter de l'anathème qu'il portait contre le genre humain. En dehors de ses accès d'humeur, il ne manquait pas d'égards pour elle, lui laissait le gouvernement de la maison et s'en tenait au droit de remontrance. Par exemple, il est un point sur lequel on ne le vit jamais transiger. Même dans les moments d'abandon, et quand il était seul avec Thérèse, Mathias ne se départait pas de certaines formules qui étaient, à son gré, la dernière expression de la convenance domestique, et lui semblaient concilier à la fois la dignité et la familiarité des relations. Ainsi, il disait invariablement :

— Madame Mathias, fais ceci.

Ou bien :

— Thérèse, faites cela.

N'employant pas le tutoiement avec le petit nom, et l'employant pour corriger ce que le nom légal a de trop cérémonieux. C'est ce qu'il appelait réformer les mœurs et tempérer la langue.

Il est temps de dire que l'entrée de Thérèse dans son ménage de garçon n'avait pas peu contribué à en changer la physionomie. Elle avait apporté une dot assez ronde et qui s'accrut d'une somme plus ronde encore, lorsque le crêmier quitta son établissement pour passer dans un monde meilleur. Au lieu d'une chambre sous les ardoises, le couple Mathias connut alors les douceurs d'un appartement complet, quatre pièces au second, dans une rue aérée, avec la coupole de Sainte-Geneviève pour perspective, le tout accompagné de distributions commodes e tendu de fort jolis papiers. Rien ne manquait plus à cet in térieur : ni l'argenterie dans le buffet, ni le linge dans les armoires, ni le meuble en satin-laine dans le salon. Un rentier n'eût pas poussé le luxe plus loin, et, rentier, Mathias l'était. Il l'était du chef de sa femme, et ses cachets de professeur, au lieu d'être, comme autrefois, le nerf du ménage, n'y apportaient qu'un surcroît d'aisance et formaient la part du superflu.

Ce fut à cette époque de sa vie que Mathias multiplia ses efforts afin de sortir de la foule et de se révéler aux populations. Aux prises avec le besoin, son génie ne germait pas; il se montra fécond dès qu'il fut affranchi de cette servitude. Dieu sait les belles inventions qui s'en suivirent! Les Académies en gardent un souvenir mêlé d'effroi. A chaque séance, Mathias les saisissait d'une découverte de son chef, découverte entièrement neuve, et qui bouleversait de fond en comble les idées reçues. Toute affaire cessante, il fallait s'en occuper, et là-dessus l'auteur n'entendait pas raillerie. Malheur aux corps qui y mettaient de la mauvaise volonté, même de l'hésitation : à l'instant ils voyaient fondre sur eux une grêle d'épithètes empruntées au vocabulaire le plus familier. Pauvres savants! ils avaient affaire à un rude jouteur : Mathias les prenait un à un, les traitait de haut en bas, discutait leurs noms, contestait leurs titres, les accusait de mettre la lumière sous le boisseau, de ne rien reconnaître en dehors d'eux, et de jouer

à la petite Eglise. Pauvres savants, vous dis-je! ils ne sortaient de là que meurtris et en lambeaux.

Comme cela arrive toujours, l'humeur de notre héros s'accrut en raison des échecs qu'il essuyait; son caractère, naturellement mal fait, tourna de plus en plus à l'aigre; ses nerfs, déjà prompts à s'irriter, devinrent d'une susceptibilité excessive. Bientôt le langage se mit à l'unisson et l'invective s'en mêla. A entendre Mathias, il n'y avait, en ce monde, de chance que pour les faux savants : ils confisquaient la célébrité dans un tour de gobelets. Quant aux vrais savants, l'oubli et les dédains étaient leur lot, et il citait de grands exemples : Galilée, méconnu, Papin méconnu, Fulton méconnu, tous méconnus les génies, et couverts de risées, tandis que la bande des esprits médiocres et des plagiaires détroussait la gloire et mettait la main sur l'argent. On devine les variations que comporte un pareil thême; Mathias ne s'y épargna point. Seulement, de temps à autre et pour se délasser l'esprit, il échangeait la férule contre l'encensoir, allait déterrer, on ne sait où, quelque grand homme manqué, le campait sur un piédestal de sa façon, et invitait l'humanité et les Académies à lui rendre un solennel hommage. Il va sans dire que les Académies et l'humanité restaient sourdes à l'appel; mais Mathias ne s'en émouvait pas; il avait lancé son demi-dieu; qu'importait le reste?

Tel était l'homme, tel était le couple que nous avons laissé à table et que la suite de ce récit fera mieux connaître. On a vu à quel point Mathias était un esprit opiniâtre et un caractère obstiné; jamais il ne quittait une partie que de guerre lasse. Aussi revint-il sur le chapitre qu'il avait entamé au début du repas et que les plaintes de son estomac l'avaient seules forcé à suspendre. Pour lui, c'était un intarissable sujet; il y voyait le signe d'une perversité toujours croissante et d'une dissolution prochaine de l'ordre social. D'ailleurs, les savants de son école avaient fait des recherches là-dessus; motif de plus pour y insister. A

peine avait-il donné son dernier coup de dent qu'il se remit en haleine :

— Thérèse, dit-il, passe pour aujourd'hui ; mais il faudra aviser. Je ne veux plus être empoisonné à huis-clos, entendez-vous ! Assez de substances malfaisantes comme cela ! C'est un miracle que je sois encore debout ; Mithridate lui-même y eût succombé. Songes-y, madame Mathias !

— J'y songerai, mon ami.

— Dès qu'on a affaire à des loups, il faut se faire loup soi-même. C'est le moyen de n'y point laisser ses os. Vous aviserez, Thérèse, n'est-ce pas?

— Je veux bien, mais comment ?

— Il y a des auteurs, madame Mathias, tu les liras ; il y a des traités de chimie, tu en prendras connaissance. On gagne à s'instruire.

— Une femme ?

— C'est de leur ressort. Avant tout il faut savoir ce qu'on mange. D'ailleurs, je vous y aiderai, Thérèse, je vous y aiderai.

— A la bonne heure !

— A partir de demain, reprit notre homme de son ton le plus solennel ; à partir de demain, pas plus tard, j'entends qu'il ne soit rien servi sur cette table sans, au préalable, avoir été soumis à une rigoureuse analyse.

— Ah ! mon Dieu !

— Je veux connaître, à un atôme près, ce que renferment les objets destinés à ma consommation personnelle, gros ou menus, liquides ou solides.

— Mais le moyen, le moyen ?

— Sois tranquille, madame Mathias, nous aurons ce qu'il faut. L'affaire d'une couple de cent francs, tout au plus. Ce serait le double, qu'il n'y faudrait pas regarder : il s'agit de notre repos. Nous aurons des cornues.

— Des cornues ?

— Nous aurons des filtres.

— Des filtres?

— Des godets, des creusets, des réactifs.

— Des réactifs ?

— Oui, Thérèse, des réactifs surtout. Un appareil, deux appareils, un laboratoire, s'il le faut.

— Un laboratoire? s'écria la pauvre femme dont la surprise et l'épouvante croissaient à chacun de ces détails.

— Un laboratoire complet ! Je veux que rien n'y manque. Et une fois pourvus, une fois armés, sais-tu ce qui nous reste à faire?

— Comment veux-tu que je le sache ?

— Nous prenons une à une ces denrées adultères : lait empesté, café drogué, sucre mélangé, vin frelaté, pain fardé, sel altéré, et nous les jetons dans nos récipients. Il me semble que j'y suis, madame Mathias. Comme ça chauffe! comme ça chauffe !

— Et puis?

— Et puis nous les évaporons jusqu'à siccité, de manière à mettre à nu la fraude dans ses derniers éléments. Voilà.

— En vérité ?

— Dieu sait ce que nous allons découvrir, Thérèse. Vous n'avez pas d'idée de çà : du vert-de-gris, du plâtre, de l'alun, de l'amidon, des substances incroyables. Le monde est si pervers.

— Est-ce bien possible ?

— Ah ! Messieurs les fournisseurs, Messieurs les fournisseurs, s'écria Mathias en forme de conclusion, vous vous imaginiez qu'on vous laisserait exercer impunément vos rapines ? Eh bien ! nous verrons, nous verrons. Dorénavant on vous passera à l'alambic.

Mathias en était à cette déclaration d'hostilités, lorsque la servante ouvrit discrètement la porte et annonça une visite :

— Monsieur Daniel! dit-elle.

— Qu'il entre, dit Mathias.

Pour être admis ainsi et dans un pareil moment, il fallait que le nouveau venu eût de grandes franchises dans la maison : on va voir à quel titre.

II

JEAN QUI RIT.

M. Daniel, ou plutôt Daniel, était porteur d'une de ces figures sur lesquelles on peut lire comme dans un livre ouvert : la physionomie suffisait pour faire connaître l'homme. Blond, fleuri et un peu replet, il portait légèrement les années, semblait heureux de vivre et disposé à jouir de tout. Pas une ride ne déparaît son front ; le sourire ne quittait jamais ses lèvres. C'était un être bien venu et né sous un astre clément, voyant le monde à travers un prisme, de bonne santé et de bonne humeur, fredonnant toujours quelque air ou débitant quelque anecdote. Rien qu'à le voir, la mélancolie s'envolait; nulle gaîté n'était plus communicative que la sienne.

— Eh bien ! les amis, dit-il en entrant et en faisant résonner le parquet sous un jonc formidable ; Eh bien ! encore à table ! en habits de maison ! y songez-vous ? par cette belle matinée ? Il n'y a donc plus de cerises à Montmorency ? Debout, debout, Mathias.

— Le temps est bien incertain, répondit celui-ci en cherchant une défaite.

— Incertain ? où as-tu les yeux ? Tiens, tiens, ajouta le jovial garçon, en recourant à des preuves : regarde-moi cela.

Il venait de tirer les rideaux et d'ouvrir la croisée toute grande. Des flots de lumière pénétraient dans l'appartement.

— Qu'en dis-tu ? reprit-il en triomphateur, quel clair de lune :

O soleil, brillant soleil,
Toi qui mûris les citrouilles
.....
.....
....

— Encore des chansons ! chut ! Je me rends.

— A la bonne heure ! autrement je te menais au vingt-deuxième couplet. Mais assez causé ! A vos toilettes, les amis : dans cinq minutes, Régine et Blanche seront ici. Surtout, madame Mathias, point d'excès somptuaire ; du simple, la campagne veut cela.

Une robe légère
D'une entière blancheur.

— Voyez-moi plutôt : pantalon de coutil, redingote en bouracan, gilet à bouquets, le tout de couleur claire, feutre gris, brochant sur le costume. C'est pastoral du moins, et non pas ce noir de Mathias qui tire l'œil.

Car toujours la parure,
Embellit la beauté.

Daniel aurait pu continuer longtemps ainsi ; ses chants et ses paroles se perdaient dans le vide. Ses deux amis, comme il les appelait, avaient gagné leur chambre à coucher pour y faire leurs apprêts de départ ; il restait maître du terrain ; les échos de la salle à manger lui donnaient seuls la réplique.

C'était de fondation, dans le courant de l'été, que le couple Mathias et le couple Daniel remplissent leurs jours fériés par des excursions dans la banlieue : un dimanche à Louveciennes, un autre dimanche à Meudon, tantôt à Montreuil, tantôt à Verrières. Daniel avait la haute main sur le programme, et se chargeait des approvisionnements. Quelquefois on les portait de la ville ; d'autres fois, on se rabattait sur quelque guinguette pour y manger une salade et une gibelotte de lapin. Mathias revenait de ces parties

champêtres le cœur plus libre, l'esprit soulagé; Daniel y foulait la terre d'un pied conquérant, aussi fier que si le monde lui eût appartenu, émerveillant les villageois par ses quolibets, et faisant assaut de chant avec les fauvettes des bocages.

Dans le cours ordinaire des choses, jamais un homme de l'humeur de Daniel n'aurait dû se rencontrer dans le chemin d'un homme du caractère de Mathias. Entre eux tout était contraste. Autant l'un était sombre, autant l'autre était gai ; l'un vivait replié sur lui-même, l'autre ne cherchait qu'à s'épancher. Au lieu de voir un ennemi dans toute créature animée, Daniel se serait volontiers jeté dans les bras des passants, et aurait échangé des poignées de main avec l'humanité entière. Tout ce qu'il voyait lui semblait beau, tout ce qu'il mangeait lui semblait bon. Point d'envie, point de mauvaise convoitise ; il n'était jaloux de rien ni de personne. Loin d'en vouloir aux riches, il était tenté de les plaindre :

— Les pauvres gens, disait-il ; que de soucis ils se donnent, et volontairement? On est bien heureux d'en trouver pour faire aller le commerce.

Lui parlait-on de carrosses, d'équipages, de luxe d'attelage et de laquais ?

— Merci, disait-il ! Un singulier bonheur ! Pour avoir de grands escogriffes qui vous volent et des bêtes sur le flanc ; pour être toujours aux prises avec le vétérinaire, n'user de ses chevaux ni quand il pleut, ni quand il neige, ni quand il vente, ni quand il fait du verglas, ni par les grands froids, ni par les chaleurs excessives, c'est-à-dire les trois quarts de l'année. Merci ! vous dis-je. Sans compter les lardons que l'on débite à l'office et l'habillement complet que ces gens-là mettent sur le dos de leurs maîtres. Encore une fois merci !

En parlant ainsi, Daniel était sincère ; il puisait ses joies en lui-même et non ailleurs ; elles naissaient, comme un fruit spontané, de son heureux tempérament, pour se

répandre ensuite au dehors dans des proportions indéfinies. Il n'avait besoin ni de bonheurs compliqués ni de raffinements dans ses plaisirs ; les moindres lui suffisaient. Sur un mot d'autrui il riait aux éclats, et quand ce mot lui manquait, il riait des siens propres. La nature s'était épuisée à en faire un joyeux compagnon, ayant l'estomac sûr et le jarret solide, une âme saine dans un corps vigoureux, et des facultés à la hauteur de ses organes. Aussi Mathias l'étudiait-il comme on étudie un phénomène ; il ne savait à quoi le rattacher dans l'échelle des êtres vivants, et se contentait de l'appeler, dans ses moments d'ironie, Daniel le philosophe.

Quel hasard les avait rapprochés, c'est fort simple à dire. Ils étaient du même âge, et leur enfance s'était écoulée sur les mêmes bancs ; ils avaient reçu les mêmes leçons et les mêmes férules. De tous les camarades que Mathias avait vus passer près de lui, Daniel était le seul avec lequel il eût pu conserver des relations tolérables. Peut-être le contraste des caractères y aidait-il. De là une première amitié qu'alimentèrent des services mutuels et que le temps ne fit qu'accroître. Mathias aida plus d'une fois Daniel dans la rédaction de ses devoirs ; et Daniel employa souvent ses poings au service de Mathias. Ils grandirent ainsi en gardant l'un pour l'autre de bons sentiments, Daniel le plus naturellement du monde, Mathias en y mettant un peu du sien. Sortis du collége, ils ne se perdirent pas de vue, et quand ils eurent pris femme tous deux, le lien qui les unissait s'étendit à leurs ménages. Ces relations n'étaient pas, il est vrai, exemptes de trouble ; M. Mathias et madame Daniel en venaient quelquefois à des propos assez vifs ; mais la gaieté de Daniel et la douceur de Thérèse finissaient toujours par ajuster les choses.

Ce jour-là, Daniel avait arrêté dans sa tête qu'on irait à Montmorency ; il était de ceux qui croient aux cerises de cette localité et se font une fête d'en cueillir sur les arbres mêmes. Du côté des Mathias, ce plan n'éprouva point

d'objection ; leur toilette achevée, ils se déclarèrent prêts à partir. Mais Daniel avait compté sans sa femme ; après une demi-heure d'attente, elle parut, accompagnée d'une jeune fille :

— Ah ! te voilà, Régine, lui dit son mari. Enfin !

— Qu'est-ce à dire ; enfin ? Sommes-nous donc à l'heure comme des fiacres ?

— Du tout, ma reine ! du tout. Seulement il s'en va grand temps de partir. D'ici à Montmorency, la course est bonne.

— Montmorency ? Qui a parlé de Montmorency ?

— Mais à peu près tout le monde, Thérèse, Mathias, moi.

— Vous m'excepterez alors de ce monde-là, Daniel.

— Quel caprice !

— Il n'y a pas de caprice, Monsieur, c'est du bon goût seulement. Montmorency ! vous croyez donc avoir affaire à des grisettes ?

— Dieu m'en garde !

— Libre à vous d'y aller, Daniel, puisque la mauvaise compagnie vous plaît. Partez ; qui vous gêne ? moi, je n'y mettrai pas les pieds. A Montmorency ! pour qui me prenez-vous ? Un beau mélange d'étudiants et de demoiselles de magasin. Non ! non ! jamais ! je rentre au logis. Venez Blanche.

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton et accompagnés d'un geste qui ne souffraient point de réplique. La jeune fille fit pourtant un effort : un dimanche passé au logis lui souriait médiocrement :

— Marraine ! dit-elle d'une voix suppliante.

De leur côté, les Mathias intervinrent ; on essaya de fléchir cette impérieuse volonté. Peine perdue ! A aucun prix, madame Daniel ne voulut aller à Montmorency. Probablement, il se rattachait pour elle à ce bourg célèbre le souvenir d'une aventure orageuse ou d'une amère déception ; elle ne voyait ni ces coteaux, ni ces vallons du même

œil que le commun des citadins et à travers le prisme de leurs cerises. En vain Daniel revint-il à la charge ! il y épuisa sans fruit les ressources de son éloquence, et, se sentant vaincu laissa exhaler un peu de dépit :

— Voilà comme tu es, madame Rabat-joie ! Il n'en va jamais qu'à ta tête. Eh bien! commande alors, fais tes quatre volontés. Nous ne sommes plus que des zéros en chiffres. Voyons, parle, choisis, décide-toi.

On essaya d'une transaction : chacun dit son mot, proposa un but ; mais il fut impossible de s'entendre. Le vent de la discorde avait soufflé et jeté du trouble dans les esprits. Quand il s'agit de prendre un parti, mille incompatibilités se déclarèrent. Là où Régine cédait, Mathias se montrait intraitable : rien ne lui convenait, ni le choix de l'endroit, ni le plan, ni les moyens d'exécution. Il élevait des objections sur tout, trouvait à tout des obstacles. D'ailleurs le ciel s'en mêla ; des nuages en ternirent l'azur ; les cœurs n'étaient pas seuls à l'orage. Il était dit que la partie champêtre serait manquée ce jour-là.

III

RÉGINE.

Des personnages qui figurent dans ce récit, trois sont connus, deux restent à connaître, et c'est un soin qui ne saurait être différé. Il convient surtout de savoir à quoi s'en tenir sur madame Daniel, dont la volonté est si ferme et l'opinion si prépondérante.

Daniel n'était pas seulement un philosophe et un jovial garçon : son industrie ne se bornait pas à débiter des jeux de mots et des romances. C'était là une manière d'occuper ses loisirs, rien de plus : les dimanches et les jours de fête, il cultivait la philosophie et le chant ; dans la se-

maine il était simplement mercier, et consacrait ses plus brillantes facultés à la vente de son fil et de ses aiguilles. Dès l'adolescence, cette vocation s'était révélée chez lui. A force d'intrigues et à l'aide de son heureuse physionomie, il entra dans une maison de gros à titre de commis supplémentaire. Il avait, comme on dit, le pied à l'étrier, et c'était le point essentiel pour un homme doué du génie de la mercerie. Au bout de quelques mois, cette industrie n'eut plus de secrets pour lui ; il sut, en fait de galons et d'effilés, de coton et de soie à coudre, tout ce qu'il est donné à l'intelligence humaine de connaître, força le ruban à lui dire son dernier mot et pénétra les mystères du bouton de nacre. Aussi, marcha-t-il rapidement et à la façon des gens prédestinés. Dès l'âge de vingt ans, il était commis en titre, avec le logement, l'aliment, et cent écus à titre de gratification et pour ses fantaisies de poche. C'était une fortune inouïe et que l'on cite encore dans le monde des aspirants merciers.

Cependant, ni ces talents acquis, ni cet avancement n'auraient suffi pour tirer Daniel de sa condition subalterne ; il aurait vécu et serait mort simple employé, usant son mérite au service d'autrui, si le hasard ne lui était venu en aide. Ce hasard le mit en présence de mademoiselle Régine, et c'en fut assez pour donner à sa carrière un essor inattendu. A cette époque, mademoiselle Régine était l'âme d'un salon de rentiers où Daniel avait pénétré à titre de chanteur de romances. On n'y jurait que par elle ; les maîtres du logis ne voyaient que par ses yeux, et, pour leur convenir, il fallait lui plaire. A vrai dire, cet engouement n'était pas mal placé ; mademoiselle Régine semblait née pour l'empire. Elle avait des airs imposants, une taille et un port avantageux, des traits virils et un profil sévère. Puis elle usait de mots choisis, et en personne initiée aux délicatesses de la langue, se prodiguait en grandes phrases et en grands sentiments, posait en parlant et visait à l'effet. Comment des rentiers auraient-ils résisté à de tels

prestiges ? D'autant que mademoiselle Régine savait faire de l'histoire et de la mythologie à propos et battait tous les habitués de la maison en matière de géographie ?

D'où lui était venue cette érudition ? de la meilleure des sources, la nécessité. Avant d'être l'orgueil d'un salon de rentiers, mademoiselle Régine avait exercé un commerce honorable et non sans quelque profit. Elle avait été institutrice sans garantie du gouvernement et s'était livrée, sur une grande échelle, à l'éducation des jeunes Anglaises. Du comté de Middlesex au pays de Galles on la connaissait ; elle y avait formé des sujets qui lui faisaient honneur. Les châteaux se la disputaient ; c'était à qui la posséderait et jouirait des bienfaits de sa méthode. On citait ses élèves, à dix lieues à la ronde, pour la correction du langage et la pureté de l'accent ; on disait que mademoiselle Régine se rattachait à la grande école du français, celle du XVIIe siècle. De là une vogue qui ne nuisit point aux intérêts matériels de l'institutrice et lui permit d'élever ses tarifs ; quand les Anglais désirent une chose, ils savent y mettre le prix.

Comme on le devine, dans le cours de cette existence nomade et au milieu de ce monde varié, mademoiselle Régine acquit une expérience qu'elle eût vainement demandée à la vie sédentaire. On ne se promène pas impunément de château en château ; on ne traverse pas, sans égratignure, les broussailles des éducations à domicile. Le cœur y saigne plus d'une fois ; l'orgueil y soutient de rudes assauts. C'est un état mixte, sans caractère défini ; on n'est ni de la famille, ni de la domesticité ; on ne semble agréé à aucun titre. Puis il n'est pas de situation au monde où les susceptibilités soient plus éveillées que dans celle-là. Un mot révolte, un regard blesse ; des deux parts on s'observe ; point de confiance ni d'abandon ; de la contrainte, au contraire, de l'embarras et de la gêne. Sans compter les épisodes imprévus, auxquels expose la vie en commun, et qui, pour n'être pas compris dans les pro-

grammes d'éducation, n'en sont pas moins leur chapitre le plus ordinaire et le plus inévitable.

Que mademoiselle Régine eût ou non passé par cette épreuve, elle n'en portait pas le front moins haut. Rien n'en transpirait, ni dans son langage, ni dans sa physionomie. Seulement, lorsqu'elle revint de ce pélerinage prolongé, on put reconnaître, dès le premier abord, que c'était là une personne sûre d'elle-même, guérie des premières illusions de la vie, sachant se conduire, sachant se régler, et agissant désormais en pleine connaissance de cause. Toutes les fois que l'occasion s'en présentait, elle faisait sonner bien haut sa vertu et évitait, avec un art consommé, les piéges qu'on lui tendait à propos de son âge. C'était par de tels procédés et une foule d'autres combinaisons ingénieuses, qu'elle était parvenue à maintenir son influence dans ce salon de rentiers et à régner despotiquement sur la famille.

Si l'on eût dit à Daniel que cette femme l'admettrait aux honneurs de sa couche, il n'eût ressenti qu'une incrédulité mêlée d'effroi. Aspirer à sa main lui eût semblé une prétention au moins déplacée; ses grands airs, ses grands mots lui imposaient. Pour lui donner un peu de courage, il fallut que madmoiselle Régine fît les trois quarts du chemin. Du premier coup d'œil elle avait jugé Daniel; ce jovial garçon lui revenait. Elle aimait sa gaîté, elle s'amusait de ses saillies. Avec sa prudence et sa discrétion ordinaires, elle s'informa de ce qu'il était, de ce qu'il faisait; connut, dans les moindres détails, sa vie et ses habitudes, et n'apprit rien qui fût de nature à la décourager. C'était un garçon honnête, laborieux, bien vu de ses patrons, et qui avait l'étoffe d'un bon chef d'établissement. Que lui manquait-il pour le devenir? Le petit capital nécessaire à l'acquisition d'un fonds de commerce. Or, ce capital, Régine l'apporterait; c'était l'emploi légitime et naturel des guinées anglaises. Ce qui venait de l'éducation s'en irait à la mercerie, et Daniel n'était pas

homme à laisser cet argent improductif dans ses mains.

Tels étaient les calculs de l'institutrice, et, plus elle voyait Daniel, plus elle s'y affermissait. Elle sentait qu'elle pourrait le manier à son gré et le façonner à sa guise; c'était une éducation à entreprendre, et elle avait fait ses épreuves dans cet art. Il courait sur ses vingt-un ans; à cet âge, que de ressources! Puis, le goût s'en mêlait et devenait de plus en plus vif. Où trouver un garçon mieux découplé, d'une figure plus avenante, plus blond, plus fleuri, plus prospère, avec des dents plus blanches et un teint plus frais? Quel mari cela promettait sous tous les rapports et à tous les points de vue! Régine s'y arrêtait avec complaisance et y puisait de nouveaux motifs de détermination.

Une fois décidée, elle conduisit militairement les choses; s'il restait à Daniel quelques scrupules, elle sut l'en délivrer et rendit sa poursuite si évidente, que, bon gré mal gré, il tomba à ses genoux. C'était prévu. On s'expliqua, on s'entendit, l'affaire alla de soi; les sentiments et les intérêts étaient à l'unisson. Quelle bonne fortune pour Daniel! Une femme, l'orgueil des salons et un fonds de commerce! Aussi était-il radieux. Quant à mademoiselle Régine, ses réflexions n'étaient plus à faire, et elle était contente de son lot. Après les formalités d'usage, un contrat en règle, et les publications de rigueur, elle conduisit Daniel à l'autel, fière et triomphante avec son bouquet d'oranger.

Le destin ne trahit aucune des espérances qu'elle avait conçues; jamais choix ne fut plus heureux. Devenu chef d'un établissement, Daniel y fit merveille; il ouvrit à la mercerie des horizons nouveaux et la poussa vers les conquêtes. Sa maison fut bientôt citée comme l'une des mieux assorties du quartier studieux et il en était l'âme. Régine avait le cœur trop haut placé pour paraître dans le magasin; elle en laissait le soin et la responsabilité à son mari. A vrai dire, les affaires n'en souffraient pas, chacun était à sa

place : Daniel à son comptoir, madame Daniel dans son salon, où elle rêvait sans doute aux dangers des éducations anglaises et aux incidents de la vie de château. Le soir, après l'heure de la vente, on recevait quelques amis et entre autres les époux Mathias.

Cette lune de miel se prolongea pendant plusieurs années. Avec Daniel point d'orage possible ; sa figure joviale eût fait tomber la foudre des mains de Jupiter. Aussi, faudrait-il rester là si les choses avaient toujours marché avec cette tranquillité uniforme. Il en est des maisons comme des nations : le bonheur y porte préjudice à l'histoire. Mais un événement inattendu allait changer les destinées de cet intérieur et y introduire un élément nouveau. Lequel ? C'est ce qu'on verra dans le chapitre suivant.

IV

L'ILE SAINT-DENIS.

Suivant leur coutume, les Mathias et les Daniel avaient, par un beau dimanche de juin, pris leur volée vers les champs. C'était un ou deux ans après leur mariage et quinze ans avant l'époque où commence ce récit. Ils étaient jeunes alors, vifs, lestes et pimpants, et ne manquaient pas leurs parties, faute d'un peu de condescendance. Le ciel était pur, le soleil éclatant, la terre parée comme pour une fête.

Après avoir hésité entre la Seine et la Marne, les deux couples avaient fini par se décider pour l'île Saint-Denis ; dès l'aube, ils se mettaient en chemin.

Jamais Daniel n'avait été en meilleures dispositions ni plus magnifique de tenue. Il s'était levé en chantant et se coucha au bruit des chansons ; tout son répertoire y passa. Il était vêtu exclusivement de nankin ; redingote, gilet,

pantalon de nankin, guêtres de nankin, casquette de nankin ; on eût dit un loriot. Sous ce costume léger, il ne se sentait pas d'aise, donnait à tous les mendiants, battait des entrechats à se briser les jarrets et au grand effroi du reste de la caravane. Non pas qu'on eût des craintes sur la solidité de ses membres : Daniel était trop bien constitué pour cela. Mais il était porteur du panier aux vivres, et ces excès de gymnastique pouvaient compromettre l'intégrité des approvisionnements et l'économie du dîner.

— Tu vas briser la vaisselle ! lui disait Mathias.

— Pas de risque, répondit Daniel ; dans mon jeune âge, je dansais sur des œufs. J'ai étudié l'équilibre.

A cette époque, la civilisation n'avait pas multiplié autour de Paris les instruments d'une locomotion perfectionnée. Les chemins de fer étaient en projet, les omnibus n'existaient qu'à l'état d'embryon et comme institution urbaine. Quant aux fiacres, sortir de l'enceinte de l'octroi était pour eux une affaire capitale, et, quand on les y contraignait, ils se croyaient en droit de rançonner abominablement les gens et de se comporter en lombards du moyen-âge.

Pour voyager dans la banlieue, il n'y avait qu'une ressource à la portée des bourses modestes : c'étaient ces voitures en forme de cages à poulets, attelées d'une bête poussive et que l'on nomme des coucous. Aujourd'hui, à peine en reste-t-il quelques échantillons, débris d'une race perdue ; mais alors ils déployaient orgueilleusement leurs files aux abords des portes Saint-Denis et Saint-Martin, et sur les autres stations où ils espéraient trouver de l'emploi. Là ils faisaient aux passants des appels tumultueux, s'arrachaient les clients à la force du poignet, les entassaient dans l'intérieur ou par derrière, sur l'impériale et sur les brancards, comme du bétail que l'on mène en foire ou des ballots que l'on met en magasin.

Ce fut à ce genre d'équipage que les quatre amis eurent recours, et l'arrangement n'eut pas lieu sans débat. Il fallut

contester sur le prix, puis sur les conditions. Mathias n'aimait pas à sentir les coudes de ses voisins, et Régine voulait préserver de tout affront une robe en mousseline de couleur, qu'elle mettait pour la première fois. En coucou, c'étaient de grandes prétentions. La voiture était pleine, que le conducteur parlait d'y faire entrer encore quatre personnes et continuait, sous toutes les formes et sur tous les tons, ses invitations aux passants. Mathias maugréait ; Régine menaçait de recourir à la police : la journée commençait sous des auspices fâcheux. Enfin, on transigea. Daniel recueillit sur ses genoux, en fait d'enfants et d'adultes, tout ce qui put y prendre un point d'appui ; Thérèse se blottit dans un coin afin d'occuper le moins d'espace possible. Moyennant quoi le conducteur atteignit le chiffre dont il ne voulait point démordre, tandis que Mathias et Régine conservaient leurs aises et mettaient leurs toilettes à l'abri des événements. Cet accord terminé, le fouet claqua, la voiture s'ébranla, on se mit en route.

Pour une locomotive, qu'est-ce que le trajet de Paris à Saint-Denis? l'affaire d'un clin-d'œil. Pour un coucou, chargé au complet, c'était une entreprise. L'animal sur qui en retombait le soin sentait plus d'une fois, dans le cours de l'opération, ses jambes fléchir et le cœur lui manquer. Aux montées il éprouvait des défaillances et des découragements ; aux descentes, la voiture le gagnait et le jetait dans des piétinements convulsifs ; en plaine, il cédait au sommeil et exécutait sur lui-même un petit trot qui n'avait que les apparences du mouvement. Tout cela indiquait un grand fonds de mauvaise volonté. Sans la lanière qui lui cinglait les flancs et d'énergiques jurons à l'appui, il eût infailliblement renoncé à la poursuite. Que de motifs pour rester en chemin ! et cependant on arrivait.

Cette fois on arriva plus vite que de coutume. A la voix du conducteur, Daniel avait joint la sienne, et s'en servait comme d'un aiguillon. Point de trève, point de repos; quand l'un cessait, l'autre commençait, si bien que le che-

val, ahuri et ne sachant à qui entendre, s'abandonna à des allures désordonnées. L'excès en tout est fatal, et on l'éprouva. Peu accoutumée à ce régime, la voiture gémit et bondit sur ses ressorts; on eût dit qu'elle allait voler en éclats. Les cahots se succédaient en s'aggravant, les roues semblaient courir après les cailloux et les ornières. Qu'on juge de l'état des voyageurs! Les têtes se heurtaient, les bras cherchaient des points d'appui; toute la compagnie était en révolution. Mathias s'en prenait au cocher; Régine poussait des cris de paon; elle parlait de mettre pied à terre et de faire dresser un procès-verbal. Vaine menace! Le cheval, excité par ces bruits, ne s'en montrait que plus emporté; il brûlait le terrain et dévorait l'espace; en moins d'une heure, il fut rendu à sa destination : de la part d'un coucou c'était inouï.

— Conducteur, dit Daniel, qui se dégagea le premier, sans vous flatter vous avez là une fameuse bique.

— Faites honneur, répondit le cocher en avançant la main et attendant la sanction de ce compliment; on vous a traité en prince.

— Une robe fripée, un chapeau en loques! dit Régine, descendant à son tour, et le prenant sur un autre ton. Vous paierez le dommage, conducteur; il y a des tribunaux.

— De quoi? répliqua celui-ci, étonné de l'attaque, et faisant face à l'ennemi.

— Madame a raison, ajouta Mathias, débarqué le dernier; on ne traite pas ainsi le monde; c'est un guet-apens.

Le conducteur soutint le choc sans faiblir; il n'était pas payé, et comptait sur un pourboire. Laissé à ses impressions, Daniel ne lui eût pas refusé ce dédommagement; mais, surveillé comme il l'était, et dominé par l'humeur des siens, il s'en tint aux conditions les plus strictes; seulement il y ajouta ce que l'on nomme, en termes familiers, un peu de monnaie de singe.

— N'empêche, dit-il, que vous avez là une fameuse

bique, mon garçon. C'est à l'empailler quand elle mourra.

Le mot eut un médiocre succès. La main tendue, l'œil fixé sur la monnaie, le conducteur attendait toujours un supplément au tarif, et quand il vit la compagnie s'éloigner sans lui donner cette satisfaction, il éclata à son tour :

— Eh bien! dit-il, plus que ça d'émolument. Voilà des généreux, et qui ont le cœur à la poche. Ric à rac, et encore en monacos. Et allez donc mauvaise troupe.

Daniel fut le seul auquel parvint ce propos lancé à la manière des Parthes, et volontiers il eût châtié l'insolent; une considération le retint. Il était chargé du panier aux vivres; grave responsabilité! D'ailleurs, le soleil était haut déjà, la chaleur ardente, et il fallait se hâter; toutes ces circonstances conseillaient l'oubli des injures. Daniel s'y résigna : à peine couvrit-il sa retraite par un dernier trait :

— Maraud! dit-il.

— Serin! répliqua le cocher, par une allusion évidente à son costume.

L'affaire se termina ainsi et sans effusion de sang.

On touchait au but : l'île Saint-Denis était là, à portée du regard; on apercevait la rivière et ses nappes étincelantes, les peupliers dont la brise inclinait les cimes, les oseraies du rivage et du bateau du passeur. Mille barques, pavoisées capricieusement, animaient la scène; celles-ci remontaient le courant à la voile, celles-là fuyaient sous les avirons; on se hélait entre canotiers et flambards d'eau douce; les guinguettes étaient pleines de clients, et les berges de promeneurs. Tout souriait : la terre, le ciel, les eaux, la verdure; partout du mouvement et de joyeuses clameurs. Quoi qu'on en eût, il fallait s'associer à cette activité et à cette émotion universelles.

Daniel n'était pas homme à s'en défendre; il se trouvait dans son élément. Ce fut au moyen de deux entrechats qu'il entra dans l'embarcation destinée au passage; ce fut à l'aide d'un flic-flac qu'il sauta sur le rivage opposé. Le panier aux vivres en tressaillit; heureusement, on arrivait.

A deux pas de là se trouvait le restaurant où l'on devait en faire le dépôt, moyennant un petit droit de garde. La compagnie s'y dirigea pendant que Daniel entonnait sa chanson favorite :

Amis, faisons tous une pause
J'aperçois l'ombre d'un bouchon.
.....

— Et avant tout, ajouta-t-il dans un intermède, les bouteilles au frais ! Boire à la glace, c'est l'âme d'un dîner !

V

LA NAPPE DE GAZON.

La journée s'écoula de plaisirs en plaisirs, et Daniel n'en dédaigna aucun, pas même ceux du jeu de bague et de l'escarpolette. Il se fit peser deux fois, afin d'exercer sur les balances des divers établissements un contrôle officieux, mangea du pain d'épice à s'indigérer, tira l'arbalète, gagna des macarons, s'en donna enfin pour son argent et même au delà. En vain sa femme essaya-t-elle de jeter du froid sur cette ardeur ; Daniel lui échappait ; il ne sentait plus le mors ; l'air libre lui portait au cerveau, l'odeur des champs lui causait une sorte d'ivresse. Il dansait, gesticulait, riait et en revenait à sa chanson de prédilection :

Buvons à l'aimable Fanchon,
Faisons pour elle quelque chose.

Tout au plus, entre deux couplets, et pour reprendre haleine, faisait-il trève à ce bonheur agité. Alors il lutinait Thérèse ou l'aidait à cueillir des fleurs sauvages pour s'en composer un bouquet. Quant à Régine et à Mathias, de telles distractions étaient au-dessous d'eux ; ils marchaient

gravement sans quitter les sentiers battus, de peur de compromettre, elle, sa robe de mousseline ; lui, son habit noir ; ils causaient et l'on devine ce que devait être un entretien engagé entre ces deux personnes, l'une si forte sur le calcul, l'autre si versée dans la géographie.

En parcourant l'île en tous sens et dans ses parties les plus discrètes, les quatre amis parvinrent sur un point où le regard le plus indifférent eût été enchaîné et charmé. C'était un tapis naturel, étendu au bord de l'eau et à l'ombre d'un bouquet de saules, dont les branches trempaient dans le courant. Du côté de la terre s'étendait un petit bois, semé de clairières, rempli de silence et d'heureuses perspectives ; du côté de la Seine, la vue embrassait un vaste horizon depuis les plaines de Gennevilliers, couvertes d'épis, jusqu'aux côteaux d'Argenteuil et aux buttes de Sannois, garnies de vignobles et de futaies. A droite et à gauche, sur un plan plus rapproché, se montraient quelques pêcheurs à la ligne des plus intrépides que l'on pût voir, dans l'eau jusqu'à mi-corps, la boîte d'asticots suspendue au cou, que la chute du monde n'eût ni troublés, ni ébranlés, et dont l'âme semblait attachée aux mouvements d'un bouchon de liége et aux stratagèmes d'un barbillon.

Ce fut Daniel qui, le premier découvrit ce site et en comprit les avantages.

— Ici, les enfants ! s'écria-t-il.

A cet appel, que relevait l'accent, le reste de la compagnie accourut.

— Qu'est-ce donc? demanda Mathias.

— Regarde, dit Daniel.

— C'est tout vu ?

— Comment ! c'est tout vu ? Ces eaux, ce gazon, cette ombre ?

— Eh bien ! après ?

— Après ? nous dînons ici, c'est convenu. La nature a mis la nappe, et nous, nous mettons le couvert. Qu'en pensent ces dames ?

On alla aux voix, et l'emplacement choisi par Daniel, réunit l'unanimité. Il faut dire qu'il ne tarissait pas et le faisait valoir en homme sensible aux beautés agrestes.

— Mathias, disait-il, admire donc une fois dans ta vie les bienfaits de Dieu. Vois ce paysage! Comme tout y est à sa place et harmonieux! Vois ces arbres, vois ces buissons!

— Oui, des chenilles en haut et des toiles d'araignées en bas.

— Et ce gazon! Est-il doux à l'œil!

— Un nid à rhumatismes.

— Voilà comme tu es, Mathias : tu ne sais rien prendre par le beau côté. S'il y a un inconvénient dans les choses, c'est ce que tu aperçois d'abord ; dans chaque fruit tu découvres un ver ; tu n'aimes rien et ne jouis de rien ; y a-t-il du bon sens à cela ?

— Que veux-tu, Daniel? j'ai peu de goût pour ce qui appartient aux autres.

— Aux autres ! mais tout ceci est à moi ! Il n'y a rien qui ne soit à moi dans ce que mon œil peut embrasser et ma main saisir. Ce paysage est à moi ; ce beau fleuve coule pour moi. Il n'est pas une feuille d'arbre, pas un brin d'herbe qui ne soient à moi lorsque je marche sous son ombre ou foule sa tige. Ce soleil est là haut pour m'éclairer, cette brise souffle pour rafraîchir mon front. Tout ce qui me cause une sensation ou un plaisir, je le possède.

— Et ces châteaux ? et ces champs? et ces prés? tu les possèdes aussi ?.

— Pourquoi pas? ils sont à ma portée, et j'y repose ma vue; ils m'appartiennent comme ce site m'appartient. Peut-être leur propriétaire éprouve-t-il moins de plaisir à les regarder, et en goûte-t-il moins les beautés naturelles. Puis il a le souci de l'entretien, et je ne l'ai pas. Tu as beau dire, c'est encore à moi qu'est échu le meilleur lot.

— C'est ce qui s'appelle être de bonne composition, Daniel.

— Marotte pour marotte, j'aime mieux la mienne, Mathias.

Entre ces promenades et ces petites discussions, les heures fuyaient, et le soleil descendait vers le couchant. A peine avait-on mangé le matin un morceau sur le pouce ; l'estomac commençait à réclamer ses droits. Là-dessus, madame Daniel n'entendait pas raillerie ; elle avait contracté, dans le sein des châteaux anglais, l'habitude d'un régime fortifiant, et sous aucun prétexte elle n'eût laissé pâtir ses organes digestifs ; ce fut elle qui attacha le grelot :

— Si nous dînions ! dit-elle.

— Si nous dînions ! répéta Mathias.

— Si nous dînions ! ajouta docilement Thérèse.

— Il y a de l'écho ici, reprit Régine ; mais Daniel ? où est donc Daniel ?

Celui-ci se trouvait à quelques pas, et semblait en proie à une préoccupation singulière :

— Chut ! dit-il.

— Comment ! chut ?

— Chut ! vous dis-je.

Et sans fournir d'autres explications, il partit avec la rapidité d'un javelot et se jeta au plus épais du taillis : sur son passage on voyait le feuillage s'agiter, comme si une meute y eût pénétré en suivant une piste. Enfin il reparut, haletant, inondé de sueur, le visage et les mains endommagés.

— Ouf ! dit-il en se laissant tomber sur le gazon.

— Qu'y a-t-il donc, Daniel, lui dit sa femme, et que signifient ces manéges ?

— Il y a qu'on nous épiait et que j'ai couru après l'espion.

— On nous épiait ? dit à son tour Mathias, très-accessible à de semblables impressions.

— Oui, Mathias, oui, Régine, on nous épiait ; j'ai failli mettre la main sur la mouche. Figurez-vous qu'il y a un moment, dans ce buisson qui est là, à main droite, j'ai

aperçu deux points noirs qui se détachaient du milieu de la verdure. C'étaient deux yeux : impossible de s'y tromper ; ils étaient fixés sur moi. D'abord, je me suis imaginé que j'étais le jouet d'une illusion ; à dessein, j'ai fait un mouvement ; les deux yeux se sont déplacés aussi ; j'ai marché droit à eux, ils ont disparu ; mais à travers les éclaircies du bois, il m'a semblé voir une ombre s'éloigner. C'est alors que j'ai couru ; il était trop tard ; j'en ai été pour mes frais ; la mouche s'était envolée.

— Bah ! dit Mathias, une vision !

— Une nymphe, une sylphide, une hamadryade, ajouta Régine, heureuse de déployer un peu d'érudition. Mais trève de mythologie, songeons au dîner.

— C'est cela, dit Mathias en appuyant, au dîner.

Il fut convenu que le gros de la compagnie resterait sur les lieux, afin de défendre contre toute usurpation l'emplacement qui avait été choisi, tandis que Daniel irait chercher le panier aux vivres et compléterait les approvisionnements. A l'unanimité on lui donna des pouvoirs très-étendus et on lui ouvrit des crédits illimités. La base du repas était dans le panier : il ne restait à pourvoir qu'aux accessoires, et Daniel avait fait ses preuves dans ce genre d'opérations.

— Du calme, dit-il en partant, nous aurons des surprises. Jusque-là, sanglez-vous l'estomac.

De demi-heure on ne le revit pas, et avant de le revoir on l'entendit. Sa voix résonnait au loin et remplissait la profondeur du bois ; il en était arrivé au refrain de sa romance :

Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous.

Sur ce dernier trait, il déboucha du taillis et parut dans toute sa majesté. A son bras était suspendu le précieux panier, et près de lui marchait un garçon du restaurant, portant dans une manne le reste des provisions. Du plus loin

qu'il aperçut les siens, Daniel éleva dans les airs, avec un geste triomphant, un objet à la forme duquel il était impossible de se méprendre.

— Victoire s'écria-t-il, victoire ! il y a un melon.

Cette nouvelle, avec les preuves à l'appui, excita un enthousiasme général, Thérèse n'avait qu'un goût un peu vif, c'était celui-là ; Mathias approuvait l'emplette, sauf à épiloguer sur la qualité. Quant à Régine, elle était trop habituée à la vie des châteaux anglais, et se possédait trop bien pour que sa physionomie trahît la moindre satisfaction ; elle se contenta d'un assentiment intérieur.

La nappe était toute mise ; c'était une herbe rase et unie, sans plante parasite ni insecte ; on y étala le dîner, à deux pas de l'eau courante et à l'abri des saules dont les rameaux touchaient les têtes des convives. Jamais les agréments du local n'avaient mieux ressorti. Le soleil, sur son déclin, coupait la rivière de rayons obliques et venait se jouer dans le feuillage qu'il teignait de pourpre et d'or. Les canotiers abandonnaient leurs croisières et ralliaient les guinguettes pour s'y dédommager, en vidant quelques flacons, de l'abus qu'ils avaient fait de l'eau douce ; les berges se tapissaient de dîneurs, et la Seine emportait les débris de ces festins improvisés, à la grande satisfaction des ablettes d'alentour.

Nos deux couples s'apprêtaient à imiter ces sages exemples et à réparer le temps perdu : déjà les chapeaux roulaient sur le gazon et les couteaux sortaient de leurs gaînes, lorsqu'on vit Daniel se remettre brusquement sur son séant et jeter vers sa droite un regard soupçonneux :

— Il me semble que j'ai entendu quelque bruit : est-ce que les oreilles me cornent ?

VI

LE DINER SUR L'HERBE.

C'était encore une fausse alerte, et on en fit des gorges-chaudes aux dépens de Daniel. Il s'y prêta de bonne grâce, et en rit le premier.

— Où avais-je l'esprit? dit-il en se rasseyant. Eh bien! oui, c'est dans l'ordre. Quand l'estomac est vide, adieu le cerveau. Quel remède à cela? Un seul : se rabattre sur les vivres! Rien de plus souverain. Passez-moi le pâté, que je l'immole dans les règles de l'art!

Daniel s'entendait aux fonctions d'écuyer-tranchant; elles n'avaient point de secrets pour lui. Il savait comment un lièvre se désarticule et combien on peut détacher d'aiguillettes d'un canard; à plus forte raison, devait-il se tirer avec honneur d'une opération élémentaire. Le pâté se composait de veau et de jambon; il s'agissait d'y pratiquer simplement des brèches et de servir chacun des convives en raison de son goût et de son appétit. Daniel s'en acquitta au contentement général, et y ajouta de son chef un perfectionnement qui n'eut pas un moindre succès. Pour suppléer aux lacunes du couvert, il imagina de tailler, dans la croûte même, des assiettes auxquelles il donnait des formes variées. Quand elles avaient rempli leur office, le contenant prenait le même chemin que le contenu. Après les vivres, on mangeait la vaisselle.

— Nouveau genre! disait-il; service commode, et à l'abri de la casse; n'est-ce pas, Mathias?

— Commode, si l'on veut, répondit celui-ci.

— Seulement, poursuivit Daniel, répondant à sa propre pensée, quand on use de ces ustensiles, il faut les humecter souvent.

— Les humecter? dit Mathias.

— Oui, les humecter. La croûte du pâté est, comme le plomb, l'amie de l'homme; à une condition toutefois, c'est d'être traitée par les liquides jusqu'à saturation. Comprends-tu, maintenant?

— A peu près.

— Eh bien alors! en avant les flacons et à la santé de ces dames!

On choqua les verres, on but, et Daniel joua si bien du coude, qu'il entraîna Mathias. D'ailleurs le joyeux compagnon n'entendait pas faire grâce à qui que ce fût. Quand il se mettait en gaieté, il fallait que tout le monde, sans distinction de sexe, s'y mît avec lui.

— Voyons, Régine; voyons, Thérèse disait-il en remplissant les verres jusqu'au bord; pas de si, pas de mais; je veux qu'on jette les bonnets par dessus les moulins.

Thérèse riait; Régine se récria, sa dignité prit l'alarme :

— J'en suis fâché, ma reine, reprit Daniel; mais c'est comme ça. En ville, qu'on ait de la tenue, rien de mieux; voilà le vrai domaine du qu'en dira-t-on et des convenances. Les femmes y sont pour poser à l'envi, s'observer et se tenir au port d'armes. J'admets la chose, si embêtante qu'elle soit. Mais, aux champs, aux champs, le cas est tout autre. Qu'est-ce qu'on viendrait faire aux champs, si ce n'était des folies? Point de témoin, point d'importun; on n'a que la nature devant soi, et elle n'est point bégueule. Puis le soleil est là pour sécher les gosiers et laisser toujours les gens sur leur soif. Un tas de piéges, un tas d'amorces. L'oiseau qui chante, la feuille qui tremble, l'eau qui coule, le gazon qui sourit. Comment résister? Impossible; on ne s'en tire qu'avec une pointe. Eh bien! les enfants, va pour une pointe : trinquons!

Il n'y avait pas de morgue qui put tenir contre cette gaieté contagieuse, accompagnée de chants assortis. Tout désarma, et les verres furent vidés. O puissance d'un vin généreux! Dès ce moment, les grands airs cédèrent; plus

de scrupules, plus de poses à effet ; l'abandon reparut, et le naturel reprit son empire. Toutes les têtes et toutes les langues étaient à l'unisson. Régine essaya bien encore de se composer un maintien ; mais quelques saillies de Daniel achevèrent sa déroute : elle se mit de la partie, puis y prit goût, en femme nourrie de réminiscences des châteaux anglais. De son côté, Mathias n'était plus le même homme ; trois verres de bourgogne l'avaient transformé ; qui eût cherché en lui l'humoriste n'eût trouvé qu'un bon vivant. Contre ses habitudes, il faisait l'éloge de tout, du veau, du jambon, même de la croûte du pâté, s'associait aux plaisanteries de Daniel et l'appuyait dans ses refrains. Quant à Thérèse, jamais elle n'avait ri de si bon cœur.

— Eh bien ! oui, parlez-moi de ça, s'écria Daniel en homme qui admire son ouvrage ; parlez-moi de ça, le tableau est complet. C'est à peindre, ma parole d'honneur. Ma femme qui s'épanouit et Mathias qui se met en gaîté. A la bonne heure, voilà comme je vous aime. Si vous pouviez toujours rester ainsi, Dieu ! la joyeuse vie que nous mènerions. Les beaux rires ! les belles folies ! Au fait, pourquoi pas ? Qui doit être heureux en ce monde, si ce n'est nous ? Qu'est-ce que nous avons à désirer ? Qu'est-ce qui nous manque ?

Les esprits étaient disposés à l'attendrissement, et Daniel avait touché la corde sensible. Une larme mouilla l'œil de Thérèse, Régine exhala un soupir, Mathias lui-même ne chercha pas à cacher son émotion.

— Il y a bien un peu de vrai là-dedans ! dit-il.

— Un peu de vrai ! s'écria Daniel. C'est la vérité même, et telle qu'elle est sortie de son puits. De plus heureux que nous ? si nous le voulions ! mais il faudrait aller aux antipodes pour en trouver. Parlez, Thérèse, tous les avis sont bons à recueillir. Voyons, qu'est-ce qui nous manque ?

— Mais rien, dit celle-ci en rougissant.

— De bons repas, Dieu merci ! nous en avons à souhait, et quand vous y mettez la main, madame Mathias, ils n'en

sont que meilleurs. Je ne sais pas de cordon bleu qui vous aille à la cheville.

— Voyez-vous le galant ! dit en riant Mathias. Tirez-lui donc une révérence, Thérèse.

— En fait d'intérieur, poursuivit Daniel, qui peut se dire mieux partagé que nous? C'est à mettre au défi l'univers. Toi, par exemple, Mathias, n'as-tu pas une femme charmante ?

— Je n'en disconviens pas, répliqua celui-ci, qui était décidément dans ses bons jours et cédait à un accès de justice.

— Un agneau, un ange de douceur.

— Tout ce que tu voudras, Daniel.

Mathias n'élevait point d'objection; il fallait que ce bourgogne eût de bien grandes vertus. Thérèse remercia son mari par un regard.

— Et moi donc! reprit Daniel. Oui, moi, parlons-en. Qui a eu un meilleur lot? Qui a été plus favorisé du sort ? Une femme superbe!

— Daniel, taisez-vous dit Régine d'un ton moitié sérieux, moitié badin.

— Non, madame Daniel, je ne me tairai pas, dût votre pudeur en prendre l'alarme. Une femme superbe, et je m'y connais ; avec les agréments de l'éducation et les habitudes du grand monde ! un puits de connaissances ! tous les avantages et toutes les perfections ! C'est-à-dire que j'en suis toujours à me demander comment un pareil trésor m'est échu. Il faut que je sois né coiffé.

— Allons, abrégez, Daniel, dit Régine que ces hommages chatouillaient et embarrassaient à la fois.

— Sans compter, ajouta celui-ci, que, de part et d'autre, nous avons un joli état de maison : logement commode, meubles de choix, tout ce qui rend la vie douce ; un petit capital assez rond qui nous vient de ces dames, du pain sur la planche, comme on dit ; puis de bons revenus en dehors, toi avec tes leçons, moi avec mon commerce, la

part du courant, la monnaie de poche ; enfin tout, mais tout ce que peuvent souhaiter des mortels qui ne mettent point de limites à leurs désirs. N'est-ce pas là où nous en sommes ? N'est-ce pas notre situation peinte au naturel ? Dites, mes amis.

En appuyant ainsi, Daniel excédait la mesure ; l'humeur de Mathias sommeillait seulement, elle se réveilla :

— Tu vas trop loin, dit-il.

— Comment je vais trop loin ? Je reste en deçà, au contraire. Mais réponds, réponds, ajouta-t-il en arrêtant au passage un nouveau signe d'incrédulité ; réponds donc à ma question de tout à l'heure : que te manque-t-il ?

— Ce qui me manque ?

— Oui.

— Bien des choses, ma foi ! et le détail en serait long.

— Mais encore ; voyons, parle ; point de faux fuyant.

— Tu y tiens ! Tu veux savoir ce qui me manque, ce qui nous manque ! Daniel, quand ce ne serait qu'un enfant.

Le coup avait porté. Point d'enfant, voilà quelle était la plaie secrète de ces deux ménages, en apparence si heureux. Point d'enfant, c'est-à-dire point de vie au logis, point de babil, point de jeux, rien de ce qui fait la joie et l'orgueil du foyer. Point d'enfant ; Daniel lui-même ne pouvait s'accoutumer à cette pensée ; aussi fut-il presque désarçonné du choc.

— Diable de Mathias ! s'écria-t-il. Toujours le même : point de plaisir qu'il ne gâte... Un enfant ! un enfant ! Mais on en aura, des enfants ; en a qui veut. Comme si c'était difficile !... Et puis il y a temps pour tout... Parler de ces choses-là à table, est-ce de l'à-propos ?... devant des dames, surtout... Voyons, trêves d'idées noires, et passons au melon.

Daniel jeta ces phrases d'une manière entrecoupée, et avec un accent moins assurée que de coutume ; le dard était resté dans la blessure ; il ne riait et ne chantait plus.

Pendant que ces propos s'échangeaient, les heures

avaient fui à tire-d'aile ; le soleil venait de s'ensevelir dans un linceul de pourpre ; on voyait l'ombre se faire et la nature s'engourdir. De la terre et des eaux s'exhalaient ces vapeurs qui précèdent et annoncent la nuit, l'horizon se rapprochait sensiblement et les lointains se noyaient dans la brume. Ce fut alors et au milieu d'un silence à chaque instant accru, qu'un léger cri parvint aux oreilles des convives :

— Encore ! s'écria Daniel ; suis-je le jouet d'un rêve ? N'avez-vous pas entendu ?

— Cette fois, oui, répondit Mathias.

— Et nous aussi, ajoutèrent les deux femmes.

— Il faut en avoir le cœur net, dit Daniel ; allons vers le bruit ; venez.

Ils se levèrent et se mirent à battre les taillis en prenant quelques précautions contre les surprises. Leurs recherches furent vaines : plus de cri, plus d'indices qui pussent les mettre sur la voie. Le bois était désert et à peine découvrait-on dans l'éloignement un ou deux groupes qui gagnaient les berges opposées et se dirigeaient vers la barque du passeur. L'île Saint-Denis se dépeuplait de ses hôtes.

VII

LA BARCELONNETTE.

— Eh bien ! dit Daniel en se retrouvant avec les siens sur la clairière jonchée des débris du repas, que vous en semble?

— Nos sens nous auront abusés, répondit Mathias. Cela arrive souvent.

— Ou plutôt nous nageons en pleine sorcellerie, reprit Daniel.

—Quelque courlis aura rasé le rivage et poussé son cri, dit Mathias, qui ne croyait point au surnaturel.

— Non pas, non pas ; je ne me contente pas de si peu : c'est un magicien ; je ne sors pas de là. Il se cache dans les alentours et se propose de nous faire un mauvais parti. Mais ce n'est pas moi qu'on intimide ; ah ! mais non ! Tout magicien qu'il est, il ne me fera pas perdre un morceau. Achevons le melon.

Malgré cette saillie, le repas se termina moins gaiement qu'il n'avait commencé. Daniel avait, dans l'exercice de ses moyens, plus d'un trait de commun avec les chantres des bocages ; les ténèbres pesaient sur sa voix. On se hâta donc d'en finir et de mettre de l'ordre dans le service. Les reliefs du festin furent abandonnés comme une aubaine aux indigents ; les serviettes et le couvert rentrèrent dans le panier que Daniel suspendit à son bras, considérablement allégé. Ces soins remplis, il donna lui-même le signal du départ :

— En route, s'écria-t-il, et dans un ordre régulier. Les femmes en avant, les hommes à l'arrière-garde.

Il semblait que tout fût dit pour ce jour-là, et que les choses se réduiraient à cette savante retraite. Hélas non ! la part de l'imprévu était grande encore : on touchait à un événement. A peine la compagnie s'était-elle mise en marche, qu'un nouveau cri retentit à ses côtés. Surprise, elle s'arrêta : est-ce une illusion ou un piége ? Après ce qui s'était passé, tout devenait suspect. Elle hésitait donc et se défendait, lorsque les cris se succédèrent, fréquents et distincts.

Plus de doute ; une créature vivante était là, à quelques pas seulement, et réclamait du secours. A de pareils appels, le cœur ne résiste jamais : le calcul cesse, la pitié l'emporte. Daniel et Mathias s'élancèrent vers l'endroit d'où partaient les cris ; les deux femmes suivirent. On ne savait ni ce que c'était, ni quel risque il y avait à se dévouer ainsi : on obéissait à cette loi qui pousse irrésisti-

blement un homme à assister l'un de ses semblables en danger de périr.

Dix minutes s'écoulèrent sans qu'il survînt de résultat; dix minutes, c'est-à-dire un siècle. Tantôt les cris étaient faibles, tantôt ils étaient déchirants; ils changeaient de place comme si c'eût été un jeu de la part de celui qui les poussait. Cependant ils régnaient, à ne pouvoir s'y tromper, le long d'une oseraie, mêlée d'aubépines et de saules, qui bordait la rivière et formait sur la berge une sorte de rempart naturel. Pour y pénétrer, les difficultés étaient grandes; c'était une végétation touffue et un amalgame de rameaux, les uns rigides, les autres inclinés, soit du côté de l'île, soit du côté de l'eau. A trois reprises, Mathias et Daniel essayèrent de s'y frayer un passage; vains efforts! L'obstacle était trop puissant. Ils entendaient à quelques pas d'eux les cris de détresse, et ne pouvaient parvenir ni à en connaître la cause, ni à secourir la victime. C'était à se désespérer.

Enfin Daniel prit un parti décisif: il se jeta au plus épais des buissons, au risque de s'y ensanglanter les mains et le visage, marcha droit au but, et, après une lutte de quelques instants, poussa un cri de victoire:

— Ici, dit-il; tournez la haie. Je tiens l'objet; je le tiens.

Ce ne fut pas sans peine que Régine et les Mathias obéirent à cet appel et réussirent à le rejoindre; il fallut affronter les dards des plantes épineuses, et la robe de mousseline de couleur y essuya plus d'un accroc. Mais qu'importait la toilette? un soin plus vif avait le dessus. Tant bien que mal on arriva, et un spectacle rempli d'émotions s'offrit aux regards.

Se servant d'une branche de saule comme d'un point d'appui, Daniel était penché sur la rivière et cherchait à atteindre un objet qui flottait au hasard, et que les lueurs du crépuscule rendaient très-distinct. C'était un berceau en osier; les cris qui s'en échappaient et des bras qui s'agi-

taient au dehors protestaient en faveur d'une créature innocente, vouée à la mort :

— Pauvre petit ! s'écria Thérèse, tremblante de pitié et d'effroi. Sauvez-le, monsieur Daniel.

— Daniel, sauve-le, répéta Régine.

— Si je pouvais t'aider, ajouta Mathias.

Daniel n'avait besoin ni d'assistance ni d'encouragement ; il s'inclinait sur la rivière d'une manière effrayante à voir et étendait le bras le plus loin possible, afin de ravir au gouffre la proie qui lui semblait destinée. Qu'il perdît l'équilibre ou que la branche se brisât dans ses mains, et il tombait lui-même dans une eau très-profonde. Et pourtant, personne ne songeait au danger que courait Daniel, et il n'y songeait pas lui-même ; les cris de cet enfant abandonné remplissaient les âmes d'une compassion si grande, qu'aucun autre sentiment n'y eût trouvé d'accès. Tous les yeux étaient fixés sur le berceau, toutes les poitrines étaient oppressées, et quand Daniel se releva et dit avec un accent presque désespéré :

— Jamais je ne pourrai l'atteindre !

Les cœurs se serrèrent comme si un arrêt de mort venait d'être prononcé. C'en était un en effet, pour peu que la situation se prolongeât.

Cependant tout s'expliquait : l'apparition qui avait frappé Daniel et le premier cri qu'il avait été seul à entendre. Sans doute la personne chargée d'abandonner l'enfant avait passé sur l'île une portion de la journée, elle avait attendu, à l'abri du bois, l'heure d'accomplir son affreux dessein. Trahie par quelques mouvements, elle avait su se dérober aux recherches. La nuit venue, elle s'était rapprochée de la Seine, et là sa main avait fléchi ; peut-être était-ce celle d'une mère. Au lieu de noyer l'enfant, elle l'avait livré, comme un autre Moïse, au cours du fleuve qui bientôt devait le submerger. Le berceau, d'un osier très-serré, flotta d'abord ; quelques rameaux l'arrêtaient par moments et suspendaient sa marche ; mais ce n'étaient

que des répits et des raffinements de supplice. Peu à peu, l'eau pénétrait jusqu'à l'enfant ; encore quelques secondes et il allait être englouti. C'eût été fait déjà si des branches de saules, plongeant dans la rivière, n'eussent enlacé et soutenu le berceau. Il surnageait toujours, mais par miracle, ayant pour point d'appui ce massif de verdure, où Daniel ne pouvait atteindre, à son grand désespoir.

Que faire? qu'essayer encore? le digne garçon ne trouvait rien et restait anéanti devant le sentiment de son impuissance. Il allait et venait sur la berge, se penchait de nouveau vers le fleuve, et se relevait découragé, cherchait une perche et n'en trouvait pas, appelait du secours, hélait toutes les barques qui passaient au large, et tout cela en pure perte. Enfin, il se retourna vers son compagnon :

— Mathias, dit-il, Mathias!

— Qu'est-ce, Daniel? répliqua celui-ci, dont l'émotion, pour être concentrée, n'en était pas moins vive. Y a-t-il du nouveau ?

— Il y a, Mathias, que cet enfant va périr. Les branches fléchissent, le berceau s'emplit : tu le vois.

— Hélas!

— Et nous ne le sauverions pas! quelle honte et quel regret pour nous! Écoute, Mathias.

— J'écoute.

— Il est inutile de rester deux ici, les bras croisés. Pars, laisse-moi veiller seul. Cours le long de la berge, peut-être y trouveras-tu un bachot.

— J'y vais.

— Pas de ce côté, Mathias; en amont, en amont. Si tu en trouves un, tu descendras le courant et viendras ranger ces saules. Dieu fasse que tu arrives à temps! Vous, Régine et Thérèse, tenez-vous à l'écart, et un peu de calme. Nous avons besoin de sang-froid; ne troublez pas le mien.

La voix de Daniel avait quelque chose de solennel; on lui obéit sur-le-champ. Mathias s'éloigna; les deux femmes gardèrent le silence, Thérèse contint ses larmes; Régine

se maîtrisa. Pendant quelques minutes on n'entendit que les plaintes de la victime, toujours plus vives et plus pressantes. L'eau gagnait, la résistance des arbustes diminuait à vue d'œil ; c'était le dernier choc de deux forces contraires ; enfin le fleuve eut le dessus, il vainquit l'obstacle et emporta son fardeau. Ce fut un moment terrible.

— Il est perdu ! s'écria Daniel ; il va couler bas !

Et, par un mouvement irrésistible, il se jeta, tout vêtu, au fort du courant. Les deux femmes poussèrent un cri d'épouvante.

VIII

L'ŒUVRE DE SALUT.

En se dévouant ainsi, Daniel avait plutôt écouté son courage que son habileté dans l'art de nager. Il n'était qu'un très-médiocre élève des écoles en renom et n'avait jamais essayé sa force hors de l'enceinte des établissements publics. Quand il se trouva dans une eau profonde, gêné par ses habits et maîtrisé par le courant, l'idée du danger qu'il courait lui revint à l'esprit, et son énergie en fut d'abord paralysée. Ses bras s'en allaient au hasard et comme s'il eût perdu la conscience de ce qui lui restait à faire ; on eût dit qu'après avoir cédé à un premier mouvement, il en craignait les suites et en éprouvait du regret ; il s'agitait sur place et n'avançait pas, hésitait visiblement, et dirigeait du côté du rivage des regards involontaires. Cependant le berceau s'éloignait.

Un cri qui s'en échappa rendit Daniel au sentiment de la situation, et réveilla chez lui une ardeur qui n'était qu'amortie. Il se remit de cette courte épreuve ; l'instinct de la conservation personnelle s'effaça, la pitié prit le dessus. Son devoir d'abord, et pour le reste, à la garde de de Dieu : ainsi pensa-t-il, et dès lors il frappa l'eau d'un

bras plus ferme et plus sûr, recouvra son sang-froid et tira droit vers le but. Il était temps, toute seconde comptait ; les choses empiraient à vue d'œil. Alourdi par une charge croissante, le berceau plongeait de plus en plus ; les bords d'osier dépassaient à peine de quelques pouces le niveau du fleuve :

— Pourvu que je n'arrive pas trop tard ! se disait-il.

Sous l'empire de cette préoccupation, il redoublait de vigueur et ne détachait pas son regard de l'objet qu'il s'efforçait d'atteindre. De leur côté, les deux femmes, demeurées sur la berge, suivaient cette scène avec des angoisses faciles à comprendre, et qui s'aggravaient en se prolongeant. Les inquiétudes de Thérèse se partageaient entre Mathias et Daniel : quant à Régine, son âme, si stoïque qu'elle fût, était brisée d'anxiété ; jamais elle n'avait si bien compris à quel point Daniel lui était cher.

Cependant à l'aide d'un dernier effort, celui-ci venait d'atteindre le lit flottant, et, tout en nageant d'une main, il le soutenait de l'autre et le poussait devant lui. Ce n'était pas une tâche facile. Çà et là régnaient des remous et des tourbillons qui s'emparaient du berceau et l'obligeaient à pirouetter sur lui-même dans un irrésistible élan. En vain Daniel eût-il lutté, le courant était trop violent, et lui-même sentait ses forces décroître. A mesure qu'il séjournait dans le fleuve, le poids de ses vêtements augmentait et rendait ses mouvements moins aisés ; ses chaussures, chargées d'eau, avaient la lourdeur du plomb ; il ne se soutenait et n'avançait qu'en usant de toute sa vigueur et en demandant à ses pieds et à ses bras un service forcé. De là un épuisement graduel, et qui allait aboutir à une catastrophe inévitable. Il y aurait deux victimes au lieu d'une : c'était évident. Daniel se sentait défaillir, le froid le gagnait, ses oreilles étaient le siége d'un tintement qui ressemblait à un glas de mort, ses membres se roidissaient, sa vue devenait confuse. De nouveau, il eut un retour sur lui-même et appela à l'aide d'une voix faite pour émouvoir.

— Mathias, s'écria-t-il; Mathias!

Personne ne répondit à cet appel désespéré, qui mourut dans les brises du fleuve.

Que faisait pourtant Mathias? Il accourait, sa mission remplie. En remontant les berges, il avait trouvé, dans un coude de l'île, et à demi échouée, une barque de pêcheur que retenait une corde fixée à un pieu. La détacher, la pousser au large, s'y embarquer, avait été l'affaire d'un moment; mais comment la diriger? Les avirons manquaient; il fallut se contenter d'une perche abandonnée sur le rivage. Mathias s'en servit du mieux qu'il put, cherchant un point d'appui quand l'eau s'y prêtait, se laissant aller en dérive quand elle était trop profonde. C'était beaucoup oser avec des instruments bien imparfaits : un navigateur moins novice eût hésité; Mathias n'hésita pas; il s'abandonna au courant, en se maintenant le plus possible près de terre et s'aidant, pour guider sa marche, des branches de saules qui se trouvaient à la portée de sa main.

Le hasard y mit du sien; cette nef, ainsi conduite, aurait pu entraîner vers la mer celui qui la montait : elle côtoya paisiblement l'île, comme si elle eût obéi à une impulsion invisible, et arriva devant l'oseraie, premier théâtre de l'événement. La place était déserte; personne sur le rivage, personne sur l'eau. En vain Mathias jetait-il sur tous les points des regards inquiets; il n'apercevait nulle part de créature vivante. Qu'étaient devenues les deux femmes? Où était son compagnon? De quel côté fallait-il les chercher? Où aller et que faire? Une voix bien connue le tira de son indécision. C'était Daniel, qui lui adressait un second appel, et si déchirant, que, malgré la distance, cet appel fut entendu.

— Mathias! disait-il, Mathias!

Celui-ci comprit, à l'accent, qu'il y avait urgence et que le danger était imminent.

— J'arrive, dit-il. Où es-tu donc?

— Ici, Mathias.

— Par où aller ?

— Double ces saules, et hâte-toi ! Mes forces s'en vont.

— Du courage, Daniel ! me voici.

Par une circonstance favorable, le fond avait diminué, et Mathias pouvait jouer de la perche. Il poussa la barque avec vigueur et se trouva bientôt en vue.

— Me voici, me voici, répétait-il, afin de donner du cœur à Daniel.

Ces encouragements n'étaient pas de trop ; le malheureux touchait à la limite de ses efforts. Il succombait, il se résignait ; ses bras ne le servaient plus : quelques instants encore, et Mathias n'eût recueilli qu'un cadavre. Heureusement, la barque arriva ; c'était le salut pour Daniel. Et pourtant sa première pensée fut une pensée de dévouement :

— Au berceau, Mathias ! dit-il. Ne t'inquiète pas de moi.

— Prends ma perche du moins.

— Non, te dis-je, laisse-moi me débrouiller. Je m'en tirerai bien tout seul. Songe au berceau, c'est plus essentiel.

En effet, il prit un point d'appui sur le bord de la barque, tandis que Mathias attirait le berceau vers lui et le soutenait de son mieux. Les deux sauvetages marchaient de pair, celui de l'homme et celui de l'enfant.

Il ne restait plus qu'une difficulté à vaincre, et ce n'était pas la moindre. Comment les tirer de l'eau ? Daniel, en se cramponnant à la barque, avait fait tout ce qu'il lui était possible de faire ; il ne pouvait rien au delà. Aussi Mathias veillait-il sur lui au moins autant que sur le berceau, et ses soins, ainsi partagés, étaient bien moins efficaces.

La situation, en se prolongeant, aurait pu devenir pire qu'elle ne l'avait été ; toute présence d'esprit abandonnait les témoins et les acteurs de cette scène. Le sort y pourvut de nouveau : au plus fort de cet embarras, Daniel rompit le silence et recouvra l'exercice de ses facultés.

— Je prends pied, dit-il.

C'était le cri de délivrance; c'était l'hymne de salut. Dès ce moment il s'opéra en lui une métamorphose complète; comme le géant de la Fable, en touchant la terre, il avait repris sa vigueur ; tout reparut, même sa gaieté.

— Vive le plancher des vaches! s'écria-t-il. Décidément je ne suis point de la race des canards. L'eau ne me va pas. Dis donc, Mathias?

— Qu'est-ce, Daniel?

— Garde ta perche au repos, je t'en conjure. Point de faux mouvement, rien qui puisse me faire retomber en pleine eau. J'en ai assez, de ce régime. Tu vois ce petit tertre, n'est-ce pas?

— Oui, Daniel.

— Eh bien! tirons de ce côté. Soutiens l'enfant, moi je vais guider le bachot en posant un pied devant l'autre et en me défiant des trous. Le fond est de sable, je le sens; c'est ce qu'il y a de moins traître et de plus sûr. En avant donc :

Et vogue ma nacelle
Qui porte mes amours.

Mathias se prêta à la manœuvre, et l'événement prouva que Daniel avait été bien inspiré. Le fond s'élevait de plus en plus et montait vers la berge en pente douce. Plus de danger, plus d'inquiétude, le sauvetage allait s'achever sans nouvel incident. Sur le rivage les deux femmes attendaient leurs maris, le cœur plein d'émotions et délivré du poids qui naguère l'oppressait. Dès qu'on le put, le premier mouvement fut de se jeter dans les bras les uns des autres.

— Mon Daniel! s'écria Régine.

— Mon Mathias! s'écria Thérèse.

— Il faut avouer que je l'ai échappé belle! dit Daniel. On revient rarement de plus loin.

IX

L'ÉPAVE.

Ces effusions achevées, on songea au butin ; il coûtait assez cher pour qu'on lui fît un accueil empressé. Le berceau avait été tiré doucement à terre ; l'enfant y reposait et ne semblait pas avoir beaucoup souffert ; l'eau l'avait respecté. Pour le préserver, l'osier, si serré qu'il fût, n'eût pas suffi ; mais en dedans, et jusqu'à une certaine hauteur, une toile cirée avait été fixée sur les claies, de manière à rendre la couchette imperméable, au moins pendant un certain laps de temps. Était-ce une circonstance fortuite ou bien une précaution prise à dessein ? C'est ce qu'il était impossible de savoir. On entrait dans la voie des problèmes.

Lorsque l'enfant aperçut autour de lui des visages amis, il tendit ses petits bras et rendit sourire pour sourire.

— Le bel ange ! s'écria Thérèse en le couvrant de baisers. Voyez donc, Messieurs.

Elle le souleva et il fut embrassé à la ronde.

— En effet, il est gentil, le poupard, dit Daniel, ruisselant de la tête aux pieds et semblable à un dieu marin qui vient de quitter son humide empire. Il est gentil à croquer. Me voilà payé ; ma foi ! ça vaut bien d'avoir risqué le plongeon.

— Qu'en faire ? dit Mathias.

— Comment ! répliqua Daniel, et qu'entends-tu par là : Qu'en faire ? Mais l'emporter ! Il est pardieu bien à nous, puisque nous l'avons sauvé. Ça va de soi.

— De soi, de soi, dit Mathias avec un geste d'incrédulité.

— Sans doute, et tout le monde sera de mon avis. Voyons, réfléchis. Qu'est-ce qu'il serait devenu, le marmot, si nous ne nous étions pas trouvés là, juste à point ? La Seine l'eût charrié pendant quelque temps encore

pour l'engloutir avant que le soleil fût levé. C'était une pâture pour les poissons, rien de plus. Il disparaissait de ce monde, et s'en allait dans le néant ; il ne restait rien de lui, pas même un souvenir. Est-ce vrai ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai.

— Eh bien ! Mathias, puisque sans nous il n'existerait pas, il nous appartient ; c'est une conséquence logique. L'admets-tu ?

— Mais non.

— Non, non ! voilà qui est curieux. Comment ! j'aurais risqué ma vie ; j'aurais avalé je ne sais combien de tasses d'eau ; j'aurais vu la mort d'aussi près qu'on puisse la voir, et tout cela en pure perte, et pour qu'on me paie en compliments ? Vous avez fait votre devoir ; vous avez montré du cœur ; partant quittes. Rendez l'enfant, vous voilà soldés.

— C'est comme cela, Daniel.

— Allons donc ; il y a plus de justice en plein Congo. D'ailleurs, qui le réclame, l'enfant ? Puisqu'il a été abandonné, c'est qu'on n'en veut plus. Cette fois la conclusion me paraît au-dessus de toute atteinte. En conviens-tu ?

— Il le faut bien.

— Ah ! enfin ! c'est tout ce que je voulais. On l'abandonne, n'est-ce pas ? Eh bien ! nous le prenons. Qu'est-ce qui nous manque, d'après ton propre aveu ? Qu'est-ce que nous regrettions tout à l'heure ? Un enfant. En voici un ; Dieu nous l'envoie. N'est-ce pas, Régine, que c'est un présent d'en haut, et qu'il faut l'accueillir comme tel ?

— Oui, Daniel, oui ; voilà qui est bien parler. Si Mathias n'en veut pas, nous le garderons pour nous seuls.

Ces paroles allèrent droit au cœur de Thérèse ; on lui enlevait une de ses joies ; on brisait son rêve, au moment où à peine il commençait ; si résignée qu'elle fût aux caprices de son mari, elle n'y tint pas.

— Oh ! mon ami, mon ami, s'écria-t-elle en tournant vers lui ses mains suppliantes : ne sois pas si cruel pour

moi, je t'en conjure. Cet enfant nous appartient aussi bien qu'aux Daniel; il me coûterait trop d'y renoncer. Conservons-en notre part, crois-moi ; cela nous portera bonheur.

— Qui est-ce qui parle de faire autrement ? répondit Mathias, plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître. C'est ce diable de Daniel qui me pousse toujours à bout.

— Que veux-tu ? dit celui-ci, je suis trop mouillé pour raisonner juste. Je voudrais te voir discuter avec tes vêtements collés sur les chairs. Tu en parles à ton aise.

— L'enfant sera à nos deux maisons! dit Thérèse ; quelle joie !

— A nos deux maisons, répéta Régine, et la bénédiction du ciel y entrera avec lui.

Ce fut sur ce pied que l'arrangement eut lieu ; entre l'enfant et ceux qui l'avaient sauvé, un lien existait dès lors, que rien ne devait rompre. On le remit dans son berceau, tout empaqueté et sans en reconnaître le sexe. Le temps pressait ; la nuit s'avançait, et quelques minutes restaient à peine pour rejoindre la barque du passeur avant qu'il ne quittât les lieux. Mathias voulait épargner à Daniel le soin de porter l'enfant ; mais celui-ci ne consentit pas à s'en dessaisir :

— Cela me séchera, dit-il ; rien ne vaut l'exercice après un bain de rivière, même infiniment prolongé.

Le digne garçon prit le berceau sous son bras et traita son fardeau avec bien plus de ménagements qu'il ne l'avait fait pour le panier aux vivres. De temps en temps, pour se délasser et pour s'indemniser de ses fatigues, il jetait un œil attendri sur l'enfant qui avait pris bravement son parti et dormait du sommeil des anges. On franchit la Seine, et à point nommé une voiture se trouva libre dès la première station. Cette fois, il ne fut plus question de marchander ; on l'arrêta toute entière et au prix que le cocher réclama. Il s'agissait de conduire à sa destination le plus doucement, et avec le moins de cahots possible,

cet être innocent que la Providence avait jeté entre leurs mains. Aussi, au lieu d'exciter le cheval, Daniel surveillait-il le conducteur afin qu'il ménageât ses mouvements et évitât les ornières :

— Prenez garde, disait-il ; voici un chariot à droite ; n'allez pas le heurter. Assez d'aventures pour aujourd'hui ; regagnons en paix nos domiciles.

Comme on le pense, dans l'intérieur de la voiture, l'entretien roula sur l'enfant : les deux femmes échangeaient leurs confidences et concertaient leurs projets. On ferait ceci, on ferait cela ; il faudrait d'abord acheter telle ou telle chose, former un trousseau, songer à une nourrice. Dès le lendemain on se mettrait en course, on irait chez les marchands, on prendrait les informations nécessaires. Thérèse était surtout curieuse à observer ; jamais elle n'avait montré une vivacité si grande et ne s'était livrée à un tel babil. Elle voulait tout prévoir, ne rien laisser en oubli. Ces soins de mère la charmaient et elle les prenait avec une ardeur extrême. Quant à Régine, elle y apportait plus de réserve, sans en être moins préoccupée ; elle ne se lassait pas d'en causer et d'entrer dans les détails, approuvait ou contrôlait les plans de Thérèse, en personne qui a l'expérience des choses et qualité pour donner des avis.

Entre les deux hommes, le sujet de la conversation était le même. Comment en aurait-il pu être autrement ? Daniel devait désormais n'avoir qu'une idée fixe, c'était celle-là :

— Qu'en ferons-nous ? dit-il à Mathias, dans une brusque apostrophe.

— De qui ? répliqua celui-ci.

— De qui ? belle demande ! De l'enfant. De qui veux-tu qu'il soit question ?

— Ah !

— Qu'en ferons-nous ? je te le répète. Il est temps d'y songer. Ces choses-là ne peuvent se régler de trop bonne heure. Quand on veut tirer parti d'un sujet, il faut y avoir la main dès le berceau. Qu'en ferons-nous ? dis.

— Le sais-je ?

— Je le sais, moi. Nous en ferons un mercier ; c'est adjugé.

— Un mercier ? allons donc !

— Pourquoi pas ? trouves-tu quelque chose à redire à la partie ?

— Non ; mais pourquoi s'enchaîner d'avance ? A cet âge, sait-on seulement ce que c'est que la vocation ? Peut-être y a-t-il beaucoup d'étoffe dans cet enfant !

— Eh bien ! quand il aurait beaucoup d'étoffe, le croirais-tu déplacé dans l'état de mercier ? Il en aurait encore plus, qu'on en aurait l'emploi, Mathias. Tu ne sais pas tout ce qu'il faut d'intelligence pour connaître les ressources et les ruses du métier. C'est un abîme, vois-tu.

— Mon Dieu ! qui en disconvient ?

— Dès lors, il faut s'y prendre d'avance, et je suis là ; je lui enseignerai tout, le fort et le faible, le détail et le gros ; je répandrai sur lui toutes mes connaissances. Et, s'il a du génie, il deviendra mon maître ; je n'en suis pas à cela près. Dès le jour où je le verrai capable de conduire un établissement, il prendra ma suite. C'est comme si c'était fait.

— Ta, ta, ta, ta, comme tu vas vite ! Et tu crois que je le laisserai grandir sans lui communiquer un peu de mathématiques ?

— Mais non !

— Et s'il y mord et s'il devient ferré sur l'algèbre, et s'il va d'une équation à une autre sans broncher, et s'il manifeste une vocation très-décidée, tu crois que je le laisserai devenir mercier quand il pourrait être ingénieur ? A d'autres !

— Un ingénieur ! Jamais on ne fait fortune dans cette partie-là.

— Un mercier ! le bel honneur vraiment que d'être et de mourir mercier ?

— Mathias !

— Daniel !

L'entretien s'échauffait, et probablement il aurait dégénéré, si l'on n'était arrivé à la porte de Thérèse. Il avait été convenu entre les deux femmes que, ce soir-là, l'enfant recevrait l'hospitalité chez les Mathias. Le lendemain seulement, on arrêterait un programme définitif. Le berceau fut descendu de la voiture et porté dans la chambre avec toute sorte de précautions. Malgré cela, le sommeil de l'enfant fut interrompu ; ses yeux s'ouvrirent, ses lèvres se parèrent d'un sourire.

Thérèse n'y tint pas : elle voulut faire sur-le-champ la toilette de son poupon, et ouvrit les langes.

C'était une fille !

— Allons, dit Daniel, voilà au moins une querelle vidée. Il ne sera pas ingénieur.

— Il ne sera pas mercier, non plus, dit Mathias.

X

L'ENQUÊTE.

Le lendemain, les deux ménages étaient encore en révolution : de pareils événements sont de ceux qui ont des suites. Thérèse avait été, pendant toute la nuit, occupée de l'enfant ; une mère n'y eût pas mis plus de soin ; elle s'éveillait au moindre mouvement et accourait à la plus légère plainte. De là un peu d'insomnie pour Mathias, qui se prit à envisager les choses du mauvais côté. A son lever, l'aventure ne lui parut plus aussi couleur de rose ; il en oubliait les avantages ; les embarras seuls le frappaient.

— Jolie musique, se disait-il, et à deux pas du chevet ! Si cela dure, j'en sécherai sur pied : me voilà voué aux nuits blanches à perpétuité !

On le voit, Mathias en était aux regrets : affaire d'habitude et de tempérament. Daniel se trouvait dans des dis-

positions tout autres : lui aussi n'avait pas dormi, mais par l'effet d'un sentiment opposé : il songeait à cette journée féconde en incidents et à ce trésor qu'il avait acquis au prix d'un si grand risque ; il s'inquiétait de ce qu'il en ferait, et goûtait par avance les joies et les extases de la paternité. Ces pensées l'occupèrent au point qu'il ne put fermer l'œil, et, dès que le jour parut, il se rendit chez les Mathias.

— Eh bien ! dit-il en entrant, comment vont les choses ?

— Mal, répondit celui-ci, mal !

— Comment ! mal ? L'enfant est donc indisposée ? s'écria Daniel, inquiet.

— Pas le moins du monde.

— A la bonne heure ! Tu m'effrayais ! Mais, si l'enfant va bien, qui donc peut mal aller ?

— Moi, pardieu !

— Toi ? te voici debout et le visage est bon.

— S'il paraît bon, c'est qu'il est trompeur, et, si je suis debout, c'est que je prends beaucoup sur moi.

— Vraiment ?

— Oui, Daniel, tout autre à ma place serait sur le flanc. Juge donc : depuis hier, pas une minute de repos, pas une. De minuit à cinq heures du matin, ça n'a été qu'un concert.

— Un concert ?

— Et quel concert ! Diable d'enfant !

— Ah ! c'est l'enfant.

— Qui veux-tu que ce soit ? Il n'y a qu'eux pour brailler de la sorte. Il faut qu'ils aient le gosier doublé de métal.

— C'est leur genre, à ces pauvres agneaux : plus ils crient, mieux ils se portent. Bah ! on s'y fait.

— Tu en parles à l'aise ; je voudrais t'y voir ; les oreilles m'en bourdonnent encore. Et puis, souhaitez des enfants ! voilà les satisfactions qu'ils vous donnent !

L'entretien en était là quand madame Daniel survint. La curiosité la poussait comme son mari ; elle voulait

s'assurer de l'état des choses. La veille, il avait fallu tout laisser en suspens : la précipitation du voyage, l'heure avancée, la fatigue, l'émotion, avaient empêché qu'on ne recherchât sur l'enfant quelques indices de son origine. Thérèse elle-même s'était contentée d'un examen superficiel. A quoi bon pousser l'enquête plus loin? L'enfant n'avait-elle pas une famille? Pour madame Mathias, elle était la bienvenue, de quelque part qu'elle vînt, et sa seule crainte était qu'une découverte inattendue ne l'arrachât de ses bras.

Cependant les autres membres de la communauté n'y apportaient pas un sentiment aussi exclusif. On tint conseil, et il fut résolu que l'enquête aurait lieu sans désemparer et séance tenante. L'enfant dormait; au bruit qui se fit, elle se réveilla, accueillit ses nouveaux amis avec un sourire et étendit les mains vers eux; on eût dit qu'elle était née sous ce toit, tant elle s'y sentait à l'aise :

— Dieu! la belle fille, s'écria Daniel, en s'agenouillant devant le berceau. Viens donc voir, Régine.

Madame Daniel n'était pas, comme son mari, prompte à s'exalter; elle avait fréquenté les châteaux anglais, peuplés des plus beaux enfants du monde, et pourtant elle ne put refuser son acquiescement.

— En effet, dit-elle, le jour lui réussit; hier elle ne paraissait pas si bien.

— C'est-à-dire, reprit Daniel, que c'est une petite merveille. Quelle carnation! quel teint! quelles joues! Comme c'est ferme et blanc! Mais embrasse-la donc, Régine, embrasse-la donc.

Il fallut en passer par là; l'enfant fut embrassée à la ronde, pendant que Daniel continuait l'inventaire de ses perfections : de temps en temps Thérèse y joignait son mot.

—Et ces deux petites lentilles, dit-il, ces grains de beauté! Admirez-les donc.

— Juste à la naissance du cou, ajouta Thérèse.

— L'une à droite, l'autre à gauche, poursuivit Daniel ; on dirait qu'elles se répondent ! C'est un signe de race, je m'y connais.

— Cela se peut bien, dit Thérèse.

— Et ces pieds ! reprit Daniel.

— Et ces mains ! dit Thérèse.

— Et ces yeux d'un bleu céleste !

— Et ces cheveux d'un blond doré !

— Et cette bouche vermeille et jolie à croquer ! une vraie cerise ! Il n'y en a de semblables que parmi les chérubins.

Cette analyse aurait pu se prolonger et s'étendre à d'autres détails, tant les esprits s'échauffaient : heureusement Mathias et Régine intervinrent. Celle-ci avait gardé son sang-froid, celui-là ne se départait pas de son humeur ; tous deux pensèrent qu'il y avait eu assez d'encens brûlé en l'honneur des beautés de l'enfant, et qu'il était temps de donner à l'enquête une direction plus sérieuse. On examina le berceau et les objets dont il était garni, le linge, le matelas, l'oreiller, et les accessoires de la layette. Rien n'était à négliger. Qui le sait ? un seul de ces détails, le moindre peut-être, pouvait servir à constater une identité ou à remonter aux sources d'une noble origine. Dans l'intérêt de cette créature abandonnée, il fallait donc recueillir toutes les preuves, tout examiner et tout conserver, s'attacher aux témoignages, même les plus insignifiants, afin d'avoir un jour sous la main tout ce qu'il serait nécessaire de produire.

Au premier aspect du trousseau, les deux femmes ne s'y trompèrent pas : l'enfant devait appartenir à des personnes d'une condition élevée. Le linge était d'une finesse extrême, et des dentelles de prix ornaient les brassières et les bonnets. Régine, avec l'expérience qui la distinguait, alla droit à la marque ; il n'en existait pas, à proprement parler. Point d'initiales du moins ; rien qui pût mettre directement sur la voie ; seulement, dans un coin de chaque pièce et

comme souvenir furtif, on retrouvait une sorte d'emblème, tracé avec de l'encre indélébile. C'était une fleur de lis, ou un trèfle d'un dessin très-imparfait. Sans doute, la main qui avait marqué le linge de ce signe n'était pas sûre d'elle-même, ou bien, dans sa précipitation, elle n'avait pu donner à son travail un caractère plus soigné.

Jusque-là, les recherches n'avaient pas fourni de grands résultats, et les pièces de conviction n'étaient ni nombreuses ni concluantes. Daniel en fit l'observation :

— Eh bien ! dit-il, après ?

— Il est certain que nous n'irons pas loin avec tout cela, dit à son tour Mathias. Les coupables ont eu grand soin de cacher leur main ; pas une trace, pas un indice.

— Tant mieux, s'écria Daniel ! L'enfant est sauvée, c'est l'essentiel ; moins elle sera aux autres, plus elle sera à nous. N'est-ce pas, Régine ?

— Un instant, répliqua celle-ci ; tout n'est pas désespéré. Vous autres hommes, vous jetez sur-le-champ le manche après la cognée. Thérèse, prends la petite ; j'en veux avoir le cœur net.

Une fois le berceau dégagé, Régine y exécuta une de ces fouilles savantes qui font honneur au génie humain et laissent une date dans l'histoire des découvertes. Elle reprit une à une les pièces qui avaient été examinées, les soumit à une nouvelle inspection et les vérifia sous tous les effets de lumière, ne laissa ni un brin de fil ni une maille de tricot sans y porter un regard pénétrant, s'assura enfin que les objets à l'usage de l'enfant ne recélaient rien qui pût livrer le mot de l'énigme. Que d'art et de patience elle mit dans cette opération ! Les antiquaires, envoyés à la recherche des villes mortes, n'en déployent pas autant, ni surtout à si bon marché. Et pourtant Régine, arrivée à la dernière pièce, ne se trouvait pas plus avancée qu'au début, et, laissant échapper un soupir en guise de capitulation :

— Rien, dit-elle, rien : c'est dépitant !

Puis, comme si elle eût été frappée d'une révélation inattendue :

— Passons à la literie, ajouta-t-elle.

Elle s'arma de ciseaux et attaqua d'abord l'oreiller; plume à plume elle le vida pour voir s'il ne renfermait rien de suspect. Puis ce fut le tour d'un petit matelas, garni de paille de maïs, et qui formait son dernier recours. Elle l'ouvrit lentement et y plongea la main avec une sorte d'appréhension ; on voyait que c'était là son enjeu définitif et qu'il lui en coûtait de s'en dessaisir. Cette fois son attente ne fut point déçue.

— J'en étais sûre, dit-elle, avec un accent victorieux.

Les spectateurs de cette scène ne savaient qu'imaginer. Depuis une demi-heure, ils en suivaient les incidents avec une curiosité mêlée d'intérêt, mais sans y attacher de grandes espérances. Qu'aurait-on enfoui ainsi ? Pourquoi ? Dans quel but ? Ils ne s'en rendaient pas compte et doutaient du résultat. Régine n'en poussa pas moins l'opération jusqu'au bout, en femme qui a dans l'esprit des ressources particulières et connaît à fond les abîmes du cœur.

— J'en étais sûre, répéta-t-elle avec un accent de plus en plus vif.

— De quoi ? dit Daniel.

— Qu'y a-t-il de nouveau? ajoutèrent les Mathias.

— Voici, dit Régine, en retirant sa main des profondeurs de la couchette et montrant un objet peu distinct encore.

— Eh bien ! ensuite ? dit Daniel.

— Un papier ! dit Régine.

— Un papier ! s'écrièrent les Mathias ; et d'où sort-il ?

— Du matelas. Je savais bien que je n'en aurais pas le démenti.

— Un papier ? Voyons vite ce qu'il contient, dit Daniel.

Tous les cœurs étaient dans l'anxiété; tous les yeux,

fixés sur l'écrit, semblaient vouloir en pénétrer le secret. Quelle révélation allait-il sortir de là ? Thérèse tremblait d'y trouver la fin de son rêve ; Daniel se promettait de n'en pas faire cas, s'il s'agissait de se dessaisir de son trésor ; Mathias réservait son opinion ; Régine posait.

— Lisons, dit-elle.

Elle déplia l'écrit avec une certaine solennité et y jeta un coup d'œil.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle.

— Et puis ! dit Daniel.

— Tenez ! dit Régine, en abandonnant le fruit de ses recherches; c'est du laconique, s'il en fut.

Daniel s'en empara et lut à haute voix :

« L'enfant se nomme Blanche ; brûlez ce papier. »

— Voyez-vous ces renseignements ! ajouta-t-il. Comme ça avance les opérations ! Comme ça éclaircit les choses ! Décidément, Mathias, il y a du mauvais plaisant là-dessous.

XI

LE CONSEIL DE FAMILLE.

Cependant, en examinant l'écrit avec plus de soin, on en comprit mieux le caractère. La douleur y avait laissé des empreintes faciles à distinguer. L'écriture était celle d'une femme, une écriture tremblée, qui trahissait l'angoisse ou la précipitation. Çà et là le papier portait des traces de larmes; en quelques endroits les lettres étaient même complétement effacées. Qui aurait déposé près de l'enfant ce dernier gage d'amour et de regrets, si ce n'est une mère ? Surveillée, contrainte, voilà sans doute tout ce qu'il lui avait été possible de révéler, le seul aveu qui lui fût permis, le seul indice qu'elle pût fournir. Un nom? Dans bien des cas, cela devait suffire. Aussi fut-il résolu,

entre les Mathias et les Daniel, qu'on aurait égard à ce renseignement mystérieux.

— Elle se nommera Blanche, dit Régine, qui la première en fit la proposition.

— Un joli nom ! dit Daniel.

— Un nom charmant ! ajouta Thérèse.

Mathias se tut en homme qui trouve ces détails au-dessous de lui ; il se réservait d'y revenir plus tard afin de glisser son mot de blâme.

Mais ce n'était là que la moindre difficulté ; une autre allait s'élever où le cœur de Thérèse serait mis à une rude épreuve. Entre elle et l'enfant existait déjà un lien qui ne pouvait se briser sans douleur ; elle l'eût portée dans ses entrailles et nourrie de son lait, que sa tendresse n'eût pas été plus vive. C'était un élément nouveau, un but dans sa vie, une occupation et une joie. Ces instincts de mère qui sommeillaient en elle avaient trouvé un aliment ; elle éprouvait de secrets tressaillements et des troubles involontaires. Un cri la mettait en révolution ; un sourire la jetait dans les extases. Ce petit être n'était dans la maison que depuis quelques heures, et déjà il y occupait une place bien grande, et y eût laissé un vide plus grand encore s'il s'en fût éloigné.

Qu'on juge dès lors des transes de Thérèse, lorsque le conseil de famille, par l'organe de Daniel, se posa la question suivante :

— Qui gardera l'enfant ?

Qui gardera l'enfant ? Madame Mathias frémit à ces mots ; elle en ressentit comme un choc. Dans sa pensée, le doute n'était pas possible, et l'alternative n'aurait pas dû se produire. Qui gardera l'enfant ? mais elle, assurément, et point une autre. Dès le premier moment, on la lui avait confiée, et Blanche était accoutumée à ses soins. Il y avait pour elle un droit qu'elle n'entendait pas abandonner, un acte accompli, une adoption, tout ce qui constitue et caractérise l'investiture maternelle. Aussi répon-

dit-elle sur-le-champ et avec une assurance qui ne lui était point ordinaire :

— L'enfant, dit-elle, l'enfant ? Mais elle restera où elle est. Trouvez-vous qu'elle y soit mal ?

Le langage et les manières de Thérèse avaient quelque chose de si nouveau, que Régine et Daniel en furent frappés. Celui-ci fit un signe à sa femme, auquel elle répondit par un geste d'acquiescement.

— A la bonne heure, dit Daniel en reprenant la parole, madame Mathias gardera l'enfant jusqu'à nouvel ordre ; il n'y a point d'objection.

— Qui dit cela ? répliqua Mathias, et pourquoi fait-on parler les gens qui se taisent ?

Depuis une heure, notre humoriste cherchait l'occasion d'éclater ; elle venait de lui être fournie. Quand Mathias se levait mal, il en avait pour vingt-quatre heures de fermentation ; c'était comme un volcan qui gronde avant de jeter ses laves. Alors le moindre prétexte lui suffisait, et, quand il émettait une opinion ou exprimait une volonté, il consentait rarement à en démordre. Thérèse savait cela, et une sortie aussi brusque lui glaça les sens ; elle en prévoyait les conséquences. Adieu son courage ! Jamais il ne tenait en pareil cas ; elle se recueillit dans sa douleur et dévora ses larmes.

Heureusement un champion se leva en sa faveur. Daniel l'avait devinée et comprise. Certes, c'eût été un grand bonheur pour Daniel que d'avoir la petite Blanche dans sa maison et de la faire sauter sur ses genoux du matin au soir. Rien qu'à y songer, il ne se sentait pas d'aise. Mais Daniel n'avait pas une tendresse égoïste ; il songeait moins à lui qu'à ceux qu'il aimait. Or, il jugeait, par la douleur de Thérèse, du soin qu'elle aurait de l'enfant et se prenait à douter que Régine fût susceptible d'une affection aussi exclusive et d'un dévouement aussi absolu. Ce calcul fait, il prit son parti et tint tête à Mathias :

— Si l'on te fait parler, lui dit-il, c'est qu'on te donne

gain de cause. L'enfant reste chez toi ; que te faut-il de plus ?

— Ce qu'il me faut, Daniel ? précisément le contraire. Je trouve que l'enfant serait mieux placée dans ta maison. Tu les aimes, et je n'en ai pas le goût.

— Le goût ? Tu le prendras, Mathias.

— Impossible, je me connais.

— Tu le prendras, te dis-je.

— Jamais, c'est dans le sang. Puis, raisonnons un peu Daniel. On n'élève pas un enfant comme on élève des poussins ; il faut pour cela de l'acquis, de l'expérience.

— Soit, et après ?

— Après ? cela va de soi. Entre Régine et Thérèse, fais le rapprochement. Nous n'en sommes pas aux compliments, n'est-ce pas ? Ma femme a des qualités que je suis le premier à apprécier ; mais la tienne, la tienne, Daniel, tu ne lui rends donc plus justice ?

— Moi ! répondit celui-ci, un peu désarçonné par un argument aussi direct et par la présence des personnes intéressées.

— Voyons, poursuivit Mathias, qui mieux que Régine s'entend en éducation ?

— J'en conviens, j'en conviens, dit Daniel, cédant du terrain.

— Qui a fait plus de preuves en ce genre ?

— Personne.

— Qui a formé plus de sujets et dans un style plus relevé ?

— Il est certain qu'elle en a formé beaucoup et que tous lui font honneur.

— Eh bien ! quoi de plus naturel que de lui confier l'éducation de notre enfant ? car c'est notre enfant, je l'accepte à ce titre. Régine a ce qu'il faut pour l'élever ; elle sait comment il convient de s'y prendre ; elle a des airs qui imposent et saura se faire obéir, tandis que Thérèse, Thérèse....

— Ah ! Mathias ! une femme si excellente !

— Oui, excellente, et c'est là l'écueil. L'enfant en aurait bien vite pris la mesure ; un enfant est si malin ! Dès lors les rôles seraient changés. Thérèse obéirait, le petit commanderait, ferait ses quatre volontés, bouleverserait tout au logis, mettrait le mobilier sens dessus dessous. La belle perspective, en vérité ! Je ne serais plus maître chez moi et n'y pourrais plus gronder à l'aise ; on m'empêcherait de dormir la nuit, et le jour on me ferait endêver. Tout cela faute d'un peu de prévoyance et pour n'avoir pas mis cette enfant en de bonnes mains.

Chaque parole de Mathias concourait à la réaction qui s'opérait chez Daniel. L'éloge de Régine, jeté à propos, avait commencé à l'ébranler ; les derniers arguments l'achevèrent. Il lisait d'ailleurs dans les yeux de sa femme, qu'elle cédait aux mêmes impressions et capitulait devant l'éloquence de Mathias. Cette dernière considération l'emporta ; la pauvre Thérèse fut abandonnée ; Daniel passa à l'ennemi.

— Tu m'en diras tant ! répondit-il en homme qui désarme.

C'en était trop ; la mesure était comble. Jusque-là, Thérèse avait lutté ; elle avait recueilli, pour se vaincre, toutes les forces de son âme. Bien des tortures venaient de lui être infligées ; elle avait souffert dans sa tendresse et dans son orgueil. Non-seulement on lui enlevait l'enfant, mais on s'appuyait, pour le faire, de motifs qui devaient profondément la blesser. Tout se déclarait contre elle, son mari, ses amis et jusqu'à son dernier défenseur. Aussi sa douleur s'exhala-t-elle dans une crise terrible.

— Mathias, Mathias, s'écria-t-elle ; tu veux donc me faire mourir ?

Et elle éclata en sanglots. En vain s'efforça-t-on de la calmer ; rien n'y réussit. Les tempêtes ne sont jamais si violentes que là où règne ordinairement la sérénité. Ses larmes ne tarissaient pas, et chacun autour d'elle se sentait

entraîné ; une affliction sincère a quelque chose de contagieux. Daniel regrettait de ne l'avoir pas mieux défendue ; Régine, de n'être pas intervenue dans le débat ; Mathias lui-même était ému tout en s'en défendant.

— Eh bien ? dit Daniel.

— Nous verrons, nous verrons, répondit-il.

Il était sans exemple qu'il fût revenu immédiatement d'une détermination, si insoutenable qu'elle fût. On lui laissa donc le temps de réfléchir et de s'amender. Le lendemain, une transaction eut lieu. Il fut convenu que Blanche resterait, pendant son premier âge, confiée aux soins de Thérèse, mais qu'elle passerait entre les mains de Régine quand il s'agirait d'entreprendre son éducation. Sur ces bases, la paix fut scellée et le conseil de famille se sépara.

XII

LE PREMIER AGE.

Les choses marchèrent sur ce pied pendant quelques années sans qu'aucune circonstance digne de remarque vînt en modifier le cours. Dès les premiers moments, l'autorité avait reçu les déclarations usitées en pareil cas et ordonné à ses agents de se livrer aux recherches nécessaires. Que ces recherches eussent été fructueuses ou non, rien n'en avait transpiré, et pas plus chez les Daniel que chez les Mathias, il n'y avait eu, à ce sujet, de communications d'un caractère officiel. Leurs droits sur cette enfant d'adoption se fortifiaient de ce silence et du temps écoulé depuis le jour de l'événement.

Placée comme elle l'était entre ces deux familles qui se disputaient ses caresses et contribuaient à son éducation, Blanche avait une existence, pour ainsi dire, alternative. Thérèse n'en jouissait exclusivement que la nuit ; ses journées se passaient tantôt chez les Mathias, tantôt chez les

Daniel. L'enfant, au gré de ce dernier, était toujours trop rare; quand il avait passé quelques heures sans la voir, il allait la rejoindre, quelque part qu'elle se trouvât, et ne la quittait pas sans l'avoir chargée de jouets ou bourrée de friandises. Plus d'une fois, Thérèse dut se fâcher à ce sujet; aux excès de gâteaux, elle était obligée de répondre par quelque purgatif énergique. Si Régine n'y eût mis ordre et modéré les générosités de son mari, la santé de l'enfant aurait pu en souffrir. Quant à Mathias, l'accueil qu'il faisait à Blanche dépendait de l'état de ses nerfs et des caprices de son humeur; rien de régulier, rien de suivi : tantôt il lui souriait et prenait goût à son babil, tantôt il la rudoyait tellement, qu'elle allait se blottir dans un coin, comme un oiseau effarouché.

Faut-il le dire? Ces boutades n'étaient pas ce que Blanche redoutait le plus; madame Daniel la soumettait à de bien autres étamines. Régine avait un système d'éducation aussi simple qu'absolu; elle exigeait la perfection en toute chose. Sa règle était de ne rien passer aux enfants, ni fautes de français, ni accrocs de toilette. Il fallait que, devant elle, on se tînt d'une façon irréprochable; qu'on s'observât dans son maintien; qu'on ne fît pas un mouvement hasardé. Tenait-on le menton trop bas? elle le redressait de sa main. Les cheveux étaient-ils en désordre? elle n'avait de cesse que le peigne n'y eût passé. Rien ne lui échappait, tant elle avait l'habitude du contrôle. Une agrafe mise de travers, un fichu dénoué, des mains tachées d'encre, elle voyait tout du premier regard, et ne transigeait sur aucun détail. A table, au jeu, au travail, partout la perfection était de rigueur; elle n'admettait pas les moyens termes.

Un pareil régime, si excellent qu'il puisse être, dompte peut-être les volontés, mais ne gagne pas les cœurs; et, en l'appliquant à Blanche, madame Daniel s'en faisait plutôt craindre qu'aimer. Parfois, l'enfant, rebutée par une avalanche d'observations et de reproches, allait se jeter

dans les bras de Daniel et y répandait silencieusement ses larmes. Celui-ci la consolait :

— Eh bien, oui! ma Blanchette, lui disait-il, elle est un peu tatillon, ta marraine; mais que veux-tu? c'est pour ton bien.

Sa marraine! Régine l'était en effet; et ce fut encore une grosse affaire que celle-là. Quelques semaines après que l'enfant eut été recueillie chez les Mathias, on songea à lui faire administrer le baptême. Mais qui la tiendrait sur les fonts? Tous le désiraient et personne n'osait se déclarer : Mathias y mettait un certain amour-propre ; Régine aussi; Daniel et Thérèse n'y voyaient qu'un moyen de sceller devant Dieu le pacte qui les liait à l'enfant. Cependant il fallait choisir, et les plus dévoués se résignèrent. Régine fut marraine, Mathias parrain, et Blanche ne les appela plus que de ce nom. Seulement, en guise de revanche, et comme si elle eût voulu indemniser Thérèse et Daniel, d'elle-même elle leur donna des noms plus doux encore et les appela papa et maman.

Ce fut ainsi qu'elle grandit, au milieu des caresses des uns et des remontrances des autres ; au fond aimée de tous, quoique chacun l'aimât à sa manière. Elle grandit et tint ce qu'elle avait promis; chaque jour lui apportait une grâce nouvelle, un charme nouveau. Dans ses yeux, sur ses traits, dans ses gestes, se retrouvait le caractère des races nées pour le commandement; parmi ces bourgeois elle semblait hors de sa place. Comme Mathias l'avait prévu, les rôles n'étaient pas ce qu'ils auraient dû être dans l'ordre naturel : Thérèse ne gouvernait pas l'enfant ; l'enfant gouvernait Thérèse. Mais les choses se passaient si bien entre elles, ces deux êtres s'aimaient tant et avaient un tel besoin l'un de l'autre, que l'esprit le plus chagrin n'aurait pu y trouver à redire; Mathias lui-même en était désarmé. Blanche remplissait, égayait la maison ; bon gré mal gré, il fallait subir sa loi et éprouver l'effet de ses ensorcellements.

Quel soin Thérèse avait d'elle, on ne saurait l'imaginer ; c'était sa plus constante occupation. Le matin et le soir, de jour et de nuit, elle songeait à sa fille. Tout son orgueil était là, toute sa joie aussi. Elle voulait que, pour la tenue, elle marchât l'égale des plus opulentes et qu'il ne manquât rien à ses ajustements. Des robes simples ; mais Blanche les portait si bien et les faisait tant valoir ! Quand elle allait, sous l'œil de Thérèse, prendre ses ébats dans un jardin public, l'attention se fixait à l'instant sur elle :

— La belle enfant ! s'écriait-on.

Les compagnes de ses jeux reconnaissaient elles-mêmes cette supériorité, et sitôt qu'on la voyait paraître, les parties cessaient, comme si on eût attendu une nouvelle impulsion. Elle intervenait alors pour tout régler et tout ordonner : point de volonté qui ne se soumît à la sienne.

Pour Thérèse, c'étaient autant de petits bonheurs ; elle recueillait ces hommages avec plus de plaisir que s'ils lui eussent été adressés et en jouissait comme d'un triomphe propre. Puis, au retour, elle en tenait compte à son enfant et lui rendait en caresses tous les contentements qu'elle avait eus.

XIII

UN RAPT.

Mais, avant ce temps, et tout à fait dans le premier âge de Blanche, il s'était passé un événement qu'il est essentiel de raconter pour l'intelligence de ce récit.

Thérèse n'était pas toujours libre d'accompagner l'enfant dans ses promenades ; d'autres devoirs l'en empêchaient de loin en loin. Une lubie de Mathias, un travail de ménage, une visite à rendre ou à recevoir, mille circonstances prévues ou imprévues l'enchaînaient parfois au logis et la privaient de sa plus douce jouissance. Alors,

il fallait aviser. Blanche ne devait pas souffrir de ces contrariétés; la vie en plein air lui convenait, elle y prospérait et s'y développait à vue d'œil. Thérèse la confiait donc, quoiqu'à regret, à une servante, en multipliant les instructions à l'appui et prodiguant les recommandations. Cette servante était une fille venue tout récemment de la Lorraine et des environs de Nancy ; elle ne connaissait de Paris que ce que sa maîtresse lui en avait fait connaître, avait tous les airs d'un sujet fidèle, attaché, un maintien modeste et des principes, en apparence du moins.

Hélas! le démon s'en mêla : de quoi ne se mêle-t-il pas? Il est pour moitié dans ce qui se fait en ce monde. Cette fois il prit les traits d'un fantassin qui appartenait à la Lorraine ; c'est toujours sur cet écueil qu'échouent les vertus de la domesticité. On dirait que l'uniforme est irrésistible. Un jour que la servante débouchait sur la place du Panthéon, ayant Blanche à la main, la rencontre eut lieu et les premières paroles s'échangèrent.

— Tiens, c'est vous ?

— Ah ! et vous donc ?

Voilà des préliminaires bien innocents ; que de fois ils ont conduit aux abîmes ! La reconnaissance une fois faite, on parla du pays, thème toujours vieux et toujours nouveau, de ceux qu'on y avait laissés et qu'on espérait y revoir ; des morts, des absents, des mariages récents et des mariages en projet ; enfin de tout ce qui peut animer l'entretien d'un fantassin et d'une fille de service. Deux heures s'écoulèrent ainsi, et ce jour-là Blanche n'eut pour promenade qu'une station en plein pavé, sous le choc des allants et venants et la menace des roues des voitures. A peine daignait-on songer à elle, et seulement pour réprimer ses impatiences et ses importunités. Tout au feu de son discours, la servante n'avait plus la conscience de ses devoirs. Le sentiment la dominait ; il va si vite entre gens de province, surtout quand l'un des deux porte les attributs guerriers ! Pour une première entrevue, le fantassin dut

être content; ses affaires étaient fort avancées. Au moment des adieux, il y eut des engagements pris. Je suis Lorrain, vous êtes Lorraine : nous nous retrouverons.

En effet, on se retrouva ; la persévérance est une des vertus qui s'acquièrent dans la vie des camps.

Comme on le pense, la Lorraine ne se vanta point de ces rencontres, et l'âge de Blanche la mettait à l'abri des indiscrétions. Cependant, en une circonstance, elle faillit se trahir. Un soir, de retour au logis, elle fit un récit étrange, et qu'elle arrangea à sa manière.

Elle raconta que, dans une rue détournée et dont elle ne savait pas le nom, elle avait vu venir à elle un magnifique équipage, avec laquais devant et derrière, livrée élégante, chevaux superbes, enfin un luxe de grands seigneurs. Au fond de la voiture, doublée de satin blanc, il y avait une jeune femme, mise comme une reine et belle comme les Amours ; elle était seule et appuyée sur les coussins du fond. La servante insistait sur ces détails, et elle ajoutait que, voyant la rue si étroite et l'attelage si fringant, elle avait tremblé pour Blanche et l'avait prise dans ses bras, en se rangeant du côté du mur. Or, ce mouvement si naturel avait amené une scène. Au moment où la voiture passait, les yeux de la jeune femme s'étaient portés sur l'enfant qui se trouvait à deux pas d'elle et presque à sa hauteur. De là comme un coup de théâtre. Sur son ordre, le cocher avait arrêté ses chevaux et la portière s'était ouverte. Elle était descendue alors, avait pris la petite dans ses bras, l'avait couverte de baisers, puis rendue à la servante. Tout cela en moins de temps qu'il n'en fallait pour le raconter. Après quoi, la voiture était repartie de toute la vitesse de l'attelage. Tel était le récit de la Lorraine; pressée de questions, elle y persista invariablement et ne le compléta qu'en un seul point ; en reprenant l'enfant elle avait senti ses joues moites comme si on les eût arrosées de larmes.

Thérèse garda pour elle cette confidence ; il lui sembla

au moins inutile d'éveiller les susceptibilités de Daniel et de s'exposer aux reproches de Mathias. En y réfléchissant, l'aventure n'était pas sans explication plausible et n'offrait rien dont on pût s'alarmer. Que de fois, dans le cours de leurs promenades, n'avait-on pas arrêté Blanche, sous les yeux et presque dans la main de Thérèse, pour l'admirer et l'embrasser ! C'était l'effet naturel et presque irrésistible de sa beauté. Dès lors tout s'expliquait ; si la jeune dame avait fait arrêter ses chevaux, si elle était descendue de son équipage, l'attrait de Blanche en était le seul motif. Quant aux pleurs versés, ils étaient de l'invention de la Lorraine. Ainsi conclut madame Mathias. Seulement elle se promit désormais de ne plus laisser aller l'enfant, autant que possible, en d'autres mains que les siennes et de surveiller de plus près la conduite de sa subordonnée. Celle-ci porta la peine de ses récits romanesques et se vit presque consignée au logis. Qu'on juge de l'état du fantassin ! Mais il avait, dans l'exercice de sa profession, amassé des trésors de patience ; il dévora ses douleurs et attendit.

Un jour pourtant, il fallut bien que Thérèse se départît de son plan de conduite. Mathias gardait le lit, en proie à une crise qui menaçait de se prolonger. Jamais son humeur n'avait été plus âpre, son caractère plus mal fait ; il s'en prenait à tout, aux objets et aux personnes, ne pouvait supporter ni mouvement ni bruit, et repoussait jusqu'aux soins qu'on voulait lui donner. Que faire en pareil cas ? Dégager la maison et abandonner le malade à son accès. C'est ce que pensa Thérèse ; elle habilla Blanche, l'arrangea avec son soin habituel, veilla à ce que rien ne manquât à sa toilette, ni une épingle, ni un ruban ; puis, appelant la Lorraine, elle la lui confia.

— Et surtout ne la perdez pas de vue, ajouta-t-elle, comme avertie par un pressentiment.

— Ah ! Madame, pour cela, il n'y a pas de danger, répondit la servante.

Le théâtre ordinaire des promenades de Blanche était

ce beau jardin du Luxembourg qui s'empare de l'œil le plus indifférent et qu'on ne peut se lasser d'admirer. On la conduisait tantôt dans les quinconces, tantôt dans l'allée circulaire qui domine le bassin et d'où l'on découvre les parterres et l'une des façades du château. Ce fut au centre de cette allée que la Lorraine s'arrêta; elle était remplie de groupes de marmots qui se livraient à des récréations bruyantes : ici on jouait au ballon, là au cerceau, plus loin au volant. A cette époque, Blanche n'était pas de taille à se mêler à ces jeux; elle n'avait pas encore acquis, sur ses compagnes, cette autorité qui devait lui échoir plus tard. Elle marchait à peine sans lisières et bégayait tout au plus quelques mots. Aussi le programme de ses amusements n'était-il ni compliqué ni varié. On l'installait devant un banc avec une petite pelle et un chariot en bois; ainsi armée, elle s'escrimait de son mieux, soulevait le sable au moyen de la pelle, et en remplissait le chariot. Ce manége l'occupait pendant des heures entières, sans qu'elle parût jamais lasse ni dégoûtée ; au moment du départ, son ardeur était aussi grande qu'au début, et elle y mettait le lendemain le même feu qu'elle y avait mis la veille.

Avec un enfant d'aussi bonne composition, la tâche de la Lorraine était aisée à remplir. En un clin d'œil elle en vint à bout; Blanche fut campée devant une chaise, où elle put prendre un point d'appui; rien ne lui manquait, ni ses instruments habituels, ni le sable du jardin : aussi commença-t-elle sur-le-champ ses opérations. Dès lors la Lorraine était libre; elle pouvait donner cours à ses pensées et porter ses regards ailleurs. C'est ce qu'elle ne manqua pas de faire. Son œil semblait guetter, soit dans les massifs opposés, soit dans l'allée de l'Observatoire, une apparition familière, et quand elle eut découvert ce qu'elle cherchait, un soupir s'échappa de son sein et une rougeur violente se répandit sur ses joues. Que voulez-vous? Il y avait longtemps qu'elle n'avait causé du département de la Meurthe, et, chez elle, c'était un besoin impérieux.

Le fantassin n'en éprouvait pas un moindre, et il arrivait sur les ailes de l'espoir. Combien de fois, depuis quelques semaines, cet espoir avait été déçu ! Chaque jour il revenait à la même place, et chaque jour il rentrait à la caserne avec une déception de plus. Enfin elle était là ; il la voyait comme il en était vu : il allait recueillir le fruit de sa persévérance. Et pourtant, depuis qu'il l'avait aperçue, il marchait avec moins d'aplomb, avait un maintien moins assuré, exerçait sur lui-même une inspection rapide, afin de s'assurer que sa personne et ses vêtements fussent en bon état, prenait enfin les allures d'un homme qui doute de lui-même et demande des encouragements. De son côté, la Lorraine obéissait à des impressions analogues, si bien que ces deux êtres, longtemps séparés, et qui avaient tant à se dire, ne trouvèrent dans leur imagination et sur leurs lèvres, en se revoyant, que les mêmes mots dont ils avaient salué leur première rencontre :

— Ah ! c'est donc vous ?

— Et vous donc ?

Tant il est vrai que la langue se refuse parfois à exprimer ce que le cœur ressent.

Ce qui eut plus d'éloquence, ce fut la scène qui suivit. Le Lorrain et la Lorraine avaient mis leurs mains droites l'une dans l'autre, et, pour un empire, ils ne se seraient pas lâchés. De temps en temps ils imprimaient à leurs bras un mouvement d'oscillation, pour suppléer aux lacunes du langage, et par accès ils poussaient les choses jusqu'à se disloquer les articulations. C'était la passion contenue qui se manifestait ainsi. Quant aux yeux, ceux du fantassin étaient fixés sur le sable, ceux de la servante sur la verdure des massifs ; autre forme de déclaration à l'usage de l'armée et des bonnes d'enfant. Que de fois on a vu cet échange muet de sentiments se prolonger durant des heures entières, sans que les parties en présence éprouvassent le besoin d'une communication plus bruyante et d'un aveu plus formel !

Enfin, les langues se délièrent et l'on parla du pays. Le fantassin avait reçu, à titre onéreux, des nouvelles toutes fraîches, et il tenait à s'indemniser de ses frais de poste en les transmettant à titre gratuit. Par une allusion des plus transparentes, il ne parla que des alliances qui se préparaient dans la localité : Gros-Jean devait épouser Madeleine, Gertrude devait épouser Mathurin. En citant ces faits du domaine de l'état civil, le fantassin cachait mal son embarras, tandis que la Lorraine rougissait jusqu'aux oreilles : la situation se tendait de plus en plus. Des deux parts il y eut un grand coup de coude administré, avec ces mots à l'appui :

— Et donc vous !

— Et vous donc !

On entrait en plein dans les voies de la déclaration directe ; les esprits s'échauffaient visiblement. Mais voyez le contre-temps : l'endroit où ces mots s'échangeaient était l'un des plus fréquentés du jardin ; on s'y trouvait en vue de tous les yeux et à la portée de toutes les oreilles. Comment poursuivre cet entretien dans un pareil lieu et près de tant de témoins? Impossible, et des deux parts on le sentait bien. Non pas qu'on en parlât ; parle-t-on de semblables choses ? Mais peu à peu et par la force des affinités, le bras de la Lorraine s'engageait dans le bras du fantassin, et ils se dirigeaient tous deux vers la partie la plus discrète des quinconces. Ce ne fut qu'au bout de quelques pas et en se ravisant que le militaire eut un scrupule :

— Et l'enfant? dit-il.

— Tiens, c'est vrai, dit la Lorraine, l'enfant !

Elle l'avait complétement oubliée. Touchant exemple de l'intérêt que portent aux familles les trois quarts au moins des serviteurs !

On revint donc vers Blanche. L'enfant n'avait pas bougé de sa place ; elle s'y livrait tranquillement à son exercice favori. Sur la chaise s'élevaient des monceaux de sable, qu'elle formait à grand'peine et qu'elle détruisait un in-

stant après. Son chariot était plein, et elle n'en persistait pas moins à en augmenter la charge. Pour rien au monde elle ne se fût laissé distraire de ce travail ; toutes ses facultés y étaient employées. Que lui importaient les absences de sa bonne ! Elle n'y prenait pas garde seulement. On la retrouva donc comme on l'avait laissée. Ce spectacle charma le fantassin ; il daigna caresser l'enfant et lui accorder un témoignage d'approbation :

— Comme c'est gentil ! dit-il.

— Elle ne se dérangerait pas pour un empire ! ajouta la Lorraine.

— Dites donc, payse.

— Quoi donc, pays ?

— Dès qu'elle reste là tranquille, cette petite, à quoi bon nous gêner ?

— Au fait !

— D'autant que nous n'irons pas loin. Voilà. Et donc, vous ?

— Et vous donc ?

Là-dessus, ils se reprirent bras dessus bras dessous, Lorrain et Lorraine, et recommencèrent leur promenade interrompue. Cependant la servante riait aux éclats :

— Qui vous met en gaieté, payse ?

— Une idée, pays.

— Mais encore ?

— C'est que Madame m'a recommandé la petite comme ses yeux. Si elle savait que je la laisse !

— Eh bien ! quoi ! quel danger ?

— Ils sont tous comme cela, les maîtres ! Ils vous enchaîneraient comme des nègres, s'ils le pouvaient.

— Pas même quelques minutes de bon temps !

— Comme si on les volait, les enfants ? C'est à en mourir de rire.

Le couple s'éloigna sur ces mots ; peut-être n'avait-il pas le dessein de pousser cette excursion bien loin, ni de la prolonger outre mesure. Mais il était dans une situation

où les plus sages résolutions s'oublient. La fatalité s'en mêla. On commença par des propos et l'on finit par des poussées ; de poussées en propos et de propos en poussées, le temps s'écoula, et, pour rendre un peu de sang-froid à ce favori de Mars jeté hors de ses voies, il fallut qu'il entendît sonner l'heure de rigueur qui le rappelait au quartier.

Devant la discipline le sentiment s'effaça ; le militaire ramena la Lorraine en toute hâte vers l'endroit où ils devaient retrouver Blanche au milieu de ses jeux.

O surprise ! l'enfant avait disparu.

XIV

LE MYSTÈRE.

Quand ils furent certains de l'absence de Blanche, les deux coupables firent un terrible retour sur eux-mêmes et essayèrent de se renvoyer l'un à l'autre la responsabilité de l'événement.

— C'est bien de votre faute, Monsieur.

— Dites plutôt de la vôtre, Mademoiselle.

— Pourquoi m'avez-vous emmenée?

— Pourquoi m'avez-vous suivi ?

La querelle, commencée sur un ton aussi vif, n'aurait pu que dégénérer si un autre souci n'eût prévalu. Il s'agissait de chercher l'enfant égaré, de voir ce qu'il avait pu devenir, de s'informer ici et là, d'interroger les factionnaires placés aux portes, d'implorer tous les secours et de recueillir tous les renseignements.

D'ailleurs, en pareil cas, une enquête est bientôt achevée. Un enfant perdu ! Ce cri suffit pour mettre en révolution un lieu public ; il va de bouche en bouche, d'allée en allée, pénètre dans les points les plus reculés et parvient rapidement à toutes les personnes qui se promènent dans l'enceinte. Si l'enfant s'y trouve encore, rarement il échappe

à cet éveil général, à cette recherche faite en commun, et si elle reste sans résultat, c'est que, pour un motif ou un autre, l'enfant n'est plus sur les lieux.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée, que, d'un bout à l'autre du jardin du Luxembourg, on savait qu'une enfant avait été perdue et n'avait pu être retrouvée. Le militaire se le tint pour dit ; il prit congé brusquement et non sans lancer un dernier trait.

— Adieu, payse, dit-il. J'en ai pour huit jours de salle de police.

— Et moi, donc ? répondit-elle. Je serai renvoyée pour sûr.

On se quitta ; les cœurs ne s'entendaient plus ; une campagne, si brillante au début, finissait mal ; aux douceurs avaient succédé les récriminations.

Cependant la Lorraine ne quitta point la partie sans tenter un nouvel effort. Elle parcourut encore le jardin, adressant aux gens qu'elle rencontrait des appels éplorés, répétant à grands cris le nom de Blanche, et s'efforçant de toucher la foule par le spectacle de son désespoir. Enfin, quand elle ne fut que trop certaine de son malheur, et que toutes les chances se furent évanouies, elle prit son courage à deux mains et regagna le logis. Depuis deux heures, Thérèse l'attendait, inquiète d'un retard inaccoutumé, et n'en pouvant deviner la cause. Une lumière fatale allait se faire dans son esprit. La Lorraine arriva : son œil était morne, sa physionomie bouleversée ; elle s'assit en entrant, prit sa tête entre les mains et se mit à pleurer.

— Qu'est-ce ? lui dit Thérèse, et qu'avez-vous donc ?

L'idée d'un rapt ne lui était pas venue, celui d'un accident encore moins ; elle croyait que Blanche était restée chez Daniel, comme cela avait lieu souvent.

— Ah ! Madame, dit cette fille dont les sanglots redoublèrent.

— Vous est-il arrivé quelque chose ? Parlez.

— Ah ! Madame ! Madame !

— Parlez donc.

— Si vous saviez, Madame !

— Au fait, vous dis-je, au fait !

— Ah ! Madame, quel malheur !

Un malheur ! Ce mot retentit aux oreilles de Thérèse comme un avertissement sinistre ; elle comprit, elle devina. Relevant de force la tête de la servante et l'obligeant à affronter son regard :

— Un malheur ? dit-elle, et quel malheur ?

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria cette fille, au milieu de gémissements sans fin.

— Où est Blanche ? reprit Thérèse d'une voix brisée.

Ses membres tremblaient, ses dents s'entre-choquaient, sa lèvre était frémissante.

— Ah ! Madame ! dit la servante.

— Où est Blanche ? reprit Thérèse avec un accent déchirant.

Elle était à bout de ses forces ; le froid lui gagnait le cœur. Cependant la Lorraine ne s'expliquait pas ; ses sanglots seuls répondaient.

Thérèse alla sur-le-champ au pire :

— Morte ? dit-elle.

— Oh ! Madame, non !

— Blessée alors ?

— Mais non, Madame.

Ces questions se succédaient comme autant de coups pressés. Thérèse continua :

— Perdue, peut-être ?

— Hélas ! Madame ! dit la servante.

Un nuage passa devant les yeux de Thérèse ; elle se sentit défaillir.

— Perdue ? s'écria-t-elle, mais où ? mais comment ?

— Ah ! Madame, qui le sait ?

C'en fut assez. Jusque-là Thérèse avait réussi à se vaincre ; elle puisait dans ses incertitudes mêmes l'énergie nécessaire pour résister. Quand elle connut l'étendue de son

malheur, la crise éclata. Elle sentit ses jambes fléchir, sa vue se voiler, son sang se figer, et tomba sur le plancher de toute sa hauteur. Quand on la releva, elle était froide comme un cadavre.

En un moment, toute la maison fut sur pied; Mathias se leva, des voisins accoururent; on donna à Thérèse les soins qu'exigeait son état. La syncope fut longue, et la pauvre femme n'en revint que pour retomber dans de nouveaux accès. Aucun coup ne pouvait l'atteindre plus profondément; il avait pénétré jusqu'aux sources de la vie.

Cependant un voisin officieux s'était détaché pour aller prévenir les Daniel et les informer de l'événement. Régine était seule à la maison; Daniel avait quitté son magasin, et battait le pavé de Paris pour ses affaires; quand on parvint à le rejoindre, il était tard déjà. Son premier mouvement fut une profonde incrédulité.

— Pas possible! dit-il.

— Ce n'est que trop vrai, pourtant.

— Pas possible! vous dis-je. Une mauvaise plaisanterie. Voilà tout. On veut s'amuser.

Tout en parlant ainsi, il n'en regagna pas moins le logis de Mathias le plus rapidement qu'il le put. Là, le doute n'était plus permis; la consternation régnait sur les visages. Thérèse au lit, Mathias abattu, Régine alarmée, tel est le spectacle qui le frappa. Alors il fut tout autre; une révolution s'opéra en lui; ses traits s'altérèrent, son œil s'anima jusqu'à l'égarement. Il écouta le récit qu'on lui fit, d'un air distrait, et à peine en eut-il recueilli les premiers détails, qu'il s'empara du bras de la fille de service:

— Venez, lui dit-il.

— Quoi donc! Monsieur, dit-elle tremblante.

— Nous n'avons que faire ici; venez, vous dis-je; l'enfant ne se retrouvera pas toute seule.

Bon gré mal gré, il fallut le suivre : le Luxembourg n'était pas loin, il s'y dirigea. La Lorraine marchait près de lui d'un pas mal assuré et comme un patient qui va au

supplice. Quand ils furent arrivés aux portes du jardin, Daniel rompit le silence qu'il avait gardé jusque-là :

— Conduisez-moi à l'endroit où vous étiez, dit-il à la Lorraine.

Elle obéit et le devança. A peine y étaient-ils parvenus, qu'il commença l'instruction comme eût pu le faire un magistrat chargé d'un procès criminel.

— C'est bien ici? dit-il.

— Oui, Monsieur.

— Où était l'enfant?

— Là, devant cette chaise.

— Et vous?

— Tout près de la petite, sur ce banc.

— Et elle vous a été enlevée ainsi ?

— Il faut le croire, Monsieur.

— Sous vos yeux ?

— Dame, Monsieur.

— A deux pas de vous?

— C'est pourtant vrai, Monsieur.

A mesure que Daniel avançait dans cet interrogatoire, sa physionomie prenait un caractère plus sévère et sa voix un ton plus irrité. Aux derniers mots de la servante, il ne put se contenir :

— Vous mentez, lui dit-il.

— Ah ! Monsieur, répondit-elle, quelle supposition !

—Vous mentez, reprit Daniel ; les choses ne peuvent pas s'être passées comme vous le dites. Il y a quelque circonstance que vous me cachez assurément. Ecoutez, la bonne.

— J'y fais de mon mieux, Monsieur.

— Peut-être ne savez-vous pas à quoi vous vous exposez en agissant ainsi. Vous avez là une très-mauvaise affaire sur les bras, entendez-vous? Il n'y a que votre franchise qui puisse vous sauver.

— Ah! mon Dieu ! s'écria-t-elle.

— C'est comme je vous le dis. Avouez tout, ou je vous livre à la justice.

La voix de Daniel avait quelque chose de si solennel, que la Lorraine en fut troublée jusqu'au fond de l'âme. Elle n'avait pas cru que les choses pussent aller si loin ; ce sombre mot de justice, jeté à propos, la frappa d'une salutaire terreur ; elle demanda grâce.

— Avouez tout, répéta Daniel sans se laisser fléchir.

Elle s'y décida et raconta son aventure, en l'arrangeant à sa façon et en élaguant les circonstances d'un caractère trop aggravant. Elle dit qu'un enfant de Bellone, Lorrain comme elle et de son propre hameau, avait, par le plus singulier des hasards, traversé le jardin du Luxembourg, au moment où elle y arrivait avec la petite Blanche. Ils s'étaient rencontrés, ils s'étaient reconnus et, comme de raison, des compliments avaient été échangés. Comment s'y serait-elle refusée? Le militaire connaissait sa famille; à la rigueur et en y aidant, il était un peu son cousin ; l'éconduire eût été inconvenant. Ils avaient donc causé du pays natal, des parents, des amis et de bien d'autres choses encore. C'était là sa faute et elle la confessait sincèrement. Dans le feu de l'entretien elle avait perdu la petite de vue, un quart d'heure, quelques minutes seulement ; mais cette inadvertance avait suffi pour que l'enfant disparût.

Daniel recueillit ces aveux et suppléa sans peine à ce qu'ils avaient d'incomplet ! le canevas y était ; quant à la broderie, on la devinait aisément; un point seulement restait à éclaircir :

— Et ce militaire? dit-il. Comment le nommez-vous ?

La Lorraine ne semblait pas s'attendre à être serrée de si près.

— De quel régiment est-il ? De quel bataillon? Où est sa caserne? ajouta Daniel.

Devant des questions si précises, il était impossible de reculer. Et pourtant la Lorraine l'eût fait; elle n'eût pas livré de nom, si le fantassin et elle s'étaient mieux quittés. Qu'il y eût quelque risque à cela, peu lui eût importé ; c'est l'héroïsme le plus ordinaire des femmes, et elles y

manquent rarement. Mais les adieux avaient eu un caractère d'aigreur qui ressemblait à une rupture; on s'était accusé réciproquement, au lieu de mettre les torts en commun, et de là un certain levain dans l'esprit de la Lorraine; elle se crut déliée, elle parla et livra les renseignements qu'on lui demandait à titre de rançon et comme un gage de sa sincérité.

Quand elle eut tout dit, et que Daniel eut tiré d'elle ce qu'il lui importait de savoir, il lui rendit sa volée.

— Maintenant, lui dit-il, retournez chez vos maîtres; si j'ai besoin de vous, je saurai vous retrouver.

Le cerveau de Daniel était, depuis le coup fatal, dans une fermentation extraordinaire : sans l'espoir qui l'animait encore et le besoin qu'il avait de sa présence d'esprit, il serait devenu fou. Une pensée le dominait :

— Qu'on égare un enfant, se disait-il, je le conçois; mais un enfant n'est pas une épingle; si on le cherche, on le retrouve. Cherchons.

Et il chercha. On eût dit que le ciel se mettait de son côté : dès le début, il obtint un succès. Une loueuse de chaises se souvenait d'une circonstance qui l'avait frappée et qui pouvait se rattacher à l'objet de ses recherches. Elle avait vu une dame dont la mise annonçait une haute condition et que suivait un chasseur galonné et coiffé d'un chapeau à plumes vertes, s'asseoir sur une chaise près de celle qu'occupait l'enfant, l'attirer sur ses genoux et la couvrir de caresses. Cette scène s'était prolongée sans que personne vînt réclamer la petite fille, si bien que la loueuse avait fini par croire qu'elle appartenait à la grande dame, et que la bonne était à son service. Maintenant, qu'en était-il résulté? Comment les choses avaient-elles fini? La loueuse de chaises n'en savait rien : le soin de ses recettes l'avait appelée ailleurs, et quand elle était revenue au même endroit, la grande dame, le chasseur et l'enfant, tout avait disparu. Depuis ce moment, elle

n'avait rien vu, rien su par elle-même, mais seulement ce que la rumeur publique lui avait appris.

Tel fut le récit de cette femme, et, sans être bien concluant, il renfermait une circonstance qui n'était point à dédaigner. Seulement, il fallait obtenir à l'appui d'autres témoignages concordants. Les surveillants, les concierges, les sentinelles, auraient pu également apercevoir cette dame et ce chasseur, soit à l'intérieur, soit aux portes du jardin, et fournir ainsi la preuve qu'un rapt avait été consommé. Daniel s'adressa à ce personnel, prit les surveillants un à un, frappa à la porte de tous les concierges. Il leur parla d'une grande dame et d'un chasseur; ils lui répondirent que les chasseurs et les grandes dames n'étaient pas des événements rares dans le jardin du Luxembourg, et qu'à force d'en voir, ils avaient fini par ne plus les remarquer. Quant aux sentinelles, on les avait relevées depuis l'événement, et il était difficile de continuer dans le sein des corps de garde une enquête sur des faits pareils et d'un caractère entièrement privé.

Daniel quitta donc le jardin du Luxembourg, le désespoir et la mort dans l'âme, aussi peu avancé que lorsqu'il y était entré. Que faire encore? A quoi recourir? A qui s'adresser? La nuit qui survint augmenta ses perplexités; il ne se coucha pas, il ne dormit pas, et les pensées les plus lugubres l'assiégèrent pendant cette longue insomnie. Parfois il lui semblait voir Blanche errer dans les rues de Paris, en compagnie de ces malheureuses qui exploitent l'enfance et la dressent aux raffinements de la mendicité. D'autres fois, il croyait l'apercevoir dans un équipage brillant, et ne le reconnaissant même pas au milieu de la foule. Ces visions remplissaient son cœur d'amertume, et il éclatait :

— Impossible! se disait-il, impossible! je m'exagère les choses. Je n'ai plus ma tête à moi. Un peu de sang-froid, Daniel! un peu de sang-froid! C'est un mauvais rêve, un cauchemar! Au reveil, tout se dissipera comme une brume que le soleil pénètre.

Dès que le jour parut, il recommença ses recherches, sans s'affecter des rebuts, sans être découragé par les échecs. Dix fois il frappait à la même porte, s'il le fallait, jusqu'à ce qu'elle s'ouvrît. Son deuil était si profond, sa douleur si sincère, que partout on l'accueillit et on l'écouta. Le commissaire du quartier reçut sa déclaration et mit sur-le-champ des agents en campagne.

— Et surtout, dit Daniel, qu'on ne les gagne pas! nous avons affaire à des gens qui sèment l'or à pleines mains.

Des subalternes il passa aux supérieurs; s'il ne parvint pas au cabinet du préfet de police, il fut admis dans le secrétariat et put y expliquer son affaire, avec les détails qu'elle comportait. Des notes furent prises, des ordres donnés. A l'histoire de ce rapt se rattachait celle de l'abandon et on en fit l'objet d'une instruction commune. Il y a, dans les cartons des bureaux, des dossiers qui sommeillent et qui se retrouvent au jour décisif. Daniel insistait principalement sur cette circonstance que, derrière le rideau et à l'abri de l'action des lois, se trouvaient des gens riches, des gens puissants, que leur position enhardissait jusqu'à l'impudence et qui paraissaient assurés de l'impunité. On le rassura en lui disant que la justice ne fait acception de personne et que les coupables, si on les découvrait, seraient punis, quel que fût leur rang.

Toutes ces démarches lui avaient pris beaucoup de temps; aussi la mercerie eut-elle tort ce jour-là. Mais qu'importait la mercerie? Daniel n'y daigna pas songer; il était au-dessus de ce soin vulgaire. Dès qu'il fut libre, ce ne fut pas vers son magasin, mais vers la maison des Mathias, qu'il se dirigea. Il voulait voir Thérèse, la rassurer, la consoler par le détail de ses opérations, lui dire ce qu'il avait fait, les promesses qu'il avait recueillies, lui montrer cette armée d'agents en campagne qui devaient ramener Blanche infailliblement, aujourd'hui, peut-être demain au plus tard.

Il était dans le plus vif de cette préoccupation lorsqu'il

entra chez ses amis. Que l'on juge de son étonnement ! sur le seuil même se trouvait une jeune enfant, blonde, fraîche, plus belle et plus souriante que jamais. C'était Blanche, qui se jeta dans ses bras.

— Bonjour, papa Daniel, dit-elle.

Celui-ci croyait rêver ; il se tâtait comme un homme qui doute de son identité. Mathias survint.

— Eh bien ! oui, c'est elle, dit-il. La voilà de retour.

Daniel porta la main à son front ; il avait trouvé le mot de l'énigme :

— La police ! s'écria-t-il. Déjà ! Comme j'ai été servi !

Il fallut lui arracher cette illusion ; la police était complétement étrangère à l'événement. Dans la matinée même, et d'assez bonne heure, un violent coup de sonnette avait retenti à la porte des Mathias. La Lorraine était accourue, avait ouvert, et qu'avait-elle vu ? la petite Blanche, pomponnée, attifée comme la veille ; la petite Blanche toute seule et comme si elle fût sortie de dessous un chou. On interrogea le concierge ; il n'avait vu monter personne ; on essaya de tirer quelques éclaircissements de l'enfant ; peine perdue ! le mystère restait sans explication. Seulement, dans le tablier de Blanche, se trouvait un petit billet tracé au crayon, et contenant ces mots d'un caractère presque illisible :

« Plaignez et pardonnez. »

Telle fut cette aventure. Elle eut pour résultat le renvoi de la Lorraine, et la salle de police pour le fantassin, complice d'un moment d'oubli. Les petits pâtirent pour les grands : ainsi va le monde.

XV

L'ÉDUCATION.

Il était impossible que de semblables événements eussent lieu sans laisser des traces dans l'esprit de Mathias.

Un homme comme lui, à qui tout paraissait suspect, ne pouvait prendre en bonne part les surprises qui lui arrivaient. Précisément alors, il commençait l'une de ses plus malheureuses campagnes contre les corps savants et venait de lancer, avec un médiocre succès, deux ou trois grands hommes de sa composition. Toutes ces circonstances lui portaient sur l'humeur et n'étaient pas de nature à lui améliorer le caractère. De là une période où les orages ne manquèrent pas et qui mit la patience de Thérèse à une rude épreuve.

Au fond Mathias aimait Blanche et ne s'en serait pas séparé sans chagrin; mais il avait une manière d'aimer qui ne ressemblait à aucune autre; pour un rien, sur le moindre prétexte, les gronderies arrivaient. L'enfant était-elle gaie? cette gaieté le contrariait. Etait-elle triste? cette tristesse l'inquiétait. Tantôt elle faisait trop de bruit; tantôt elle était trop sédentaire; constamment des reproches; nul moyen d'y échapper. Il n'était point de détails dont il ne s'occupât, et toujours pour y trouver à redire, il avait des thèmes tout faits et qu'il ramenait invariablement. Apercevait-il sur Blanche un nouvel objet de toilette? vite une querelle :

— Madame Mathias, disait-il, voilà des excès. Tu perdras cette enfant, je t'en préviens.

— Pour un chiffon? répondait-elle.

— Oui, pour un chiffon, Thérèse. C'est de chiffon en chiffon que les femmes vont à l'abîme. L'histoire est connue. Qu'on interroge toutes celles qui sont déchues, et l'on verra. Au début, de quoi s'agissait-il? rien que d'un chiffon.

Au fort de ces débats, quelquefois Régine survenait, et Mathias la prenait pour arbitre. Ce n'était point une tâche aisée ni exempte d'embarras. A aucun prix, madame Daniel n'eût voulu donner gain de cause au mari; c'eût été d'un trop mauvais exemple. D'ailleurs Mathias et elle vivaient sur un pied d'observation et presque de rivalité. Ils

étaient trop d'égale force sur les sciences exactes pour n'être pas un peu jaloux l'un de l'autre. Dans le cours de leurs entretiens, quelquefois Régine avait été battue sur le calcul et Mathias sur la géographie : ils avaient tous deux ces petits échecs sur la conscience et ne se les étaient point pardonnés. D'où cette conséquence que madame Daniel n'abondait pas dans le sens de Mathias autant que celui-ci l'aurait voulu.

D'un autre côté, approuver les faiblesses de Thérèse eût été, de la part de Régine, donner un démenti à sa vie entière. Elle avait, en matière d'éducation, des idées trop arrêtées pour qu'elles pussent fléchir au gré des événements. C'était l'un de ses titres que d'y être restée fidèle et d'avoir, de par le monde, soixante Anglaises nourries de ce procédé et élevées à ce régime, c'est-à-dire autant de types et d'exemplaires vivants. Or, le système de Thérèse était précisément l'opposé de celui qui avait porté de si beaux fruits au delà du détroit : Régine n'y pouvait songer sans se voiler le front. Thérèse s'abandonnait aux inspirations de son cœur : en fait de méthodes, elle s'en fiait à la nature ; l'art lui était étranger. Elle laissait Blanche se développer à son gré, comme une plante de belle venue, sans trop gêner son essor, ni comprimer ses mouvements. Quant aux petits écarts, elle ne s'en inquiétait pas et les conjurait à force de tendresse.

Régine ne pouvait rien admettre de pareil ; c'était trop simple et trop élémentaire. A ce prix, tout le monde, serait entré de plain-pied dans le domaine de l'éducation ; examens, brevets de capacité, grades, diplômes, tout devenait superflu. Le régime de Thérèse péchait donc par la base. Il ne faisait une part assez grande ni à la dignité, ni à la majesté, à aucun des principes sur lesquels l'autorité se fonde. On pouvait obtenir ainsi de passables sauvageons ; mais qu'était-ce auprès des produits d'une greffe savante ? Qu'était cette enfant, charmante, il est vrai, vive et enjouée, auprès des sujets qu'elle avait formés et

qui savaient marcher d'après les règles, garder la tenue qui convient, rester, en toute circonstance et à tout propos, fidèles à l'observation des formes, sans qu'on pût les surprendre un instant en faute ni trouver la moindre lacune dans le programme de leur enseignement? Évidemment entre Blanche et des élèves si accomplies aucun rapprochement n'était possible. Ainsi pensait Régine, fidèle à ses propres traditions.

Elle était donc partagée : elle ne voulait pas se mettre avec Mathias et ne pouvait pas se déclarer pour sa femme. Situation embarrassante pour un esprit moins subtil que le sien. Que fit-elle? ce qui se dénouait mal, elle le trancha et trouva son chemin entre deux écueils. Elle se dit qu'après tout, le dernier mot de l'éducation de Blanche lui appartiendrait, et qu'à l'aide de ses méthodes, elle redresserait aisément les torts d'une première direction. Plus elle y réfléchit, plus cette combinaison lui agréa. Que chaque jour Thérèse empirât les choses et rendît le succès plus douteux, tant mieux; le mérite n'en serait que plus grand. Voilà quels furent les calculs de Régine et sous l'empire de quel sentiment elle se mêlait à ce débat. Quant à Thérèse, elle supportait tout, pourvu qu'on lui laissât l'enfant, et plus d'une fois elle s'en épancha dans le sein du mercier.

— Allez, monsieur Daniel, lui disait-elle, ils auront beau faire, personne ne l'aimera comme moi.

XVI

LES SOUPÇONS.

Cependant le mystère de l'enlèvement de Blanche ne s'était point éclairci. Ni les agents secrets, ni les agents en titre n'étaient pour rien dans sa restitution; Daniel avait pu s'en assurer, et il convenait qu'elle était volontaire. Là-

dessus bien des conjectures avaient eu lieu. Que signifiaient ces alertes qui, de loin en loin, venaient troubler le repos des deux maisons? Quelle était cette main invisible qui prenait et rendait l'enfant, le faisait disparaître et reparaître à son gré? Autant de canevas de roman et que chacun arrangeait à sa manière; quant à des renseignements positifs, personne n'en avait recueilli.

Il n'en restait pas moins démontré que Blanche était l'objet d'une poursuite obstinée et qu'il fallait se tenir en garde contre de nouvelles tentatives. Quel surcroît d'embarras! Avoir la charge d'une enfant et être obligé de la défendre contre ceux qui l'avaient abandonnée! Mathias n'y pouvait songer sans colère ni dépit :

— Voyez-vous ces grands seigneurs, dit-il un jour à Daniel, car ce sont de grands seigneurs, tout le prouve, de véritables grands seigneurs.

— Ça en a tout l'air.

— Alors ils le prennent bien à l'aise avec de bons bourgeois comme nous sommes! Ils nous traitent avec un sans gêne dont on chercherait en vain l'équivalent! Ils prennent nos maisons pour des bureaux de nourrices ou des établissements de sevrage!

Mathias était si monté, que Daniel l'abandonna à son impulsion et s'abstint même de lui fournir la réplique.

— Comment! ajouta l'humoriste, nous recueillons une victime des désordres de haut lieu, nous la sauvons, nous la prenons à notre charge, nous l'élevons, nous la soignons et voilà de quelle monnaie on nous paye, quelle récompense nous échoit! c'est à révolter un agneau. Daniel! Daniel! si tu n'en ressens rien, je te plains, c'est que tu n'as plus de sang dans les veines!

— Qui te dit que je n'en ressente rien?

— A la bonne heure! je te retrouve! Tu me reviens; il était temps! Aussi la mesure a-t-elle été comblée. Vraiment, Messieurs les grands seigneurs, vous y mettiez trop peu de façons. Un enfant vous incommode; vous essayez de

vous en délivrer par un crime. Le ciel nous envoie à son secours; il échappe au sort que vous lui réserviez. Et parce qu'il vit, parce qu'il existe, malgré vous, malgré vos œuvres d'enfer, il vous prend de temps à autre des désirs de le revoir, de l'embrasser. De purs caprices, et qui durent un jour, vingt-quatre heures; après quoi vous vous déchargez de nouveau de cet embarras. Ah! c'est trop fort, c'est trop fort, ajouta Mathias, qui élevait le ton peu à peu. Tiens, Daniel, veux-tu que je te dise?

— Dis, Mathias.

— Il y a des moments où je regrette ce que nous avons fait. C'est ta faute aussi; tu es trop sentimental, tu prends les choses avec trop de chaleur. Nous aurions dû laisser l'enfant où nous l'avons trouvée : qu'était-elle alors pour nous? Une inconnue.

— Ah! mon ami, quel mauvais sentiment!

— Mauvais ou non, c'est le mien; quand on me pousse à bout, je deviens de marbre. Etre là pour couvrir les fautes des gens et s'en voir jouer ainsi! Quand j'y songe, je me sens capable de tout; à mon tour j'irais jusqu'au crime; oui, Daniel, au crime; et pourquoi les grands seigneurs en useraient-ils seuls? Pour un rien j'abandonnerais Blanche.

C'était là une menace vaine et qui n'avait rien de sérieux, même de la part de Mathias; il exhalait son humeur, rien de plus. Cependant Daniel ne le prit pas aussi tranquillement que de coutume; il tressaillit comme si un aiguillon l'eût piqué; le sang monta à ses joues, un éclair brilla dans ses yeux.

— Mathias, dit-il, Mathias, ne parle pas ainsi, ou nous rompons.

— Ah! mon Dieu!

— Nous rompons, te dis-je; abandonner Blanche?

— Comme tu te montes! comme tu le prends!

— Abandonner Blanche? Voilà un mot que tu ne prononceras pas deux fois.

— Soit, n'en parlons plus.

— Abandonner Blanche ? Je saurais bien t'en empêcher. Essaye donc !

Ce fut au tour de Mathias de calmer Daniel, et il lui fallut user de ménagements et s'épuiser en protestations. Enfin, les choses s'arrangèrent. Mais il en resta dans l'esprit de Mathias une impression qui survécut à la querelle. L'ardeur inouïe que Daniel y avait apportée, cet emportement si nouveau chez lui, ces menaces, ces défis éveillèrent un premier soupçon, et une fois dans cette voie, l'humoriste ne s'arrêta plus. Il remonta à l'origine des faits, se livra à des rapprochements, évoqua des circonstances qui, d'abord, ne l'avaient pas frappé et en tira des témoignages à l'appui de ses conjectures. Il se souvint que Daniel, avant tous les autres, avait entendu le bruit qui s'était fait dans le bois ; qu'à deux reprises il avait donné de fausses alertes, que le premier il s'était dirigé vers le berceau et n'avait pas hésité à se jeter au fort du courant. Or, se dévoue-t-on à ce degré pour un être indifférent ; et à jouer ainsi sa vie, ne faut-il pas être animé d'un autre sentiment que celui d'une banale pitié ? Mathias n'en fit pas l'objet d'un doute ; il s'étonna seulement de n'y avoir pas songé plus tôt.

Dès lors tout s'expliquait : la passion désordonnée de Daniel pour cette enfant et la complaisance qu'il mettait à souffrir et à excuser ses caprices. Quant à l'enlèvement, Mathias en avait trouvé l'explication par un effort de son génie. Plus de grands seigneurs, plus de haute lignée ; c'était là un conte inventé par le vrai coupable, accrédité avec un art infini, et qui devait servir à dérouter les recherches. Tout venait de Daniel ; sa main s'y trahissait ; il avait inventé la loueuse de chaises, l'équipage, la grande dame, et jusqu'au chasseur à plumes vertes ; le scélérat avait tant d'imagination ! Il fallait se défier de ses récits comme d'un roman oriental. Quant à la cause de l'enlèvement, elle n'était pas malaisée à trouver : c'était Daniel

qui avait emporté l'enfant, pour en jouir tout à l'aise, et avec une complice inconnue, une malheureuse victime de ses désordres secrets. Cette version était la seule plausible, la seule qui ne laissât rien à désirer. Comment expliquer autrement la disparition et le retour de Blanche, opérés avec une précipitationsi grande, à un point nommé, loin de tout témoin et sans qu'il fût possible de remonter aux auteurs du fait ? Un habitué avait pu seul conduire aussi rondement les choses et tenir d'une main aussi sûre les fils de ce drame compliqué. Point d'hésitation, point de faux pas; il n'y avait qu'un homme au monde dans le cas de réussir à ce point, et Mathias le nomma sans hésitation :

— Ténébreux Daniel ! dit-il.

Une fois sur cette pente, l'humoriste y céda jusqu'au bout; il revint sur le passé et y puisa d'autres motifs de défiance. Il se souvint que Mathias n'avait pas toujours montré, vis-à-vis des savants de sa façon, la déférence qui leur était due et qu'habituellement il n'accueillait le détail de leurs découvertes qu'avec des rires peu révérencieux. Naguère Mathias n'eût aperçu là-dedans qu'un vice d'organisation, une lacune dans les facultés de son ami ; il l'eût plaint et ne l'eût point accusé. Aujourd'hui il y découvrait un véritable complot, une sorte d'attentat contre lui et ses embryons. Daniel, à ses yeux, n'était plus qu'un grand comédien : il avait une fausse gaieté et une fausse bonhomie. Comme tous les hommes dont la conscience est chargée d'un crime, il cherchait à s'étourdir ; s'il battait des entrechats, c'était pour tromper ses remords ; s'il chantait, c'était pour étouffer les révoltes de son âme. Esprit sceptique, il ne croyait à rien, pas même aux savants baptisés par Mathias. Comment douter encore de sa perversité ?

— Ténébreux Daniel, répétait celui-ci en récapitulant ses griefs, ténébreux Daniel !

Il convient d'ajouter que ce fut là, chez Mathias, un simple travail du cerveau, une fermentation intérieure,

et qu'il n'en laissa rien échapper au dehors. En apparence, il était toujours le même, seulement un peu plus concentré. Personne n'y prit garde : on y était accoutumé ; ce n'était que du plus au moins et une affaire de nuance. Mais Mathias n'en démordait pas ; il restait avec ses soupçons et se promettait de surveiller ce faux ami, qui ne prenait pas ses savants au sérieux.

Pour les autres membres de la communauté, le véritable souci n'était pas là. On avait failli perdre Blanche ; il fallait prendre des garanties contre le retour de semblables accidents. Thérèse n'entendait plus s'exposer à des douleurs aussi grandes. Désormais l'enfant ne sortit qu'avec elle et sous son égide ; elle avait peine à s'en dessaisir, même en faveur de Régine et de Daniel. Quant aux filles de service, on retrancha ce soin de ceux qui leur étaient dévolus. Pour Thérèse, c'était un peu plus de peine ; mais avec Blanche elle ne comptait pas. L'avoir à ses côtés lui causait une si grande joie, qu'elle se trouvait amplement dédommagée. D'ailleurs, pour la première fois de sa vie, Mathias l'approuvait sans restriction ni réserve.

— Oui, Thérèse, lui disait-il souvent, vous avez raison ; cette enfant doit rester avec vous ; il ne faut pas qu'elle s'éloigne de vos jupes. Vous avez la responsabilité, il faut que vous ayez la liberté d'action. Gardez la petite sous votre main ; c'est agir sagement, et défiez-vous de tout le monde. On ne pèche jamais par excès de précaution.

Ces mots renfermaient une allusion dont Mathias avait seul le secret. En même temps il soumettait Daniel à un contrôle minutieux ; cherchait à ses paroles un sens caché et trouvait du louche à toutes ses démarches :

— Homme ténébreux, disait-il, tu te trahiras quelque jour ; c'est la destinée infaillible des criminels. Va ton chemin : j'ai l'œil sur toi.

C'était sa marotte, et il y tenait. Il voulait à tout prix que Daniel fût un garçon de mauvaises mœurs et cachât une aventure.

XVII

LES SURPRISES.

Il se passa vers ce temps des choses faites pour ébranler un cerveau moins susceptible que celui de Mathias, et qui continuaient à jeter sur Blanche un intérêt mystérieux et romanesque.

Depuis qu'elle était gardée et guidée par Thérèse, aucune aventure n'était possible ; sa vigilance déjouait les violences et les ruses ; on n'en aurait pas eu bon marché. Il y avait, dans sa manière de surveiller l'enfant, un peu de cette tendresse alarmée qui caractérise les mères conduisant leurs couvées ; elle ne perdait pas Blanche de vue, et suivait tous ses mouvements d'un œil inquiet. Quelqu'un s'approchait-il d'elle ? sa sollicitude devenait plus grande ; elle voyait partout des ravisseurs. Si de mauvaises intentions existaient encore, elles durent battre en retraite devant des moyens de défense si savamment combinés.

Mais il était dit qu'une main mystérieuse ne cesserait de peser sur l'enfant et troublerait encore le repos des deux ménages. Quelques semaines après l'événement qui les avait tant alarmés, arriva la fête de Blanche. C'était un grand jour pour Thérèse et Daniel ; l'enfant fut comblée de cadeaux. Régine offrit le sien ; Mathias aussi, quoiqu'en maugréant ; un peu d'humeur se mêlait toujours à ses galantries. On devait dîner ensemble et porter des santés à l'infini : Daniel s'était chargé des vins. Tout souriait, tout allait au mieux, lorsqu'un nuage imprévu vint jeter du sombre sur cette joie.

Le concierge venait de monter avec un carton de marchand. Ce carton était à l'adresse de Blanche ; on l'avait laissé dans la loge sans dire de quelle part il venait. Thérèse crut à une surprise ménagée par une main amie ; elle

se hâta d'ouvrir le carton, et, à la vue des objets qu'il renfermait, toute la compagnie jeta un cri d'étonnement. C'étaient deux robes d'un goût exquis, de forme et d'étoffe différentes, mais charmantes toutes deux et sorties évidemment des magasins les plus renommés. On ne savait qu'y admirer le plus, de l'art ou de la matière, ni laquelle des deux préférer, tant c'étaient des pièces de choix.

Lorsque le premier étonnement fut passé, les Mathias et les Daniel se regardèrent les uns les autres; ils attendaient que le coupable se déclarât ou se trahît. Rien de plus curieux que cette scène avec son jeu muet; enfin Thérèse rompit le silence :

— Eh bien! dit-elle.

— Eh bien! dirent à leur tour Régine et Daniel.

Mathias ne souffla mot; mais il était en proie à de furieux soupçons.

— Avouez que c'est vous, reprit Thérèse en s'adressant à Daniel.

— Moi! répondit celui-ci en se récriant, moi! des colifichets de toilette. Et de ce style! Allons donc! il n'y a qu'une femme qui puisse se permettre ces emplettes-là. Avouez que c'est vous, Thérèse.

— Ma foi! non, répliqua-t-elle, c'est de trop bon coin; je ne vais pas si haut pour ma Blanche. Non, Daniel, ce n'est pas moi. Serait-ce vous, Régine?

— Pas le moins du monde, répondit celle-ci, avec sa majesté accoutumée; quand j'offre quelque chose, c'est ouvertement; je n'aime pas les mystères.

—Alors vous verrez que c'est Mathias, dit Daniel, en riant.

— Plaisante, plaisante, dit celui-ci tout bas et en grommelant; c'est une manière de cacher ton embarras. Mais tu as beau ruser et trancher du ténébreux; je te pénètre.

Les choses en restaient au même point; il y avait là des cadeaux dont l'origine était inconnue. On fit venir le concierge : on l'interrogea. Il n'avait pas vu le porteur du carton; au moment du dépôt, il n'était pas dans sa loge :

les concierges y sont-ils jamais ? Dès lors, plus d'indice, plus de fil conducteur ; on rentrait dans la région des conjectures et dans les domaines de l'imagination. Cependant, Thérèse eut une idée simple et qui frappa les esprits :

— Si c'était une erreur ? dit-elle.

— Comment cela ? répondit Daniel.

— Si le porteur avait pris une adresse pour une autre?

— Et le nom de l'enfant ?

— Il y a plus d'une Blanche dans Paris. Mais laissez-moi faire, je vais tirer les choses au clair.

Elle alla chercher la jeune fille et se mit à la déshabiller. Régine ne devinait pas.

— Qu'est-ce donc, Thérèse ! dit-elle.

— Vous allez voir.

— Mais encore ?

— Essayons-lui ces robes, et nous saurons bien si c'est pour elle.

Blanche sautait de joie à la vue de ces beaux atours ; on l'en revêtit ; ils lui allaient à merveille. Pas un faux pli, pas un défaut, ni dans la jupe, ni dans le corsage ; c'était d'une élégance et d'une perfection achevées ; il n'y eut qu'un cri là-dessus.

— On jurerait que c'est fait sur mesure ! dit Régine.

— O ma fillette ! que tu es donc bien ainsi ! s'écria Thérèse dans un irrésistible élan.

Daniel éprouvait une extase et Mathias s'abîmait dans ses réflexions :

— Il se ruine, le malheureux ! Il met tout ce qu'il a sur le dos de cette enfant. Dieu sait comment ceci finira.

Au milieu de ce choc d'opinions, il y avait quelqu'un dont le bonheur était sans mélange, c'était Blanche. Se voir ainsi vêtue lui causait des éblouissements ; son œil pétillait, ses joues avaient les tons du carmin. Elle allait et venait, cherchant les glaces pour s'y mirer, se tâtant, se rajustant, se cambrant comme une personne qui fait valoir sa taille, portant sa tête avec une grâce mêlée d'orgueil, heu-

reuse de se sentir si bien parée, et comme si elle se fût retrouvée dans son élément. Des incidents de cette scène, aucun n'était plus caractérisé : il en frappa tous les témoins.

— Voyez-vous la princesse ! dit Thérèse.

— Cela promet, ajouta Régine.

— Il ne lui manque plus qu'un hôtel et un château, dit Daniel en riant. Nous les lui achèterons sur nos économies.

— Comme il se trahit ! Comme il se livre ! se dit Mathias.

Au demeurant, rien n'était éclairci ; tout ce qu'on en savait, c'est que les robes allaient à ravir. Moins parfaites, elles auraient éveillé plus de soupçons et laissé planer plus de doutes sur leur origine. Peut-être alors Thérèse et Régine auraient-elles songé davantage à cette influence qui s'attachait aux pas de l'enfant et exerçait sur ses destinées une sorte de revendication opiniâtre. Mais l'exécution des vêtements les rassurait là-dessus. Evidemment une personne étrangère ne serait jamais arrivée à ce degré de justesse dans les détails ; taille, carrure, dimensions, tout était d'une exactitude irréprochable. Or, comment obtenir cela, sans avoir un pied dans la maison, des intelligences journalières et avouées ? Impossible ! les deux femmes, après s'être bien consultées, furent de cet avis ; c'était dans leurs foyers mêmes, et à leurs côtés, qu'il fallait chercher l'auteur de la surprise.

Mais alors qui était-ce ? Thérèse jurait ses grands dieux qu'elle n'y était pour rien ; Régine s'en défendait avec des airs imposants. Quant à Mathias, son caractère le mettait à l'abri de semblables suppositions. Il ne restait plus que Daniel, et ce fut sur lui que tous les soupçons se réunirent. Dans ces derniers temps, il avait pris l'enfant sous sa conduite plus fréquemment que de coutume, et avait prolongé ses absences au delà des limites ordinaires. Interrogé au retour, il n'avait répondu qu'évasivement et sans donner sur ses promenades des détails bien circonstanciés. Tout cela, aux yeux des deux femmes, constituait un faisceau

de preuves. Sans doute Daniel avait, à diverses reprises, mené Blanche dans un établissement en renom et commandé pour elle les deux costumes qui faisaient l'admiration de la communauté. On avait pu ainsi les essayer sur l'enfant, les arranger, les retoucher, jusqu'à ce qu'ils arrivassent au point de précision où ils étaient. Ainsi, par un autre chemin, Régine et Thérèse arrivaient aux mêmes conclusions que Mathias ; Daniel n'avait qu'à bien se tenir ; la ligue devenait générale.

— Avouez-le, lui disait Thérèse.

— Avoue-le, répétait Régine.

— Où est le mal ? reprenait la première.

— Voyons, Daniel, ajoutait la seconde avec la dignité qui ne l'abandonnait jamais, ne vous obstinez pas à nier. Peut-être craignez-vous un reproche. Eh bien ! non. Le succès vous justifie. Ces robes font honneur à votre goût ; on ne pouvait mieux choisir. C'est un talent que je ne vous connaissais pas et auquel Thérèse et moi nous rendons hommage. Allons ! un bon mouvement, un peu de franchise. Dites que c'est vous.

Un patient, soumis à la torture, se serait senti plus à l'aise que Daniel. On l'enveloppait de telle sorte qu'il ne lui restait plus de liberté de mouvement. C'était une affaire entendue, jugée ; il était l'auteur du délit et vainement essayait-il de s'en défendre.

— Je vous jure que ce n'est pas moi, disait-il.

— A d'autres ! répondait Thérèse.

— On ne te croit pas, ajoutait Régine.

Mathias complétait le trio par des interjections significatives et un sourire triomphant.

Bon gré mal gré, Daniel resta donc sous le poids de l'accusation. Sa résistance désespérée ne servit qu'à donner aux convictions une force plus grande ; innocent du fait, il aurait, pensait-on, nié moins vivement. On se disait qu'au début il n'y avait vu qu'un simple jeu ; mais qu'une fois engagé, il avait tenu bon avec l'opiniâtreté des gens que

l'on prend en faute. Peut-être aussi avait-il craint, dans l'exercice de ses prodigalités, les observations de Régine et les coups d'épingle de Mathias. Ainsi s'expliquaient ses dénégations soutenues. Toujours est-il que les deux robes furent portées à son compte, acceptées à ce titre et revêtues par Blanche dans les grands jours.

De tout cela, Mathias conclut que ses défiances frappaient juste, et que Daniel avait un vice caché.

— Le sournois ! disait-il enfin, on le tient ! le voilà tombé dans ses propres piéges !

XVIII

LE COUP FOURRÉ.

Cependant ces surprises eurent bientôt un caractère périodique. Deux fois par an, et à des époques déterminées, on voyait arriver des cadeaux du même genre et avec des circonstances qui ne variaient pas. Jamais le concierge n'avait aperçu la personne qui en faisait la remise, ni obtenu à ce sujet le moindre éclaircissement. On avait beau multiplier les recommandations, elles demeuraient impuissantes. Evidemment les bouches avaient des motifs pour se taire et les yeux pour ne rien voir. Quant aux objets, ils étaient, à point nommé, ce que les parents auraient choisi et acheté eux-mêmes, si la question de dépense ne les eût retenus. S'il manquait dans la toilette de l'enfant un accessoire essentiel, un colifichet à la mode, un vêtement de fond et d'un trop haut prix pour la bourse de Thérèse, on était sûr qu'à la fête de Blanche ou au premier de l'an, ils descendraient dans la maison, comme on dit que descendent les largesses du petit Noël, par des chemins invisibles. C'était à troubler le cerveau le plus sain et ébranler un intérieur moins sujet aux orages.

Daniel ne fut pas des derniers à s'en piquer. Depuis que

la responsabilité de ces surprises pesait sur lui, sa patience avait été mise à de rudes épreuves. A chaque anniversaire, la même scène se renouvelait à ses dépens ; on ne voulait pas voir dans ces libéralités d'autre main que la sienne. Là-dessus, des railleries, des compliments ironiques, des commentaires sans fin. De quinze jours, il n'était pas question d'autre chose, et, sur le moindre prétexte, les deux femmes et Mathias y revenaient. Daniel finit par en éprouver de l'humeur; il voulut en avoir le cœur net et tirer au clair cette affaire.

D'ailleurs, il s'y joignait des considérations plus puissantes encore qu'un motif personnel. Il aurait pu s'oublier, il ne pouvait oublier Blanche. Dans cette poursuite qui revêtait toutes les formes, il aperçut un danger pour l'enfant et une menace pour la tranquillité des deux familles. Que signifiaient ces témoignages donnés de loin en loin, ces souvenirs, ces munificences, si ce n'est qu'on n'entendait pas se séparer de l'enfant d'une manière définitive et qu'on se réservait de faire valoir des droits sur elle, lorsque le jour favorable serait venu et que les circonstances le permettraient? C'était le sens caché de ces actes, et leur interprétation naturelle. Or, pour les Daniel et les Mathias, cette situation pouvait-elle se tolérer ? Leur convenait-il de vivre dans un provisoire pareil? Non, il valait mieux trancher le fil qui retenait cette épée, que de la voir éternellement suspendue sur leurs têtes.

Ainsi calcula Daniel, et dès lors il arrêta ses plans, et dressa ses batteries.

De son côté Mathias se livrait à d'autres calculs, et d'autant plus profonds, qu'ils sortaient d'un cerveau nourri de sciences mathématiques. Plus que jamais l'humoriste croyait à la culpabilité de Daniel ; mais une satisfaction lui manquait, et elle lui eût été bien douce. Quel bonheur de le prendre en flagrant délit, d'obtenir la preuve irrécusable de ses désordres secrets, de remonter jusqu'à la source de ses égarements, de découvrir le siége des hor-

reurs qu'il avait commises ! Mathias ne résistait pas à l'idée d'une semblable expédition. C'était un coup de partie, et il se sentait d'humeur à le jouer. Il le ferait, d'abord dans l'intérêt des mœurs publiques, ensuite pour rétablir ses relations avec Daniel sur un pied plus avantageux. Le malheureux n'avait-il pas poussé l'esprit d'indépendance jusqu'à railler les savants de sa façon ? Cela devenait intolérable. Une fois maître de son secret, il en serait tout autrement ! Il saurait alors l'amener à composition, le dompter, le réduire, le faire rentrer dans la ligne de ses devoirs et les limites du respect.

Tels furent les calculs de Mathias, et à son tour il combina et adopta un plan de campagne, bien digne d'un esprit comme le sien.

Des deux parts on se préparait donc, et, avec d'autres sentiments, on arrivait au même but. Il s'agissait d'épier ce messager qui, régulièrement et à jours fixes, déposait chez le concierge des présents mystérieux et suspects. En le prenant sur le fait et en s'attachant à ses pas, Daniel espérait remonter jusqu'aux auteurs de ces surprises ; Mathias acquérir enfin la preuve des dérangements de Daniel. La poursuite était la même ; l'objet seul différait. Quant aux moyens d'exécution, ils s'en tinrent tous les deux aux plus simples, et se rencontrèrent jusque dans ce détail.

Voici ce qu'imagina Mathias :

La maison qu'il habitait était petite ; trois locataires suffisaient pour la remplir, et, par un commun accord, il avait été convenu entre eux que la porte en resterait fermée, même dans le courant du jour. Pour y pénétrer, il fallait agiter la sonnette et attendre que le cordon eût été tiré, ce qui prenait toujours un certain temps. Cette circonstance avait son prix pour Mathias ; il en fit la base de ses combinaisons. Le messager trouvait là un obstacle, une cause de délai ; c'était à noter. D'un autre côté, le cabinet de l'humoriste donnait sur la rue, et la croisée qui l'éclairait avait une persienne mobile, comme abri contre les excès

de jour. C'est en rapprochant ces deux éléments de surveillance que Mathias arrêta son projet définitif. Placé derrière sa persienne, et dans la pose d'un chasseur à l'affût, il observerait les manœuvres de l'ennemi, l'apercevrait infailliblement quand il s'approcherait de la place, et, franchissant l'escalier en toute hâte, il arriverait à temps pour l'interroger et lui arracher le nom de celui qui l'envoyait. Que si l'agent se renfermait dans un système de dénégation, il le suivrait de loin, ne le perdrait pas un moment de vue et irait ainsi surprendre les coupables dans leur repaire.

Daniel n'avait pas été moins ingénieux dans ses inspirations ni moins subtil dans ses préparatifs.

Ainsi que Mathias, il regardait, comme utile à ses desseins, tout ce qui pouvait devenir un obstacle aux abords du logement; c'était là entre eux un trait commun. Mais Mathias avait sur Daniel l'avantage d'être chez lui, d'y régner souverainement, de s'y mouvoir comme il l'entendait, d'être qualifié auprès du concierge et autorisé par conséquent à lui demander des explications, de disposer des paliers, de l'escalier, des corridors, à toute heure et au gré de ses fantaisies; et de plus, — instrument précieux ! — il avait sous la main et dans les conditions d'une pleine jouissance, cet observatoire si commode et si sûr, ce poste aérien, ce cabinet de travail d'où il pouvait faire le guet, dominer les mouvements de la rue, tenir la porte d'entrée en échec, exercer sur les alentours une police à laquelle rien ne pouvait échapper, ni être vivant, ni objet inanimé.

Voilà ce qui manquait à Daniel, par où péchait sa cuirasse, et il fallait aviser : c'est ce qu'il fit.

Juste en face de l'appartement de Mathias, et, comme une sentinelle avancée, était un café d'une médiocre apparence et où les consommateurs n'abondaient pas. Le soir, tout au plus, quelques habitués venaient y décrocher les pipes que l'on voyait suspendues au mur, dans un ordre méthodique, et pourvues de numéros réguliers. Jusqu'à

minuit, ils y exhalaient de la fumée et s'humectaient le gosier de quelques chopes de bière, à prix réduit. C'est là un plaisir comme un autre ; ne disputons pas des goûts. Mais dans le courant de la journée et le plus habituellement, le café demeurait vide et la déesse du lieu n'avait alors pour compagnie que les boîtes de dominos, la cave à liqueurs et l'éternel vase de jacinthes ou de muguets qui forment de temps immémorial le mobilier des comptoirs dans les établissements d'un ordre secondaire.

Ce fut sur ce local que Daniel jeta son dévolu ; il était modeste, discret, décent ; on pouvait y entrer sans se compromettre le moins du monde. Puis, ce qui en faisait surtout le prix, c'était sa situation : pour la mettre à profit, notre joyeux compagnon aurait passé sur bien des choses. De là, on embrassait les mouvements du quartier, les trottoirs, la chaussée, les maisons vis-à-vis, depuis les magasins jusqu'aux mansardes, et, mieux que les autres et avant les autres, celle de Mathias, la porte d'entrée, la lucarne du portier, la loge même à travers les claires-voies ; enfin tout ce qu'il importait à Daniel d'avoir sous les yeux dans l'intérêt de son entreprise.

Le local une fois trouvé, le reste n'était plus qu'une affaire de détail, et l'imagination de Daniel y eut bientôt pourvu. A l'intérieur du café se trouvaient des tables qui touchaient aux devantures ; il en choisit une comme la mieux disposée et la plus favorable à l'exécution de son projet : en se plaçant à l'abri des rideaux, et en s'y ménageant quelques échappées, il était facile d'apercevoir tout au dehors sans courir la chance d'être soi-même aperçu, double condition de succès. C'est là qu'il devait se tenir au moment propice et au jour voulu, attendre l'occasion et la saisir aux cheveux, prendre sur le fait ce porteur de message, le suivre obstinément et jusqu'à ce qu'il l'eût rejoint, éclaircir, pénétrer enfin ce mystère, qui faisait le tourment de sa pensée et le supplice de son existence.

On le voit, les deux amis, sans s'être au préalable entendus, avaient conduit les choses de la même manière, et arrêté à peu près les mêmes dispositions.

Tous deux aussi, par une sorte de concert, choisirent le même jour pour l'exécution de leurs desseins; c'était celui de la fête de Blanche. Dès qu'il eut paru, ils vinrent occuper leur poste d'observation. Mathias était à sa croisée, derrière sa persienne; Daniel, à sa table de café, derrière les rideaux de l'établissement.

XIX

L'AFFUT.

En s'installant dans leurs postes respectifs, les deux amis avaient naturellement devancé l'heure où le porteur de messages avait coutume d'arriver. Faute d'un peu d'attente, il ne fallait pas compromettre les résultats de l'opération. D'ailleurs, cette attente entrait dans leurs programmes; ils l'avaient prévue et s'étaient armés d'une patience suffisante pour en conjurer les ennuis.

Cependant ils étaient aux aguets depuis une heure seulement, que déjà ils sentaient leurs forces à bout. L'attente a de ces effets : elle démonte les plus aguerris. L'état du cerveau réagit alors sur les évaluations du temps; les minutes pèsent comme si elles avaient la durée de siècles. Daniel ne savait quel maintien garder; il s'était fait servir, pour la forme, un objet de consommation et en ménageait les doses de manière à ce que son séjour dans l'établissement ne parût pas suspect et ne donnât pas lieu à des commentaires. A sa portée se trouvait un journal; il s'en empara; c'était le seul qui figurât sur les tables. Mais quel parti Daniel en sut tirer! Avec quel art il prolongea les jouissances que renferment ces quatre pages de papier! Il allait d'une matière à l'autre, en les dégustant avec lenteur, avec sen-

sualité, comme l'on fait d'une liqueur savoureuse; il quittait la feuille et s'y reprenait, recommençait dix fois la même lecture, avec un plaisir toujours nouveau, ne négligeant aucun détail, trouvant du charme à tout, acceptant tout au même titre, depuis le prix de l'abonnement jusqu'à la signature de l'imprimeur.

Ces exercices variés n'avaient d'autre but que de sauver les apparences, et de garder la tenue qui convient à un client sérieux. Au fond, Daniel n'y avait guère l'esprit, c'était machinal, rien de plus. Peut-être l'eût-on embarrassé, si on lui eût demandé l'analyse de ce qui semblait captiver son attention, et cela au point de le rendre insensible aux grâces de la dame du comptoir. Ses yeux ne s'arrêtaient pas sur le papier; ils y ricochaient pour ainsi dire, et allaient à la découverte au delà du vitrage transparent. De temps à autre, un jeu de physionomie, un mouvement imperceptible trahissaient des désappointements secrets. Alors Daniel se rabattait sur la pendule du café, tenait, pendant quelques secondes, l'œil attaché sur le cadran, et fronçait le sourcil comme si l'aiguille eût été trop lente à son gré.

Derrière les persiennes du cabinet, il se passait une scène à peu près semblable, sauf les différences de perspectives et des niveaux. Mathias était chez lui, il avait ses coudées franches; il était seul, personne ne pouvait exercer de contrôle ni sur ses gestes, ni sur son maintien. D'ailleurs, en quelque temps que ce fût, l'accès de son cabinet était interdit aux profanes; c'était un lieu sacré, comme l'étaient, dans l'antiquité païenne, certains bois, certaines montagnes, certaines eaux; comme le sont encore, dans les archipels des mers du sud, des champs couverts de moissons, des baies poissonneuses, l'enceinte des temples ou l'asile des morts. Il était rare qu'on violât les consignes données à ce sujet et souvent renouvelées; et, quand on le faisait, c'était par exception et dans des circonstances urgentes. Mathias était donc aussi tranquille dans son

cabinet qu'un dieu dans son sanctuaire ; il était assuré, en y établissant le siége de ses opérations, qu'aucun indiscret ne viendrait l'y troubler ni en déranger la marche savante.

Pendant la première période de sa faction, notre humoriste se contenta d'un examen superficiel et à vol d'oiseau ; il se créa des jalons et des points de repère, et limita volontairement l'espace où sa surveillance devait s'étendre. A droite et à gauche de la maison qu'il habitait et à une distance à peu près égale, deux rues coupaient la sienne à angle droit et formaient de grands foyers de circulation. De l'une ou de l'autre devait déboucher, dans l'hypothèse la plus vraisemblable, l'émissaire chargé du paquet suspect. C'est entre c'est deux affluents que se partagea l'attention de notre héros. Maintenant quel pouvait être cet émissaire ? Une femme ou un homme? Une blouse ou une livrée ? Un garçon de peine ou un commis de magasin? Mathias n'aurait pu le dire ; les données lui manquaient. On devine à quel point sa tâche en était compliquée. Il lui fallait comprendre dans l'objet de sa poursuite presque tous les passants, sans distinction d'âge ni de sexe, de condition ni d'habits.

En haut comme en bas les choses ne tardèrent pas à se gâter. Si Daniel, dans son café, comptait les minutes en maugréant, pour Mathias, perché dans son logis, le temps était loin d'avoir des ailes. D'ailleurs, Daniel était assis ; il avait son point de mire en face et le découvrait sans effort ; tandis que Mathias, accoudé sur l'appui de sa croisée, ne l'apercevait qu'en plongeant et par une tension violente des muscles du cou. Cette pose forcée eût donné de l'humeur à l'homme le plus endurant : qu'on juge de l'état où se trouvait Mathias ? Si l'entreprise lui eût tenu moins à cœur, vingt fois il aurait abandonné la partie et rétabli, aux dépens de Thérèse, l'harmonie de ses fonctions et l'équilibre de ses nerfs. Mais il s'était promis qu'il irait jusqu'au bout et il y alla.

Pendant deux heures, il tint bon sans obtenir, en retour de cet effort, l'ombre d'une découverte. Quelques personnes seulement vinrent frapper à la porte de la maison et il n'y reconnaissait que des gens de service ou des fournisseurs, ou bien encore des locataires comme lui, tous agissant dans le cercle de leurs attributions ou dans l'exercice d'un droit légitime. Point de physionomies qui fussent de nature à éveiller le soupçon ! point d'agents se glissant le long des murs et chargés d'une mission équivoque ! Rien de tout cela ; mais des bouchers, et des boulangers, des laitières et le facteur de la poste, en forme d'appoint. C'était jouer de malheur.

— Est-ce qu'ils auraient renoncé à leur manége ordinaire? se dit Mathias, qui sentait ses reins fléchir et sa tête se détacher de ses épaules. Est-ce qu'ils auraient pris l'éveil ? C'est étrange. On prétend qu'un certain gibier flaire l'approche du chasseur ; celui-ci serait-il doué de ce sens ? M'aurait-on aperçu à cette croisée et derrière ce rempart ? impossible. Et pourtant, ajouta-t-il en regardant à sa montre, voici bien l'heure accoutumée de ces expéditions : la dernière a même eu lieu beaucoup plus tôt. Vous verrez que je serai assez favorisé pour qu'elles cessent le jour où je les surveille.

Dans le café, les mêmes réflexions assiégeaient Daniel ; il avait achevé sa consommation, lu quinze fois son journal et il n'en était pas plus avancé. A mesure que la séance se prolongeait, son embarras devenait plus grand et son maintien moins ferme ; le terrain cédait sous ses pieds. Au début la dame du comptoir s'était attribué les honneurs de cette station opiniâtre et y avait répondu par quelques avances restées sans effet : de là un peu de rancune et des regards défiants. La situation se tendait à vue d'œil.

— Vous verrez que ce messager d'enfer ne paraîtra pas, se disait Daniel, en proie à une irritation contenue. C'est un fait exprès ; jamais il n'y manque ; si je ne l'attendais pas, il serait déjà là. Mais j'y vais mettre bon ordre. Si

dans cinq minutes il ne paraît pas, je vide les lieux.

Les cinq minutes s'écoulèrent sans que Daniel donnât suite à sa menace, puis cinq autres minutes encore, si bien que de cinq minutes en cinq minutes il voyait s'accomplir une nouvelle révolution du cadran. La dame du comptoir en était à se demander si ce singulier client avait pris une de ses tables à la journée, et elle ne mettait plus de limites aux suppositions désobligeantes.

Enfin cet état de contrainte cessa; la crise approchait; on touchait au dénoûment. Ce fut Mathias qui eut le premier éveil. Des sommets où il faisait le guet, il aperçut dans le lointain et à l'angle des deux rues, un homme en livrée qui portait un paquet énorme et paraissait marcher en toute hâte du côté de son logement. Un pressentiment l'avertit que c'était l'émissaire attendu et qu'il fallait se tenir sur ses gardes. En effet, cet homme ne dévia pas de son chemin et vint, sans tâtonnement ni embarras, frapper à la porte de Mathias. Quand celui-ci se fut bien assuré du fait et qu'il ne resta aucun doute dans son esprit, il se releva et poussa un cri de victoire :

— Je le tiens, dit-il.

De la croisée à la porte de son cabinet, il ne fit qu'un bond, et commença à l'instant sa poursuite.

Un mouvement semblable avait lieu dans l'établissement public où Daniel faisait sentinelle. Lui non plus ne prit le change ni sur l'individu, ni sur le caractère de sa mission. Il ne pouvait pas, comme Mathias, le découvrir au loin, ni suivre ses mouvements dans la rue; mais dès qu'il le vit s'arrêter au seuil de la porte, avec sa livrée et son fardeau, ses airs de laquais de bonne maison et sa tenue irréprochable, il n'hésita pas :

— C'est lui, s'écria-t-il; enfin!

Et il quitta brusquement le café, en laissant à la dame du comptoir une bien triste opinion de son caractère et de ses mœurs.

XX

LA CHASSE.

Si prompte qu'eût été la manœuvre des deux amis, celle du messager fut plus prompte encore et plus décisive. Il fallait qu'il eût reçu à ce sujet des ordres formels et qu'il l'envisageât comme la partie la plus délicate et la plus difficile de sa mission. Entre le moment où il agita la sonnette de Mathias et celui où il referma la porte, après s'être dessaisi de son paquet, à peine s'écoula-t-il quelques secondes, l'intervalle qui sépare le tonnerre de l'éclair. Daniel était encore sur le seuil du café, que déjà le laquais s'éloignait de toute la vitesse de ses jambes et avec les avantages que lui assurait une excellente conformation. Le cerf dans les forêts, la gazelle dans les sables, ne parcourent pas l'espace avec une célérité plus grande ni plus soutenue.

Daniel en éprouva d'abord un certain désappointement; dans ses combinaisons, il avait dû laisser, en tacticien habile, une part aux circonstances et se réserver d'agir en raison de ce qu'elles commanderaient. Deux moyens se présentaient : ou rejoindre l'émissaire et, de gré ou de force, par l'intimidation ou la séduction, obtenir de lui des aveux explicites; ou bien le suivre clandestinement, ne point quitter ses traces, s'assurer de l'endroit où il allait aboutir et tirer de là les éléments d'une information définitive.

Le premier moyen offrait quelques inconvénients. Rejoindre l'homme et l'interroger était chose aisée; il ne s'agissait que de jouer des jambes avec plus de succès que lui, et Daniel se sentait en fonds pour cela; il avait fait ses preuves en ce genre d'exercice. Mais si l'homme se taisait, s'il se renfermait dans un silence obstiné, s'il évitait les piéges et bravait les injonctions, que devenait le plan de

campagne dressé avec tant d'art, suivi avec tant de patience? Il n'en restait plus rien debout; c'était une déroute complète, un irremédiable échec. Mystères, précautions, manœuvres savantes, tout aurait été prodigué en vain et sans obtenir en échange un résultat, même insignifiant!

Que faire alors? Recourir au second moyen, moins décisif, mais plus sûr. Ainsi calculent les généraux expérimentés: quand ils ne peuvent attaquer une position de front, ils la tournent. Daniel se résolut donc à user de stratagème, au lieu d'enlever les choses de haute lutte; la peau du renard remplaça la peau du lion. Il suivit à la piste l'agent mystérieux.

Cependant, que faisait Mathias? Quel rôle allait-il jouer dans cette aventure embrouillée? On a vu qu'à peine assuré de la présence de l'ennemi, il avait tout quitté pour s'élancer à sa poursuite. Mais ce mouvement avait pris quelque temps et entraîné quelque délai. Des portes à ouvrir et à fermer, deux étages à franchir, tout cela ne se fait pas en un clin d'œil, quelque rapidité qu'on y mette. Quand Mathias arriva devant la loge, l'émissaire avait déjà disparu.

— Eh bien? dit-il au concierge d'un air empressé.

— De quoi, Monsieur? répondit celui-ci.

— Cet homme?

— Quel homme?

— Celui qui a apporté le paquet.

— Ah! c'est juste, il y a un paquet. Si Monsieur veut le monter? ajouta le concierge en présentant à Mathias l'objet qui venait d'être déposé.

— Il s'agit bien de cela! répondit celui-ci. C'est l'homme, l'homme que je veux, à qui je veux parler. Le cordon, vite, le cordon!

— Quand vous ajouteriez: S'il vous plaît, dit à mi-voix le concierge; cela ne vous écorcherait pas le gosier.

Il se décida à ouvrir et Mathias se précipita vers la rue.

Cette sortie et ces pourparlers n'avaient pris qu'une minute ou deux, et pourtant cela suffisait pour déranger bien

des choses. Une fois hors de chez lui. Mathias ne sut où se diriger ; il ignorait le chemin que l'émissaire avait pu prendre. Ce fut donc avec une hésitation mêlée d'anxiété qu'il jeta les yeux à droite et à gauche, afin de ce re connaître et de retrouver l'homme qu'il avait apercu d'en haut et dont sa mémoire gardait le signalement fidèle. Peut-être était-il loin déjà et hors de la portée de son regard; cette pensée le tourmentait. Heureusement cette incertitude dura peu; dès le premier coup-d'œil, il le vit tournant l'angle de la rue par laquelle il avait débouché; c'était frapper juste et arriver à point ; une seconde plus tard l'agent lui échappait.

A l'aide d'un élan vigoureux, Mathias eut bientôt diminué les distances et gagné du terrain. Le quartier dans lequel cette chasse avait lieu, se composait de ruelles étroites qui en augmentaient les difficultés. Un crochet ou deux aurait suffi pour faire perdre la voie et dérouter les poursuivants. Il fallait donc suivre l'homme de près et marcher pour ainsi dire dans ses pas. Mathias régla ses allures là-dessus. Le laquais venait de disparaître dans une rue latérale ; Mathias se mit à courir, au risque de heurter les passants et d'en recevoir des horions à titre de représailles. Déjà il se rapprochait de son homme, quand tout à coup il s'arrêta comme si la foudre l'eût atteint ; ses jambes fléchirent, son cœur battit à se briser.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il ; qu'est-ce que je vois ?

Si cette crise eût duré, la poursuite en eût été compromise et l'incident eût emporté le fond. Mathias parvint à se contenir.

— Est-ce bien lui, poursuivit-il en homme qui doute du témoignage de ses sens ? Est-ce vraiment lui ?

Il venait d'apercevoir Daniel, qui continuait sa chasse, et ne perdait pas le pied du gibier.

— Décidément c'est lui, ajouta-t-il ; c'est bien lui, tout à fait lui ; je ne me trompais point. Un pas de plus et je le coudoyais. Quelle découverte !

La mise en scène était complète ; rien n'y manquait. En tête marchait l'homme à la livrée, sur qui se réglaient les mouvements ; derrière le laquais, Daniel empressé à le suivre, puis Mathias qui suivait à la fois Daniel et le laquais. Chacun de ses personnages était bien animé de sentiments particuliers, qui s'échauffaient et fermentaient davantage à mesure que la course prenait plus d'ardeur.

— Tu ne m'échapperas pas, malotru, disait Daniel en essuyant les flots de sueur qui découlaient de son front ; tu ne m'échapperas pas, ni toi, ni les tiens. Tu ne te doutes pas à qui tu as affaire ; tu as beau avoir cinq pieds dix pouces et des jambes assorties, tu as beau exécuter ton pas gymnastique, tu as trouvé ton maître dans cet art ; tu tombes sur un lapin qui tricote du jarret comme pas un, et qui a laissé, dans les parties de barres, un souvenir qui ne s'est point effacé. Va toujours, va toujours ; on te tient en échec, on t'emboîte le pas, on te sent les coudes ; va toujours, les poumons sont bons, ils ne bouderont pas. Il faut que j'en aie le cœur net cette fois. Valet de carreau ou valet de pique, qui que tu sois, je saurai quels sont tes maîtres ; compte là-dessus.

Pendant que Daniel s'abandonnait à ses réflexions en réglant sa marche sur celle du laquais, derrière lui quelqu'un le serrait de près aussi et n'était pas en reste de commentaires :

— Enfin, pensait Mathias, je le prends sur le fait ; il est là ; il ne s'en cache plus, il va directement vers le vice. Comme je l'avais bien jugé ! Il a pu tromper tout le monde, moi non. Je vois clair dans les abîmes du cœur.

Puis, dans un autre ordre d'impressions, il ajoutait :

— Voyez-vous ce genre ! un laquais galonné ! C'est assorti aux cadeaux qu'il faisait à l'enfant ! Depuis Sardanapale, on n'a rien vu de plus vicieux que ce garçon-là. Je parie qu'il en est de même pour tout le reste. Je parie qu'il loge sa belle dans un appartement magnifique, tendu de velours et de soie, avec des crépines, des meubles de

laque, tout ce qu'il y a de plus cher et de plus somptueux. Mais où prend-il donc de l'argent pour soutenir un pareil train, cet homme ténébreux !

Au milieu de ces réflexions, le temps courait et le chemin s'allongeait sous les pas des poursuivants. On eût dit que l'homme aux traces duquel ils s'attachaient se faisait un jeu de leurs efforts et prenait plaisir à les mettre hors d'haleine. Non-seulement il forçait son allure, mais il multipliait les détours et se dirigeait par d'abominables ruelles où à chaque instant ils manquaient le perdre de vue. Ce fut ainsi qu'ils parcoururent, l'un derrière l'autre, une grande partie du quartier latin et le revers de la montague de Sainte-Geneviève. Évidemment de pareils manéges n'étaient pas le fait d'un caprice, ni d'une inspiration personnelle ; l'émissaire devait avoir des instructions secrètes, un programme dont il ne déviait pas. On lui avait sans doute donné l'ordre de procéder de cette façon afin de tromper les surveillants ; il s'y conformait et faisait les choses en conscience.

Mathias et Daniel commençaient à trouver la promenade un peu longue et l'itinéraire compliqué.

— Nous fera-t-il trimer long-temps ainsi ? disait Daniel.

— Mais où me conduit-il ? disait Mathias.

— Il veut me lasser, ajoutait le premier ; mais il ne sait pas à qui il a affaire.

— Il croit que j'abandonnerai la partie, reprenait le second. A d'autres ! Je continuerais plutôt sur mes genoux.

Cependant l'homme qui guidait la marche parut changer subitement de tactique. Jusque là il ne s'était dirigé qu'au travers de quartiers populeux, siéges d'un grand mouvement de circulation, comme si, au milieu de l'affluence des piétons et des voitures, il eût voulu se dérober à d'invisibles témoins. Tout à coup, il quitta cette partie active de la cité, et gagna des rues moins bruyantes et plus solitaires, puis ces longues avenues plantées d'ardres qui touchent au mur d'enceinte et ressemblent à des faubourgs

de Paris. Peu à peu, dans cette nouvelle partie de l'itinéraire, le vide se fit autour des poursuivants, et quand l'homme à la livrée eut pris une rue détournée qui coupe l'un des boulevards intérieurs, ils restèrent tous les trois seuls à la suite l'un de l'autre.

Alors le laquais se retourna et fit face aux assaillants. Mathias n'eut que le temps de se jeter dans l'encoignure d'une porte. Daniel marcha droit à l'émissaire ; la nécessité l'y obligeait : il modifia ses plans.

XXI

LE TEMPS D'ARRÊT.

Il y eut là un instant critique.

Aucun des acteurs n'était sûr de son rôle ; aucun ne prévoyait celui qu'allaient y jouer les autres acteurs. Daniel croyait n'avoir affaire qu'au laquais ; il n'avait point aperçu Mathias ; celui-ci en voulait au laquais et à Daniel ; c'était un compte en partie double. Quant au laquais, toute conjecture était permise à son égard. Pourquoi tant de circuits, et après ces circuits ce temps d'arrêt ? Quelle était son intention ? Se voyait-il suivi et avait-il conduit les choses de manière à précipiter le dénouement ? Autant d'énigmes.

Daniel ne perdit pas son aplomb pour cela ; il savait à quel point c'est un puissant auxiliaire. Il tira droit vers l'homme à la livrée, avec le dessein de l'aborder. Rien d'offensif d'ailleurs ni d'hostile dans son maintien : il apportait à l'entrevue un esprit conciliant, et se promettait de trancher du bon prince.

— Que je le manie un quart d'heure seulement, se dit-il, et je trouverai le joint. Il faudra bien qu'il se confesse.

A mesure qu'il se rapprochait du personnage, Daniel sentait ses dispositions bienveillantes se fortifier. Jamais physionomie plus placide ne s'offrit à sa vue : elle ne sem-

blait guère appartenir à un artisan de complots. Le visage était haut en couleur, avec une teinte plus prononcée à l'extrémité du nez, circonstance à prendre en considération et qui trahissait une des faiblesses de l'homme. Pour le reste, néant ; un laquais ni plus ni moins, des yeux d'un bleu faïence, et des cheveux tirant sur le roux, l'air simple d'ailleurs, et exempt de malice. Ce n'était pas ainsi que Daniel se l'était imaginé. Une figure semblable ! Il en était presque à regretter le mal qu'il s'était donné, et les précautions qu'il avait prises : en un tour de main, il allait en avoir raison, et véritablement à trop bon marché.

L'attitude de l'homme fut encore, pour Daniel, un autre sujet de mécompte. Avec ces illusions que crée l'éloignement, il avait cru surprendre une intention farouche dans cette station au milieu d'une rue déserte, et il s'était préparé aux chances de l'événement. Arrivé près du laquais, il put s'assurer du véritable motif de cette halte ; ce motif n'avait rien de belliqueux, bien s'en faut. Au lieu d'attendre un champion, le défi aux lèvres et les coups de poing tout faits, cet homme s'était rapproché d'une barrière en lattes qui bordait la chaussée et s'y repaissait du spectacle le plus inoffensif. Sous une tonnelle garnie de liserons étaient assis des groupes de buveurs, tandis qu'un peu plus loin d'autres groupes se livraient aux jeux savants en honneur dans la banlieue, le jeu du tonneau, le jeu de siam et toutes les variétés analogues. Voilà à quelles impressions cédait cette âme soupçonnée de tant de noirceurs ; telles étaient les machinations auxquelles elle s'abandonnait. Où Daniel croyait mettre la main sur un conspiratenr il rencontrait un ami de la nature.

Cependant, cette découverte, tout inattendue qu'elle fût, n'eut pas le pouvoir de le détourner de son but. Naïf ou non, cet homme n'en était pas moins en possession du secret qu'il lui importait de connaître ; il pouvait le mettre sur la voie de la naissance de Blanche et fournir la clé de ces mystères successifs dont il était préoccupé. Il ma-

nœuvra donc de manière à nouer l'entretien avec lui, et la scène qu'ils avaient sous les yeux lui en fournit le prétexte naturel.

— Délicieux bouchon! charmant local! dit-il comme s'il eût répondu à sa propre pensée.

L'appel était direct; il ne resta pas sans effet.

— Pelle fertire, dit une voix à ses côtés.

C'était celle du laquais; elle se rattachait, par l'accent et la manière de comprendre la valeur des lettres, aux provinces les plus récemment incorporées au territoire français. Daniel ne s'y trompa point; il avait affaire à un naturel des rives du Rhin qui fournissent à la domesticité parisienne des sujets si nombreux et si distingués. Afin de tenir son interlocuteur en haleine et de le gagner par un encouragement, il reprit ses derniers mots et en essaya une traduction libre.

— Oui, belle verdure, dit-il.

— Et pon fin, ajouta le laquais.

— Et bon vin, dit Daniel, en forme d'écho.

La glace était rompue; les relations étaient nouées; il ne s'agissait plus que de les resserrer de manière à amener de l'abandon. Daniel avait peu de préjugés : en aurait-il eu de plus grands, qu'ils eussent disparu devant l'idée fixe qui le dominait. L'occasion était belle; pour quelques scrupules il ne fallait pas la laisser échapper. De quoi s'agissait-il? De se compromettre pendant une heure ou deux; sacrifice bien minime en comparaison du prix qui y était attaché! D'ailleurs l'endroit était écarté : point de regards importuns ou malins. Daniel n'hésita pas.

— Écoutez, l'ami, dit-il en s'adressant à l'enfant du Rhin.

— G'est-ce tonc, Monsir?

— Vous m'assurez que la cave est bonne ici, n'est-ce pas?

— Barvaite, Monsir, barvaite!

— Parfaite, je comprends; vous devez être un habitué. Maintenant voulez-vous faire mieux?

— Folondiers !

— Volontiers, dites vous ? eh bien ! c'est convenu, entrez avec moi ; je m'exécute pour une discrétion.

— Ah ! Monsir.

— Pas de gêne, mon garçon ; je suis comme ça ; tout à tous. Votre figure me revient. Nous taperons sur ce qu'il y a de mieux ; du cacheté, du ficelé, tout le tremblement. L'établissement a sans doute un caveau particulier ; c'est là que nous puiserons ; à douze, à quinze, à vingt, à trente, je ne mets point de limites à mes largesses.

— Frai, Monsir.

— Oui, vrai ! très-vrai ! Il fait si chaud. Venez donc.

Aux éclairs qui traversaient la figure de l'enfant du Rhin, il était aisé de voir qu'aucune proposition ne pouvait lui être plus douce ; son œil pétillait d'aise, son nez rougissait de plaisir. Daniel n'éprouvait pas un contentement moindre ; il tenait son homme ; c'était l'essentiel. Pour peu qu'il le retournât avec art et le gouvernât avec ménagement, il allait le faire passer par tous les chemins où il était de son intérêt de le conduire. C'était une affaire de temps, d'adresse et de vins cachetés.

— Je le noierai, s'il le faut, dit-il ; mais j'en viendrai à bout.

On entra dans le cabaret, et, à l'accueil des garçons, il fut facile de reconnaître que le laquais était un habitué du local ; une sorte d'aveu le trahit :

— La donnelle te troide, dit-il en cédant à l'habitude, et comme s'il eût été l'amphitryon.

— La tonnelle de droite à ces Messieurs ! répéta le maître de l'établissement.

C'était un réduit charmant tapissé de chèvre-feuilles qui exhalaient une odeur suave, et jonchaient le sol de leurs débris. On y était loin du gros des buveurs et dans la partie la plus discrète du jardin. Aussi ne le livrait-on qu'à bon escient et aux clients de choix : pour y aspirer, il fallait porter la consommation à un certain chiffre et s'atta-

quer aux articles de prix. C'était une condition expresse, quoique sous-entendue. Aux employés de l'établissement, le soin de juger, sur la physionomie et le costume, quelles étaient les personnes en état de la remplir. Rarement ils s'y trompaient ; le métier l'exige. Un garçon expert doit, à l'air des gens, connaître la situation de leurs goussets.

On a vu que Daniel était décidé à faire magnifiquement les choses ; cette disposition se manifesta dès qu'il se fut assis, avec son convié, à l'ombre de la tonnelle réservée aux grands clients. Le maître du cabaret était accouru en personne ; il attendait ses ordres.

— Un panier assorti ! dit-il.

Il voulait, du premier mot, produire un certain éblouissement. Son attente ne fut point trahie. Le visage de l'enfant du Rhin s'alluma comme s'il eût reçu un coup de soleil ; ses joues prirent le ton d'un buisson d'écrevisses. Avec plus de facilité d'élocution et une plus grande habitude du langage usuel, il eût trouvé sans doute des expressions à la hauteur de ses sentiments ; il se contenta de répéter le mot de Daniel en l'arrangeant à sa manière :

— Ein bânier, dit-il.

Le maître du cabaret semblait douter lui-même de la commande.

— Un panier assorti ? répéta-t-il en homme qui demande une explication.

Daniel le prit de plus haut encore ; il voulait marquer son rang et achever la défaite du laquais.

— Oui, assorti, poursuivit-il, et mettez la main sur ce qu'il y a de mieux. Du bordeaux, du bourgogne, des vins de la côte surtout. Et prenez-y garde ; vous avez affaire à des connaisseurs. Six bouteilles à cachet pour commencer ; ensuite nous verrons.

Six bouteilles ? Le chiffre était imposant, il y avait de quoi délier les langues et donner issue aux secrets les mieux gardés.

Pendant que Daniel conduisait sa partie avec un art si

achevé, que devenait Mathias et comment prenait-il les choses ? Mathias se maintenait dans son rôle d'observateur ; il assistait aux détails de cette scène et se livrait à des commentaires sans fin. Il avait tout vu sans être vu ; il voulait que l'épreuve fût complète. Il avait vu Daniel se rapprocher de l'homme en livrée, engager l'entretien, en venir à ces manières familières, enfin, et c'était le comble, entrer avec lui dans un débit de vins.

— Jusque-là s'écria-t-il avec amertume, jusque-là ! Oh le malheureux ! Est-il descendu assez bas dans l'échelle de la dégradation ! Se vautre-t-il suffisamment dans la fange ! Depuis la régence, on n'avait rien vu de pareil.

Quelqu'indignation qu'il éprouvât, Mathias n'en resta pas moins sur les lieux ; il était jaloux de voir comment finirait cette aventure.

XXII

LES EXPLICATIONS.

Sous la tonnelle, les esprits commençaient à se monter. Le maître du cabaret s'était piqué d'honneur ; il avait fourni un assortiment irréprochable ; les six bouteilles avaient toutes leur cachet et des bouchons qui ne laissaient rien à désirer. Quant aux vins, il y en avait du Midi, et du Nord, à en juger sur les étiquettes, et dans le nombre quelques-uns de très-élevés en saveur et qui frappaient directement au cerveau. C'est sur ceux-là que Daniel comptait le plus ; c'est ceux-là aussi que préférait son convié. Les choses marchaient donc à merveille.

Cependant Daniel s'observait ; il versait des rasades au laquais et se ménageait lui-même ; il avait besoin de tout son sang-froid. A mesure qu'il se rapprochait du moment des explications, il sentait mieux qu'il fallait user de prudence. Un mot indiscret, une question faite mal à propos

pouvaient tout gâter et arrêter sur les lèvres de cet homme des confidences près de s'en échapper. Il ne s'agissait pas de brusquer les choses, mais de les amener lentement et à l'aide d'ingénieux détours. Surtout il fallait attendre l'effet du vin et compter sur sa vertu souveraine. Bon gré mal gré, il y a un moment où il opère, même sur les plus boutonnés.

Daniel versait donc sans trève, et quand un flacon était vide, il passait à un autre sur-le-champ. L'enfant du Rhin ne bondait pas et jouait du coude avec une remarquable activité.

— Si nous essayions de ce Condrieux, lui dit Daniel, en tirant du panier la quatrième bouteille.

— Ti Gontrieux?

— Oui, du Condrieux, vin de la côte du Rhône; c'est ce que nous connaissons de plus corsé, de plus raide et de plus chaud. Ça vous va-t-il, mon garçon?

— Barvaidement.

— Parfaitement? Alors, tant mieux. Vous allez vous en administrer une lampée. Tenez, jusqu'aux bords. Quand on aime ces vins, on y a de l'agrément. Eh bien! qu'en dites-vous? Comme ça saisit le gosier! Quel bouquet! quelle sève! Dame! il ne faut pas avoir une tête de linotte pour toucher à ces qualités. Ça emporte la pièce généralement. Encore un coup, l'ami.

— Foilà, dit le laquais, en tendant son verre.

— Peste! comme vous y allez! comme vous supportez le choc! Il y a plaisir à vous voir à l'œuvre. Après ça, il faut tout dire : ces vins du Midi ont un charme particulier; rien ne leur résiste. Tenez, mon garçon, en voici un que je vous recommande. Un peu de ce roussillon! le vin par excellence! le roi des vins! Quand Dieu eut fait celui-là, il n'en voulut plus faire d'autre. A votre santé.

Tout en parlant, Daniel avait débouché une nouvelle bouteille et remplissait, pour la dixième fois, le verre de son convié. C'était le moment qu'il avait fixé pour les pre-

mières ouvertures. Non pas qu'il voulût y procéder d'une manière directe, il connaissait trop le cœur humain pour cela ; mais il allait entamer le chapitre des allusions et des insinuations.

— Eh! eh! dit-il, quand il put croire que le roussillon agissait, que pensez-vous de ce liquide-là, mon garçon?

— Pon! drès-pon!

— Très-bon; je le crois bien ; il n'y en a point de supérieur sur notre planète. On parle du tockay, vin de rois ; du constance, vin de dames ; du johannisberg, vin d'hommes d'État. Eh bien! le roussillon les vaut tous; il est fait aussi bien pour les rois que pour les dames; il convient même aux gens de maison, n'est-ce pas l'ami?

— Ya! ya!

Le malheureux était à bout de son français ; il se rabattait sur l'allemand. D'ailleurs, tout observateur qu'il fût, Daniel avait fait fausse route. L'enfant du Rhin était, dans l'espèce humaine, une sorte d'anomalie comme on en voit de loin en loin, et qui, au lieu de détruire la règle, ne servent qu'à la corroborer. Il avait le vin taciturne. A mesure que son cerveau se chargeait de nuages, son langage devenait moins distinct et se rapprochait davantage des dialectes en usage de l'autre côté du Rhin. A peine parvenait-on à lui arracher quelques paroles, et si confuses qu'il était impossible d'y rien démêler. Ainsi, les combinaisons de Daniel allaient tourner contre lui, et, en poussant les choses à l'excès, il s'était exposé aux inconvénients de l'excès contraire. Dès les premières tentatives, il le vit bien.

— Encore une tournée de ce roussillon, l'ami.

— Ya, ya, dit-il.

— On ne vous en sert guère chez vos maîtres, ajouta Daniel.

C'était une première insinuation ; il en attendit l'effet ; le laquais ne sourcilla pas. On voyait se réveiller chez lui des habitudes de tenue et de discrétion qui dominaient les ver-

tiges du cerveau et en conjuraient l'influence. Rien de plus curieux que le spectacle de ces ivresses concentrées, et intérieures pour ainsi dire. C'est dans la domesticité surtout qu'elles se retrouvent. Plus la tête est frappée, plus l'homme se contient; il se raidit contre les assauts du vin; il cherche à en conjurer les ravages. La raison est abolie, que le sentiment du devoir résiste encore. Voilà où en était l'enfant du Rhin, et devant quel écueil allaient se briser les espérances de Daniel.

— Je dis qu'on ne vous en sert guère chez vos maîtres, répéta-t-il.

— Ya, ya, dit le laquais.

Désormais il ne devait plus sortir de là; c'était une formule invariable.

— Et cependant, ajouta Daniel, ce doit être des gens très-bien que vos maîtres. La livrée est de bon goût, en beau drap; la passementerie est de premier choix; je m'y connais. A coup sûr, vous êtes parfaitement dans cette maison, n'est-ce pas?

— Ya, ya !

— Des grands seigneurs, sans doute! Il y a une couronne de marquis sur vos boutons! On a beau dire, c'est toujours de ce côté qu'on trouve les meilleures conditions. Ne me parlez pas des parvenus ; le service est insupportable chez eux. Des airs insolents, un commandement impérieux ; et puis des petitesses ! des petitesses ! tandis que, dans les anciennes familles, la politesse est de tradition. On y a des égards, on y sait vivre. Pour sûr vous êtes dans ce cas ! C'est chez de vrais nobles que vous servez ?

Cette fois la réponse ne fut qu'un grognement sourd, susceptible d'interprétations variées. Daniel commençait à craindre que la séance sous la tonnelle ne se terminât pas aussi heureusement qu'elle avait commencé. A mesure qu'il serrait de plus près son homme, et qu'il lui posait des questions plus précises, il le voyait se renfermer dans une gravité plus grande, se composer un maintien comme l'eût

fait un diplomate consommé, mettre un frein à sa parole et réprimer jusqu'à son sourire. Jamais désappointement ne fut plus complet. Cependant Daniel ne céda pas au premier échec ; il revint à la charge et chercha à ressaisir, par quelque bout cette proie qui lui échappait.

— C'est donc chez de vrais nobles qne vous servez, reprit-il comme s'il eût arraché cet aveu à son interlocuteur. Je vous en félicite, l'ami. Grande maison, sans doute ! hôtel à Paris, château en province ! Qui dit marquis, dit hôtel et château ? Et, l'hôtel où est-il? Pas loin d'ici, probablement ! C'est un quartier où ils ne manquent pas. Rue de Varennes, sans doute !

Il fit une pause et chercha sur la physionomie du laquais un renseignement quelconque ; elle était de marbre.

— Alors rue de Grenelle ? ou bien rue du Bac ? Ah ! j'y suis ! rue Saint-Dominique.

A chacune de ces désignations, il essayait de surprendre un mouvement qui le mît sur la voie et qui lui dît s'il frappait juste. Le visage restait le même, aussi impassible que s'il avait perdu le sentiment des choses de ce monde. Un balancement de tête indiquait seul que l'action des boissons fermentées n'était pas éteinte pour cela, et qu'elle se poursuivait à l'intérieur d'une manière ininterrompue. L'œil était fixe, les joues gardaient leur éclat, la main seule n'avait plus la même fermeté.

— Encore un verre de vin ! s'écria Daniel, pour vaincre cette torpeur et triompher de cette inertie. Bête brute ! ajouta-t-il à mi-voix.

— Ya, ya dit le laquais, comme s'il sortait de léthargie.

— Vous dites donc que vous appartenez au marquis de.

. . . . . .

C'était le dernier effort de Daniel ; il posait la demande d'une manière catégorique.

La seule réponse qu'il obtint fut un sourire hébété :

— Au diable, s'écria-t-il cédant à un accès de dépit ; j'y renonce pour cette fois. Mieux vaudrait avoir affaire à un

bloc de pierre. Et dire que j'ai consacré six bouteilles de vin à cette négociation, et du cacheté encore ! Décidément je ne rentrerai pas dans mes frais.

XXIII

LA CULBUTE.

Tant que Daniel avait eu l'espoir d'obtenir de son invité les éclaircissements auxquels il attachait tant de prix, il l'avait traité avec des ménagements extrêmes, hébergé libéralement, rafraîchi outre mesure et comblé de toutes les jouissances que l'établissement pouvait fournir. Rien ne lui eût coûté, et il n'aurait eu de regret à rien, si cette compensation lui était échue. Mais dès qu'il vit qu'elle allait lui échapper et que cet homme ne serait entre ses mains qu'un instrument rebelle, il changea de manières et de ton. Comme prélude à de plus amples représailles, il supprima les boissons, et quand ils se trouvèrent en face de bouteilles et de verres vides, il commença une gamme qui n'était pas celle du début :

— Eh ! l'ami, dit-il ; si vous répondiez aux gens qui vous parlent avec civilité ! Il n'y a que les poissons qui soient affranchis de ce devoir. Je vous préviens que vous avez là un genre déplorable.

Que l'enfant du Rhin se sentît piqué ou non, il n'en fut ni plus ni moins qu'auparavant ; impossible de le tirer de son inintelligible baragouin.

— Allemand, je le veux bien, reprit Daniel ; soyez Allemand si vous y trouvez de l'avantage ; mais soyez poli, mon garçon. En Allemagne, on sait vivre comme ailleurs. Au fond, que vous demandais-je ! Peu de chose, le moindre des renseignements. Je m'informais de ce qu'étaient vos maîtres ; voyez le grand mal !

Le laquais, calme jusqu'alors, protesta par le grognement qui lui était familier :

— Ah oui ! ah vraiment ! c'est ainsi que vous le prenez ! Eh bien ! écoutez-moi alors, nous verrons si vous avez toujours le vin sournois. En tous cas, lorsqu'on l'a sournois le vin, on le paie. Entendez-vous, l'ami ?

L'homme en livrée reçut le propos à bout portant et n'en parut pas ébranlé ; Daniel continua :

— Maintenant, dit-il, suivez mon discours. Si je vous ai demandé ce que sont vos maîtres, ce n'est pas par curiosité : je ne suis pas curieux ; j'ai d'autres défauts, pas celui là. Je ne vous ai demandé ce que sont vos maîtres que parce que j'en ai le droit. Oui, le droit : Je maintiens le mot.

Même silence de la part du laquais ; seulement il s'opéra chez lui un jeu de physionomie qui eût frappé toute autre personne que Daniel. Lui n'était plus de sang-froid ; la colère et le dépit s'en mêlaient.

— Vos maîtres, reprit-il, sont de singulières gens. Il y a, de part le monde, deux ménages qui ont eu la charité de se charger d'un de leurs péchés mignons, et, pour les en récompenser, vos maîtres les comblent d'avanies et de poires d'angoisses ; des enlèvements, des surprises, que sais-je ? de quoi mettre une âme à l'envers et une maison sens dessus dessous. Voilà vos maîtres, mon garçon ; il n'y a pas de quoi en être fier !

A mesure que Daniel se plaçait sur ce terrain, le changement dans l'état du laquais devenait de plus en plus manifeste. On voyait qu'il essayait de reprendre possession de lui-même et de chasser les fumées du vin. Le cerveau se dégageait, l'œil retrouvait son expression habituelle. Daniel insista :

— Et vous-même, dit-il, n'avez-vous pas été leur agent ?

— Bas ti dout ! bas ti dout ! s'écria le laquais qui se sentait touché au vif.

— Comment ! pas du tout ! Ah ! çà ! vous voulez rire !

Moi qui vous ai vu de mes yeux ! moi qui vous ai pris sur le fait !

— Bas lé moins ti monte !

— Encore ! voilà du plaisant ! Comme si on ne vous avait pas vu entrer dans la maison avec votre carton ! comme si on ne vous avait pas suivi depuis lors, et sans vous quitter d'une semelle ! Pas le moins du monde, dites-vous? A d'autres, l'ami. Vous n'avez point affaire à des enfants.

— Boint te brobos, Monsir, dit l'homme en livrée, qui commençait à s'échauffer à son tour.

— Point de propos ! En vérité, je vous trouve curieux ! On en a empaillé de moins curieux que vous et qui figurent avec honneur dans nos musées. Point de propos ? De mieux en mieux. Il paraît que dans votre pays on berne les gens et qu'on les oblige encore à faire des excuses. Ah çà ! soyons sérieux et mettons les points sur les *i*. Puisque j'ai commencé, j'irai jusqu'au bout. Ce sont donc vos maîtres qui nous accablent de persécutions et qui ont juré de ne pas nous laisser un instant de repos ! Eh bien ! l'ami, j'ai juré autre chose, moi.

— Guoi tonc ?

— Quoi ? J'ai juré que je saurais qui ils sont, que je les connaîtrais, que je leur arracherais le masque. Voilà ce que j'ai juré.

— Fraiment !

— Comme je vous le dis ! A quoi bon se cacher derrière le doigt ! Et si je vous ai suivi, si nous sommes ici, si je vous ai prodigué les vins fins, si je vous ai fait une multitude d'avances, c'est afin de vous gagner à notre cause et de vous mettre dans nos eaux. Bon ! me disais-je, voilà un garçon qui est porteur d'une honnête figure ; il se mettra avec les honnêtes gens ; il sera sensible à quelques procédés. Cette opinion a pris de la force à mesure que je vous ai mieux connu ; elle n'a plus eu de limites quand je vous ai entendu. Vous avez une manière de parler le fran-

çais qui n'appartient qu'à vous, et qui a bien ses avantages; on voit à l'instant de quelle contrée vous arrivez. Un Allemand ! me suis-je écrié, tant mieux ! En Allemagne, la vie de famille est en honneur, et il est impossible qu'un originaire de ce pays ne soit pas doué d'une âme pure et de sentiments généreux. Raison de plus pour croire qu'il se mettra de notre côté. Voilà mes impressions, voilà mes calculs; je n'y mets plus de ruses, plus de détours, je vous livre ma pensée tout entière. Maintenant, mon garçon, ouvrez-vous à moi avec la même sincérité. Ai-je frappé juste ou non ? ai-je eu tort ou raison de compter sur vous ? Serait-ce en vain que j'aurais fait un appel à votre droiture, à votre cœur allemand, à votre accent allemand, à votre figure allemande ? Parlez, répondez, un mot, un seul mot !

Daniel suivait sur la physionomie de son interlocuteur les effets de son éloquence ; le laquais n'avait plus un maintien aussi assuré ; ces allusions à la patrie, aux mœurs de la patrie, faisaient sur lui une impression évidente ; il paraissait partagé. L'amphitryon avait enfin touché la corde sensible.

— Un mot, un seul mot, répéta-t-il avec instance.

— Guoi tonc ! dit le laquais.

— Quels sont vos maîtres ? dit Daniel, posant la question d'une manière carrée.

C'était aller au-delà du but. L'enfant d'Allemagne disparut ; l'homme de livrée se retrouva :

— Châmais ! s'écria-t-il, d'un ton résolu.

— Vous dites ?

— Châmais !

— C'est la satisfaction que vous me donnez ?

— Ya ! ya.

Il en revenait à sa formule de rigueur ; c'était une partie décidément perdue. Quand Daniel s'en fut assuré, son humeur s'aigrit, et il y avait de quoi. S'être épuisé en frais de toute nature : frais de consommation et frais de haran-

gues, s'être compromis à en rougir, s'être assis à la table d'un laquais, et tout cela pour échouer misérablement! C'était trop vraiment : ses colères fermentaient à cette pensée. Tout avait été épuisé, les bons procédés, les paroles encourageantes et jusqu'aux allusions au sol natal. Il ne restait plus qu'à remettre ce maraud à sa place, et à lui faire sentir la distance des conditions; il était temps de lui parler comme on parle à des gens de cette espèce. Daniel adopta ce parti.

— Ah! c'est ainsi que vous le prenez? dit-il.

— Foui!

— Vous vous refusez absolument à ce que je vous demande?

— Apsoliment!

— Vous n'avez égard ni à la justice, ni au droit, ni à rien de ce qui caractérise les êtres civilisés?

— A rien ti dout!

— En un mot comme en cent, vous ne voulez pas nommer vos maîtres?

— Châmais! châmais!

— Eh bien! l'ami, on les connaîtra, bon gré, mal gré. Il ne sera pas dit qu'un homme comme moi n'aura pas eu raison d'un homme comme vous; ce serait trop d'affront. Vous n'êtes pas quitte, allez.

— Che ne zuis bas guitte!

— Bien s'en faut. On saura vos secrets, vous dis-je.

— Et le moyen tonc?

— Le moyen? Vous êtes bien curieux, monsieur le laquais. Autrefois, il y en avait un qui ne manquait jamais son effet. Vis-à-vis de gens de votre sorte, il y avait le bâton. Quand ils se refusaient à parler, le bâton y mettait bon ordre. Cela se voit dans toutes les comédies.

— Monsir, dit l'homme de livrée en se levant.

— Rasseyez-vous, l'ami, vous voyez bien que je n'ai rien à la main. D'ailleurs vous auriez la police pour vous. Nous vivons dans un temps où l'on ne bâtonne plus les la-

quais ; il y a des lois qui protègent leurs épaules. Rasseyez-vous donc.

L'homme en livrée ne déféra pas à cet ordre ; il resta debout ; on voyait que la colère le gagnait aussi.

— Il faut donc renoncer à ce moyen ! ajouta Daniel ; mais, puisqu'il me manque, j'en trouverai un autre. Quand je vous dis que je saurai vos secrets.

A son tour, Daniel s'était levé ; il mesurait de l'œil son interlocuteur ; on eût dit deux champions en présence. La table qui les séparait était fort étroite ; rien ne les eût empêchés de se prendre au collet. Ils se contentaient de s'observer.

— Je saurai vos secrets, répéta encore une fois Daniel, ou j'y perdrai mon nom.

— Comment, dit le laquais ?

— Comment ! Vous ne devinez pas. Il faut pour cela que vous soyez furieusement de votre pays ; ou bien, mon garçon, vous croyez avoir affaire à des buses. Quoi ! Depuis ce matin je me serais mis à l'affût pour vous épier, j'aurais croqué le marmot pendant un nombre d'heures indéfini, et quand je vous ai rejoint, quand je vous tiens, quand je vous ai sous ma main, et à ma portée, je vous lâcherais. Allons donc !

— Et abrès ?

— Après, l'ami ? Après comme avant ? Je vous tiens, je ne vous lâche plus. Quand vous prendrez à droite, je prendrai à droite ; quand vous prendrez à gauche, je prendrai à gauche.

— En féridé !

— C'est comme je vous le dis ; ah ! vous croyiez en être quitte ainsi : boire mon vin et puis aller avec vos pareils en faire des gorges chaudes à mes dépens. Non, l'ami, non ; les choses ne finiront pas si gaîment que vous le croyiez ; je vous tiens, vous dis-je, pour un empire je ne vous abandonnerai pas ; je vais vous suivre, comme l'ombre suit le corps. Vous iriez en enfer, que je vous y

suivrais encore. Quand je vous ai dit que je saurais votre secret.

Dans le cours de cette sortie, l'irritation de Daniel n'avait fait que grandir, et, au moment où il l'acheva, elle était parvenue à son comble. Le laquais, de son côté, n'était tranquille qu'en apparence ; l'orage couvait dans son cœur. Sans doute il réfléchissait aux menaces de son amphitryon, et aux suites de cette séance au cabaret. Quelle responsabilité pour lui ! Que diraient ses maîtres? que feraient-ils ? Il se voyait chassé de la maison avec de mauvaises notes, une garderobe en piteux état et d'insignifiantes ressources. De là un violent désir de sortir de cette situation, et une énergie capable de briser tous les obstacles. C'était le sentiment du devoir poussé jusqu'à la fureur, et s'alimentant de l'intérêt personnel. D'ailleurs, en présence du danger, cet homme avait retrouvé tout son sang-froid, son cerveau s'était dégagé; il n'était plus ivre.

Lorsque Daniel eut achevé son discours, le parti du laquais était pris ; il savait ce que serait l'attaque, il ne fit point attendre la riposte. Aux derniers mots il tira ses jambes du banc où elles étaient engagées, de manière à en assurer le jeu et à leur ménager de l'espace.

— Où allez-vous? Que faites-vous? s'écria Daniel, que ce mouvement prenait au dépourvu.

— Che bars, dit le laquais en gagnant l'issue de la tonnelle.

— Sans moi ? dit Daniel, en manœuvrant à son tour de manière à lui couper la retraite et à le prévenir.

— Zans fous, répondit le laquais.

Ces paroles avaient été échangées avec la vitesse de l'éclair et comme le sont des dégagements de fleurets dans des assauts d'armes. Les mouvements avaient été comme les paroles, rapides aussi. Daniel y eut le dessus ; d'un dernier bond, il sauta sur son adversaire, et parvint à le saisir au collet.

— Je vous disais bien que je ne vous lâcherais pas ! s'é-

cria-t-il. Maintenant, marchons, l'ami. La carte est payée, le pavé assez large pour deux ; conduisez-moi vers vos maîtres !

— Tarteifle ! dit le laquais.

A l'aide de ce juron, dont un Allemand n'use que dans les moments solennels, et du poignet le plus vigoureux que le Rhin ait vu éclore sur ses rivages, il parvint à se dégager de l'étreinte de Daniel, non pourtant sans quelque dommage ; un morceau de sa livrée resta entre les mains de l'ennemi. En même temps, il eut soin d'assurer sa retraite par un mouvement non moins décisif. Usant d'un art connu, il enveloppa la jambe de Daniel, et à l'aide d'un léger effort, lui fit perdre l'équilibre.

— Malédiction ! s'écria celui-ci en mesurant le sol de toute sa hauteur.

Quand il se releva il était fou de colère ; ses yeux brillaient comme des lames d'acier ; ses joues étaient pourpres.

— Où est-il ? où a-t-il passé ; s'écria-t-il en s'élançant du côté des issues. Qu'on me ramène ce drôle ! il me le faut ! j'en ai besoin !

Il parcourut ainsi le jardin, alla vers toutes les portes, sans trouver son ennemi, sans en apercevoir même l'ombre. Des groupes de consommateurs s'étaient formés sur ses pas ; on le suivait, on le pressait, on s'informait du motif de cet esclandre.

— C'est un voleur, disaient les uns.

— Un filou, disaient les autres.

— On lui a enlevé sa montre, ajoutait-on d'un côté.

— Non, son chapeau ; vous voyez bien qu'il s'en va tête nue.

Le maître du cabaret était accouru à son tour, assisté de ses garçons ; il venait prêter main-forte.

— L'avez-vous vu ? lui cria Daniel.

— Qui donc ? Monsieur.

— L'homme qui était avec moi, à ma table.

— Où çà !

— Sous la tonnelle de droite.

— Il n'y est donc plus !.

— S'il y était, je ne vous en demanderais pas des nouvelles. L'avez-vous vu?

— Non.

— Le connaissez-vous ?

— Non.

— Allez au diable, alors.

On s'expliqua pourtant, quand le sang-froid fut revenu. Le laquais était un habitué du débit de vins; il y venait quelquefois, mais aucun des garçons ne savait ni qui il était, ni à quels maîtres il appartenait. Il y venait seul, s'y grisait en conscience, mais silencieusement, n'échangeait avec les employés que les paroles strictement nécessaires, et s'en allait comme il était venu, sans faire plus de bruit ni d'embarras. Sans doute il avait dû vider les lieux, comme à son ordinaire, furtivement. De quel côté? Par où? On l'ignorait. Le jardin avait quatre sorties et donnait sur trois rues. C'était à se désespérer.

Ainsi, toutes les chances tournaient contre Daniel; il en était pour son temps, ses peines, son argent, sa boisson, son éloquence et ses menaces restées sans effet. Après qu'il se fut assuré de l'étendue de son infortune, il sortit du cabaret, l'œil morne, la tête basse, en homme qui a un grand deuil dans l'esprit et un vide immense dans le cerveau. Il eût pu poser pour la statue de la Douleur.

A peine débouchait-il de la porte par laquelle il était entré, qu'une autre surprise lui échut. Il venait de faire quelques pas, abîmé dans ses réflexions et assiégé de desseins sinistres, quand il se trouva face à face avec un passant qui s'avançait d'un air sombre, aussi préoccupé et aussi mélancolique que lui. Ils se heurtèrent presque.

— Mathias! dit Daniel.

— Daniel! s'écria Mathias.

— Toi, ici?

— Et toi, donc ?

— Par quel hasard ?

— Par quelle aventure ?

Ni l'un ni l'autre ne voulaient se confier le vrai motif de cette reconnaissance hors de leurs quartiers ordinaires et de cette course au clocher qui avait si mal tourné pour eux. Daniel n'était pas jaloux de s'exposer aux railleries de Mathias, surtout après le déplorable dénoûment qu'il venait d'essuyer. Quant à Mathias, il lui fallait se tenir dans une réserve plus grande encore ; c'était contre Daniel qu'il avait entrepris cette campagne, et, sauf quelques circonstances dont il espérait tirer parti, il n'en avait pas atteint l'objet essentiel. Jusque là il fallait feindre, jouer de ruse et de détours.

Aussi n'y eut-il de franchise d'aucun côté dans les explications qu'ils se donnèrent.

— Que viens-tu faire si loin ? dit Daniel.

— Et toi donc, dans des lieux si reculés ? dit Mathias.

— Moi, je viens d'une fabrique d'épingles façon anglaise. Il y en a beaucoup dans ces environs.

— Ah ! Eh bien ! moi, je viens de donner une leçon d'algèbre : j'ai deux élèves hors de l'enceinte de l'octroi.

— Vraiment ?

Ils en restèrent là, tout en se soupçonnant l'un l'autre. Par une sorte de concert, jamais il ne fut question entre eux de cette rencontre ; ils n'en parlèrent ni à Thérèse ni à Régine : ce fut comme non avenu. Ils semblaient comprendre qu'il n'était ni de leur dignité, ni de leur intérêt de pousser les choses plus loin.

Cependant, cette journée eut des suites qu'il n'est point inutile de constater.

Dès ce moment, il y eut une sorte de trève dans ces messages qui troublaient le repos de Daniel et de Mathias ; personne n'agita plus, à des jours déterminés, la sonnette de leurs portes et ne déposa chez le concierge des cartons mystérieux. Cette trève ne fut pas, il faut bien le dire, du gré de tout le monde. Blanche avait pris goût aux belles

robes et aux chefs d'œuvre de confection qui lui venaient pour ainsi dire du ciel ; Thérèse et Régine étaient obligées de convenir que depuis que ces envois avaient cessé, il manquait à la toilette de leur enfant un accessoire essentiel. Mais on s'y accoutuma comme on s'accoutume à toute chose.

D'ailleurs, si les surprises d'autrefois ne se renouvelaient plus, on en eut d'autres dont il était absolument impossible de se défendre. Ce n'était qu'un changement de formes, et voici comment : A chacune des époques où naguère les cadeaux avaient lieu, le facteur de la poste apportait régulièrement une lettre, ou plutôt une enveloppe de lettre, qui renfermait un billet de banque de cinq cents francs ou de mille francs, avec cette simple désignation :

« POUR BLANCHE. »

Que faire ? Renvoyer le présent ? Oui, mais à qui ? C'était toujours le même embarras et le même problème. On gardait donc l'argent en l'appliquant d'une manière exclusive à la dépense de la jeune fille, ou bien en le mettant en réserve, de manière à lui former un petit capital. C'était encore une préoccupation pour les deux amis que cette menace persistante venue du dehors ; Daniel y songeait.

— Que je retrouve seulement mon drôle, se disait-il, et, cette fois, j'en aurai le cœur net. Ses traits sont là ; il me semble que je le vois encore avec son œil véron et ses cheveux roux.

Sous l'empire de ce sentiment, il n'apercevait pas un homme en livrée qu'il ne le toisât de la tête aux pieds. Il espérait prendre sa revanche et aller cette fois jusqu'au bout. Le hasard ne semblait pas fort empressé de le servir ; il passa ainsi en revue, et sans succès, presque toute la domesticité de Paris.

Pendant ce temps les années s'écoulaient, et ajoutaient quelque trait de plus aux charmes de Blanche ; elle gran-

dissait à vue d'œil, et s'épanouissait comme une fleur des champs.

XXIV

LE MAL SECRET DE THÉRÈSE.

Le temps arriva où Thérèse dut résigner ses fonctions en faveur de Régine et abandonner la jeune fille aux grandes méthodes d'éducation. Ce fut pour elle un cruel moment, et son cœur en saigna au point que sa santé en fut altérée. Thérèse n'avait eu, dans sa vie, qu'un sentiment bien vif, c'était celui-là; elle avait aimé Mathias par devoir; elle aimait Blanche avec passion. Les instincts maternels, qui sommeillent chez toutes les femmes, s'étaient éveillés en elle à l'occasion de cette enfant, et développés ensuite avec une grande énergie. On sait comment le cœur procède en pareil cas : il s'attache à ces êtres innocents, en raison du mal qu'ils donnent, des soins qu'ils exigent, des douleurs qu'ils occasionnent. Plus on a souffert pour eux, plus on y tient, et plus la séparation est douloureuse.

Cependant Thérèse avait trop de raison, elle était animée d'une tendresse trop sincère pour lutter contre la force des choses, et méconnaître les intérêts de son enfant. Blanche ne pouvait plus rester entre ses mains; elle était arrivée à un âge où les études commencent, et où, aux exercices du corps, il faut joindre la culture et l'ornement de l'esprit. Combien la pauvre femme regretta alors de n'avoir pas, comme Régine, pris une position dans la carrière de l'enseignement, et essayé sur de jeunes Anglaises les bénéfices de son système! Hélas! les circonstances ne l'avaient pas permis; chacun a sa destination ici-bas. Celle de Thérèse était de se dévouer toujours et en toute chose; elle se dévoua cette fois encore et étouffa les murmures de son cœur.

D'ailleurs la nécessité parlait : il n'y avait plus à choi-

sir, pour Blanche, qu'entre Régine et le pensionnat : Thérèse préféra naturellement Régine. Chez les Daniel du moins, elle aurait encore sa fille sous les yeux, pourrait la voir tous les jours, respirer le même air, en jouir, l'embrasser, lui donner quelques soins, la conduire à l'église ou à la promenade. Sauf les leçons, elle serait, dans l'existence de cette enfant, ce qu'elle avait été jusqu'alors. Tels étaient ses calculs ou plutôt ses illusions; calculs trompés, illusions vite perdues.

La première douleur de Thérèse, celle qui lui porta le plus rude coup, ce fut de voir Blanche quitter sa maison pour aller habiter celle de madame Daniel. Il se fit, ce jour-là, un grand changement dans ses habitudes. Chez elle, tout était disposé pour Blanche et à cause de Blanche; point de détail qui ne s'y rattachât. L'enfant avait sa petite chambre et ses petits meubles, ses armoires, son trousseau, ses jouets, son couvert, mille détails qui avaient leur mérite et leur prix. Il fallut se dessaisir de tout cela et modifier la destination des lieux. Dans les premiers moments, Thérèse ne pouvait s'y accoutumer; il lui semblait que Blanche allait sortir de quelque coin, lui tendre les bras et lui sourire. Elle la cherchait des yeux et parcourait le logement comme une âme en peine, sans pouvoir se fixer nulle part ni prendre goût à rien. Même vide dans ses occupations; elle ne savait plus que faire ni que devenir avec l'enfant de moins. Naguère chaque heure de la journée amenait sa tâche; la toilette le matin, l'après-midi le goûter, les sorties quand le temps était beau, et dans les mauvais jours un peu de lecture ou de travail d'aiguille. Maintenant plus rien que des moments sans emploi et un désœuvrement profond.

Puis, quelle révolution dans son intérieur ! A elle seule Blanche l'animait et le peuplait, elle en était le bruit et le mouvement. La jeune fille partie, Thérèse se retrouvait en face de Mathias, dont la vue n'était pas de nature à engendrer la gaîté. L'humoriste avait d'ailleurs trop de lances

à rompre contre les corps savants pour s'occuper de sa femme et de sa maison. Quand il y songeait, c'était pire encore ; il s'en prenait alors à Thérèse, et remontait de là au genre humain tout entier. Il n'y avait rien dans la nature qui échappât à ses récriminations et ne soulevât ses murmures. Le créateur s'était évidemment trompé en produisant un monde si imparfait et peuplé d'êtres si pervers. L'anathème était général, absolu, sans limites ; à peine s'en exceptait-il lui et de rares amis. Tout le reste n'était bon qu'à noyer de nouveau, et en première ligne, les Académies, ces grands foyers de réputations usurpées.

Thérèse savait ces scènes par cœur, et ce n'était pas ce qui lui pesait le plus ; dans la situation où elle se trouvait, elle eût mieux aimé le tapage que le silence. Son logement était devenu pour elle comme un de ces déserts où l'on ne trouve ni ombre, ni eau, et qui semblent maudits de Dieu et abandonnés des hommes. Elle ne pouvait plus s'y souffrir, elle en sortait sur le moindre prétexte, et presque toujours pour aller retrouver Blanche chez les Daniel.

Hélas ! de ce côté aussi un mécompte l'attendait. Régine n'était pas seulement une femme douée de grands moyens et possédant sa géographie sur le bout du doigt ; elle était surtout et avant tout une personne à cheval sur la méthode. Dès qu'elle eut Blanche sous sa direction, elle lui créa une vie pleine de formalités et dans laquelle chaque heure de la journée avait une affectation spéciale. Une fois rendue, la loi devint inflexible ; à aucun prix on n'en dévia. Il y avait temps pris pour l'histoire, pour les compositions de style, pour les exercices de grammaire, pour les langues étrangères, pour la musique, pour le dessin. Tout bien compté et en dehors des repas, à peine restait-il une heure de libre. C'était l'un des caractères du système d'éducation de Régine et l'une de ses vertus les mieux éprouvées ; il remplissait l'existence. Il était à l'esprit ce que le corset est à la taille ; il le gênait sous le

prétexte, de le former et l'enlaçait si bien, qu'il ne lui restait plus aucune liberté de mouvement.

Lorsque Thérèse arrivait chez les Daniel avec l'espoir de retrouver sa fille, d'entendre son babil, de jouir de ses caresses, presque toujours elle s'en trouvait empêchée par un des articles de ce programme, aussi rigide que la règle d'un couvent. C'était une leçon ou une autre, un devoir ou une répétition. Un jour, il s'agissait d'orthographe; l'autre jour de grammaire raisonnée; l'enfant avait une dictée à écrire ou un morceau de piano à étudier. Qu'y faire? se résigner; c'est le parti que prenait Thérèse; elle pliait devant ces désappointements et en souffrait sans se plaindre. Seulement, à titre de faveur, elle demandait d'entrer dans la pièce où était l'enfant, de l'embrasser à la hâte et de travailler silencieusement à côté d'elle. Et encore Régine n'y consentait-elle pas toujours : elle y voyait une distraction nuisible aux études et un genre d'émotions peu favorable aux exercices de l'esprit.

Dans ces combats qui se renouvelaient chaque jour, Thérèse prenait beaucoup sur elle; son courage la soutenait. Même au plus vif de ses douleurs, son front ne laissait apercevoir aucun mécontentement, sa bouche n'exhalait aucune plainte. Élevée à l'école de Mathias, elle avait appris à se vaincre et à endurer beaucoup. Rien dans son maintien, ni dans son langage ne trahissait donc son mal secret; elle était en apparence toujours la même, du même caractère et de la même humeur, conduisant sa maison avec le même soin, y faisant régner le même ordre, et écoutant avec le même sangfroid les éternelles doléances de son mari.

Cependant, à la bien examiner, il était aisé de reconnaître que cette tranquillité apparente cachait un travail intérieur, et que ces victoires remportées sur elle-même ne s'obtenaient qu'au préjudice de sa santé. Des symptômes évidents trahissaient ce désordre des organes, et Daniel s'en ouvrit un jour à son ami.

— Mathias, lui dit-il, un mot, un mot sérieux.

— Qu'est-ce donc ? tu as l'air bien solennel.

— Est-ce que tu causerais quelque chagrin à ta femme ? Voyons, sois sincère. Thérèse aurait-elle quelque sujet de se plaindre de toi ?

— De moi ? Tu veux rire.

— Mon Dieu ! tu sais, les hommes ! Il y a des choses qu'ils se permettent sans y attacher de l'importance. Des distractions ! des passe-temps ! Mais pour les femmes, vois-tu ? il n'y a point de petites affaires. Tout devient des montagnes à leurs yeux. Si tu as quelque péché sur la conscience, avoue-le moi.

Mathias n'avait pas pour habitude de prendre les choses en bonne part, et il n'était guère disposé à faire une exception pour des ouvertures semblables. Aussi cachait-il mal ses impatiences et son dépit. Dans un autre temps, il eût renvoyé à Daniel son accusation et cru qu'il cherchait, dans cet étrange interrogatoire, une diversion à ses propres torts. Mais ses vieux soupçons s'étaient éteints faute d'aliment ; sa marotte avait changé. Il ne lui restait plus que ce fonds d'humeur, toujours indélébile et qui ne le quittait en aucune occasion.

— Ah çà ! dit-il à Daniel de son ton le plus bourru, où veux-tu en venir et que signifient ces préambules ?

— Où j'en veux venir, Mathias ? A une chose qui aurait dû te frapper avant moi : Thérèse a un chagrin secret.

— Un chagrin secret ? Thérèse ? Où prends-tu ces inventions ? Dans ton cerveau, sans doute.

— Je les prends où il faut les prendre, Mathias ; je les vois où il faut les voir : sur sa physionomie.

— Sa physionomie ? elle est toujours la même.

— Elle change à vue d'œil ; comment ne l'as-tu pas remarqué ?

— Lubies pures !

— Ses yeux qui se cernent, ses lèvres qui se décolorent, son teint qui pâlit !

— Imaginations !

— A la bonne heure ! Il en sera ce que tu voudras. C'est ta femme, après tout, et non la mienne. Pauvre Thérèse ! Dieu veuille que je me trompe dans mes pronostics !

Daniel eut beau insister et revenir plusieurs fois à la charge, Mathias n'en voulut pas démordre. Il trouvait à sa femme le même air qu'elle avait toujours eu, et s'obstinait à ne point apercevoir l'altération croissante de son visage. Enfin, cette lutte eut le dénouement que l'on devait prévoir. Un jour, Thérèse se sentit à bout de ses forces et ne put quitter son lit ; elle était gravement malade.

XXV

LA CRISE.

Dès les premières heures, le mal prit un caractère violent ; c'était comme une revanche de la résistance opiniâtre qu'on lui avait opposée. La pauvre femme n'avait plus la conscience de son état ; son cerveau battait la campagne. Des spasmes l'assiégeaient sans relâche et ne lui laissaient pas un instant de répit ; la fièvre précipitait les mouvements de ses artères.

Dans les deux maisons, tout le monde fut sur pied ; chacun eut son emploi et ses fonctions. Régine prit celles de garde-malade, Daniel se chargea d'exécuter les courses au dehors : Mathias, consterné, jurait qu'il ne survivrait pas à sa femme. Quant à Blanche sa douleur fut des plus touchantes que l'on put voir ; assise dans un coin de la chambre de Thérèse, elle y passait de longues heures, l'œil baigné de larmes et fixé sur le lit ; il fallait user presque de violence pour l'arracher de là.

Pendant plusieurs semaines on désespéra : point de changement dans l'état du pouls, point d'amélioration

sensible. Les jours étaient mauvais et les nuits affreuses. On n'eut jamais cru qu'une organisation aussi tranquille comportât des désordres aussi violents. La malade semblait en proie à des obsessions dont elle cherchait à se défendre en raidissant hors du lit ses bras égarés. Puis elle se tordait sur elle-même avec une énergie si grande, qu'on avait quelque peine à la contenir. Ses doigts crispés avaient la force d'un crampon de fer, ses muscles le ressort et l'élasticité de l'acier. D'autres fois, elle trompait la surveillance et, dans un élan imprévu, se mettait sur son séant, puis promenant autour d'elle des regards empreints d'une sombre fixité. Rien de plus douloureux que cette scène. L'œil, démesurément ouvert, n'avait pas la conscience des objets; le mouvement en était machinal. En même temps ses lèvres murmuraient quelques mots, et le nom de Blanche y était toujours mêlé.

Il n'y avait pas à se tromper sur la cause du mal; trop d'indices la dénonçaient.

Régine et Daniel virent bien que tout provenait de cette séparation douloureuse, à laquelle Thérèse ne s'était résignée que par raison :

— Qu'y faire ? disait madame Daniel, il faut pourtant bien que cette enfant s'élève !

— Nous verrons, nous verrons, répliqua son mari; il y aura peut-être moyen d'arranger les choses. Au plus pressé, d'abord : qu'on sauve la malade, le reste ira de soi.

Enfin, vers le vingtième jour, les symptômes devinrent meilleurs et le médecin donna quelque espoir. La fièvre cédait du terrain. Le cerveau se dégageait, et Thérèse put reconnaître ses amis. En voyant Blanche près de son lit, elle poussa un cri de joie, l'attira sur son sein et l'étreignit avec une force dont on ne l'aurait pas crue capable. La vie lui revenait du même côté par où elle avait failli la perdre. La vue de Blanche était pour elle le remède souverain; elle éprouvait une défaillance quand la jeune fille n'était plus là, elle se sentait renaître en la revoyant. Son

affection était son souffle même; briser l'une c'était briser l'autre du même coup.

Daniel avait réfléchi et il avait trouvé la combinaison qu'il cherchait, celle qui devait concilier deux choses qui semblaient s'exclure : la santé de Thérèse et l'éducation de Blanche. Un matin, il alla relancer Mathias jusqu'au fond de son cabinet.

— Eh bien ! dit-il en entrant, elle est sauvée !

— Qui le sait ? répondit l'humoriste qui broyait du noir plus que jamais.

— Elle est sauvée, te dis-je. Le médecin l'assure, et je le vois bien. Qui n'est pas un peu médecin ? L'œil est bon, le pouls se calme ; elle nous parle, elle a pu manger. Encore une fois, elle est sauvée.

— Que le ciel t'entende !

— Sauvée, bien sauvée : seulement elle a besoin de ménagements. Et surtout gare aux rechutes ! S'il en survient, il n'y a plus d'art humain qui puisse la tirer d'affaire. Il faut y songer.

— A la bonne heure ! Songeons-y ; mais comment ? as-tu quelques moyens ? Parle, Daniel.

— Eh bien ! voici mon idée. Tu sais ce qui a frappé Thérèse ? Un mal moral ; sa séparation d'avec Blanche. Là-dessus point de doute dans ton esprit, n'est-ce pas ?

— Aucun.

— D'un autre côté, il faut que l'éducation de Blanche s'achève ; la jeune fille ne doit pas être sacrifiée à Thérèse, ni Thérèse à la jeune fille ; il faut combiner les choses de manière à ce que la part soit faite à toutes deux.

— C'est difficile, Daniel.

— C'est trouvé, Mathias. Dès demain, je me mets en campagne, et, avant huit jours, j'aurai ce qu'il nous faut. Sois tranquille.

— Mais encore ?

— Voici. Il y aurait le ménage à quatre, si tu étais plus facile à vivre et si Régine s'en accommodait. Mais vous y

répugnez et moi aussi, je l'avoue. Ces choses-là sont de celles qui commencent bien et qui finissent mal. On est d'accord aujourd'hui, on se chamaille demain. Ainsi vont les choses.

— A qui le dis-tu?

— Donc point de ménage à quatre; c'est convenu à l'unanimité, moins Thérèse qui est partie intéressée et qui d'ailleurs n'est guère en état, la pauvre femme, de donner son avis. Mais, à défaut du ménage à quatre, voici une combinaison toute simple, toute naturelle qui en a les avantages et qui n'en a pas les inconvénients. Un peu d'attention.

— Je t'écoute.

— Et moi, j'achève en quelques mots. D'abord, nous logeons trop loin l'un de l'autre; ce sont des voyages quand il faut s'aller voir. Nous allons donc donner congé.

— Congé? s'écria Mathias, en jetant un coup d'œil douloureux sur ce cabinet, arrangé de ses mains et le confident de ses pensées.

— Il le faut, reprit Daniel avec l'accent d'un stoïcien; il le faut!!! Et moi aussi j'y tiens, à mon logement! Et moi aussi, je l'ai embelli à satiété! Mais, que veux-tu? les choses ne vont pas toujours ici-bas au gré de nos vœux; il est des moments où il faut savoir s'immoler sur l'autel de la nécessité. Remonte aussi haut que tu voudras; tu en trouveras des exemples.

— Puisqu'il le faut! dit Mathias résigné.

— A la bonne heure! tu cèdes d'emblée! Je ne t'ai jamais vu comme cela. L'expérience t'éclaire et le malheur te perfectionne; c'est du nouveau. Ainsi, voilà qui est convenu : nous donnons congé!

— Nous donnons congé.

— Et dès demain, pas plus tard que demain, je vais chercher deux logements contigus, porte à porte, ou bien sur le même palier. Il y aura deux cuisines: c'est le moyen de ne pas avoir des querelles sur l'ordinaire; mais il n'y

aura plus qu'un seul et même cœur. Blanche sera sous la main de Régine pour l'éducation, et sous la main de Thérèse pour la tendresse ; chacune sa spécialité. Et maintenant faut-il t'avouer tout, Mathias, faut-il mettre devant toi mon âme entièrement à nu, faut-il en dévoiler la pensée la plus secrète ?

— Fais, Daniel.

— C'est que, vois-tu, j'ai là une idée qui me vient, un caprice, un goût de luxe, une véritable inspiration de capitaliste.

— Va toujours.

— Tu le veux, je me rends. Eh bien ! ce quartier me pèse, j'en suis las ; c'est trop marchand, trop bourgeois, trop rempli de boue, et trop sillonné de charrettes. Les oreilles me saignent du bruit qu'on y entend. C'est bien assez, ma foi ! que je sois obligé d'y laisser le magasin; j'irais ailleurs, si je pouvais y transporter le client. Malheureusement le client y résiste, il est peu maniable. Mais, quant à la maison d'habitation, le choix de l'emplacement est libre, et c'est là-dessus que j'ai une tentation.

— Parle donc.

— J'ai l'idée d'un petit jardin, le mot est lâché, d'un jardin où je pourrai me livrer à la culture des légumes, qui est une de mes faiblesses, où Blanche s'ébattrait et où Thérèse se remettrait ; un jardin qui nous serait commun, et où tu trouverais certainement, entre deux carrés de choux, les plus beaux problèmes de mathématiques qui se soient jamais logés sous un crâne humain ; un jardin où l'air serait plus pur que dans ces rues remplies de miasmes infects ; un jardin à nous, avec des espaliers, des bordures d'œillets et des platebandes d'épinards. Voilà mon rêve; qu'en dis-tu ?

— Oui ; mais comment trouver cela ?

Il ne s'agissait plus que d'un scrupule d'exécution, et Daniel en vint facilement à bout. Le sujet l'animait ; il fut pressant, éloquent, et présenta sous un si beau jour les

avantages de la combinaison, que Mathias capitula. On arrêta donc que, dès le lendemain, il se mettrait à la recherche de nouveaux logements, et dans les conditions qu'avait imaginées Daniel dans une heure de fantaisie.

XXVI

LES RECHERCHES.

Les personnes, et c'est le cas pour beaucoup, qui se sont trouvées dans la triste nécessité de se mettre en quête d'un logement, savent à quel point c'est une besogne ingrate et rarement payée de succès. A voir l'abondance des tableaux suspendus aux portes des maisons, on dirait vraiment que l'embarras le plus sérieux de cette recherche est celui du choix et qu'on n'a guère qu'à hésiter entre le plus ou le moins de convenance. C'est seulement en allant au fond des choses, que l'on découvre la vanité de ces appels extérieurs et les piéges qui se cachent sous ces invitations mensongères.

Que de conditions en effet, entendues ou sous-entendues, avouées ou secrètes, générales ou particulières, doit réunir un semblable marché ! D'abord le logement en lui-même. Il faut qu'il convienne pour l'ensemble et le détail, le nombre et la disposition des pièces, les accessoires et le fond. Et ce n'est pas tout que de convenir à Monsieur, il faut encore qu'il convienne à Madame, quelquefois même à l'ami de la maison. Supposons ce point franchi ; l'objet convient ; mais le prix conviendra-t-il ? Pourra-t-on y atteindre ? Obtiendra-t-on un rabais, et lequel ? Nouvelles difficultés, nouveaux motifs de négociation. C'est à ce moment que le propriétaire paraît, avec la majesté d'un Dieu qui descend de son nuage. Il y a là un conflit, un choc de deux éléments opposés : le locataire et le propriétaire, l'enclume et le marteau. La scène s'anime, le

spectacle prend de l'intérêt. On traite, on se tâte, on s'informe, on se tient en garde des deux parts. A la rigueur, on s'accommoderait des choses ; mais s'accommodera-t-on des personnes ? Puis, lorsque ces grands problèmes sont résolus, arrivent les petits. Qui paiera les réparations ? qui changera les papiers ? A la charge de qui seront l'impôt des portes et fenêtres, l'éclairage et l'entretien de l'escalier ? Y aura-t-il deux caves et trois pièces sous les toits ? Sans compter une foule d'autres considérations, plus secondaires et non moins décisives, comme les métiers insalubres et bruyants, les jardins suspendus, l'excès d'animaux domestiques et les incompatibilités d'humeur qui se déclarent, dès les premiers mots, entre les locataires éventuels et les concierges des maisons.

Voilà dans quelle suite d'opérations délicates allait s'engager Daniel ; c'est par cette filière de déceptions qu'il devait passer avant d'atteindre son but et de réaliser son rêve. Et encore n'était-ce là qu'une portion des embarras qu'il avait à surmonter. Une location, dans ces termes, est une affaire de droit commun, pour ainsi dire, ne touchant qu'une seule famille et n'exigeant pas le concours d'un grand nombre de volontés. Mais une location à deux, telle qu'il l'avait comprise, telle que le comportait son projet, impliquait la réunion d'une foule de circonstances en dehors des cas ordinaires. Ainsi, il fallait trouver deux logements contigus ou très-rapprochés, pareils, pour ne point engendrer de jalousies, convenant à l'un et à l'autre ménage, dans des prix et à des conditions auxquels ils pussent souscrire, et qui ne constituassent pas une charge au-dessus de leurs moyens. Il fallait qu'ils fussent du gré de Thérèse comme du gré de Régine, et surtout, condition bien plus rude, du gré de Mathias. Puis, Daniel tenait à sa fantaisie ; il voulait un jardin, si petit qu'il pût être ; de sorte que, dans ce plan ambitieux, les embûches succédaient aux embûches, les difficultés aux difficultés, jardin, appartements contigus et pareils, prix raisonnable,

propriétaire accommodant. Si ce n'était pas l'impossible, c'était du moins ce qui s'en rapproche le plus.

Aussi Daniel courut-il longtemps après cette rareté ; des mois et des années s'écoulèrent sans qu'il la rencontrât sur son chemin. Mathias cherchait de son côté ; Régine et Thérèse s'en occupaient aussi. Cependant, quoique avortées, ces recherches suffirent pour amener le résultat qu'on s'était proposé. On sait quel rôle joue l'imagination dans les maladies provenant d'un ébranlement moral. Thérèse l'éprouva. Cette perspective de vivre porte à porte, et de voir Blanche à chaque instant, lui sourit si bien, qu'elle en jouit comme d'une réalité. Elle savait qu'on était en recherche, et elle-même s'en mêlait ; c'en était assez pour lui tenir l'esprit en repos ; elle faisait la part des obstacles. Dans quelques semaines, dans quelques jours, le lendemain, peut-être, on trouverait l'objet souhaité, et elle recueillerait les fruits de sa patience. D'ailleurs, elle voyait Blanche tous les jours et en toute liberté ; Régine s'était départie de la rigueur de ses consignes. La jeune fille en serait peut-être moins savante, mais Thérèse s'en porterait beaucoup mieux. L'accord fut ainsi fait, et les choses marchèrent sur ce pied pendant une période qui ne saurait être déterminée.

Enfin, un jour, Daniel entra chez les Mathias, armé du jonc formidable qu'il ne portait que dans les grandes occasions, les habits poudreux, les cheveux en désordre ; on eût dit qu'il venait de battre les quatre coins de Paris.

— Bonne nouvelle ! s'écria-t-il en s'emparant d'un fauteuil et s'y asseyant sans autre formalité ; bonne nouvelle, Mathias ! bonne nouvelle, Thérèse !

— D'où sors-tu, dit Mathias, et que signifient ces airs ? Tu entres comme un ouragan !

— Il y a de quoi ! Bonne nouvelle ! vous dis-je. Apprêtez-vous à me féliciter : embrassez-moi donc, Thérèse ; c'est un véritable coup de partie. J'ai trouvé ce qu'il nous

faut, un trésor, une perle, l'oiseau rare ; notre affaire, en un mot, notre affaire.

— Quelle affaire ? dit Mathias, dont la pensée était loin du sujet qui occupait Daniel.

— Y a-t-il deux affaires pour nous ? La grande affaire, l'affaire par excellence.

— Quoi encore ?

— Tu n'y es pas ?

— Non, vraiment.

— Ni vous, Thérèse ?

— Je m'en doute, dit celle-ci.

— A la bonne heure ! Eh bien ! il s'agit de deux logements ! deux perles ! deux bijoux ! Notre affaire, en un mot !

— Vraiment ? dit Mathias.

— Tu verras ! si difficile que tu sois, il faudra bien que tu en raffoles. Vous verrez, Thérèse, c'est divin, ravissant, une vraie découverte. Et dire que nous cherchions depuis si longtemps !

— Et comment as-tu trouvé ?

— C'est toute une histoire. Vingt fois j'avais battu ce même côté de Paris sans y rien découvrir ; j'y avais renoncé. Ce matin, j'y vais par hasard pour des objets de mon commerce, et, comme de coutume, je me mets à regarder les écriteaux le long du chemin. Cinq pièces au premier, quatre pièces au rez-de-chaussée, appartement de maître, appartement de garçon ; j'en ai à satiété de ces indications-là ! Et comme c'est traître ! et comme c'est trompeur ! Enfin, quand il le faut ! Je cherchais donc et m'arrêtais à chaque pas, lorsque je fus accosté par un habitant du quartier.

— Un habitant du quartier ?

— Oui, un vieillard à cheveux blancs ; figure respectable, vêtu proprement et l'air honnête. — Monsieur cherche un logement ? me dit-il. — Que vous importe ? répondis-je avec un peu d'humeur. — C'est que, reprit-il doucement,

j'ai deux pavillons à louer, et peut-être conviendraient-ils à Monsieur... Deux pavillons, juste ce qu'il nous fallait. Aussi, changeai-je de ton à l'instant. — Ah ! vous avez deux pavillons, lui dis-je, et comment sont-ils? — Fort convenables. — Et le prix ? — A rien. — Mais encore ? — On arrangera Monsieur. — De quel côté? — A deux pas d'ici. — Peut-on les voir? — J'y vais conduire Monsieur. — Et à quel titre? — J'en suis le concierge... Tout cela, mes amis, fut l'affaire de quelques secondes, tant les questions se pressaient. J'étais comme sur un gril. Deux pavillons ! l'objet de mes rêves. Il y avait bien encore un renseignement que j'aurais voulu demander, mais je n'osais pas, devant cet homme, en afficher la prétention. Il me semblait que je gâterais les choses, et je comprimais mon désir, tout violent qu'il fût. Cependant le concierge me guidait, nous marchions côte à côte, quand il s'arrêta devant une grille charmante, avec des fers de lance dorés, au-dessus desquels on apercevait du feuillage et quelques arbustes en fleur. — Il y a donc un jardin? lui dis-je. — Il y a un jardin. Mon cœur bondit de joie ; c'était là mon vœu secret. Pour un rien j'aurais embrassé cet homme ! Deux pavillons et un jardin ! Un assortiment complet, ma chimère, en un mot! Jugez de ce que j'éprouvais.

— Et puis ? dit Thérèse, qui prenait goût à ce récit.

— Nous entrâmes. Figurez-vous un endroit sortant de la main des fées. Nous l'aurions arrangé nous-mêmes, qu'il ne serait pas davantage à notre gré. D'abord deux pavillons, et quels pavillons ! Trois pièces en haut et quatre en bas, un rez-de-chaussée et un étage, rien de plus. Tous deux pareils ; on les dirait jetés dans le même moule. Mêmes papiers, mêmes ornements ; on peut prendre celui de droite, on peut prendre celui de gauche, c'est exactement semblable, presque copié.

— Et les distributions? dit Thérèse.

— Parfaites, reprit Daniel, vous verrez cela ; je veux

vous laisser le plaisir de la surprise. De l'eau à profusion, à tous les étages ; il n'y a qu'à tourner des robinets. Et les deux jardins ! car il y en a deux, Mathias, un pour vous et un pour nous. Seulement ils n'en font qu'un au besoin ; une simple charmille les sépare et plusieurs communications y sont ménagées. C'est-à-dire que nous aurions commandé tous ces détails, qu'ils ne seraient pas autrement. N'est-ce pas, Thérèse ?

— C'est merveilleux ! répondit-elle.

— Oui, merveilleux ! ajouta Mathias ; mais plus c'est merveilleux, moins c'est à notre portée. On doit en demander un prix fou.

— C'était ma crainte, dit Daniel, et, dès le premier coup d'œil, je pensai qu'il y aurait au bout de tout cela un quart d'heure de Rabelais : je pris les devants : — Assez, dis-je au concierge, en gagnant la porte d'entrée. — Mais Monsieur n'a pas tout vu, répondit-il avec une politesse exquise. — C'est tout comme ; j'ai peur que les conditions ne puissent pas m'aller. — Pourquoi cela ? — On doit tenir trop haut. — Nais non. — Eh bien ! à quel prix ? dis-je, en le mettant au pied du mur. La question était précise ; il n'y avait pas moyen d'y échapper. Du chiffre qu'il fixerait, allait dépendre la suite de cette affaire.

— Et quel a été ce chiffre ? dit Mathias.

— J'en suis encore à le savoir, répondit Daniel.

— Et tu as persisté ?

— Sans doute.

— Et tu crois le marché possible ?

— Plus que jamais.

— Il faut que tu sois bien naïf. Des gens qui se taisent !

— N'importe.

— Qui font les renchéris !

— Pas tant que tu le crois. Écoute-moi jusqu'au bout, et vous aussi, madame Mathias. Voici le point délicat.

— Nous sommes tout oreilles, dit Thérèse.

— Quand j'eus posé la question d'une manière aussi

nette, poursuivit Daniel, le concierge eut un moment d'hésitation. — Votre prix ? dis-je en insistant. — Monsieur, me répondit-il, je ne suis point autorisé à en fixer un, et, à parler franchement, je ne sais pas ce qu'on en demande. — A qui faut-il s'adresser, alors? — A l'intendant de madame la marquise. — Ah! il y a une marquise? — Oui, Monsieur, c'est à elle tout ceci, ces jardins, ces pavillons, l'hôtel qui fait face, une partie du quartier. — Eh bien ! mon ami, lui dis-je, vous voyez que j'avais raison de ne point insister : une marquise! Les pavillons d'une marquise! Ce doit être trop cher pour de simples bourgeois comme nous. Adieu donc, et aux regrets de vous avoir dérangé si longtemps. Là-dessus je pris de nouveau le chemin de la porte, bien convaincu que je n'avais fait qu'un rêve et que je ne porterais jamais mon bonnet de nuit dans l'un de ces pavillons.

— A la bonne heure ! voilà que le jugement te revient.

— Attends, nous ne sommes pas au bout. Mon deuil une fois fait, j'allais franchir la grille lorsque l'obstiné vieillard me retint. — Monsieur a tort de se rebuter, me dit-il. — Bah! et pourquoi cela ? — C'est que Monsieur conviendrait sûrement à madame la marquise. — Vous croyez? mais ce qui lui conviendra moins, c'est le prix que nous voulons y mettre. — L'obstacle ne serait pas là. — Vraiment ! — Madame ne tient pas à l'argent. — C'est du nouveau. — Elle ne tient qu'au choix du monde. — Expliquez-vous alors, dis-je, en refermant la grille et en rentrant dans le jardin. — Voici, Monsieur, ajouta cet homme : en quelques mots vous me comprendrez. Madame la marquise a fait construire ces deux pavillons, afin d'animer un peu le quartier; ce n'est point une spéculation de sa part, c'est une mesure de précaution ; elle cherche à s'entourer plus qu'elle ne l'était. Mais à se donner des locataires et des voisins, elle veut être sûre de ce qu'ils sont. Il lui faut des gens tranquilles, de bonne conduite et de bonnes mœurs. C'est tout ce qu'elle demande. Quant à la question d'inté-

rêt, elle ne s'y arrête pas. — Et vous pensez que nous lui agréerions? — J'en ai la confiance. — Sur quoi jugez-vous cela? — Dame, Monsieur, sur la physionomie ; la vôtre prévient.

A ce détail de son récit, Daniel ne put contenir un éclat de rire.

— Voyez-vous la chance, dit-il; être accepté sur sa mine. Et puis, soutiens encore, Mathias, qu'un teint fleuri est de mauvais goût! Ce n'est pas toi qui aurais emporté les pavillons d'assaut et à première vue.

— Mauvais plaisant! Et qu'as-tu décidé avec cet agent?

— J'ai pris jour et heure pour aller lui rendre visite; mais cette fois au grand complet, en famille, et dans nos plus majestueux atours. C'est d'accord. Il ne m'a pas tout dit, le sournois; mais je suis convaincu que, des croisées de son hôtel, et sans être aperçue du dehors, madame la marquise va passer la revue de son personnel de locataires. Que nous importe, si elle nous traite en amis et si le marché nous convient? Modestie à part, nous supportons bien l'examen.

— Et quel est le jour?

— Demain.

— L'heure?

— Entre quatre et cinq de l'après-midi. Il y aura du soleil, et les eaux joueront.

— Toujours des extravagances! Pas plus de cervelle qu'à dix-huit ans!

— C'est dans l'intérêt de ma santé; plus je ris, mieux je me porte. Mais toi, Mathias, soigne ta tenue pour demain; de l'aisance, du naturel et surtout point d'airs renfrognés; ne va pas gâter nos affaires.

— Tu t'amuses à mes frais, Daniel.

— Pas le moins du monde; c'est nous qui allons nous amuser aux frais de madame la marquise. Deux heures de comédie, et c'est enlevé. Ah! elle veut des gens tranquilles; eh bien! on lui en servira. Ça en vaut la peine. Deux

pavillons délicieux ! Deux jardins charmants ! Et des parquets partout ! Et de l'eau à tous les étages ! J'en ferai une maladie, si l'objet m'échappe des mains.

— Il faut s'y attendre.

— Jamais ! et tâche de ne pas broyer de noir ; cet exercice porte malheur. Après tout, de quoi s'agit-il ? De remporter un prix de vertu : nous sommes en fonds pour cela.

Le lendemain, tout se prépara, au sein des deux familles, pour l'expédition à laquelle s'attachait un si vif intérêt. Régine avait pris goût au projet de son mari, et, afin d'en assurer le succès, elle s'était mise en frais de toilette. Thérèse avait des airs radieux, comme on en a lorsque l'on touche à l'objet de ses désirs ; Mathias, lui-même, s'était composé une physionomie assortie à la circonstance. Quant à Daniel, le désir de réussir l'avait jeté dans les excès. Non-seulement il avait revêtu ses plus beaux habits, mais il s'était chargé d'accessoires qui n'étaient pas d'un goût très-pur et qui péchaient encore plus par la quantité : des boutons de chemise, des breloques, des chaînes, des bagues aux doigts. Afin de mieux éblouir les gens, il portait sur lui toutes ses richesses.

Mais ce qu'il fallait admirer, c'était Blanche. Elle arrivait à cet âge où la nature répand ses trésors à pleines mains et touche la femme d'un souffle mystérieux. Ses traits, en se développant, avaient pris plus de régularité sans rien perdre de leur charme ; son regard commandait et captivait ; ses lèvres auraient eu une expression trop fière sans le sourire dont elles étaient animées. Rien de comparable aux reflets de ses cheveux et à l'éclat de son teint. Chacun de ses mouvements recélait une grâce, et, quand elle marchait, elle laissait comme un sillon de lumière sur son chemin.

Ce jour-là surtout, l'effet qu'elle produisait frappa tous les yeux. En l'honneur de l'événement et pour qu'elle fût à l'unisson du reste de la famille, on lui avait mis une robe et un chapeau que la couturière et la modiste venaient

d'apporter. Si brillant que fût son costume, elle le relevait encore par la manière dont elle le portait. Daniel s'extasiait et ne pouvait se lasser de la regarder :

— Régine, disait-il à sa femme, mais vois donc cette Blanche, vois donc cette Blanche ! Quels airs elle vous a ! Quel port ! Quelle taille ! comme ça se forme ! comme ça se cambre ! c'est à en rester stupéfait.

— Pas si haut, Daniel, la jeune fille peut t'entendre.

— Ma foi ! c'est lâché ; la vérité l'emporte. Si je ne lui dis pas, le diable le lui dira. Le fait est qu'elle devient une merveille. Sa beauté grandit comme le jour au printemps.

On partit là-dessus, et, une demi-heure après, on frappait à la porte des deux pavillons sur lesquels Daniel avait jeté son dévolu. Evidemment la compagnie était attendue, et à l'intérieur tout le monde était sur pied. Il semblait même qu'on avait, depuis la veille, ajouté quelque chose à l'arrangement des lieux, afin d'en accroître la séduction. Les allées du jardin portaient les traces du râteau ; les gerbes de fleurs avaient été renouvelées, les gazons étaient peignés avec soin. Même sans ces prestiges, l'effet eût été grand sur les visiteurs. Daniel n'avait exagéré ni les agréments du local ni les convenances qu'il offrait. Régine avait trop de dignité pour en paraître émue ; elle était d'ailleurs défendue contre ces surprises par ses souvenirs des châteaux anglais ; quant à Mathias, il était de ceux qui envient et non de ceux qui admirent. Thérèse seule se livrait sans réserve à ses sentiments et y associait l'objet de son idée fixe.

— Vivre ici avec Blanche, disait-elle, quel bonheur !

De son côté, la jeune fille se promenait dans ce jardin comme dans un domaine familier ; ce luxe lui plaisait sans l'étonner ; elle en jouissait sans embarras ni malaise.

Cependant le concierge prenait à tâche de faire aux deux familles les honneurs de la maison. Il les conduisit

du haut en bas des pavillons, et n'oublia aucun détail ; la résidence gagnait à être connue. On n'y avait rien négligé de ce qui peut rendre la vie aisée et douce. Le vieillard faisait tout valoir et en même temps il jetait sans affectation un regard sur les personnes, recueillait les propos et exerçait une sorte d'enquête préalable qui devait être décisive dans la conclusion du marché. C'est le cas de tous les concierges ; seulement ici l'intention était plus évidente et l'examen plus marqué.

Enfin, quand la visite fut achevée et qu'il ne resta plus rien à connaître ni du local, ni des dépendances, on se retrouva au point du départ, c'est-à-dire dans le jardin et devant l'un des deux perrons. C'était le moment d'ouvrir les négociations ; Daniel s'en chargea.

— Maintenant, dit-il, que faut-il faire ? Avec qui traiter ? Est-ce avec vous ?

— Non, Monsieur, dit le concierge.

— Avec qui, alors ?

— Je l'ai dit hier à Monsieur : avec l'intendant.

— Quel intendant ?

— L'intendant de madame la marquise.

— Très-bien. Et peut-on le voir, cet intendant ?

— On le peut, Monsieur.

— Quand cela ?

— Tout de suite. Il est prévenu et il attend Monsieur.

— Et où loge-t-il ?

— A deux pas d'ici ; dans l'hôtel dont Monsieur aperçoit les croisées.

— Par où s'y rend-on ?

— Il y a une communication intérieure ; si Monsieur veut, je vais le guider.

— Volontiers. Ces dames peuvent attendre ici, n'est-ce pas ?

— Certainement, Monsieur.

— Eh bien ! allons.

— A vos ordres, Monsieur. Voici des chaises, ajouta le vieillard, poli jusqu'au bout.

Il s'éloigna avec Daniel.

A l'extrémité des deux petits jardins et dans la perspective, on apercevait les croisées de l'hôtel vers lequel le concierge se dirigeait. C'était un édifice sévère et qui ressemblait à un cloître par l'aspect et les dehors. Point de bruit, ni de mouvement ; le silence seul y régnait. Pourtant, il y avait des hôtes et assez opulents pour y vivre sur un grand pied. La marquise de Breuil l'occupait avec sa famille, et il est temps de lui donner la place qui lui appartient dans le cours de ce récit.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

I

L'HOTEL DE BREUIL.

La marquise de Breuil, à qui appartenait cet hôtel, se rattachait par le nom et par la naissance aux grandes familles de notre pays. Elle était du sang des Mercy et s'était alliée aux de Breuil, deux maisons considérables, et qui avaient fourni à l'État des personnages distingués par leurs services. Du côté des Mercy, l'épée dominait; du côté des de Breuil, la diplomatie; les Mercy comptaient plusieurs généraux; les de Breuil deux ambassadeurs, outre le dernier marquis, dont les missions en Orient avaient fait quelque bruit. Les deux maisons n'avaient d'ailleurs que ce trait de commun : pour le reste elles différaient. Les Mercy étaient d'un vieux sang, rebelle à tout élément nouveau; dans la lutte pour les priviléges de race, ils avaient désarmé après les autres, en se réservant de recommencer la partie dès que l'occasion s'en présenterait. Cette occasion, ils l'attendaient toujours, et jusque-là ils se tenaient à l'écart des dynasties et des gouvernements. Les de Breuil ne le prenaient pas de si haut : ils n'avaient ni ces rancunes opiniâtres, ni ces scrupules enracinés; volontiers, ils mettaient leurs convictions au service de leurs intérêts et figuraient parmi les adorateurs des soleils qui se lèvent.

La marquise était une Mercy et resta une Mercy, même quand elle eut changé de nom. Elle accepta la main du marquis, mais en déclinant les honneurs et les engagements de la vie publique. Son mariage fut, à tout prendre, un assez triste marché : âges, caractères, goûts, rien n'y était assorti. Elle avait quinze ans et le marquis près de cinquante, au moment où il eut lieu, et la nécessité y présida plus que le penchant. Berthe était le dernier rejeton d'une nombreuse famille; et ruinés par l'émigration, les Mercy n'avaient pas rétabli leur fortune, en vivant repliés sur eux-mêmes ou dans leur cercle de mécontents. Ils n'avaient maintenu leur dignité qu'au détriment de leur position. Aussi, quand il s'agit d'établir leurs enfants, fallut-il se montrer accommodants pour les choix, et entre les inconvénients accepter les moindres. Un de Breuil se présenta. Pour le nom, le rang et les biens, c'était un parti avantageux ; on ferma les yeux sur le reste. On lui donna Berthe, et, à vrai dire, elle y consentit sans difficulté.

Les premières années de cette union se passèrent sans que rien en altérât la tranquillité. Berthe devint mère et eut un fils, Roger de Breuil, dont le monde parisien a gardé le souvenir, et qui y brilla comme un météore. Cet événement remplit l'âme de la marquise d'un sentiment nouveau et en combla les vides, s'il en existait. Désormais elle fut toute à son enfant et parut comme absorbée dans l'accomplissement de cette tâche. Puis d'autres compensations lui étaient échues et elle en sentait le prix. La fortune du marquis mettait leur maison sur le pied des existences les plus opulentes. Tout ce que l'argent peut procurer de distractions, tout ce que le luxe peut donner de plaisirs, elle en jouissait. Son hôtel était des plus beaux que l'on pût voir, et elle y régnait en souveraine ; son ameublement était cité ; personne n'allait au bois dans de plus brillants équipages. Ce sont là des détails auxquels une femme, si sensée qu'elle soit, n'est jamais indifférente, et, à défaut d'une tendresse bien vive, Berthe trouvait dans son cœur

deux sentiments qui lui parlaient en faveur de son mari : la reconnaissance et le devoir.

Tout eût marché ainsi et avec une harmonie au moins apparente, si le marquis n'avait rencontré dans ses fonctions mêmes un obstacle à un bonheur régulier. Il appartenait à la diplomatie et était, à ce titre, soumis à de certains assujettissements. A Paris, il fallait se montrer à la cour, y parler à propos, sourire avec grâce, donner des leçons de maintien aux parvenus, leur montrer comment on saluait dans l'ancien temps et d'après les formes consacrées. Ce n'est pas tout : sur un mot du souverain ou du ministre, il fallait commander des chevaux, quitter l'hôtel où la vie était si douce et le service si bien fait, courir les grands chemins, supporter les misères de la vie d'auberge et les tracas d'un déplacement, tout cela pour gagner une résidence lointaine et y donner le spectacle des mêmes sourires, des mêmes saluts, des mêmes compliments, renouvelés du grand siècle et conformes aux plus strictes traditions. Tel était le rôle ordinaire du marquis; tels étaient ses devoirs d'état : savoir courir la poste et se prodiguer en courbettes; la diplomatie n'a pas d'autres secrets.

Dès le premier jour, Berthe avait déclaré qu'elle resterait complétement étrangère à un art si savant ; elle entendait épouser l'homme et non la fonction. D'un côté, jamais elle ne paraîtrait à la cour; ce n'était point la place d'une Mercy. Tant que les Mercy s'abstiendraient, elle s'abstiendrait; le sang l'exigeait; il parlait plus haut que les alliances. C'était un titre de famille; elle en était fière, elle y tenait; l'exil et la misère l'avaient rendu sacré. Elle ne mettrait donc pas les pieds à la cour : elle n'y accompagnerait pas le marquis; libre aux de Breuil de passer sur cette déchéance; pour sa part, elle n'y consentirait jamais. D'un autre côté, voyager de résidence en résidence ne lui convenait pas mieux. Elle ne se sentait pas d'humeur à changer de gîte tous les six mois et à promener ses cartons de modes de Stuttgard à Munich ou de Vienne à Berlin. Là

dessus elle s'expliqua nettement et ne laissa point de prise à l'équivoque. Pendant que le marquis irait, au gré de la politique et à la garde de Dieu, accomplir ses missions dans l'un ou l'autre hémisphère, elle resterait à Paris et ne bougerait pas de son hôtel, y veillerait à l'éducation de son fils, qu'on ne pouvait décemment pas vouer à une existence errante, verrait exclusivement son monde et ne frayerait qu'avec les siens, tiendrait enfin en interdit cette foule de gens sortis de terre comme des escargots après l'orage, et qui avaient la prétention de s'imposer et de marcher de pair avec les personnes qualifiées.

Telles furent les conditions de Berthe et les termes dont elle se servit pour les signifier à M. de Breuil. Dès lors ce fut chose arrêtée entre eux et religieusement observée. Jamais le marquis n'invita sa femme à le suivre; jamais non plus elle ne lui demanda de l'emmener : chacun resta dans ses limites et sur son terrain.

Au début pourtant, ces séparations, commandées par le service de l'État, ne se prolongeaient pas outre mesure; rarement elles duraient plus de six mois. Investi de missions de confiance, M. de Breuil était souvent rappelé à Paris, où il donnait de vive voix les renseignements confidentiels et les avis d'une nature délicate. Quand cette circonstance tardait à se présenter, il demandait un congé et reparaissait pour quelques semaines, puis se mettait en route de nouveau, quand les affaires l'exigeaient. C'étaient des allées et des venues sans fin et une vie comparable à celle d'un nomade des déserts. Le marquis, à proprement parler, ne résidait nulle part, il campait; il n'était pas de grande ville en Europe où il n'eût mis les pieds et laissé un souvenir. Le climat, les mœurs, le régime, peu lui importait, pourvu qu'il eût l'occasion d'échanger quelques notes et d'écrire quelques dépêches. Il aimait la diplomatie pour elle-même, et, illusion bien rare pour un homme du métier, il y croyait.

Ce beau zèle porta ses fruits; M. de Breuil parvint au

plus haut grade que son ambition pût rêver. Un jour qu'il sortait d'une audience aux Tuileries, il arriva chez sa femme, l'air radieux, et avec les allures d'un conquérant.

— Madame la marquise, dit-il, félicitez-moi, je vous prie.

— Je le veux bien, Monsieur le marquis, répondit-elle ; et de quoi, s'il vous plaît ?

— Je sors de chez le roi, il y a un quart d'heure à peine, à l'instant.

— N'est-ce pas là une grande nouveauté ?

— Plus grande que vous ne le croyez, Madame la marquise.

— L'honneur n'est pourtant pas rare, et vous devez y être accoutumé, Monsieur le marquis.

— Attendez, je ne suis point au bout.

— Alors, achevez, de grâce.

— Je sors donc de chez le roi, et n'en sors pas comme j'y suis entré.

— Quelle énigme !

— Vous allez en connaître le mot : je n'étais que ministre plénipotentiaire, et me voici ambassadeur.

— Ambassadeur ! dit la marquise, ne pouvant se défendre d'un mouvement de surprise, tant le mot résonne bien.

— Ambassadeur ! répéta le marquis avec orgueil ; ce titre couronne ma carrière ; il est le fruit de quarante ans d'efforts. Les de Breuil auront un troisième ambassadeur dans leur maison et ce sera pour Roger un motif de plus d'entrer dans la diplomatie. Sa place y est marquée ; le roi lui-même a daigné m'en faire l'observation.

— C'est beaucoup de prévoyance ; un enfant de dix ans !

— Eh ! mon Dieu ! Le temps court si vite ! il est bon de voir les choses d'un peu loin.

— Soit, Monsieur le marquis ; mais revenons à vous. Il me semble que vous oubliez le plus essentiel. Une ambassade, et laquelle ? Ne sont-elles pas toutes remplies ?

— Aussi s'agit-il d'une création nouvelle, et qui est destinée à marquer. Voici le fait : Nous n'occupons pas en Perse le rang qui convient à un État comme le nôtre. La Russie et l'Angleterre s'y disputent le terrain ; cela se conçoit : elles sont limitrophes. Nous n'avons pas le même intérêt, c'est vrai ; mais la question de dignité domine. On y envoie donc une ambassade, et c'est sur moi que le roi a jeté les yeux. Il est temps que nous prenions en Perse la situation qui nous appartient. J'y ferai de mon mieux.

— Et vous y réussirez, Monsieur le marquis.

— Maintenant encore un mot, et j'ai fini. Je vais dans un pays éloigné : qui sait si je reverrai jamais celui-ci ?

— Quelle supposition ! chassez donc ces mauvaises idées.

— Chassons plutôt les illusions. L'âge arrive, je le sens ; me voici bientôt à la soixantaine.

— Qu'importe, si votre santé reste ce qu'elle est ?

— Tout a une fin, marquise, et il est sage de le prévoir. J'entreprends un long voyage ; je vais vivre dans un climat nouveau ; ces expériences ne se font pas sans quelque risque. J'ai donc voulu mettre tout en règle, afin qu'un événement ne vous prît point au dépourvu. Mes dispositions sont prises.

— Ne parlons pas de cela, Monsieur le marquis ; vous me reviendrez, j'en suis assurée. La Perse n'est pas si loin, et y a-t-il aujourd'hui un pays qui soit loin ?

— Quoi qu'il arrive, Madame la marquise, les choses sont en ordre ; mon notaire y a pourvu. Je partirai plus tranquille en y songeant.

Tels furent les adieux du marquis ; peu de jours après, il quittait la France et se dirigeait vers l'Orient avec le personnel de son ambassade. La mission fut longue et eut quelque éclat ; l'Angleterre ne la prit pas en bonne part, et la Russie l'envisagea d'un œil jaloux. A aucune époque Téhéran n'avait reçu dans ses murs des Français qui entendissent mieux la politique des cours d'Asie : ils répan-

daient l'or et les cadeaux à pleines mains, gagnaient les familiers du palais impérial et subornaient jusqu'aux eunuques. Ce fut un déluge de largesses; il est vrai que le budget s'en ressentit; jamais on ne lui avait imposé de si rudes saignées. N'importe, le but fut atteint; le marquis eut un triomphe complet. Il rendit à la France le rang qui doit lui appartenir en Perse; quand on tient à ces choses-là, il est nécessaire d'y mettre le prix.

Toujours est-il que la marquise resta à Paris et presque à l'état de veuve pendant que son mari remplissait l'Orient du bruit de son nom. Elle avait vingt-six ans alors, de la beauté, de la fortune, de la naissance, tous les avantages que le monde apprécie, ceux que la nature dispense et ceux que donne la position. Comment usa-t-elle de sa liberté? La chronique du monde se tait là-dessus; la marquise était de ces femmes qui ne lui fournissent point d'aliment et mettent les langues les plus venimeuses au défi.

Cependant il y eut dans sa vie un moment et comme une éclipse; mais ce fut de si courte durée, et suivi de tels retours, que les personnes de son intimité purent seules en recevoir une impression, bien vite effacée. Voici ce qui se passa :

II

LE TOURBILLON.

Durant le premier hiver qui suivit le départ de l'ambassadeur, les salons de l'hôtel de Breuil furent ouverts à la grande société de Paris. La marquise était difficile en fait de relations; elle ne voulut pas de compagnie mêlée, choisit ses invités un à un, et sut se tenir en garde contre les surprises. Il ne vint donc chez elle que l'élite du monde, des gens qui se valaient et pouvaient se rencontrer sans déroger. De là, un abandon de bon goût et une certaine familiarité dans ces réunions, où la qualité l'emportait sur

le nombre. On y chantait, on y dansait, on y étudiait des proverbes. Être admis dans cette maison était presque un titre ; on s'en prévalait au dehors, et il y eut plus d'une négociation engagée pour obtenir cet honneur.

La marquise était l'âme de ces soirées ; on eût dit pourtant, à la voir, qu'elle n'y figurait qu'à titre d'invitée, tant elle mettait de soin à s'effacer. Tout marchait sans effort, sans embarras, et comme si la baguette d'une fée eût touché chaque chose. Les gens avaient leur consigne et n'en sortaient pas; rien qui n'arrivât en son temps et ne fût ce qu'il devait être ; il régnait dans tout cela une sorte de courant naturel dont on ne pouvait dévier, et qui entraînait bon gré mal gré. C'était l'art suprême que de conduire cet ensemble et ces détails sans avoir l'air d'y mettre la main, et de jouir de la fête, non en maîtresse de maison, mais avec l'aisance et l'étonnement d'une personne qui y serait étrangère.

Dans la foule qui fréquentait ses salons, la marquise ne distinguait pas et ne paraissait pas avoir de préférence. Cependant, vers la fin de l'hiver, il y eut, dans le monde qui l'entourait, un moment de vogue pour le chevalier Octave de Marseillan, cadet d'une grande maison, et qui avait tout pour lui : figure, tournure, esprit, bravoure, ce qu'il faut pour tourner la tête aux femmes et s'en faire adorer. Octave n'était, d'ailleurs, ni un cœur vide, comme on en voit tant dans les salons, ni un cerveau léger, ce qui en est la monnaie courante. Il passait pour un caractère sérieux et réfléchi. Sa place n'était pas dans ce monde d'oisifs; le hasard l'y avait conduit, et il ne devait pas y faire un long séjour. D'autres devoirs l'appelaient sur un théâtre plus digne de lui, et il eût rougi de donner trop de temps à des amusements frivoles.

Octave appartenait à l'armée; il servait dans l'un de ces corps dont nos conquêtes en Afrique ont amené la création et qui répondent aux besoins du climat et d'une guerre d'embuscades. Rien de plus pittoresque que son costume, et

personne ne le portait avec plus de grâce. Et ce n'était pas seulement un officier brillant, c'était encore un excellent et intrépide militaire. Quoique bien jeune, il avait des états de service dont un vieux soldat aurait pu être fier; on citait de lui des faits d'armes, des traits de dévouement qui honoraient sa carrière. Dans l'armée, personne ne s'y trompait; il y avait dans ce jeune officier l'étoffe d'un général; avant peu et si une balle arabe ne l'arrêtait pas en chemin, il arriverait aux épaulettes à la double étoile. Une action d'éclat l'y conduirait infailliblement. C'était l'horoscope de ses camarades et il n'en est point de plus sûr; on n'est bien jugé que par ses pairs et par ceux qui vous voient à l'œuvre.

Si Octave se trouvait alors à Paris et lancé plus qu'il ne l'eût voulu, ce n'était ni par goût, ni volontairement. Libre de choisir, il eût préféré la vie du camp, et, au lieu de se montrer assidu chez la marquise de Breuil, il eût poussé son cheval sur les pentes de l'Atlas et forcé quelque tribu insurgée à demander grâce. Mais des affaires de famille l'avaient arraché à son régiment, et il en avait encore pour quelques semaines avant de les avoir terminées. De là sa présence dans les salons du faubourg Saint-Germain. Il n'y figura qu'en passant et comme un de ces astres irréguliers qui traversent l'orbite d'une planète. Il n'était là qu'entre deux combats, entre le coup de sabre de la veille et celui du lendemain, entre une expédition vers les oasis ou une attaque des villages de la Kabylie.

Si courte que fût cette apparition, elle marqua pourtant et laissa des souvenirs. Longtemps après qu'Octave de Marseillan eut quitté l'asphalte des boulevards pour les escarpements du Djurdjura ou les rochers des Portes-de-Fer, il fut question de lui dans les entretiens d'un certain monde et du monde le plus élégant. C'est surtout par les comparaisons qu'il survécut à l'absence. Plus d'une fois, dans l'angle d'un salon, s'échangèrent des paroles analogues à celles-ci :

— Comment le trouvez-vous, ma chère?

— Qui ça? ce jeune homme blond?

— Oui, ma belle.

— Il a un faux air d'Octave de Marseillan; mais quelle différence!

Ou bien encore, comme variante :

— Ça ne vaut pas Octave de Marseillan.

Ou bien :

— Il n'y a qu'Octave de Marseillan qui m'ait produit plus d'effet.

Voilà quelles impressions avait laissées notre officier d'Afrique, et elles donnent la mesure du prestige qu'il exerçait.

Cependant, au milieu de l'engouement général, la marquise restait maîtresse d'elle-même et conservait sa froideur accoutumée. Dans cette société frondeuse et disposée au blâme, elle avait tenu à se faire une position au-dessus de toute atteinte; aussi la médisance eût-elle vainement essayé de mordre sur un intérieur aussi régulier. Personne ne s'observait avec plus de soin; personne n'apportait une plus grande réserve dans ses actes. Berthe savait qu'aux accusations du monde le moindre prétexte suffit, et elle se gardait comme on se garde à la guerre, avec un certain appareil et des précautions poussées à l'extrême. Hors de certaines heures, connues de tous, et où elle était accessible à tous, sa porte était invariablement fermée; il n'y avait à cette consigne ni exception, ni dérogation.

Il y eut néanmoins un moment bien court, bien rapide, bien fugitif, où cette prudence parut être en défaut et se relâcher de ses rigueurs. Non pas que le gros des témoins en pût être frappé, ni que les signes en fussent bien apparents, mais des yeux exercés ne pouvaient s'y méprendre. La marquise cessa d'être conforme à elle-même, elle parut s'oublier et déroger, pendant les trois semaines qui précédèrent le départ d'Octave de Marseillan. Son hôtel fut alors le siége de fêtes qui se multipliaient à l'infini; on

y vivait comme dans un tourbillon. C'étaient des bals, des concerts, des soirées qu'animaient et remplissaient des artistes en crédit. On y jouait des proverbes, des comédies même, et, au moyen des répétitions ordinaires et extraordinaires, on ne se quittait presque pas. C'était une sorte de vie en commun, bien nouvelle pour l'hôtel, et qui tranchait sur son régime accoutumé.

Ce n'est pas tout : d'autres changements suivirent celui-là et contribuèrent à en aggraver le caractère. Ordinairement la marquise se mettait avec la plus grande simplicité ; à peine songeait-elle à sa toilette, et seulement pour la rendre modeste au point de désarmer toutes les jalousies. Dans la période dont nous parlons, elle passa à l'autre excès. Sous prétexte de donner l'exemple à ses invités, elle changea de robe chaque jour, se fit faire des costumes de fantaisie, se para de ses bijoux que jamais elle ne portait, se livra enfin à des apprêts extraordinaires et bien inusités. Peu de personnes le remarquèrent; l'élan était donné, il fallait le suivre, et à peine avait-on le temps de songer à soi. Mais il n'y en eut pas moins là un moment précis et très-caractérisé, une sorte de révolution morale qui ne se rattachait à rien dans le passé et ne devait pas avoir un long avenir.

Dès le lendemain du départ d'Octave, cette féerie cessa : plus de fêtes, plus de soirées, plus de violons. L'hôtel de Breuil retomba dans le silence; même on eût dit que ce silence était plus profond qu'autrefois, comme on trouve les ténèbres plus épaisses après les éblouissements d'un feu d'artifice et les gerbes du bouquet final.

III

LA RETRAITE.

A partir de ce moment il n'y eut plus, dans la vie de la marquise, rien de bruyant ni de mondain. Aux réceptions animées succéda le séquestre le plus absolu. Madame de Breuil semblait vouloir expier une effervescence passagère; elle ne se montrait plus nulle part, et se tenait à l'écart de ses connaissances les plus intimes. Dans le public, on commençait à en jaser lorsque le fait s'expliqua, et passa de bouche en bouche avec une prodigieuse rapidité. La marquise tournait à la dévotion et se retirait entièrement du monde.

Berthe n'avait jamais manqué de piété; c'était pour elle à la fois un besoin naturel et une tradition de famille. Contre les dangers auxquels exposent des mariages peu assortis, sa piété avait été son bouclier le plus sûr. Mais cette piété, si sincère et si vive qu'elle fût, n'excluait pas un peu de tolérance et comportait quelques accommodements. La charité y entrait dans une dose suffisante et la tempérait. Ainsi la marquise conciliait, avec les distractions du monde, l'exercice de ses devoirs religieux; elle n'admettait pas qu'un plaisir honnête fût incompatible avec l'œuvre du salut; que la musique, ce charme de l'oreille, la danse, cette grâce du corps, fussent autant de piéges dont il fallût se défier et que l'esprit de ténèbres tend aux âmes faibles afin de les pervertir. Telle était sa piété: un sentiment profond, vrai, exempt d'affectation et d'aigreur, point exclusif, point ombrageux et ne cherchant pas à s'exercer au delà du domaine de la conscience.

Quand elle eut mis entre elle et le monde une barrière que désormais elle ne devait plus franchir, cette piété changea de caractère et sortit de ses limites. Plus de con-

cessions, plus de tolérance, plus d'accommodement. Ce fut une piété toute d'une pièce, n'excusant rien, ne pardonnant rien. Il faut être juste ; la marquise se montra d'abord et surtout rigoureuse pour elle-même. Jeune et faite pour plaire, elle se sevra des plaisirs, même les plus innocents, et fit régner dans sa maison une règle aussi austère que celle d'un cloître. Point d'abstinences dont elle s'exemptât, point de pratiques dont elle s'affranchît ; elle n'avait point de cesse qu'elle n'eût poussé les choses aussi loin qu'elles pouvaient aller. A ce prix seulement, elle vivait en paix avec elle-même et parvenait à dompter les scrupules dont elle était assaillie. Jamais casuiste n'y mit plus de rigueur et ne donna aux esprits mondains un spectacle plus édifiant.

Jusque-là c'était bien ; c'était assez pour madame de Breuil qui n'avait pas charge d'âmes. Elle ne le crut pas ; elle trouva ce lot trop réduit et eut des ambitions plus grandes. Cette perfection à laquelle elle aspirait, elle voulut l'imposer à autrui et se montra sans pitié pour les faiblesses du prochain. Ses lèvres ne s'ouvraient pas pour la prière seulement ; le blâme en sortait aussi et quelquefois l'anathème. Elle essaya de ramener au bercail, de gré ou de force, les brebis qui s'en échappaient ; et quand la persuasion n'y suffit pas, elle usa du sarcasme, se prit à médire à la plus grande gloire de Dieu, et décria ceux qu'elle ne put convaincre. Evidemment, ce n'était plus là une piété selon l'Evangile, mais une piété qui allait plus loin que le but, et, à ce titre, répréhensible.

Une puissance réelle s'y attacha néanmoins ; la puissance ici-bas n'est qu'au prix d'un peu de terreur. Bientôt, la situation de madame de Breuil fut nettement établie : elle passa pour un des bras droits de l'Eglise. Il n'était point de bonne œuvre dont elle ne fût ; son hôtel, fermé aux réceptions tumultueuses, devint le siége d'une foule d'institutions ou d'associations charitables qu'elle créait ou qu'elle présidait. Les pauvres la bénissaient, les di-

gnitaires du clergé en parlaient avec éloges ; pour les quêtes et les sermons de charité, c'était son nom que l'on citait d'abord, et la publicité des journaux contribuait à lui donner plus de crédit encore. Dans tout cela, une part était faite à la vanité ; où ne s'en glisse-t-il pas ? Mais cette vanité portait avec elle son excuse, et, pour un petit mal, amenait un très-grand bien. L'enfance était surveillée, la vieillesse secourue, l'indigence assistée sous toutes les formes. Que de bienfaits au prix d'un péché véniel !

Telle fut la brusque métamorphose qui eut lieu dans l'existence de la marquise de Breuil, et dont on s'entretint pendant l'espace de quelques semaines. Au bout de ce temps, l'attention se porta ailleurs : Paris change volontiers d'idole. Mais il en resta, pour la marquise, une notoriété à laquelle jamais elle ne fût parvenue à un autre titre et par d'autres moyens. Son nom resta classé ; il représenta désormais la piété dans sa plus haute expression et l'austérité des principes, poussée jusqu'au rigorisme. Les années, en s'écoulant, ne firent qu'ajouter plus d'énergie à cette opinion et asseoir la réputation de madame de Breuil sur des bases inébranlables. Elles amenèrent aussi deux événements qu'il est essentiel de rapporter.

Le premier a pour héros Octave de Marseillan. Dans le cours d'une expédition vers les steppes du désert, Octave, lancé à la poursuite d'Arabes insoumis, s'était trouvé séparé du gros de sa troupe et depuis lors n'avait pas reparu. Tous les efforts tentés pour le retrouver ou pour connaître du moins son sort avaient été infructueux. On avait interrogé à ce sujet les chefs des grandes et des petites tentes, les hommes de la montagne et ceux des oasis, aucun d'eux n'avait pu donner des renseignements précis. On en était donc réduit à des conjectures et ces conjectures variaient. Les uns disaient qu'Octave, cerné par un parti d'ennemis, s'était vaillamment défendu et avait péri le sabre au poing plutôt que de se rendre. A l'appui de cette version, ils ajou-

taient que des boutons d'uniforme avaient été découverts dans un campement voisin et que ces boutons provenaient de la dépouille du malheureux officier. D'autres prétendaient, au contraire, qu'il n'était pas mort, qu'accablé par le nombre et n'ayant plus qu'un tronçon de fer à la main, il était tombé vivant entre les mains de ses adversaires et avait été emmené en captivité dans l'une de ces villes du désert où nos soldats n'avaient point pénétré. C'était là qu'il était encore, ajoutaient les auteurs de cette version, et, pour l'en tirer, il faudrait que la famille ou le gouvernement payassent une forte rançon. Tel fut le premier événement.

Le second événement ne fut pas d'un intérêt moindre. Après trois ans de séjour en Perse, le marquis de Breuil finit par comprendre qu'il y avait produit tout son effet et suffisamment relevé la France dans l'estime des populations. Notre pays avait retrouvé en Asie le rang qui lui appartient ; dès lors, l'ambassade n'avait plus d'objet. Tous les cadeaux étaient distribués et les cordons du budget se resserraient de plus en plus, nouveau et impérieux motif de battre en retraite. Puis la santé du marquis s'était altérée sous l'influence du soleil d'Orient : atteint d'une maladie épidémique, il n'en était réchappé que par miracle, et avait grand besoin de l'air natal pour aider à sa convalescence. Il quitta donc Téhéran avec les honneurs usités en pareil cas, et revint à Paris pour y recevoir les félicitations des professeurs de persan et des sociétés asiatiques.

Hélas ! il devait expier promptement de si beaux succès. Ce n'est point impunément qu'on change, à un âge avancé, de civilisation et de latitude. Ces brusques transitions de climat, ces voyages d'Europe en Asie et d'Asie en Europe, le contraste dans les régimes, les mœurs, la nourriture, avaient porté à sa constitution un dommage difficile à réparer. Ni l'art des médecins, ni les soins de sa femme, ne parvinrent à rétablir complétement sa santé. Il languit pendant quelques années encore, puni par où il avait

péché, et expiant dans son fauteuil la période agitée de sa carrière ; puis un beau jour il s'endormit du sommeil éternel, en rêvant sans doute à son ambassade de Perse, et à la mention qu'elle aurait dans l'histoire de la diplomatie contemporaine.

La marquise prit le deuil, et même, quand il fut expiré, elle resta vêtue de noir. On s'attendait à la voir contracter un second mariage, et des amis officieux essayèrent de s'en mêler ; elle repoussa ces ouvertures de façon à ce qu'elles ne se renouvelassent plus ; il fut dès lors évident qu'elle voulait rester veuve et conserver cette indépendance qui allait si bien à ses goûts et à son humeur.

IV

L'ABBÉ GERBIDEAU.

Il restait un souci à la marquise, un souci des plus sérieux : c'était l'éducation de son fils ; après ses devoirs envers Dieu, elle n'en connaissait pas de plus pressant que celui-là. Dès que Roger avait été en âge de commencer son éducation, elle l'avait confié à un homme d'Église, chargé de lui enseigner le grec et le latin, de former son caractère et ses mœurs, de l'élever comme il convenait à son nom, et surtout dans des sentiments chrétiens.

Dans ce choix d'un précepteur, la marquise eut la main heureuse. Elle prit un jeune abbé qui venait de recevoir les ordres et appartenait à une congrégation où les sujets d'élite ne manquent pas, celle des jésuites. Alors c'était du courage ; ce mot suffisait pour mettre les esprits en révolution et soulever des frémissements. Aujourd'hui ce préjugé a disparu avec beaucoup d'autres ; la génération qui arrive n'a plus de ces passions ; c'est le cours des choses. Tout s'use ici-bas, tout vieillit, tout passe, les

opinions comme les hommes ; la vie est pleine de ces retours.

Le précepteur de Roger était un de ces esprits distingués qui honorent les corporations dont ils relèvent. On le nommait l'abbé Gerbideau ; il était de bonne bourgeoisie, et ne s'était consacré à l'Église qu'à la suite d'une vocation décidée. Au séminaire, on l'avait remarqué pour la force de ses études et l'aptitude singulière qu'il apportait au travail. Personne ne le surpassa en théologie ; personne ne commenta mieux que lui les grands auteurs. Ses mœurs étaient des plus pures ; son caractère d'une douceur qui n'excluait pas la fermeté. Qu'on joigne à cela une physionomie heureuse, un accent pénétrant et persuasif, des manières aisées, un langage choisi, et l'on aura une idée des avantages que réunissait l'abbé Gerbideau. Aucun guide ne pouvait être meilleur pour Roger, à quelque point de vue qu'on envisageât les choses.

Il entra donc à l'hôtel de Breuil comme précepteur de l'enfant et y fut traité avec les égards dont il était digne. Il avait un appartement à lui et un serviteur à ses ordres, un cabinet de travail, une bibliothèque, enfin, ce qui peut rendre la vie commode et douce. Sa situation n'était pas celle d'un mercenaire, ni même d'un commensal, mais celle d'un ami, et en plus d'une circonstance d'un confident. Quoique jeune, l'abbé Gerbideau avait une maturité précoce qui commandait le respect, et des airs de bonté qui invitaient à l'abandon. Il ne gênait ni ne semblait gêné ; il avait ce maintien naturel qui est un charme dans toutes les positions, mais qui a plus de prix dans l'état ecclésiastique, où il se rencontre moins souvent qu'ailleurs. Avec lui on était à l'aise ; son habit noir ne glaçait pas, son rabat ne chassait pas la gaieté. Il se mêlait à l'entretien, quel qu'il fût, sans y paraître emprunté, et y plaçait son mot, au besoin, avec un tact et une justesse qu'il était impossible de ne point remarquer.

Sous la direction d'un pareil précepteur, Roger aurait

dû faire des progrès rapides et devenir un élève accompli. Personne n'avait, plus que l'abbé Gerbideau, les moyens de le rendre propre aux grandes carrières où sa naissance et sa fortune semblaient l'appeler. Il faut ajouter que le précepteur n'y épargna aucun soin, et qu'il s'efforça de justifier la confiance qu'on avait mise en lui. Et pourtant le succès ne répondit pas à son attente. Il y avait dans le caractère de Roger quelque chose de rebelle et d'impétueux, que ni la douceur ni la fermeté ne purent vaincre, et qui résista aux remontrances comme aux supplications. Demandait-on une chose à l'élève? à l'instant il faisait l'opposé. On l'eût dit né pour la contradiction ; il ne voulait se plier à rien ni subir aucune règle. Dès l'abord, il y eut, entre lui et les langues mortes, une incompatibilité que le temps ne fit que développer ; il ne voulait pas entendre parler du latin et envoyait le grec à tous les diables. Son seul goût était pour les exercices violents. Il prétendait qu'un gentilhomme en sait toujours assez quand il monte à cheval et peut forcer un lièvre à la course.

On devine à quelles épreuves fut mise la patience de l'abbé Gerbideau ; il fallait qu'il y eût en lui, pour supporter de tels écarts, un peu de la nature de l'ange. Chaque jour lui apportait quelque tribulation : Roger déchirait ses cahiers ou jetait ses livres au feu, manquait la prière du matin ou s'échappait quand il s'agissait d'aller à la messe. Point de châtiment qui pût le réduire ; point de considération qui pût le retenir. Il ne craignait personne, pas même sa mère ; c'était un esprit ardent, indompté, ne supportant point de frein, incapable d'application et tourné aux aventures. D'ailleurs, le corps était svelte et vigoureux, la physionomie ouverte et décidée; rien d'un diplomate, toute l'étoffe d'un soldat.

L'abbé Gerbideau lutta du mieux qu'il put contre un naturel si peu maniable ; c'était sa tâche de tous les jours et aussi son désespoir. Quoique le fiel en débordât, il vidait jusqu'au bout ce calice. Cependant, un jour, il se sentit

vaincu. Sur une observation, faite avec douceur, Roger s'était oublié; à l'insubordination, il avait ajouté des propos désobligeants. Il fallait à tout prix y mettre ordre, la dignité du précepteur n'avait que trop souffert. Mais quel châtiment infliger à un gentilhomme, et dans son propre hôtel ? Tous étaient dérisoires et inefficaces, et d'ailleurs l'abbé y répugnait ; il préféra se rendre chez la marquise et résigner ses fonctions.

— Madame, dit-il en entrant, je viens vous remercier de vos bontés, et prendre congé de vous.

En parlant ainsi, il avait l'air consterné et l'attitude d'un coupable.

— Ah ! mon Dieu ! Monsieur l'abbé, répondit madame de Breuil, que me dites-vous là ? Vous nous quitteriez ?

— Il le faut, Madame la marquise.

— Vous êtes donc mécontent de quelqu'un ici ? Serait-ce de mes gens ?

— Non, Madame.

— Serait-ce moi qui vous aurais involontairement blessé ? Parlez, que je répare mes torts.

— Vous, Madame, je n'ai que des grâces à vous rendre ! Vous me comblez et j'en suis souvent confus.

— Mais alors, pourquoi venez-vous me faire de ces peurs? Nous quitter! Ce n'est pas sérieux, Monsieur l'abbé?

— C'est très-sérieux, Madame la marquise, répondit-il avec un soupir ; très-sérieux !

— Brusquement ! à l'improviste ! Est-ce possible ? Et sans motif ?

— Il y en a un, Madame.

— Ah ! j'y suis, Monsieur l'abbé, reprit-elle, avec un geste à l'appui ; j'y suis maintenant ! Ce sera encore ce démon de Roger.

— Hélas, Madame !

— Pour un enfant ! nous quitter à cause d'un enfant C'est lui donner bien de l'importance, Monsieur l'abbé ; vous n'êtes pas raisonnable aujourd'hui.

— Je m'efforce de l'être, Madame la marquise, répondit-il avec un accent de douleur qui la frappa.

— C'est donc bien grave ? dit-elle d'un air plus réfléchi.

— Très-grave, Madame.

— Eh bien ! Monsieur l'abbé, racontez-moi cela, et puis nous aviserons ensemble. Et calmez-vous d'abord, calmez-vous : tout s'arrangera.

Il lui rendit compte de la scène qui venait de se passer, et, à mesure qu'il entrait dans les détails, la physionomie de la marquise se rembrunissait ; elle n'aurait pas cru que l'enfant pût manquer à ce point aux bienséances ; elle se sentait blessée dans son orgueil de mère, et comprenait qu'elle était tenue à d'amples réparations.

— Comme vous le disiez, Monsieur l'abbé, cela dépasse les bornes.

— N'est-ce pas, Madame la marquise ?

— Il ne faut pas qu'il y retombe ! Garder si peu de respect !

— Sa tête l'emporte toujours !

— Et vis-à-vis d'une personne qui y a tant de droits. Malheureux enfant ! Ecoutez, Monsieur l'abbé.

— Je suis à vos ordres, Madame la marquise.

— Vous allez m'envoyer Roger ; c'est moi qui me charge de le réprimander. Je veux lui dire une bonne fois qui vous êtes et comment il doit se conduire envers vous. Nous verrons si la leçon portera.

— Dieu le veuille, Madame.

— Je n'y épargnerai rien, soyez-en assuré ; ces esclandres-là ne doivent pas se reproduire.

L'abbé Gerbideau s'inclina et se disposa à se retirer.

— Je vais envoyer l'enfant, dit-il.

Madame de Breuil le retint et l'invita à se rasseoir sur un siége plus voisin du sien.

— Pas encore, reprit-elle, j'ai à causer avec vous. Avez-vous quelques instants à me donner ?

— Tout ce que Madame la marquise voudra.

— Monsieur l'abbé, reprit-elle avec un accent de bonté, vous m'avez causé aujourd'hui un chagrin contre lequel je veux être désormais en garde.

— Moi, Madame ?

— Oui, Monsieur l'abbé, vous !

— Alors, c'est bien involontairement.

— J'en suis convaincue, et c'est pour cela que j'y insiste. Pour me rassurer, promettez-moi une chose.

— Laquelle, Madame?

— C'est que vous ne parlerez plus de nous quitter.

— Croyez bien, Madame....

— Et que vous ne nous quitterez pas, quoi qu'il arrive, poursuivit-elle en écartant les explications. Je sais bien ce que vous allez me dire : c'est qu'il y a une limite à tout, même à la patience d'un saint; c'est que Roger peut demain, aujourd'hui même, recommencer ses insolences; c'est que votre dignité en souffre et que votre caractère en est atteint; je sais tout cela et tout ce qu'on peut y ajouter encore. Eh bien ! malgré ces griefs, malgré ces dures épreuves, promettez-moi encore, et en dépit de tout, de ne pas nous quitter. Me le promettez-vous, Monsieur l'abbé ?

— Je voudrais le pouvoir, Madame, répondit-il avec quelque hésitation.

— On peut toujours ce que l'on veut, Monsieur l'abbé; voyons, soyez bon pour nous, nous vous en saurons un gré infini. Vous n'êtes pas un étranger, après tout; vous êtes de la famille ; il faut nous traiter comme tels. Roger est indomptable, n'est-ce pas ?

— Je le crains, Madame.

— Eh bien ! plus ce nous sera démontré, plus il deviendra nécessaire que vous restiez près de lui. Si vous n'en pouvez venir à bout, avec l'autorité de votre caractère et de votre talent, qui donc oserait l'essayer ?

— De plus heureux que moi, Madame.

— Impossible ; tout le monde y échouerait. Personne n'entreprendrait une éducation dont vous auriez désespéré, personne n'y réussirait, du moins. En abandonnant Roger, vous le laissez au dépourvu et sans défense. Ayez donc pitié de lui.

— Oh ! Madame la marquise, quel mot vous employez là !

— C'est celui qui convient, Monsieur l'abbé. L'enfant est à plaindre, bien à plaindre, si vous renoncez à l'élever. Persévérez ; Dieu bénira vos efforts, et si la tâche est trop rude, si vous vous sentez fléchir, regardez en haut ; c'est là que sont nos récompenses. Vous nous resterez, n'est-ce pas ?

— Puisque vous le désirez, Madame la marquise.

— Dites que je vous en supplie, Monsieur l'abbé ; je vois Roger perdu, et vous seul pouvez le sauver. Vous nous resterez. Et nous, et les miens, et tout le monde ici, nous serons vos obligés. C'est une dette que je contracte et dont je ne m'acquitterai jamais, je le sens bien.

Telle fut l'explication qui eut lieu entre madame de Breuil et le précepteur de son fils. Depuis ce moment l'abbé Gerbideau se résigna. Comme le lui conseillait la marquise, il offrit à Dieu les tribulations qu'il endurait et s'accoutuma à les regarder comme des épreuves utiles à son salut. D'ailleurs, madame de Breuil tint parole ; elle intervint, plus qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors, dans l'éducation de son fils, et se chargea de la partie la plus délicate, celle des semonces. Quant à l'abbé, il se contentait de faire entrer dans cette tête indocile le plus d'histoire et de géographie qu'il pouvait, et cherchait, à défaut de latin et de grec, à lui donner au moins quelques notions de sa langue. Cette persévérance porta ses fruits, et ce rejeton de deux grandes maisons lui dut au moins de ne pas rester l'être le plus ignorant du royaume, comme l'étaient, en d'autres temps, ces premiers barons chrétiens qui ne savaient pas signer leur nom.

De là vint ce crédit que l'abbé Gerbideau conserva dans l'hôtel de Breuil et dont il n'abusa jamais. Quand l'éducation du jeune marquis eut été achevée tant bien que mal, l'abbé changea de titre et de fonctions ; la marquise le prit pour son directeur et en fit l'intermédiaire de ses bonnes œuvres.

V

ROGER DE BREUIL.

Roger grandit, et, jeune homme, resta ce qu'il avait été enfant. Il tenait des de Breuil plus que des Mercy : ses traits, à la fois mâles et délicats, avaient un caractère de fierté et de pétulance qui frappait tout d'abord ; on y reconnaissait une de ces natures agitées qui ne se plaisent que dans le mouvement et auxquelles le repos semble interdit. Ses prunelles noires ne restaient pas un instant en place et jetaient des reflets semblables à ceux d'un acier poli ; toute sa personne avait on ne saurait dire quelle expression et quelle signification turbulente. Les actes et le langage étaient d'ailleurs assortis à l'aspect ; Roger ne parlait qu'à bâtons rompus et menait la vie la plus décousue du monde ; il n'était jamais à ce qu'il disait ou faisait, mais à ce qu'il allait dire ou faire ; le moment actuel n'existait pas pour lui, il vivait pour ainsi dire au delà.

Lorsque son père mourut, Roger venait d'atteindre sa majorité ; il eut donc la libre disposition de sa fortune. Heureusement le vieux marquis avait pris contre l'héritier de son titre et de ses biens toutes les précautions que la loi lui permettait de prendre. En diplomate, à qui l'étude des hommes est familière, il avait jugé son fils, et s'était convaincu qu'il mènerait l'argent d'une manière brutale, et emploierait à le dépenser follement l'activité surabondante que la nature avait mise en lui. Afin d'enrayer, autant que possible, cette marche vers la ruine et de lui as-

signer au moins une limite, le vieux marquis avait légué à sa femme tout ce dont il pouvait disposer ; et, pour le reste, il avait tracé de sa main et à l'adresse de son fils une suite de conseils testamentaires, qui ne furent, hélas! qu'une lettre morte et une vaine recommandation. Dans la déroute qui allait survenir, il n'y eut guère de sauvé que le lot échu à la marquise, c'est-à-dire la moitié environ de la fortune des de Breuil.

Quoique réduit à la portion congrue, Roger n'en était pas moins en position de faire un grande figure parmi ces fils de famille qui se succèdent sur le pavé de Paris et y mangent leur patrimoine avec plus de rapidité que d'esprit, et plus de bruit que d'agrément. Ces patrimoines composent un tribut régulier et une sorte de coupe réglée pour les fournisseurs et les marchands; quand l'un est achevé, l'autre commence ; pour deux qui sont au déclin, il s'en montre trois à l'horizon ; les masques varient, la légion reste la même. Il y a toujours, entre les allées du bois et le bitume des boulevards, un certain nombre d'héritiers qui dissipent une somme déterminée. C'est un chiffre que la statistique trouverait assurément, si elle n'était pas trop grande princesse, et daignait déroger jusque-là. Il y a mieux : en aidant au calcul, et ne se montrant pas trop rigoureux sur les chiffres, on pourrait suivre cette somme dans les débouchés où elle s'engloutit, et savoir de quelle manière elle se distribue ; combien pour le carrossier, combien pour le maquignon, combien pour le tailleur, combien pour le gousset, combien pour les dépenses de cœur. Cette étude en vaudrait une autre, et prouverait combien les marchands sont les complices intéressés des faiblesses humaines. Vérité triste à dire, et qui soulève un problème plus triste encore : c'est celui de savoir si l'occasion précède le vice, ou si le vice précède l'occasion.

En sa qualité d'héritier récent et au moyen des sommes disponibles que son père lui avait laissées, Roger mena ce train de prince qui est l'apanage des dissipateurs. C'était

son véritable élément, et il s'y lança avec une sorte d'ivresse. Il eut des voitures, il eut des chevaux, il eut des princesses à ses gages et les tint sur un pied ruineux. Point de fête équestre dont il ne fût : il ne souffrait pas qu'on se brisât une côte sans lui ; si l'on se grisait quelque part, il voulait en être. Puis des paris à chaque instant et à tout propos ; voyait-il un fossé devant son cheval :

— Vingt louis que je le franchis, s'écriait-il.

Et il en était pour vingt louis et une fracture. Voilà ses bénéfices habituels.

D'ailleurs les paris n'étaient rien auprès du jeu ; c'est là que Roger prenait ses coudées franches. Il n'aimait que les grandes parties, celles des gens de finance et des aigrefins ; ce goût lui coûtait cher. Jamais il ne s'en tira avec un profit, et que de fois on se partagea ses dépouilles ! Beau joueur, mais à ses dépens ! Il procédait au rebours de tout le monde, engageait mal son argent, s'entêtait dans la perte et ne montrait point d'âpreté dans le gain. Ces façons d'agir sentent le grand seigneur ; elles marquent la qualité : malheureusement on n'y persiste qu'au moyen de quelques sacrifices. C'était le cas de Roger : il vidait régulièrement ses poches ou son portefeuille entre les mains de personnes qui entendaient mieux que lui l'art de gouverner leurs capitaux et de désarmer le hasard.

Ainsi se comportait le dernier des de Breuil, celui en qui reposait l'espoir de cette race ; il hantait un monde de brelandiers et de femmes perdues, où l'on est dupe d'abord pour changer de rôle plus tard. La marquise n'y pouvait songer sans une douleur profonde et d'affreux pressentiments. Voilà donc où avaient abouti tant de soins, voilà ce qu'était devenu cet enfant, élevé par un prêtre dévoué et sous les yeux d'une pieuse mère, au milieu des exemples les plus édifiants et des plus salutaires leçons ! La vie humaine est pleine de ces mécomptes. Dans le siècle dernier, les plus fougueux ennemis du clergé, furent les hommes qu'il avait formés de ses mains. La mar-

quise eut une déception analogue. Elle s'était piquée de donner à son fils une éducation chrétienne, et n'y avait rien épargné ; elle avait espéré voir revivre en lui les principes rigides qui faisaient l'honneur de sa vie. Ce calcul fut déçu : elle comptait sur un dévôt, elle eut un dissipateur, en attendant pis.

Quelquefois, lorsqu'elle y songeait, il lui prenait des désirs d'en venir à des résolutions violentes. Jusqu'alors Roger n'avait pas quitté l'hôtel de Breuil ; il y gardait du moins un domicile ostensible. C'était un dernier frein, et la marquise n'avait pas voulu l'en affranchir. Mais quand elle sut jusqu'où allaient ses écarts, quand le jeune marquis devint pour les gens de la maison un objet de scandale, elle agita la question de savoir si une rupture ouverte ne valait pas mieux que ces ménagements et si elle n'aurait pas plus d'avantage à porter le fer dans la plaie. Peut-être était-ce le moyen de réveiller, dans le cœur de Roger, le sentiment du devoir et l'esprit de famille ; peut-être une brusque séparation l'amènerait-elle à résipiscence et lui ferait-elle voir la profondeur de l'abîme où il allait être précipité.

Elle consulta l'abbé Gerbideau ; son avis était toujours d'un grand poids pour elle. Celui-ci se prononça contre ces moyens excessifs et pensa qu'il n'y avait aucun bon effet à en attendre. Il dit que c'était briser la seule planche de salut qui restât dans ce grand naufrage d'argent et d'honneur, et qu'en y prêtant soi-même les mains on se préparait des regrets. Il ajouta qu'éloigner Roger de la maison, c'était perdre le bénéfice d'un bon mouvement et le livrer sans retour à de détestables influences ; qu'il était un point dans la déchéance d'où l'on ne se relève plus, et qu'à tout prix il fallait l'empêcher d'y descendre ; que la vue et les habitudes de l'hôtel, l'idée de se trouver en présence de sa mère et de vivre, ne fût-ce qu'un moment, sous son regard, le retenaient encore et l'empêchaient d'aller trop loin ; mais qu'une fois délivré de ce souci, il ne mettrait plus de bornes à ses égarements.

L'abbé Gerbideau dit cela et bien d'autres choses encore, d'un ton convaincu et avec un accent fait pour toucher. Il savait pourtant, mieux que la marquise, jusqu'où s'étendaient les torts de Roger, et quelle gravité ils acquéraient chaque jour ; mais il espérait que Dieu jetterait enfin les yeux sur lui dans une heure de miséricorde. D'ailleurs, pour peu que le malheureux persévérât, sa ruine était infaillible, et le prêtre n'envisageait pas cette circonstance du même œil que madame de Breuil. Dégagé comme il l'était des biens du monde, il y voyait une épreuve utile et un de ces moyens mystérieux qu'emploie la Providence pour ramener les cœurs.

La Providence s'en mêla en effet, mais d'une manière plus prompte que l'abbé Gerbideau ne l'avait prévu.

VI

LE COUP D'ÉPÉE.

Un matin, il se fit un grand bruit aux portes et dans les cours de l'hôtel de Breuil. Les domestiques allaient et venaient avec des airs consternés, le concierge levait les mains au ciel, et les femmes de service étaient toutes aux croisées :

— Quel malheur ! disait l'une.

— A-t-on prévenu madame la marquise ? ajoutait l'autre.

— Pas encore ; elle est dans son oratoire et on ne sait comment le lui annoncer.

— Il le faudra pourtant. Voici le brancard qui entre.

— Pauvre jeune maître ! qu'il est pâle ! on dirait qu'il va passer.

— Et le chirurgien qui n'est pas là !

— Peut-être ferait-on mieux d'aller d'abord vers le confesseur.

Ces propos trouvaient leur explication dans le spectacle

qui frappait les yeux. Une civière venait d'être introduite dans l'hôtel, et, sur cette civière, était étendu le jeune marquis de Breuil, avec un coup d'épée dans la poitrine. Voici quelles avaient été les circonstances de cet événement :

La veille, Roger s'était laissé entraîner dans une partie de jeu des plus suspectes, une dé ces parties où les sexes sont mêlés et qui ont tous les caractères d'une spoliation à huis clos. Les femmes ne s'en cachaient pas ; quant aux hommes, il y en avait dans le nombre dont les mains étaient fort exercées. On aurait pu distinguer, dès le premier coup d'œil, dans cette société équivoque, quels seraient les joueurs maltraités et les joueurs favorisés. D'ordinaire, le jeune marquis prenait les choses philosophiquement et supportait ces exécutions avec l'indifférence d'un gentilhomme ; mais ce soir-là il était mal disposé, et d'ailleurs on mit sa patience à bout. Il avait en face de lui une espèce d'estafier à tous crins, moustache et barbe noires, cheveux noirs, yeux noirs, beau garçon d'ailleurs, quoique d'une beauté un peu vulgaire. Dans ce monde à sobriquets, on le nommait l'Américain, et il n'y était pas autrement connu. Soit à dessein, soit par un effet du hasard, presque toujours, dans le cours de la soirée, Roger se trouva aux prises avec cet homme. S'il levait les yeux, c'étaient les siens qu'il rencontrait ; s'il se mettait à une table, il l'avait pour vis-à-vis ; à deux ou trois reprises leurs pieds se touchèrent. C'était une fatalité. Pour combler la mesure, ce fut encore le même homme qui tint les enjeux du marquis ; quelle que fût la somme, l'Américain disait :

— C'est fait.

Et ses poches se grossissaient de la dépouille de Roger.

Pour si beau joueur que l'on soit, ce manége, souvent répété, finit par déranger l'équilibre des humeurs et altérer le caractère. Le jeune de Breuil en fut bientôt là. Passe encore pour la perte, peut-être s'en fût-il accommodé ; il avait fait ses preuves dans ce genre d'abnégation.

Mais avoir toujours devant soi la même figure impassible jusqu'à la provocation, ces yeux attachés sur les siens et qui semblaient lui adresser un défi, voilà ce qui l'irrita. Cet homme lui porta sur les nerfs, et son cerveau entra en fermentation. Pour un rien, sur un mot, il lui eût cherché querelle. L'Américain n'y fournit point de prétexte ; il resta insolent dans ses airs, mais rien au delà, gagna de plus belle l'argent du marquis, et tint invariablement ses mises. Roger ne se possédait plus, il allait éclater lorsqu'une circonstance le frappa.

Dans l'un des changements de main qui marquèrent la partie, il crut surprendre, chez son adversaire, un geste peu orthodoxe et qui prêtait aux interprétations. Il lui sembla que, dans un mouvement rapide, un jeu de cartes avait été substitué à un autre, et que les poches de l'Américain renfermaient des approvisionnements en ce genre, qui n'étaient pas du droit commun. C'était une découverte, le marquis s'en arma :

— Des cartes neuves ! s'écria-t-il.

L'Américain ne sourcilla pas ; à peine put-on voir, sur sa moustache noire, courir un frémissement. La partie fut reprise ; mais les rôles étaient changés, c'était l'œil de Roger qui cherchait désormais l'œil de l'Américain, afin d'y pénétrer les mystères de son industrie. Point de grâce, point de répit ; la haine et la colère le rendaient clairvoyant ; si subtil que fût un geste, il le saisissait à la volée et en prévenait l'effet :

— Des cartes neuves ! s'écriait-il.

Par trois fois, il répéta cet appel, qui ressemblait à un acte d'accusation, sans que l'Américain sortît de son impassibilité. Peut-être cet homme espérait-il s'en tirer à force d'audace. Cependant, à ces demandes réitérées, la compagnie s'était émue ; à côté de la partie de jeu, une autre partie s'engageait ; on voulait en suivre les incidents.

Alors l'Américain comprit les dangers de sa situation, et changea à l'instant de tactique : à dessein il recommença

le geste qui avait excité l'attention de Roger, et quand celui-ci eut répété une quatrième fois son terrible mot :

— Des cartes neuves!

Il jeta violemment au visage du marquis le jeu qu'il tenait et joignit à l'insulte de l'acte l'insulte de la parole :

— Insolent! dit-il.

Roger ne fit qu'un bond vers son adversaire, et à l'affront qu'il venait de recevoir il répondit par un affront plus grand; puis se tournant vers les gens de service :

— Qu'on ramasse les cartes, dit-il.

On lui obéit, et, à sa demande, on examina le jeu avec soin. Les cartes étaient loyales.

Les suites de cette querelle étaient faciles à prévoir. Le soir même on régla les conditions d'une rencontre; le lieu, l'heure, les armes, tout fut fixé; les témoins furent pris parmi les personnes qui avaient assisté à cette scène; il fut convenu qu'on la tiendrait secrète et qu'on n'en ferait aucun bruit au dehors. L'Américain n'était pas jaloux de mettre la police en éveil, et de Breuil ne voulait pas causer d'inquiétude à sa mère.

Le lendemain, dès le point du jour, on se retrouva dans l'un des bois qui avoisinent Paris et sur un terrain qui laissait aux deux adversaires un peu de champ pour les évolutions du combat. L'arme était l'épée, et Roger y avait la main heureuse; il passait pour l'une des bonnes lames de Paris. Cependant il fut aisé de voir, dès que les fers furent croisés, qu'il avait trouvé un maître. L'Américain semblait être dans son élément naturel; on eût dit qu'il jouait cette partie comme les autres, à coup sûr. Jamais Roger n'avait senti sous son fleuret un poignet plus rapide ni plus vigoureux; s'il n'eût rompu à temps, il était touche à la première passe. Il se remit néanmoins, et un assaut des plus brillants s'ensuivit. Tout ce que l'escrime possède de ressources fut mis en jeu; les champions s'y montrèrent habiles tous deux, quoique dans des proportions et avec des facultés inégales. Roger avait plus d'ardeur, l'Améri-

cain plus de sang-froid. Cependant, pour un œil expérimenté, l'issue de la lutte n'était pas douteuse ; l'Américain ne se livrait jamais, tandis que Roger restait parfois à découvert. Ce n'était plus qu'une question de temps ; à la moindre inadvertance, au moindre mouvement équivoque, le marquis devait être touché. Il le fut ; l'épée de son adversaire lui traversa la poitrine, et il tomba sur le gazon baigné dans son sang.

Qu'on juge de l'embarras des témoins ! La rencontre avait été si prompte et arrangée avec tant de précipitation, qu'il n'y avait pas même de chirurgien sur les lieux. Puis, où conduire le blessé ? Si on le ramenait mourant à l'hôtel, quel spectacle pour sa mère ! Quel coup douloureux ! Et pourtant, c'était là sa place ; on ne pouvait pas songer à aller ailleurs. Une autre difficulté était celle du transport. L'état de Roger ne permettait pas de songer aux voitures. Tant bien que mal, et à l'aide de mouchoirs, on avait bandé la blessure, et il fallait se garder d'exposer ce frêle appareil à des mouvements trop vifs. On se procura donc un brancard et des matelas, sur lesquels le malade fut couché avec précaution. Il était comme mort et sans connaissance ; pas un mouvement, pas un mot, aucun signe de vie. Tout faisait craindre qu'il n'expirât dans le trajet. On marcha ainsi vers l'hôtel de Breuil : deux hommes de peine portaient le brancard ; les témoins marchaient à côté, le deuil sur le front.

Voilà ce qui s'était passé, et ce qui causait une émotion si grande parmi les gens de la maison. Cependant le blessé était là, et il fallait le secourir. L'intendant de madame de Breuil intervint à propos pour donner des ordres. Il prit sur lui de cacher l'événement à la marquise pendant quelques instants encore, et ne voulut pas l'exposer à un spectacle aussi déchirant. Il dépêcha un exprès en toute hâte au médecin de la famille, et provisoirement s'adressa à celui du quartier. Le blessé fut monté dans sa chambre, couché dans son lit ; on leva le premier appareil et on le

remplaça par un appareil moins informe, en attendant que les hommes de l'art y missent la main.

Ce fut alors que l'intendant se rendit chez madame de Breuil. Elle n'avait pas bougé de son oratoire où les bruits du dehors pénétraient difficilement. Rien ne la préparait à ce qu'elle allait apprendre. Cependant, lorsqu'elle entendit ouvrir une porte qu'elle avait interdite à ses gens et qu'elle vit entrer, malgré ses consignes, la personne la plus méthodique et la plus respectueuse de son hôtel, elle ne put se défendre d'un sentiment d'appréhension :

— Vous ici, monsieur Germain, dit-elle, à ces heures?

— Que madame la marquise veuille bien m'excuser, répondit cet homme ; mais il s'agit d'un événement bien grave. Sans cela, je ne l'aurais point dérangée.

— Un événement ? vous m'effrayez, s'écria madame de Breuil, émue et inquiète.

L'intendant craignit d'être allé trop loin ; il s'était promis de préparer la marquise à la triste nouvelle qu'il devait lui annoncer, et d'user pour cela de ménagements. Malheureusement, ses moyens oratoires n'étaient pas à la hauteur de son zèle, et, arrivé au moment décisif, il ne savait plus à quelles circonlocutions recourir.

— Oui, Madame, un événement... et pourtant il ne faut rien s'exagérer... Il y a tant de ressources dans la jeunesse !...

— Tant de ressources! ne rien exagérer! Que signifie ce langage, monsieur Germain?

— C'est pour dire qu'à son âge, on revient souvent de plus loin.

— A son âge ? A l'âge de qui ? Quelle est cette énigme ? De qui s'agit-il ?

— De M. le marquis, dit l'intendant avec une expression de douleur. Je croyais que madame la marquise avait deviné.

— Mon fils ? C'est de mon fils qu'il est question ? Il s'agit de mon fils ? ajouta-t-elle avec l'accent d'une mère. Et que

lui est-il arrivé? Parlez, monsieur Germain, point de détours ; je veux tout savoir ; ne me cachez rien.

Ces paroles se succédaient brusquement ; on découvrait là-dessous une angoisse profonde. L'intendant hésitait de nouveau ; il craignait que le coup ne fût trop rude :

— Parlez, vous dis-je, répéta-t-elle avec autorité.

Il fallait céder, c'était un ordre.

— Eh bien ! Madame la marquise, il est arrivé un grand malheur. M. Roger est dans son lit ; il est en danger.

— En danger, et de quoi ? Et comment ?

— Il s'est battu en duel !

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! s'écria madame de Breuil en poussant un cri d'épouvante ! Et il est mort?

— Non, Madame, il n'est que blessé.

— Blessé ! vous me dites vrai, monsieur Germain ? Vous ne me trompez pas ? vous ne cherchez pas à me ménager ?

— Il n'est que blessé, Madame, sur mon honneur : gravement, peut-être ; mais blessé seulement.

— Alors, venez avec moi ! dit-elle, en quittant son oratoire. A-t-on fait au moins ce qu'il fallait ?

— Oui, Madame.

— Un chirurgien ?

— Il y en a deux de prévenus, Madame.

— Tout ce qu'il faut pour le pansement ?

— On y a songé, Madame.

— C'est bien. Maintenant, monsieur Germain, qu'on aille chercher l'abbé Gerbideau. Ou plutôt allez-y vous-même et ramenez-le sur-le-champ.

Tout en échangeant ces ordres et ces mots, madame de Breuil s'était dirigée vers la chambre de son fils. Quand elle y entra, l'un des chirurgiens venait d'arriver : Roger recouvrait ses sens.

VII

RETOUR SUR SOI-MÊME.

La blessure de Roger était grave, et longtemps on désespéra de lui. S'il en réchappa, ce ne fut qu'à l'aide de sa vigoureuse constitution et du ressort que renferme la jeunesse. Cependant la convalescence fut longue, pénible, accompagnée de rechutes; un organe essentiel avait été atteint, et le temps seul pouvait en achever le rétablissement.

Il est des maux qui deviennent des agents du bien; l'aventure du jeune marquis fut de ceux-là. Elle l'arracha, pour un temps du moins, à ces relations qui avaient failli lui être si funestes : elle amena comme un repos dans sa vie et une trêve dans ses déréglements. Que sont les premiers écarts? presque toujours de mauvaises habitudes; on y retombe aujourd'hui parce qu'on y est tombé hier, sans beaucoup de goût et par un entraînement presque involontaire. Le duel et la blessure de Roger eurent pour résultat naturel de rompre ses habitudes de prodigalité et de dissipation; il s'ensuivit comme une liquidation du passé ; il put voir clair dans son âme comme dans sa fortune ; toutes deux avaient reçu de profonds échecs, mais le dommage n'était pas irréparable.

Si, alors, la marquise s'y fût prêtée, si elle eût apporté dans cette poursuite un peu de l'art naturel aux femmes et à l'aide duquel elles se font obéir, il est à croire que Roger ne se fût plus laissé prendre aux piéges grossiers, d'où il n'était pas sorti sans préjudice. Il y avait en lui du gentilhomme, et son triste duel lui pesait comme une humiliation. Pour peu qu'il y fût aidé, sa guérison était donc sûre; son esprit se serait retrempé comme son corps. D'où venaient ces désordres précoces? D'un excès d'acti-

vité, d'un besoin de mouvement, innés chez lui et impérieux. Il ne s'agissait que de leur ouvrir des issues, d'occuper cette ardeur, de donner un aliment à cette effervescence. Il ne s'agissait que d'animer l'hôtel de Breuil, d'en faire le siége de plaisirs décents comme contraste aux plaisirs de mauvais goût dont Roger était rassasié jusqu'à la lassitude, d'y attirer un monde élégant et spirituel qui effaçât jusqu'au souvenir d'un monde trivial et déshonnête ; il s'agissait de lui créer, dans sa maison même, les éléments d'une vie occupée ou remplie de distractions convenables. Voilà ce qu'il fallait, et, à l'aide du moindre effort, la marquise en fût venue à bout.

N'eut-elle pas la conscience du fait, ou bien, l'ayant, se refusa-t-elle à le poursuivre ? c'est une alternative sur laquelle il est difficile de se prononcer. Toujours est-il qu'elle laissa les choses aller comme auparavant, et que rien ne fut changé dans le programme de l'hôtel de Breuil. L'existence y resta la même, aussi sombre, aussi monotone, aussi inerte, aussi dépourvue de variété. Impossible de s'y plaire, à moins d'imiter la marquise et de placer son bonheur dans des habitudes austères et contemplatives, dignes des premiers âges chrétiens. Évidemment c'était trop exiger de la jeunesse ; Roger ne pouvait voir les choses de ce monde d'un œil aussi dégagé, ni avec un détachement pareil. Il en aimait le bruit ; il en recherchait les émotions ; son âge, son humeur l'y portaient. Dès lors, le dénoûment était facile à prévoir. Persister à maintenir, dans la maison, les règles d'un monastère, c'était l'en chasser.

L'abbé Gerbideau, il faut lui rendre cette justice, n'approuvait pas toutes ces rigueurs et conseillait parfois d'y apporter de la mesure. Surtout il insistait pour qu'on rendît le séjour de l'hôtel compatible avec les goûts du jeune marquis, et qu'on essayât de l'y fixer par des séductions légitimes. C'était un digne prêtre, rigide pour lui-même, tolérant pour les autres, moins disposé à blâmer

qu'à plaindre, et plus jaloux de convaincre que d'effrayer. Au fond, il eût mieux aimé rencontrer, dans sa pénitente, la piété douce et tendre qui l'animait, que cette piété sombre et un peu extrême qu'elle aimait à déployer en toute occasion. Plus un sentiment est sincère, moins il fait de bruit ; ainsi pensait-il, et il eût désiré que la marquise amortît les siens et ne poussât pas, comme elle le faisait, les choses à outrance.

Et pourtant, si vives que fussent ses instances, il ne put rien obtenir là-dessus : en ce seul point son ascendant échoua. Au lieu de se désister de ses rigueurs, madame de Breuil s'étudiait à y ajouter chaque jour des aggravations nouvelles. Les grandes pécheresses ne poussèrent pas plus loin le luxe des expiations et ne donnèrent pas au monde des spectacles plus édifiants. De temps en temps il lui prenait des terreurs de conscience dont elle ne s'affranchissait qu'à force d'aumônes et de mortifications. Parfois elle s'enfermait dans son oratoire, et y passait des journées entières à prier et à se recueillir ; ou bien elle donnait à ses gens l'exemple de l'abstinence la plus stricte et du jeûne le plus rigoureux. On disait même dans l'hôtel qu'elle portait le cilice.

Sous l'empire de ces faits, la réputation que madame de Breuil s'était acquise ne put que grandir et s'étendre. Elle devint une tête de colonne, un vase d'élection et, aux yeux du monde religieux, une prédestinée. On n'y jurait que par elle ; elle y régnait. Était-ce là son but ? Dans ce cas elle l'avait atteint, dépassé peut-être. Mais à ce besoin de succès et de bruit extérieur, un autre sentiment paraissait se joindre, plus sincère, plus profond et plus recueilli. Lequel ? C'était son secret, et elle ne le livrait pas.

Quoi qu'il en soit, Roger ne trouva pas dans sa mère l'ingénieuse assistance dont il avait besoin. De nouveau son activité resta sans aliment, et il la tourna contre lui-même avec plus d'acharnement que jamais. Il

se mit à se ruiner de plus belle, et s'efforça de réparer le temps perdu.

Voilà quelle était l'histoire de l'hôtel de Breuil et où elle s'arrêtait, lorsque Daniel y pénétra par les issues secrètes et ouvrit des négociations avec les puissances qui l'habitaient.

VIII

LA LOCATION.

Le chemin que suivait Daniel débouchait sur les jardins, et il put en admirer les dispositions et l'ordonnance. Ce fut en vain qu'il y chercha des légumes, l'une de ses faiblesses, comme il le disait ; mais, à part ce détail, rien ne manquait ni à la décoration, ni aux cultures. Au lieu de statues en plâtre qui se trouvent partout et ne font bien nulle part, il n'y avait que de grands vases, d'un style étrusque, distribués çà et là avec une sobriété et un goût exemplaires. Dans la partie boisée, on avait ménagé quelques allées sinueuses et des abris discrets, où n'arrivait aucun bruit ; dans la partie découverte, les massifs de fleurs, alternant avec les pelouses, reposaient l'œil et charmaient l'odorat, tandis qu'au centre même un bassin déployait sa gerbe d'eau et ajoutait aux effets de la perspective.

Daniel trouvait fort bon air à tout cela, et se félicitait d'avance de vivre dans un pareil voisinage. Évidemment il avait affaire à des gens bien nés et à des riches d'ancienne date ; l'hôtel en faisait foi. Ce n'était point un édifice du siècle dernier, mais une construction du grand siècle. Point d'accessoire parasite, aucun de ces ornements qui trahissent les mœurs de la Régence et mettent une date équivoque sur les monuments. L'hôtel était du genre sévère et rappelait les souvenirs de madame de Maintenon plutôt que ceux de madame de Pompadour. On voyait

régner dans les alignements, dans la manière dont les ailes se répondaient, dans l'ensemble et dans les détails, depuis le perron jusqu'à l'attique, une régularité un peu sèche, une majesté qui allait jusqu'à la roideur. Nulle habitation ne pouvait être mieux assortie à la personne qui l'occupait. Le hasard avait créé cette harmonie ; mais, l'eût-on fait à dessein, on n'aurait pas mieux rencontré.

Évidemment l'introducteur de Daniel l'avait conduit par les petites entrées, et comme s'il eût été déjà un familier de la maison. Cependant, quand on fut arrivé devant le grand corps de logis, il y eut un changement d'itinéraire. Marcher droit devant soi et entrer par les portes qui s'ouvraient sur la façade eût été trancher du maître, et les serviteurs de l'hôtel ne se permettaient pas de tels écarts. Celui-ci prit donc sur la droite et vint aboutir à une serre garnie de plantes et d'arbustes rares. La collection était choisie et, dans d'autres dispositions d'esprit, Daniel l'eût sans doute admirée ; elle comprenait les belles espèces qui nous viennent de l'équateur et pour lesquelles un calorifère remplace le soleil américain. La serre pouvait elle-même passer pour un monument, d'où la pierre était exclue et qui se composait seulement de verre et de métal. Tout cela respirait le goût et annonçait l'opulence ; le style était simple et riche à la fois, bien approprié aux matériaux et en rapport avec la destination.

Ce fut par la serre que Daniel arriva dans l'intérieur de l'hôtel ; elle était de plain-pied avec un petit salon d'été, rempli également de corbeilles de fleurs et dont le plafond supportait un lustre en terre cuite, enveloppé de plantes grimpantes. Sur cette pièce, d'usage commun et qui n'était guère qu'un passage, on pouvait juger la richesse de cet intérieur et le luxe de l'ameublement. Des tableaux de prix couvraient les murs, des objets d'une grande valeur garnissaient les étagères. Daniel eut le temps de les examiner à loisir et dans le plus grand détail ; le concierge l'y laissa.

— Que Monsieur veuille bien m'excuser, lui dit-il, il faut que je le quitte un moment.

— Faites, répondit Daniel.

— C'est que M. Germain n'aime pas à être surpris ; il exige qu'on le prévienne.

— M. Germain ! qu'est-ce que M. Germain ?

— L'intendant de madame la marquise, Monsieur.

— Ah ! on le nomme M. Germain.

— Oui, et c'est avec lui que Monsieur traitera. Je vais m'assurer qu'il soit chez lui.

— A la bonne heure.

— Monsieur m'excusera donc. Voici des livres sur la table, des recueils de gravures, si Monsieur veut les feuilleter.

— Ne vous mettez point en peine ; j'attendrai.

Cette attente fut assez longue, et il sembla à Daniel que sa présence excitait dans l'hôtel un mouvement inusité. On allait et on venait ; les portes battaient au loin et dans diverses directions. Il y eut même des paroles échangées, mais elles ne parvinrent aux oreilles de Daniel que comme un bruit confus. Puis c'était un carillon de sonnettes qui semblaient se répondre. Daniel ne savait qu'en penser ; il se promenait en long et en large, ou bien prenait un livre et le feuilletait machinalement.

— Voilà bien des embarras, se disait-il : un intendant qui donne des audiences dans toutes les formes. Si ça ne fait pas pitié ! Comme je leur brûlerais la politesse si ces deux pavillons nous convenaient moins.

Enfin, on le releva de cette faction ; le vieillard reparut :

— Maintenant, si Monsieur veut me suivre ? lui dit-il.

— Mais très-volontiers, répondit Daniel.

— M. Germain est prêt à le recevoir ; son cabinet est au bout de ce corridor.

— Eh bien ! allons.

— J'y vais conduire Monsieur.

Décidément, M. Germain avait tout ce qui constitue une grande existence ; on faisait antichambre à sa porte et il recevait les gens dans son cabinet. Le mot n'avait rien de trop ambitieux ; c'était une pièce assez bien décorée, que deux croisées éclairaient et qui donnait sur le jardin. Peu de meubles, mais des meubles assortis; un bureau à cylindre, des fauteuils en cuir et à clous dorés, un divan dans le fond, une garniture de cheminée à sujet sévère et d'un bronze de prix, un fort beau tapis sur le parquet; et, sur les murs, des gravures de choix. On aurait pu se croire chez un ministre, ou tout au moins chez un directeur général. Rien n'y manquait, rien, pas même la chancelière ; M. Germain craignait les rhumes et aimait à avoir les pieds chauds.

C'est dans ce sanctuaire que Daniel fut introduit; l'intendant de madame de Breuil l'y attendait. Dès le premier abord, Daniel sentit que cet homme ne lui conviendrait pas. Sur son visage doucereux, il crut voir une empreinte de fausseté, et dans ses sourcils épais un indice de penchants cruels. Son regard était fuyant, son air en dessous; rien de franc, ni d'ouvert; c'était le contraste de Daniel.

Cependant M. Germain s'était mis en frais; il avait donné à sa physionomie toute la séduction dont elle était susceptible ; il s'efforçait de paraître aimable, gracieux et accommodant. Daniel voulait s'expliquer debout et raconter succinctement son affaire ; il le contraignit à s'asseoir dans un bon et vaste fauteuil!

— Nous causerons mieux, lui dit-il. Et maintenant, voyons, de quoi s'agit-il ? A quoi puis-je vous être bon?

Ces invitations étaient faites d'un ton mielleux et avec l'intention de gagner la confiance du nouveau venu. Daniel ne s'en tint que plus fermement sur ses gardes; il avait mal pris M. Germain, et ne devait plus revenir de cette opinion. Il se contenta donc d'exposer brièvement son affaire, dit qu'on lui avait montré deux pavillons apparte-

nant à madame la marquise, et qu'il s'en arrangerait si le prix n'en était pas trop élevé.

— Il n'y a qu'un mot qui serve, ajouta-t-il. Combien en demande-t-on?

Il paraît que cette façon de conduire les choses n'était pas du goût de M. Germain ; probablement, il avait d'autres projets et s'était fait un programme différent.

— Combien ? dit-il en regardant son interlocuteur, à travers ses sourcils hérissés comme des broussailles. Combien? Cela dépend.

— Et de quoi ? dit Daniel.

— Des personnes qui se présentent, répondit l'intendant.

— Comment cela ?

— Vous allez voir. Suivant que les personnes conviendront plus ou moins, le prix sera plus ou moins élevé. Madame la marquise ne tient qu'à une chose : se bien entourer.

C'était une sorte d'enquête, et l'on ne s'en cachait pas. Daniel se sentit blessé ; il avait presque envie de rompre ; le souvenir des deux pavillons le retint; l'impression était fraîche encore, et le désir bien vif. Il se maîtrisa.

— Si ce sont des informations que désire madame la marquise, répondit-il, elle peut en prendre en dehors de nous. Dieu merci ! nous sommes connus dans nos quartiers, nous pouvons parler le front haut et ne devons rien à personne.

M. Germain comprit qu'il était allé trop vite et trop loin ; il voulait réussir, et peut-être avait-il des ordres supérieurs ; il s'empressa donc de rajuster les choses.

— Ce n'est point ainsi, dit-il, que madame la marquise l'entend. Elle est convaincue qu'elle a affaire à des gens rangés, à des gens tranquilles. Là-dessus son opinion est faite. Il suffit de vous voir pour cela ; c'est écrit sur vos physionomies.

— Bon ! se dit Daniel, celui-là aussi ; ils ont tous le mot d'ordre, à ce qu'il paraît.

— Ce qu'elle veut, c'est un simple renseignement, rien de plus. Un mot sur l'état de vos deux ménages; par exemple, ce qu'ils comportent, ce qu'ils sont. Entre voisins, Monsieur, on se doit bien cela. Vous saurez vite ce qu'est madame la marquise : un ange sur terre, la providence des malheureux. Eh bien ! elle veut aussi connaître un peu ceux qu'elle aura à ses portes. Trouvez-vous cette curiosité déplacée ? alors, qu'il n'en soit plus question.

— Mais non, mais non, dit Daniel, ramené par cette nouvelle forme que prenait l'enquête.

— Il en sera ce que vous voudrez, Monsieur.

— Du tout, Monsieur l'intendant, c'est nous qui devons être aux ordres de madame la marquise. Il ne convient pas que les rôles soient changés.

Par un autre chemin, M. Germain arrivait à son but ; il était parvenu à triompher des susceptibilités de Daniel; il pouvait poursuivre.

— C'est vous maintenant qui le voulez, dit-il. Eh bien ! une seule question. De quoi se composent vos familles? Combien êtes-vous de personnes?

— Mais deux ménages.

— Est-ce là tout ?

— Il y a encore une jeune fille, Monsieur.

— Une jeune fille, dit l'intendant, qui paraissait attendre ce mot, et l'accueillit avec une satisfaction évidente. Mademoiselle votre fille, sans doute ?

— Non, Monsieur.

— J'y suis ; celle de votre ami?

— Pas davantage, Monsieur.

— Ni de l'un ni de l'autre, reprit M. Germain, d'un ton qui annonçait l'étonnement. Quelque parente, dans ce cas?

— Nullement parente, répondit Daniel.

Cette tournure que prenait l'entretien commençait à le froisser de nouveau, et ses réponses prenaient un caractère d'aigreur qui n'échappa point à l'intendant.

— Pardonnez-moi, Monsieur, reprit cet homme, en redoublant de politesse ; pardonnez-moi si je commets une indiscrétion. Il y a souvent dans les maisons des choses sur lesquelles on aime à se taire. Je n'insisterai pas, s'il en est ainsi.

— Nous n'avons rien à cacher, Mathias ni moi, répondit Daniel avec la fierté que donne une conscience sûre d'elle-même.

— Pourtant, Monsieur, voilà une jeune fille qui ne vous est rien.

— Pardonnez-moi, Monsieur, répondit Daniel en l'interrompant. Blanche nous est quelque chose ; elle est notre fille adoptive.

— Ah ! elle se nomme Blanche.

— Oui, Monsieur.

Si Daniel avait eu le don de lire sur les physionomies, il aurait vu combien était profonde l'impression que ce nom fit sur l'intendant de la marquise de Breuil. Un éclair sombre traversa son visage ; une altération manifeste se répandit sur ses traits ; ce ne fut qu'un mouvement, bien vite comprimé, mais d'un caractère frappant. Il reprit d'une voix encore émue :

— Je m'arrête, Monsieur, et veuillez me pardonner l'insistance que j'y ai mise. Elle était de trop et j'en suis aux regrets. Madame la marquise m'en ferait certainement des reproches, si elle le savait. Vous pouvez dès à présent regarder cette affaire comme conclue. Les deux pavillons sont à votre disposition. S'il y manque quelque chose, on y pourvoira ; l'architecte de l'hôtel sera à votre disposition. Ordonnez, commandez, comme si vous étiez chez vous. Madame la marquise ne désire qu'une chose, c'est que vous vous plaisiez chez elle et que vous y restiez longtemps.

Daniel ne savait que penser de ce retour imprévu et de cette obligeance poussée à l'extrême. Il ne lui semblait pas que l'affaire fût plus avancée que lorsqu'il était entré.

Pas un mot n'avait été dit sur le point essentiel; il y revint.

— Et le prix? dit-il.

— Oh! le prix, répondit l'intendant, c'est la moindre des choses.

— Soit! mais encore faut-il s'entendre.

— Eh bien! celui qui vous conviendra. Dites.

Avec l'habitude qu'il avait des négociations du commerce, Daniel ne se livra pas d'abord; il se tint bas dans ses offres, résolu à les élever graduellement et en raison des prétentions qui lui seraient opposées. Qu'on juge de son étonnement lorsque l'intendant le prit au mot.

— C'est fait, dit-il.

Il crut à un malentendu et répéta son chiffre.

— C'est fait, répéta à son tour l'intendant; vous pouvez emménager dès ce soir.

Là-dessus, il se leva; c'était un congé qu'il donnait; le marché était conclu; on n'avait des deux parts plus rien à se dire. Daniel se retira plus stupéfait qu'enchanté; il craignait qu'il n'y eût quelque piége là-dessous.

Quand il retrouva ses amis devant le perron du pavillon, il n'était pas encore bien remis de cet ébranlement: sa figure exprimait la déception plutôt que la joie.

— Eh bien! s'écria Mathias. Que t'avais-je dit? C'est manqué?

— Du tout, c'est fait.

— Comment, c'est fait! Et tu ne bats point d'entrechat!

— C'est fait, te dis-je, fait et arrêté! Dès demain nous planterons les deux crémaillères.

IX

LE VOISINAGE.

Quelques semaines après une transaction si rondement menée, les Mathias et les Daniel avaient transporté leurs

dieux lares dans les pavillons de la marquise de Breuil. Il avait fallu céder à l'évidence des faits, le bail était sérieux; et la preuve, c'est qu'on entrait en jouissance. Daniel n'eut plus alors que des motifs de se féliciter et il ne s'y épargna pas. L'idée qu'il avait un carré de terre à lui le jetait dans des enivrements dont il ne cherchait pas à se défendre; il assignait déjà un but à ses travaux d'amélioration, se proposait de bouleverser le jardin et d'en faire le siége de cultures perfectionnées. La distance entre son magasin et son domicile s'était accrue, il est vrai; mais, auprès de tant d'avantages, que signifiait ce petit inconvénient? Était-ce d'ailleurs un inconvénient? C'était plutôt un exercice obligé, et l'exercice est salutaire à l'âge où l'on prend du ventre. Ainsi calculait-il, habitué à voir les choses du bon côté.

Mathias n'avait pas l'esprit si bien fait, et il y eut là, pour lui, un temps de tribulations et d'épreuves. Dans les divers logements qu'il avait occupés jusqu'alors, son orgueil n'était point exposé à souffrir du spectacle qu'il avait sous les yeux. Il valait ses voisins, et ses voisins le valaient; les différences de position n'étaient pas grandes. Point de contrastes qui fussent de nature à échauffer sa bile, point de déboire à essuyer, point d'éclaboussures à recevoir. La cause de son humeur était en lui, et ne s'aggravait pas de circonstances extérieures.

Il n'en fut plus de même quand il eut en face de ses croisées, et à portée de son regard, cet hôtel dont le faste semblait être une insulte à sa médiocrité. Tout autre que Mathias eût passé là-dessus, à raison des prix discrets de la marquise et de ses procédés accommodants; lui, n'admettait pas de semblables capitulations. Aucune considération d'intérêt ne l'emportait dans son âme sur le besoin de se plaindre et de maudire : il s'y livrait, même à ses dépens, même à ses risques et périls. Aussi éprouva-t-il, dès le premier jour, un sentiment de malaise à la vue de cet édifice qui semblait lui porter un défi hautain et l'hu-

milier par le rapprochement. Il se demandait pourquoi la Providence avait tant fait pour les uns, si peu pour les autres, et, à côté de cette opulence extrême, placé l'extrême dénûment. Cette pensée l'irritait et allumait ses ressentiments.

Par une pente naturelle, bientôt cette animosité passa des objets aux personnes. Mathias ne connaissait pas la marquise ; il n'avait eu avec elle que des rapports indirects et où elle avait apporté de la grandeur; en retour, il aurait dû lui garder au moins un bon sentiment ; et, bien loin de là, il se sentait disposé à la haïr. Pourquoi ? Il aurait été fort empêché de le dire. C'était un peu ceci, un peu cela, parce qu'elle était riche, parce qu'elle avait un grand nom ; c'était à cause de ses équipages ou bien à cause de ses gens, pour mille motifs tout aussi plausibles. Mais il en est d'une haine injuste comme de tous les torts que l'on a ; elle s'envenime à raison de son injustice même; on y persiste pour ne pas s'infliger de démenti. Tel était le cas où se trouvait Mathias.

D'ailleurs, entre voisins, on a toujours mille motifs de s'en vouloir; grosses ou petites, les occasions abondent. Un jour ce sera un propos passant de l'office au salon ; un autre jour une querelle entre serviteurs. Une fenêtre qui s'ouvre, un animal qui s'égare, peuvent engendrer des rancunes qui ne s'éteindront jamais. On ne voit rien alors dans les proportions ordinaires, ni avec le sang-froid qui convient. Les moindres actes de la vie sont passés à une loupe qui les grossit, et change les cirons en éléphants. Et quand des hostilités s'engagent, quel triste caractère elles prennent tout aussitôt ! Quel échange de procédés ! quelles représailles ! C'est la loi du talion, la guerre des Arabes et des Indiens, sang pour sang, chevelure pour chevelure.

Mathias se prit donc à détester la marquise pour trois motifs : en tant que riche, en tant que dévote, en tant que voisine ; ce dernier grief les résumait tous. Il s'y joignait, en outre, un secret instinct qui lui faisait envisager ma-

dame de Breuil comme un adversaire éventuel. On sait à quel point Mathias avait l'esprit ombrageux ; Daniel lui-même, Daniel, c'est tout dire, n'avait pas trouvé grâce devant lui : un instant, Mathias l'avait tenu pour suspect et soumis à une surveillance, hélas! bien infructueuse. Maintenant c'était sur la marquise que sa défiance allait s'exercer. Non pas que cette défiance s'attachât à un but fixe et s'appuyât sur des éléments précis ; non, ce n'était encore qu'un sentiment vague, confus, sans objet déterminé ; mais Mathias avait en lui de quoi lui donner tout l'accroissement et toute la consistance désirables. Il suffisait pour cela que son imagination se mît de la partie : c'est ce qui arriva.

Un jour, c'était dans le mois qui suivit le déménagement, les premiers symptômes de ce mal se déclarèrent. Daniel était dans le feu de son travail : habit bas et la bêche en main, il remuait l'un des carrés de terre dont se composait son petit domaine, et apportait à cette tâche l'ardeur d'un homme qui s'y livre volontairement. La sueur inondait son front ; ses mains se couvraient de cloches ; n'importe ! il n'en maniait pas son instrument avec moins de vigueur, et se donnait du courage en songeant aux grands résultats qu'il allait obtenir. Ce fut au fort de cette opération, que Mathias vint le rejoindre ; il alla au fait sur-le-champ.

— Daniel, dit-il, un mot.

Celui-ci ne se retourna pas ; il était alors aux prises avec une motte de terre rebelle, et ne semblait pas d'humeur à s'en laisser détourner.

— Qu'est-ce encore? dit-il.

— Un rien pour toi, beaucoup pour moi, reprit Mathias, piqué du peu d'effet qu'avait produit sa présence. J'ai des scrupules.

— Des scrupules ? Et lesquels ? Et à propos de quoi ?

On voyait que ces réponses étaient faites machinalement et que l'esprit de Daniel se trouvait à cent lieues de

ce qu'il disait; il administrait coup de bêche sur coup de bêche et s'essoufflait si bien, que les paroles sortaient avec peine de ses poumons. Mathias vit que, pour fixer son attention, il fallait frapper un grand coup.

— Sur quoi portent mes scrupules? dit-il. Tu me le demandes? Tu ne devines pas?

— Ma foi! non, répondit Daniel.

— Sur ce logement, dit Mathias.

Pour Daniel, c'était toucher la corde sensible; il se redressa et cessa de jouer de son instrument.

— Ce logement? Et qu'y manque-t-il?

— Rien.

— Qu'y trouves-tu à reprendre?

— Pas la moindre des choses.

— Eh bien! alors?

— Alors, raison de plus pour avoir des scrupules, et j'en ai.

— Mais quoi! quoi donc? Parle! explique-toi!

— Ceci ou cela, que t'importe? c'est une affaire de conscience. D'ailleurs, on ne peut pas tout dire.

— Tu bats la campagne!

— Ah! je bats la campagne! Eh bien! faut-il parler net?

— Oui.

— En un mot, comme en cent, il me prend des envies de déménager. Es-tu content? Est-ce assez clair?

— Déjà? ah! mon Dieu! Tu deviens fou, nous sommes ici d'hier.

L'humoriste avait atteint son but: Daniel lui appartenait; il avait rejeté sa bêche et s'essuyait le front; une explication sérieuse pouvait commencer. Mathias reprit:

— Tu es si léger, Daniel, que tu ne vois rien et ne remarques rien; c'est à moi de tout remarquer et de tout voir.

— Voilà de singuliers reproches.

— Ils sont fondés! Comment as-tu traité avec ces grands seigneurs?

— Le plus naturellement du monde ; tu le sais bien.

— Le plus naturellement ! le plus naturellement ! dit Mathias en butte à ses défiances, il n'y a au contraire rien de naturel en tout ceci... Je te le répète, j'ai des scrupules.

— Mais lesquels donc ?

— Le sais-je ? Tout est mystérieux dans cet hôtel. N'as-tu pas éprouvé toi-même un peu d'étonnement dans les débuts ? On t'a pris au mot, pour ainsi dire. D'où vient cela ? Pourquoi cette préférence ? Daniel ! Daniél ! il y a du louche là-dessous.

— Encore de tes manies !

— Non, te dis-je ; et cette marquise, vois-tu clair dans ce qu'elle fait ?

— Qu'importe ?

— Beaucoup ! Nous ne pouvons pas lui servir de mannequins ; c'est un rôle qui ne m'irait pas.

— Où vas-tu chercher ces suppositions ?

— Dans tout ce qui se passe, Daniel. Je vois, j'observe, je devine.

— Tu devines, tu vois ! Que peux-tu voir ? La marquise ne quitte pas ses appartements. Tu ne l'as pas seulement aperçue.

— Raison de plus ; on ne se cache pas sans motif. Crois-moi, Daniel, il y a des pressentiments qui ne trompent pas. On nous tend des piéges. Si tu étais sage, tu suivrais mon conseil, et nous quitterions d'ici. Il ne fait pas bon d'avoir affaire avec les grands.

De toutes les perspectives, aucune ne pouvait être plus désagréable à Daniel ; aussi, finit-il par se piquer et prendre les choses au sérieux.

— Mathias, dit-il, une fois pour toutes, cesse de nous donner de ces alertes. Tu ne sais jouir de rien ; il faut que tu broies du noir à tous propos. On dirait que tu prends à dessein le contre-pied de tout le monde.

— Tu te fâches, Daniel.

— Non, je ne me fâche pas, Mathias ; je m'explique

seulement et de façon à te guérir de tes caprices, si je le puis. Ce logement me convient ; j'y ai pris goût, je m'y attache. Il convient à ta femme, qui s'y rétablit à vue d'œil ; il convient à Blanche, qui y vit au grand air et se développe comme une belle plante ; il convient à Régine, qui y a mille distractions sous la main ; il convient à la famille entière, excepté à toi.

— A la bonne heure, dit Mathias.

— Prends-en donc ton parti ; tu ne peux pas avoir la prétention de nous sacrifier tous à tes fantaisies. Tu ne le voudrais pas.

— Dieu m'en garde ! seulement tu es prévenu ; à toi la responsabilité.

— Soit, et laisse là cette marquise ! Qu'elle vive retirée ou non, que t'importe ? Chacun a assez de ses affaires, sans songer à celles d'autrui. Tiens, un conseil ; veux-tu guérir de ces lubies ?

— Et comment ?

— Fais comme moi, ajouta Daniel, en reprenant la bêche et se mettant à l'ouvrage.

— Comme toi ?

— Oui, comme moi. Livre-toi à la culture ; il n'y a rien qui soulage davantage les nerfs et chasse avec plus de succès les mauvaises pensées. Le corps s'en trouve bien, et l'esprit y gagne. Essayes-en.

L'entretien finit sur ces mots ; Mathias n'osa plus insister ; ses ouvertures avaient été trop mal accueillies. Mais il n'en persista pas moins dans ses impressions et continua à nourrir des rancunes silencieuses et solitaires.

X

LE JARDIN.

Cependant la marquise épuisait, vis-à-vis de ses locataires, la mesure des bons procédés. On a vu qu'entre les pavillons et l'hôtel, il régnait une communication intérieure. Madame de Breuil en laissa l'accès libre aux deux ménages; le grand jardin, les serres, tout était mis à leur disposition; ils pouvaient en jouir comme si c'eût été leur propre domaine. Mathias se fût bien gardé d'user de cette faveur; il n'y vit qu'un piége de plus; Daniel préférait rester sur son terrain et y exercer ses bras à des travaux familiers; mais Thérèse et Blanche allaient passer une partie de leur journée sous les beaux et vastes ombrages de l'hôtel de Breuil. C'était, pour Thérèse, une occasion de jouir exclusivement de sa fille, et pour Blanche une distraction à des études qui devenaient plus sérieuses chaque jour.

Dans le cours de ces promenades, il était un point du jardin où les deux femmes se rendaient de préférence, et où elles faisaient des stations prolongées. C'était une construction rustique, composée de rondins et de chaume et qui faisait honneur à l'art du treillageur. Une table en osiers tressés en occupait le milieu, et des siéges pareils en garnissaient l'enceinte. Tout autour de la construction régnait un taillis qui en défendait les abords et en faisait un asile discret et mystérieux. C'est là que Blanche et Thérèse venaient presque chaque jour. On y apportait de l'ouvrage et quelquefois le goûter, afin d'employer les heures et de se ménager quelques diversions. L'endroit était charmant, frais, entouré d'ombrages; la fauvette y avait son nid, et remplissait l'air de ses gazouillements. Dans les massifs, le soleil brisait ses rayons, et on en-

tendait au loin le bruit de l'eau qui tombait dans le bassin et murmurait sur des rocailles.

Ce qui frappait le plus Blanche et Thérèse, dans le cours de leurs séances, au sein de ce petit bois, c'était la solitude profonde qui régnait autour d'elle. On eût dit que le jardin était un lieu frappé d'interdit; pas un bruit, pas un mouvement, pas une âme vivante. Les gens de la maison semblaient avoir à ce sujet des instructions très-rigoureuses; jamais ils n'y mettaient les pieds. Quant aux maîtres, les deux femmes ne les avaient point encore aperçus; ils ne paraissaient guère jaloux de jouir de leur domaine. Le vide et le silence étaient les seuls hôtes des lieux. A peine, de loin en loin et par extraordinaire, apercevait-on le jardinier qui taillait les arbres ou renouvelait les plates-bandes de fleurs. Il fallait pour cela que la besogne fût urgente. Quand Thérèse et Blanche étaient là, d'ordinaire il s'abstenait et se tenait à l'écart; c'était comme une consigne donnée, et un parti pris de ne pas troubler leur solitude.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi et sans qu'aucune rencontre eût lieu. Toujours le même vide et la même immobilité. On eût dit que la baguette d'une magicienne avait frappé cette enceinte d'engourdissement et les hôtes d'un de ces sommeils qui tiennent de la féerie. Cependant, il y eut un moment, bien fugitif il est vrai, où ce bois parut s'animer; Blanche le crut du moins. Elle était avec Thérèse, dans leur réduit habituel, occupée à un travail d'aiguille, lorsqu'elle crut entendre, à deux pas d'elle, un bruit inusité; c'était comme un frôlement au sein du feuillage.

— Chut, maman, dit-elle à Thérèse, qui tenait alors le dé de la conversation.

— Qu'est-ce donc, mon enfant? dit celle-ci.

— Silence! reprit la jeune fille.

Thérèse se tut et prêta attention.

— C'est singulier, dit Blanche après une pause, singulier, en vérité.

Elle se leva et chercha à pénétrer de l'œil les massifs qui entouraient le kiosque; un moment elle crut saisir l'objet qu'elle cherchait.

— Ah! dit-elle.

Ce ne fut qu'un éclair, une illusion peut-être, car elle se rassit presque sur-le-champ.

— Plus rien, dit-elle.

Pendant cette scène, Thérèse n'avait pas osé interroger la jeune fille; elle demeurait silencieuse et attentive.

— Qu'y a-t-il? lui dit-elle, quand celle-ci eut repris son travail.

— Vous n'avez rien vu, maman?

— Rien, mon enfant.

— Ni rien entendu?

— Rien non plus.

— Alors il faut que je me sois trompée.

— Comment cela?

— Voici. Il m'a semblé que les feuilles s'agitaient à quelques pas de nous.

— Bah! Et moi qui ne m'en suis point aperçue.

— Et puis, quand je me suis levée, il s'est fait un mouvement, à ce qu'il m'a paru; mais il faut croire que j'ai été dupe.

— C'est probable, mon enfant.

— Qui pourrait nous épier ainsi?

— Personne. Et puis, pourquoi se cacher de nous? Que sommes-nous ici? Des étrangers. Pas besoin d'y mettre tant de façons.

— En effet, maman, j'ai dû avoir une fausse alerte, le feuillage aura remué sans motif.

— Ce sera le vent.

— Ce doit être le vent.

On voyait que Blanche n'était pas convaincue et qu'elle gardait ses impressions. Qui le sait? Peut-être commençait-on à trouver que ces séances dans le jardin dépassaient la mesure et touchaient à l'indiscrétion.

— Si nous partions? dit-elle à Thérèse ; il se fait tard.

— Comme tu voudras, ma fille, répondit celle-ci, qui était habituée à lui obéir.

Elles se levèrent et mirent de l'ordre dans ce petit réduit, comme elles le faisaient toujours. Ni l'une ni l'autre n'étaient d'un caractère à abuser de l'hospitalité. Les siéges furent rangés à leur place, et elles firent disparaître jusqu'aux moindres traces de leur séjour. Ce soin était rempli, et Blanche descendait les marches du kiosque, quand une nouvelle exclamation lui échappa :

— Maman ! s'écria-t-elle.

— Qu'y a-t-il, mon enfant ?

— Regarde donc de ce côté.

Elle indiquait à Thérèse la partie la plus ombragée du bois.

— Eh ! après ?

— Tiens ! tiens ! tu ne vois rien ?

— Non, ma fille, rien.

— C'est étrange alors ; cette fois, je suis bien assurée du fait ; je l'ai vue comme je te vois.

— Quoi donc ?

— Le sais-je ? Une ombre qui se glisse à travers les arbres.

— Vraiment ?

— J'en suis sûre comme de mon existence. J'aurais pu me tromper une fois ; mais deux, c'est impossible.

— Et qu'est-elle devenue ?

— Elle a disparu sur la gauche. Tiens ! tiens ! voici qu'on l'aperçoit encore.

— Où ai-je les yeux, alors ?

— La voilà partie ; décidément, ma petite mère, on nous surveille ; il faudra y mettre ordre et paraître moins souvent ici.

— Tu sais que je fais tout ce que tu veux ; nous resterons chez nous, ma fillette.

En parlant ainsi, les deux femmes s'étaient dirigées

vers la porte qui devait les ramener dans leurs pavillons. Après avoir parcouru les allées du bois, elles arrivaient dans la partie découverte du jardin, et sur un point d'où l'on en embrassait tout l'ensemble. Une surprise les y attendait. Pour la première fois, madame la marquise de Breuil se trouvait en même temps qu'elles sur les lieux; elle marchait dans la grande avenue, et venait évidemment à leur rencontre.

XI

L'ENTREVUE.

Vêtue de noir, la marquise avait des airs qui en imposaient et une physionomie qui, depuis longtemps, avait perdu l'habitude du sourire. Cependant, à la vue de Thérèse et de Blanche, il s'y opéra un changement très-décidé, très-caractérisé, quoique suivi d'un prompt retour. Ce fut comme un élan et un commencement d'abandon; mais le sentiment de l'étiquette et de la convenance eut bientôt repris le dessus. Elle se contint alors et s'observa avec plus de soin.

De leur côté, Blanche et Thérèse éprouvaient un peu d'embarras. Dans leur vie modeste, elles n'avaient jamais eu affaire à de grandes dames et ne savaient pas sur quel pied il convient de le prendre quand on se trouve dans ce cas. Elles auraient donc préféré en être quittes pour un échange de saluts et réglaient déjà leur marche en conséquence, lorsque madame de Breuil leur coupa la retraite, les prévint et les aborda. Il n'y avait plus moyen de reculer; la glace était rompue.

Les premiers compliments une fois échangés, la marquise engagea l'entretien. Elle s'excusa auprès de ses voisines de n'être point encore allée les voir dans leur nouveau logement, ni s'assurer que tout y fût à leur gré;

que le désir ne lui en avait pas manqué, mais qu'elle n'en avait pas trouvé le temps, au milieu de tous les devoirs qui s'étaient succédé ; qu'elle s'y rendrait prochainement, et réparerait ce tort en les fréquentant d'une manière assidue ; qu'elle y tenait et se promettait un véritable plaisir de ces relations. Elle ajouta qu'elle était heureuse de les voir dans son jardin, et qu'elles devaient absolument le regarder comme le leur ; qu'elle les suppliait de l'animer de leur présence ; que sans cela ce serait un lieu désert, abandonné.

— Abandonné ! s'écria Thérèse en l'interrompant sur ce mot. Quel dommage ! il est loin de mériter cet affront.

— Et pourtant c'est ainsi ! reprit la marquise. Jamais personne n'y descend. Même aujourd'hui, c'est le hasard qui m'y a conduite. Je croyais y trouver mon fils. L'auriez-vous rencontré, par hasard?

— Non, Madame, répondit Thérèse.

— C'est singulier, dit la marquise ; je l'ai pourtant aperçu d'en haut ; il se dirigeait vers le petit bois. Roger ! ajouta-t-elle à haute voix et avec la pensée que son appel serait entendu.

Personne n'y répondit ; le silence continua de régner dans l'enceinte du jardin.

Cependant, les derniers mots de madame de Breuil n'avaient pas été perdus pour Blanche. Elle était convaincue que ses sens ne l'avaient pas trompée, et qu'à deux reprises il y avait eu du bruit et du mouvement dans les massifs dont le kiosque était environné. Serait-ce le fils de la marquise ? Mais quel besoin aurait-il eu de se cacher ? Dans quel intérêt ? Dans quel but ? Il pouvait, dans cet hôtel, marcher et parler en maître, et n'avait qu'un signe à faire pour qu'on lui laissât la place libre, s'il l'eût désiré. Blanche ne s'expliquait pas bien les faits et ne savait que penser des circonstances qui les avaient accompagnés ; mais il lui en resta néanmoins une impression fort vive et un secret pressentiment. Par une sorte d'instinct, elle comprit qu'il

fallait garder plus de réserve et user moins souvent des franchises qu'on leur accordait.

Aussi, lorsque le lendemain Thérèse voulut retourner comme de coutume dans le kiosque où elles passaient leurs après-midi, ce fut Blanche qui s'y opposa :

— Non, maman, dit-elle ; non.

— Pourquoi cela ?

— Pas aujourd'hui.

— Serais-tu indisposée, ma fillette ?

— Mais non, maman.

— Eh bien ! alors ?

— Ce sera pour demain ; ménageons nos plaisirs. Et puis, il ne faut pas se montrer indiscrètes.

— La marquise nous en a tant priées ?

— Raison de plus pour en user modérément. Gardons le beau rôle.

Les volontés de Blanche étaient souveraines pour Thérèse, et de ce moment les visites à l'hôtel voisin furent moins fréquentes. En revanche, il se fit dans les habitudes de la marquise un changement inattendu. A mesure que la jeune fille parut moins souvent dans l'enceinte de l'hôtel, ce fut elle qui se montra plus souvent chez les Mathias. Dès la première visite, elle s'y prit de manière à mettre tout le monde à l'aise, fit des frais pour plaire et y parvint. Qui l'eût vue dans cet intérieur n'eût pas retrouvé la marquise de Breuil avec ses grands airs et sa physionomie austère. Elle laissait sur le seuil ces façons d'apparat et redevenait simple, naturelle et pleine d'abandon. Elle savait gagner Régine en faisant l'apologie des grandes méthodes d'éducation, Daniel en flattant ses goûts sur la culture, Thérèse en parlant de Blanche, et Blanche en parlant de Thérèse, tout cela sans recherche, sans affectation et avec l'aisance d'une personne qui sait vivre.

Ce qui lui plaisait surtout dans ce logis, c'était la jeune fille ; on le voyait, elle y prenait goût, un goût chaque jour plus vif, et personne ne s'en étonnait. Qui n'aimait

pas Blanche? Qui aurait pu se dispenser de l'aimer? Autour d'elle, c'était à qui le ferait avec plus d'excès. Chez Thérèse, c'était de la passion; chez Daniel, de l'extase; quoique moins vive, l'affection de Régine n'en était pas moins profonde; quant à Mathias, il s'y était attaché plus qu'il ne croyait et ne se l'avouait. Quoi de surprenant que madame de Breuil eût été à son tour gagnée par tant de grâce! C'était un tribut forcé; la marquise ne le paya point à demi. Souvent on la voyait arrêter sur Blanche un regard profond et attendri; seulement elle ne persistait pas et se détournait dès qu'elle se voyait remarquée.

Hors de là, néanmoins, rien n'était changé, ni dans ses allures, ni dans son maintien. Elle demeurait ce qu'elle avait été jusqu'alors, d'un rigorisme achevé, et ne se relâchait ni de ses prières, ni des mortifications. Ses visites au pavillon restaient ignorées du monde où elle vivait et elle avait même le soin d'en déguiser le caractère aux yeux de sa domesticité. Avant tout, elle tenait à ne point déchoir et à garder le rang qu'elle s'était acquis au prix de tant de sacrifices. La vie de l'hôtel était toujours la même, et son oratoire n'avait point à souffrir de ses visites chez les Mathias.

XII

LE FEU SOUTERRAIN.

Blanche ne s'était point abusée; quelqu'un l'avait vue et suivie dans ses visites au jardin; quelqu'un s'était attaché à ses pas, et, sans être aperçu, avait pris un vrai plaisir à la voir.

C'était Roger.

Les croisées de son appartement donnaient sur les parterres, et le hasard voulut que, le premier jour où Blanche et Thérèse franchirent les portes de communication, il se trouvât précisément derrière ses stores, regardant d'un œil

distrait la belle végétation qui se déployait devant lui. Au moment où il allait se retirer, il aperçut les deux femmes. Deux femmes dans l'hôtel! Deux femmes se dirigeant familièrement vers les massifs du bois! C'était une nouveauté, sinon un problème. Roger était prompt en toute chose, et au mal surtout; à l'instant même il voulut en avoir le cœur net et descendit dans le jardin.

Ce qui le poussait, c'était un sentiment de curiosité. De la distance où il se trouvait, il n'avait pu voir si les deux femmes étaient jeunes, si elles valaient la peine qu'un garçon comme lui, de sa figure et de sa tournure, habitué à être recherché, se dérangeât de son appartement et se mît à la découverte. Mais ce qu'il n'eût pas fait en toute autre circonstance, il le fit en raison de celle-ci. Sa mère avait placé l'hôtel sur un pied si rigide, et écarté avec un tel soin les embûches du monde de cette enceinte consacrée au recueillement, que cette apparition était véritablement inintelligible, et qu'un intérêt réel s'y attachait.

— Qu'est-ce que cela peut être? se disait-il, en franchissant un escalier qui débouchait du côté des ailes. Qu'est-ce que c'est donc? Voilà bien longtemps que madame de Breuil ne m'avait donné ce spectacle! Deux femmes! Il faut, pour qu'elles aient le privilége d'entrer ici, qu'elles soient bien peu avantagées de la nature. N'importe, j'irai jusqu'au bout, laides ou non. J'en cours la chance. Le coup est rude, mais il n'est pas mortel, on y survit.

Tout en faisant ces réflexions, Roger était arrivé à l'entrée du petit bois, où Thérèse et Blanche venaient de pénétrer.

— Les voir, c'est bien, dit-il en hésitant; causer avec elles, c'est encore mieux. Mais, avant tout, il faut les rejoindre. Qui sait par où elles ont pris?

Il hésitait, quand il entendit un bruit de voix et aperçut une robe à travers les éclaircies du feuillage.

— Les voici, dit-il; je les tiens.

Ces charmilles et ces massifs étaient trop familiers à

Roger, pour qu'il se méprît sur les mouvements des personnes dont il suivait les traces; à leur marche, il pouvait calculer d'une manière précise par où elles débouche-raient. C'est de ce côté qu'il se porta, sans dessein arrêté, sans même prendre de précaution. Cependant, à mesure qu'il s'engageait plus avant dans cette aventure, il y prenait plus de goût; elle tournait au romanesque et à son âge cette couleur sied aux choses. Il fit donc plus de frais et se cacha mieux; il lui sembla plus conforme à ses lectures et plus dans les habitudes des héros de roman, de voir sans être vu et de jouir du coup d'œil sans recourir à la parole. Il s'y trouvait un double avantage : admirer plus à l'aise, s'il y avait lieu, et battre en retraite plus promptement, dans le cas contraire. Afin d'exécuter ce plan, il ne se mit point à découvert et garda, autant que possible, l'abri des charmilles.

Il venait de prendre ce parti et de se porter en avant, lorsqu'un bruit de voix lui indiqua la position qu'occupaient les deux inconnues. Elles étaient du côté du kiosque, peut-être dans le kiosque placé à l'extrémité du petit bois. Cette circonstance le servait. Nulle part la végétation n'était plus serrée et ne se prêtait davantage au rôle d'éclaireur qu'il avait adopté. Insensiblement il gagna du terrain et se trouva à portée de voir. En effet, les choses étaient bien ce qu'il avait supposé : les deux inconnues venaient de s'asseoir dans le kiosque même. Il y jeta un coup d'œil, et le résultat n'en fut pas favorable, à ce qu'il semblait.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il dans le langage du monde où il vivait, langage peu chevaleresque : je suis volé.

Il venait d'apercevoir Thérèse, qui était alors parvenue à une certaine maturité et n'avait point embelli à vivre près de Mathias. Peut-être en serait-il resté là et n'eût-il pas procédé à un informé plus ample, si une voix, d'un timbre clair et doux, ne fût parvenue à son oreille, comme une mélodie d'un caractère inattendu. Évidemment cette voix n'avait rien de commun avec le visage qu'il venait d'aper-

cevoir; elle avait la fraîcheur et la suavité de la jeunesse : l'enquête demandait à être complétée sur ce point. Roger se mit donc à écarter de nouveau le feuillage, et la même exclamation lui échappa, mais avec une expression et une intention toutes différentes.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il.

Cette fois le dédain ou le sarcasme eussent été de mauvais goût ; c'était Blanche qu'il avait sous les yeux. Roger resta frappé de sa beauté ; il en éprouva comme un éblouissement. Dans l'existence qu'il avait menée jusque-là et au milieu de tant d'amours mercenaires, jamais il n'avait rien rencontré qui approchât de ce charme et de cette perfection. Non-seulement les traits étaient d'une pureté et d'une régularité achevées, les cheveux d'un ton rare, le teint d'un incomparable éclat, la taille et le port dignes d'une reine ; mais il régnait dans l'ensemble on ne saurait dire quelle fleur d'adolescence, quel parfum de candeur, quels airs de vierge entourée du nimbe lumineux. C'est là surtout ce qui toucha Roger et l'enchaîna à la place d'où il découvrait cette ravissante apparition. Il y resta longtemps comme sous le charme et dominé par une ivresse bien nouvelle pour lui.

Les jours suivants, il y revint. Vainement eût-il essayé de se vaincre ; l'instinct l'emportait, il ne s'appartenait plus. Il appartenait désormais à ce sentiment que le hasard avait fait naître, et qui avait pris, dès les premières heures, le caractère d'un maître impérieux. Et ce qui prouve que c'était là une passion sincère, bien différente des caprices par lesquels Roger avait passé, c'est qu'il la tenait renfermée dans son cœur, et ne s'en ouvrait à personne ; c'est qu'il n'avait pas encore, dans un moment de curiosité, cherché à s'informer de ce qu'étaient ces deux femmes à qui l'accès du jardin était ouvert. Il était dans la situation d'un homme qui fait un beau rêve, et qui a peur d'en détruire le prestige par un mouvement imprudent. Puis, à quoi bon ? En sachant mieux les choses, peut-être eût-il

été moins heureux et à aucun prix, sous aucun prétexte, il ne voulait troubler des joies si profondes et si pures.

Une fois que cette passion fut entrée dans sa vie comme un élément essentiel, Roger rompit avec ses mauvaises habitudes, ou du moins s'en détacha peu à peu. On ne le vit plus ni aux cercles, ni au jeu; il cassa aux gages les malheureuses dont il pensionnait les faveurs; il eut un retour très-marqué vers des penchants plus sains et des affections plus avouables. Et pourtant où en était-il? au chapitre des contemplations : pas un degré plus loin; mais ce chapitre, à tout prendre, est bien plus doux que ceux dont il est suivi; il se rattache à la période la plus sûre des amours, à celle qui est le moins susceptible de troubles. Roger n'avait pas dit un mot encore, il ne s'était pas même montré, il ne savait pas s'il serait payé de retour, et s'il obtiendrait un encouragement en échange de ces adorations si ferventes; et pourtant il se sentait heureux, heureux de donner beaucoup et de ne rien recevoir; la véritable passion ne compte pas.

L'un des résultats les plus frappants de ce changement survenu dans la vie du marquis, c'étaient les longs et constants séjours qu'il faisait à l'hôtel de Breuil. La livrée n'en revenait pas. Naguère encore, Roger partait le matin et on ne le revoyait qu'à une heure avancée de la nuit; souvent même il poussait le déréglement plus loin et ne couchait pas à l'hôtel; c'était un scandale que la marquise n'avait pu empêcher, et qui faisait le désespoir de sa vie. Depuis quelque temps, non-seulement le jeune homme passait les nuits à l'hôtel et y prenait ses repas; mais il y demeurait encore pendant une portion de la journée. A quoi y employait-il son temps? Personne n'aurait pu le dire. Une fois son service achevé, aucun domestique ne pénétrait chez le marquis; et, comme indices, tout se réduisait à une promenade que chaque jour il faisait dans le jardin. Voilà sur quoi roulaient les propos de l'office et les commentaires qu'on y débitait.

La marquise ne souffrait pas qu'il y eût de l'espionnage chez elle et qu'on lui rebattît les oreilles de bruits et de rapports; elle n'avait pas voulu s'accommoder de cette plaie si commune dans les maisons; elle y avait porté le fer. Sous aucun prétexte, on ne devait lui parler de son fils, ni de ce qu'il avait fait, ni de ce qu'il avait dit. Aussi s'aperçut-elle la dernière du changement survenu dans la vie de Roger. Ce ne fut qu'en le voyant plus assidu à sa table et beaucoup plus exact, qu'elle commença à y prêter quelque attention. Non pas qu'elle eût le moindre soupçon de ce qui se passait : comment en aurait-elle eu ? Son fils ne s'en était ouvert à personne : c'était son secret, et un secret bien gardé; à peine osait-il se l'avouer à lui-même. Et pourtant la marquise, avec l'instinct sûr des femmes, sentait qu'il y avait là quelque chose de nouveau. Les manières du jeune marquis avaient changé même pour elle; il était rempli de plus d'égards, de plus d'attentions; sa voix avait une expression caressante qu'elle n'avait pas eue jusqu'alors; son œil se chargeait de flammes : il était comme transfiguré. L'amour seul opère de tels miracles.

Un jour, au déjeuner, madame de Breuil ne put se défendre d'une petite allusion à cet état si nouveau. Son fils venait de s'asseoir à ses côtés après lui avoir offert quelques fleurs cueillies dans le jardin.

— Roger, lui dit-elle, voilà de belles roses; c'est choisi avec goût; elles ont un parfum et un éclat ! Mais savez-vous, mon fils, que vous devenez galant ! Tant d'attention pour une mère !

Le marquis ne s'attendait pas au compliment, et il en éprouva un peu d'embarras : on eût dit un criminel pris sur le fait. Il se rassura pourtant, et, trouvant l'occasion heureuse, il résolut de la mettre à profit. Tôt ou tard madame de Breuil apprendrait qu'il avait apporté à sa conduite de grandes modifications; il valait mieux prévenir l'effet de cette découverte.

— Galant, ma mère! répondit-il; et pourquoi ne le serais-je pas? C'est d'un gentilhomme.

— En effet, Roger! Mais de gentilshommes, combien en reste-t-il aujourd'hui? On les compte.

— Dans ce cas j'en ferai un de plus; j'y suis résolu. Je serai digne des miens. Vous verrez.

La marquise regarda son fils avec attention; l'expression de son visage la frappa. La bonne foi y éclatait, la résolution aussi. Il n'y avait à douter ni de l'intention, ni de la volonté. Mais alors d'où venait un pareil retour? comment l'expliquer? pourquoi et à quel propos Roger secouait-il le joug indigne sous lequel il avait vécu? Cet amendement durerait-il? Par quel moyen le seconder? Toutes ces pensées se pressaient dans l'esprit de madame de Breuil; et elle était trop intéressée à savoir le fond des choses pour ne point insister.

— Vraiment! dit-elle, vous m'enchantez. Je suis fière de vous entendre parler ainsi. Mais est-ce bien sérieux?

— Très-sérieux, ma mère.

— Et qu'en diront vos amis? Et qu'en diront vos favorites? Car vous n'êtes pas libre, Roger.

— Ne m'en parlez pas: rien que d'y songer, je sens la rougeur me monter au front; il me prend des envies de me battre. Si vous saviez quel monde c'est et combien on y souffre, pour peu qu'on ait du cœur!

— Quel langage, Roger!

C'était si nouveau pour la marquise qu'elle ne put retenir cette expression de son étonnement; mais, par un retour à d'autres pensées plus conformes aux inspirations d'un cœur pieux, elle ajouta :

— Dieu vous a donc touché!

Le marquis n'accepta ni ne repoussa le commentaire, il continua :

— J'en ai assez, voyez-vous; assez, assez, assez. Hommes, femmes, laquais, tout ce monde-là me pèse. Pas un acte qu'on puisse avouer, pas un mot qui soit de bonne

compagnie. C'est la fange des fanges. S'il y a des escrocs, c'est là qu'ils se trouvent; des voleuses, c'est là qu'elles se réfugient; jamais sentine ne réunit tant d'impuretés; on y trafique des cœurs et on y enlève les bourses. O ma mère, et penser qu'un de Breuil est descendu jusque-là !

L'accent du marquis avait une telle énergie, et son regret semblait si sincère, que madame de Breuil se fût fait un scrupule d'y rien ajouter; elle se tourna du côté de son fils et le regarda en face :

— Vous nous revenez donc, Roger? lui dit-elle.

— Oui, ma mère.

— Sincèrement?

— Très-sincèrement.

— Sans aucune arrière-pensée?

— Aucune.

— Vous ne vous montrerez plus en public avec des courtisanes?

— Jamais.

— Vous passerez vos nuits à l'hôtel ?

— Toutes mes nuits.

— C'est bien, touchez là, dit-elle en lui tendant la main; le reste viendra plus tard; l'abbé Gerbideau y veillera. En attendant, je vous pardonne; nous tuerons le veau gras.

Telle fut la révolution intérieure qui s'opéra dans l'hôtel de Breuil. La marquise jouissait de l'effet et en ignorait la cause. Elle était portée à l'attribuer à des moyens surnaturels et à l'influence mystérieuse de la grâce. C'était l'explication la plus conforme à ses idées, et madame de Breuil n'aurait pu que s'y affermir si la suite des événements ne fût venue dissiper cette illusion.

XIII

ÉTAT DES ESPRITS.

Il n'est pas sans intérêt de s'appesantir sur les sentiments qui animaient alors la marquise et son fils. Plus tard, si ces sentiments changent, on se souviendra du moins qu'ils ont existé et qu'ils étaient sincères. D'ailleurs, pour l'un et pour l'autre, il y avait là un élément nouveau et presque une exception dans leur vie.

Roger avait reçu un de ces chocs, qu'une passion vraie peut seule imprimer ; il se sentait dominé par une idée qui suffisait désormais pour charmer et remplir son âme. Jusqu'alors il n'avait été qu'agité, il était dompté maintenant. Naguère, il ne tenait pas en place et ne se trouvait bien que là où il n'était pas ; c'était la turbulence personnifiée. Maintenant, il gardait l'hôtel avec une persévérance opiniâtre et ne s'en éloignait que bien rarement. Naguère, il regardait l'amour comme un des luxes que lui permettait sa fortune, mettait les femmes qu'il honorait de ses préférences sur la même ligne que ses équipages et ses chevaux, n'en faisait pas plus de cas et en changeait au même titre. Maintenant il éprouvait, à l'aspect d'une jeune fille, entrevue à peine, un embarras mêlé de respect, et eût donné sa vie pour un de ses regards. Son heure était venue ; il aimait ! Il aimait ardemment et comme on aime à son âge.

De la part de la marquise, c'était un autre sentiment, plus doux, plus calme, mais chaque jour accru. A mesure qu'elle voyait Blanche plus souvent, elle lui témoignait un intérêt plus vif ; l'accueil du lendemain était meilleur que celui de la veille. Elle voulait être tenue au courant de tout, de ses études, de ses plaisirs, de ses petits travaux, même des détails de toilette, donnait quelquefois des conseils, et

les appuyait de cadeaux offerts de si bonne grâce, qu'il était impossible de ne les point accepter. Puis, lorsqu'elle était seule avec Thérèse et à l'abri de sa candeur, elle se plaisait à lui entendre raconter la vie de Blanche, avec les développements et les broderies que prenait un semblable sujet dans la bouche de madame Mathias, ne se lassant de rien, pas même des redites, accueillant les moindres circonstances, comme étant d'un grand prix ; depuis le jour où l'enfant avait été miraculeusement sauvée, jusqu'au moment où la jeune fille était venue habiter les pavillons avec ses parents adoptifs. La marquise passait des heures entières à suivre et à encourager ces récits, distraction inouïe pour elle, où le démon avait un peu sa part, et où Dieu, à la rigueur, aurait pu se trouver lésé.

Dans la famille, cet intérêt que madame de Breuil portait à Blanche était accepté ; on n'y attachait ni sens équivoque ni caractère fâcheux ; on y voyait l'impression ordinaire que produisait la jeune fille sur les personnes qui l'approchaient et que rendaient plus vive les mystères de son origine. Rien qui ne fût naturel là dedans, ni très-facile à expliquer. La marquise était venue en voisine aux pavillons ; elle y avait trouvé de bonnes gens, sans façon comme sans fiel, aimant à causer, aimant à rire, et comme c'est là du fruit nouveau pour les dames des hautes régions, elle y avait mordu d'abord, puis, le trouvant bon, y était revenue volontiers. D'une visite à l'autre et de bon procédé en bon procédé, les choses en étaient au point où on les voyait. Voilà ce que pensaient et disaient les femmes de la maison, et Daniel avec elles.

Mais il y avait dans la famille quelqu'un qui n'acceptait pas une donnée aussi simple et repoussait cette innocente interprétation, c'était Mathias ; il persistait à demeurer seul contre tous, il restait avec ses défiances, il ne désarmait pas. On sait quelles proportions acquièrent des rancunes qui ne peuvent s'épancher ; les siennes montaient à vue d'œil et chaque visite de la marquise y ajoutait un

degré de plus. Les succès mêmes de madame de Breuil tournaient contre elle; Mathias ne lui pardonnait pas d'avoir jeté un sort sur les siens, ni de les avoir si complétement fascinés; il y voyait la preuve d'une perversité profonde. A cette pensée, ses colères s'allumaient.

— Dieu! s'écria-t-il, si je pouvais la confondre!

Dès ce moment il devint pour elle un implacable surveillant : pas un mouvement, pas une parole qui lui échappassent et dont il ne tirât quelque accusation foudroyante. Son caractère bien connu lui donnait le droit d'être sournois et taciturne avec impunité; il en abusa. Il rôda autour de la marquise sans qu'elle vît en lui autre chose qu'un esprit chagrin, l'épia, la guetta, chercha à la prendre en défaut. Son opinion était que toute grande dame a au moins un mystère dans sa vie et qu'il eût fallu jouer de malheur pour tomber sur une exception. Tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre, il se croyait assuré d'en venir à ses fins et de trouver le défaut de la cuirasse.

Disposé comme il l'était, Mathias prit donc mal les avances que madame de Breuil faisait à Blanche et l'intérêt qu'elle lui témoignait. Au début il s'en irrita seulement; plus tard il y arrêta son attention et en fit l'objet d'une observation suivie. Il se demanda comment la marquise, qui passait dans le quartier pour une femme insociable et peu disposée à de nouvelles relations, qui frayait rarement avec d'autres classes que la sienne, et seulement dans un but de vanité, comment cette marquise si fière, si hautaine, avait pu rechercher de petits bourgeois comme eux, trouver du goût à leur société, et s'y imposer jusqu'à en être indiscrète. C'était une contradiction qui valait la peine d'être approfondie. Mathias y mit du sien, examina mieux, et surprit un de ces regards profonds que, de loin en loin, madame de Breuil attachait sur Blanche.

— Si c'était elle! s'écria-t-il.

Lorsque Robinson découvrit, pour la première fois, sur

les sables de son île, l'empreinte d'un pied humain, il ne dut pas éprouver une surprise plus grande que celle dont Mathias fut saisi lorsque le soupçon dont il était obsédé prit cette forme soudaine et nouvelle. Il en frémit et fut sur le point de repousser le spectre qu'il avait évoqué.

— Serait-ce possible? se dit-il. Blanche et elle! Elle et Blanche! Comment admettre cela? Jamais.

Cependant le soupçon était entré dans son âme et n'en devait plus sortir. Chaque jour il y jetait de plus profondes racines. Mathias se reprit à songer à la manière dont ils étaient venus dans ces pavillons, et aux circonstances qui avaient accompagné ce marché; il se souvint des événements qui avaient marqué l'enfance de Blanche, le rapt, les surprises, enfin tout ce cortége d'aventures qui tenaient du roman; il rapprocha ces faits et d'autres encore, de manière à en former un faisceau de preuves et à en tirer les éléments d'une conviction : ce fut pour lui un travail de tous les jours, de toutes les heures.

— Et personne pour m'aider! se disait-il, personne à qui se confier! Quand je tiens le fil et qu'il me faudrait si peu pour aboutir! Ce Daniel, par exemple, il y a des choses qu'il sait et que j'ignore! maintenant cela me revient; j'y vois clair. Il a frayé autrefois avec un émissaire, avec un laquais: ce laquais ne devait rien ignorer, ni le nom, ni le rang. Qu'en a tiré Daniel? qu'en a-t-il appris? Il faudra bien qu'il le dise, qu'il réponde, bon gré mal gré. Il a beau être léger; il n'est ni muet, ni sourd, ni aveugle; il a vu, il a entendu, il parlera. J'y vais de ce pas.

C'était la seconde ouverture du même genre que Mathias faisait auprès de Daniel, et il ne devait pas le trouver dans de meilleures dispositions que la première fois. Si Mathias avait l'esprit tourné aux soupçons, Daniel avait le sien tourné aux cultures : c'étaient deux manies qui se valaient. Pour Daniel, cette passion arrivait un peu tard et à l'âge mûr; on sait jusqu'où vont ces passions d'arrière-saison, et combien elles sont terribles. Plus de trêve, plus

de repos. La mercerie n'occupait plus, dans son existence, qu'un rang secondaire et chaque jour plus amoindri. Daniel avait changé d'idoles, il passait à d'autres dieux. Dès le petit jour, il était debout, soignant ses carrés, jouant de la bêche, distribuant l'engrais, et plus d'une fois, le soir, quand sa tâche n'était pas achevée, il lui arriva, pour en finir, de prolonger le jour d'une manière artificielle et de travailler au falot. Sa prétention était de pourvoir à l'approvisionnement des deux ménages et il n'épargnait pour cela ni peine, ni temps. Sa marche était lente comme celle d'un homme qui a la conscience de sa force et attend les bénéfices de l'expérience. Il allait des produits élémentaires aux produits perfectionnés, et n'assignait point de limites à son ambition et à son esprit de conquête.

— Je m'élèverai jusqu'au melon ! avait-il coutume de dire dans un moment d'orgueil.

On devine quel accueil rencontra Mathias auprès d'un homme ainsi disposé. Chacun des deux interlocuteurs suivit sa pente et abonda dans son propre sens ; ce fut une sorte de propos interrompus et des plus curieux que l'on pût entendre :

— Daniel, dit Mathias en abordant son ami, je suis sur la voie d'une découverte.

— Mathias, dit Daniel, j'ai en vue une nouveauté qui fera un certain effet.

— Il s'agit de tirer au clair un mystère.

— C'est une combinaison qui n'a jamais eu lieu.

— Tu verras qu'avec un peu de persistance nous en viendrons à bout.

— Je suis convaincu qu'avec du terreau et de bons semis, j'obtiendrai ce que je poursuis.

— Seulement il faudra s'y aider.

— Je ne demande qu'un peu de patience.

— Nous saurons enfin ce qu'il en est, et quelle est l'origine de Blanche,

— J'aurai mes pommes de terre hâtives, et je vous en régalerai.

Il est évident que, dans ces termes, l'entretien ne pouvait se prolonger ; les interlocuteurs étaient, l'un et l'autre, en proie aux ravages d'une idée fixe, et, au chemin qu'ils faisaient, ils ne devaient jamais se rencontrer. Aussi Mathias prit-il le parti de rompre brusquement l'entretien.

— Au diable tes légumes ! dit-il.

— Autant cela que tes marottes, lui répondit Daniel ; c'est plus substantiel.

L'humoriste comprit qu'il devait marcher seul, et il s'y décida ; il renonça aux auxiliaires. Du train dont il menait les choses, il n'en avait pas besoin. Son cerveau suffirait pour alimenter ses plans de campagne, et il y trouvait des ressources inattendues. Là où il croyait être à bout, de nouveaux moyens s'offraient inopinément ; il n'avait qu'à frapper la terre du pied pour en faire sortir des révélations.

— Victoire ! s'écria-t-il un jour, victoire ! Je tiens ma preuve, je tiens le corps du délit. Et dire que je n'y avais pas songé, que j'avais ce témoignage sous la main, et que je le négligeais ! Mais où avais-je donc l'esprit ? Vite, vite, emparons-nous de la pièce en question. Elle est décisive.

On se souvient qu'à l'époque où Blanche fut sauvée, Régine recueillit au fond du berceau un papier mouillé de larmes et qui portait seulement quelques lignes tracées avec précipitation. Cet écrit avait été conservé à tout événement ; Mathias l'avait renfermé dans son bureau, et, depuis ce temps, il n'en avait plus été question ; ni lui, ni personne autour de lui ne s'imaginait qu'on en pût tirer parti. Il fallut, pour réveiller de son sommeil cet élément d'information, la haine inventive et l'imagination fertile de Mathias.

— Je le tiens, s'écria-t-il, en tirant ce papier du bureau où il avait été enseveli si longtemps ; je le tiens. Il

ne s'agit plus maintenant que d'user de cette preuve, et je n'y manquerai pas. De quoi s'agit-il ? D'un rapprochement d'écritures. La main qui a tracé ces lignes en a tracé d'autres encore, et il faudrait jouer de malheur pour n'avoir pas, avant peu de temps, des éléments de comparaison. Du courage, Mathias, tu touches au but.

Telles étaient, à ce moment de notre récit, les dispositions des divers personnages qui y figurent ; Thérèse et Blanche s'abandonnaient à l'intimité de la marquise ; Daniel appartenait à ses marcottes et Mathias à ses rancunes. Quant à Régine, elle en était arrivée à l'âge où les révolutions du corps exercent une influence fâcheuse sur l'esprit : elle baissait sensiblement.

XIV

LE COUP DE DARD.

Depuis que Thérèse et Blanche allaient moins souvent au jardin, il s'était fait un vide dans les habitudes de Roger. Chaque jour il reprenait à la croisée de sa chambre sa faction accoutumée, avec l'espoir que l'apparition favorite ne lui ferait pas défaut, et chaque jour il voyait les heures s'écouler et la journée finir sans que son attente eût été remplie. Les mécomptes se succédaient et, en se succédant, excitaient dans son cœur des impatiences plus grandes.

De là un changement dans la manière dont il avait pris et conduit les choses. Jusqu'alors la contemplation lui avait suffi : apercevoir Blanche un moment, la suivre de loin, s'enivrer de sa grâce et jouir du charme qu'elle répandait autour d'elle, voilà son butin, le lot de sa journée, et il ne demandait au ciel rien de plus. C'en était assez pour défrayer ses rêves, et il élevait là-dessus les plus beaux échafaudages que l'imagination humaine eût jamais con-

struits. S'endormait-il, cette figure riante était près de lui; se réveillait-il, il la retrouvait à son chevet. Qu'aurait pu lui fournir de plus la réalité, et n'avait-il pas raison de s'en tenir à ces fêtes et à ces jouissances de la pensée?

Quand il ne la vit plus, il tomba de cet empyrée et s'aperçut qu'un élément essentiel lui manquait. Il aimait et ne savait pas à qui s'adressait cet amour. Il aimait une femme, parée de toutes les grâces, pure, parfaite, idéale, telle qu'elle était sortie de son cerveau; qui sait ce qu'il trouverait en poussant l'aventure jusqu'au bout? La vue de Blanche aurait pu dissiper ces mauvaises pensées; elle n'était plus là. Roger y céda; il voulut savoir, s'informer et soumit cette passion, si éthérée jusqu'à ce moment, aux analyses d'une curiosité vulgaire.

Pour obtenir des renseignements, il songea à M. Germain. Personne, mieux que l'intendant, ne pouvait savoir le fond des choses. C'était lui qui tenait dans ses mains la police de l'hôtel, y accordait les grandes et les petites entrées, réglait l'ordre du service et avait la haute main sur la domesticité. Si des personnes inconnues se promenaient dans le jardin, à leur gré et à toute heure, M. Germain devait savoir pourquoi; il devait connaître le motif de cette faveur si rare, ne rien ignorer de ce qu'étaient les étrangères auxquelles elle était accordée, avoir des détails précis sur leur nom, leur famille, leur condition, tout, en un mot, ce qui pouvait éclaircir et justifier l'exception dont elles étaient l'objet.

Ce fut donc à l'intendant que Roger s'adressa, et, dès les premiers mots, il se fit, dans le maintien de cet homme, un changement que le marquis eût remarqué sans la préoccupation qui le dominait

— Deux femmes? dit-il en balbutiant; vient-il vraiment deux femmes dans le jardin?

— Assurément.

— Et souvent, et aux heures où Monsieur le marquis s'y promène?

— Je ne dis pas cela, monsieur Germain ; n'inventez rien et ne faites point de broderies, répondit le jeune homme d'un ton hautain et en voulant couper court aux commentaires d'un subordonné. Que je me promène dans le jardin ou ne m'y promène pas, cela vous importe peu.

— Croyez bien, Monsieur le marquis...

— Trêve là-dessus ; ce n'est point de votre ressort, entendez-vous? Vous n'avez que trop l'habitude de vous ingérer dans ce qui ne vous regarde pas.

Cette leçon n'était pas un hors-d'œuvre ; plus d'une fois, Roger avait eu à se plaindre des indiscrétions de M. Germain, et peut-être eût-il poussé la mercuriale plus loin, s'il n'avait eu autre chose en tête. Il revint brusquement à son sujet :

— Répondez à ce que je vous demande, lui dit-il, et non à autre chose. Ces deux femmes, qui sont elles?

L'intendant vit bien qu'il n'y avait pour lui aucun moyen d'échapper à cet interrogatoire; il se refit un maintien, réprima le trouble qui l'avait assailli et prit l'air le plus naturel qu'il lui fut possible de prendre :

— Ah ! je vois ce que c'est, dit-il.

— Vous comprenez, enfin.

— Sans doute, et moi qui n'y avais pas l'esprit. Excusez mon étourderie, Monsieur le marquis.

— Eh bien !

— C'est impardonnable de n'y avoir pas songé, impardonnable.

— Parlez, j'attends.

— Deux femmes, n'est-ce pas ? deux femmes?

— Oui, deux femmes. Et puis ?

— Attendez, que je précise. L'une déjà mûre. Y suis-je, maintenant ?

— Vous y êtes.

— L'autre jeune, très-jeune et d'une beauté ravissante ; est-ce bien cela?

— Tout à fait cela.

— Qui se promènent quelquefois dans le jardin?

— Mais c'est bien entendu : dans le jardin. Tâchons d'éviter les redites.

— Et qui vont de préférence vers le petit kiosque? Vous voyez que je n'omets rien.

— Il est possible qu'elles aillent vers le petit kiosque, dit Roger, qui ne voulait pas paraître informé jusque-là.

— Oh! très-souvent! très-souvent! Monsieur le marquis aura pu les y apercevoir.

— Encore! s'écria le jeune homme irrité.

— Ah! pardon, j'oubliais! Et d'ailleurs, qu'est-ce que cela fait à Monsieur le marquis, qu'elles aillent dans le kiosque ou qu'elles n'y aillent pas?

C'était à dessein que l'intendant s'égarait en réponses évasives; il avait transposé les rôles, et c'était lui maintenant qui cherchait à pénétrer le secret de Roger et à lire sur sa physionomie. Celui-ci n'y tint pas; l'impatience et le dépit s'en mêlèrent.

— Ah çà! monsieur Germain, dit-il, aurez-vous bientôt fini de battre les buissons?

— M'y voici, Monsieur le marquis.

— Il est temps.

— Je reviens donc; il s'agit de deux femmes qui ont la permission de se promener dans le jardin?

— Mais oui, mais oui, qui sont-elles? Répondrez-vous enfin?

L'intendant prit un air de componction dont le sens n'était pas équivoque, et tirant un soupir du fond de sa poitrine, il ajouta :

— Entre nous, Monsieur le marquis a bien tort d'y attacher l'importance qu'il y met. C'est fort au-dessous de lui.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur Germain? dit Roger piqué.

— Je veux dire, reprit l'intendant en enfonçant le dard jusqu'aux chairs vives, que c'est d'une très-modeste condition, de petites bourgeoises d'à côté, à qui madame la

marquise a loué les pavillons de droite. Il y a là quelque chose comme un mercier et un professeur d'algèbre, des gens près de leurs pièces et qui ne valent pas l'intérêt que Monsieur le marquis pourrait leur porter.

— Et cette jeune fille est à eux? dit Roger devenu pensif.

— A eux ou à d'autres, on n'en sait trop rien, reprit l'intendant en cachant un peu de malaise. Il y a là-dessous quelque chose d'assez suspect. On dit ceci, on dit cela; rien de précis, rien de franc.

— Propos de laquais, monsieur Germain, propos de laquais, s'écria Roger que ces révélations irritaient; ma mère ne les eût pas acceptés pour voisins, puisque vous dites qu'ils le sont.

— Ce n'est pas faute de m'y être opposé, Monsieur le marquis.

— Elle ne leur eût pas donné l'entrée chez elle.

— Un moment de surprise, voilà tout. Madame la marquise en reviendra; ces gens-là finiront par lasser sa patience. Au début, on eût dit que l'hôtel était à eux. On ne voyait qu'eux, ils y faisaient plus de poussière que les maîtres. J'ai vu le moment où il fallait leur en remettre les clefs.

— Voilà bien des caquets, monsieur Germain; vous devriez me les épargner. Ce n'est pas cela que je vous demande.

— Je croyais pourtant avoir répondu au désir de Monsieur le marquis. Il me demande des éclaircissements, je lui en donne.

— C'est bon! laissez-moi.

Roger s'était contenu tant qu'il avait été en présence de cet homme; lorsqu'il se retrouva seul, il crut qu'il allait défaillir. Ce n'était là, après tout, que des rapports d'antichambre, des commérages dignes de mépris, et pourtant il se sentait frappé comme si on eût brisé le seul lien qui le rattachât à la vie.

L'amour est un singulier mélange de passion et de vanité; la tête y joue un rôle presque aussi actif que le cœur. Pour aimer, il faut pouvoir s'enorgueillir de ce qu'on aime; il est rare qu'on aime bien ce dont on est exposé à rougir; on l'aime du moins d'une autre manière. Les sens peuvent y rester enchaînés, mais le plus pur de l'âme s'en détache. Le désir persiste, l'amour s'en va.

C'est ce qu'éprouvait Roger, sans bien s'en rendre compte, et presque à son insu. Cette adoration solitaire, qui avait rempli ses journées et ses nuits, ne lui suffisait déjà plus; le rêve avait pris fin. Ce n'était plus dans le monde surnaturel qu'il maintenait ses hommages; il descendait d'un degré; il touchait au monde réel avec ses misères et ses imperfections. Ce n'était plus une enfant de l'air qu'il avait aperçue, foulant la terre par hasard et disposée à reprendre son vol vers l'azur pour peu qu'on l'eût effarouchée; c'était une mortelle, et du rang le plus humble, élevée entre un professeur d'algèbre et un mercier. Quel réveil après un songe si doux! Oh! la belle chimère évanouie!

Le premier résultat de cette découverte fut de détourner Roger des méthodes qu'il avait suivies jusque-là. L'idée qu'il n'avait affaire qu'à de petites bourgeoises lui rendit une liberté d'esprit que le premier aspect de Blanche lui avait enlevée; il rit du scrupule qu'il y avait mis et de sa réserve de chevalier; il se promit bien de ne plus persévérer dans ces façons ridicules. Il se figura les gorges chaudes qu'en feraient ses amis du monde si le détail de cette campagne sentimentale parvenait jusqu'à eux, et convint que, pour un roué comme lui, l'école était vraiment trop forte. Il était temps de prendre une revanche de ce pas de clerc. Voilà où il en était et quel chemin il avait fait à la suite de quelques propos de gens à gages.

En effet, à la première occasion qui se présenta, et un jour où Thérèse et Blanche, après s'en être longtemps abstenues, reparurent dans le jardin de l'hôtel, Roger de

Breuil alla vers elles avec l'intention de nouer connaissance et d'engager l'entretien.

XV

LES RENCONTRES.

Cependant, à mesure qu'il se rapprochait des deux femmes, Roger sentait son aplomb décroître, et son assurance fléchir. En voyant venir à elles le jeune maître de l'hôtel, Thérèse et Blanche prirent un maintien conforme à leur position et à leur rang, et qui n'était dépourvu ni de convenance, ni de dignité. La pose de Blanche en imposait surtout, c'était la candeur même. Le charme agissait si bien que, lorsque le marquis se trouva en présence de la jeune fille et vit son œil limpide attaché sur lui, ses airs d'emprunt disparurent; il fut subjugué de nouveau et la salua comme une de ses égales.

Qu'avait donc prétendu M. Germain, et quels étaient ces contes dont il avait voulu le bercer? Cette jeune fille, issue de bourgeois? Ce n'était pas croyable. Une enfant de bourgeois n'aurait pas eu ces signes de race, ce regard empreint d'une fierté naturelle, ces traits, cette démarche, cette manière de porter la tête, qui sont l'apanage et les attributs de la classe élevée. Il y avait du sang dans tout cela; avec ses préjugés de gentilhomme, Roger n'admettait pas qu'il en fût autrement. Et s'il ne savait encore à quel blason la rattacher, il se disait qu'il n'y en avait ni de trop haut, ni de trop noble pour elle. C'est ainsi qu'il s'en allait d'un extrême à l'autre, tantôt poussé au dénigrement, tantôt ramené à l'enthousiasme, suivant que la statue disparaissait à ses yeux sous un nuage jaloux ou que, la découvrant mieux, il en apercevait de nouveau toutes les perfections.

Aussi son abord n'eut-il pas le caractère qu'il avait

songé à lui donner. Point de façons dégagées, rien de ce qui sent le mauvais goût. Roger se souvint de ce qu'il était pour se montrer d'une politesse achevée. Il voulait plaire ; il y fit quelques efforts. D'ailleurs, en présence de Blanche, ses fâcheuses impressions s'étaient dissipées comme une brume que le soleil pénètre. Elle s'anima, elle parla, et sa voix acheva ce que sa vue avait commencé. Jamais Roger n'avait entendu un timbre plus doux ni qui fût mieux à l'unisson de ses pensées. Ce que disait la jeune fille ne sortait pas des formes usitées entre personnes qui se voient pour la première fois ; mais l'accent le relevait et en faisait valoir les nuances. Quand l'entretien fut arrivé à la limite où il devient un embarras et qu'il fallut se séparer, il se fit dans le cœur du marquis une sorte de déchirement ; il s'imagina qu'il ne retrouverait jamais plus cette heure fugitive et qu'une fois échappée de la portée de son regard, cette belle et douce idole ne daignerait plus se montrer de nouveau.

— Un mot encore, Mesdames, dit-il en saisissant un de ses mouvements qui annoncent et préparent une retraite ; un mot, s'il vous plaît.

— Dites, Monsieur, répondit Thérèse.

— Quand je dis un mot, c'est une grâce que je devrais dire ; je m'exprimerais mieux.

— Une grâce, Monsieur le marquis ! Ce n'est pas nous qui pouvons vous en faire, dit Thérèse, sur qui retombait plus naturellement l'entretien.

— Et pourtant, Mesdames, c'est une véritable grâce que je vous demande.

Thérèse n'avait plus rien à ajouter ; elle attendait, Blanche également.

— Voici ce que c'est, ajouta Roger. Il se peut que vous m'ayez trouvé bien indiscret aujourd'hui. Vous avoir ainsi abordées !

— Indiscret, Monsieur le marquis ! Comment cela ? dit Thérèse, vous êtes chez vous.

— Raison de plus pour ne point s'imposer, Mesdames, et j'ai peur d'avoir manqué de savoir-vivre en troublant votre promenade, et en vous retenant ici comme je le fais. Est-ce un tort ? Je m'en repens.

— Mais ce n'est point un tort, Monsieur le marquis, dit Thérèse avec une vivacité enjouée, et il n'y a pas lieu de s'en repentir. C'est nous qui devons nous montrer fort honorées.

— Parlez-vous sincèrement, Mesdames ?

— Très-sincèrement, Monsieur le marquis.

— Alors je demande un gage de cette sincérité, et à ce prix seul j'y croirai. Y consentez-vous ?

— Cela dépend, dit Thérèse ; il faut voir.

— N'ayez pas peur ; je ne me montrerai point exigeant, reprit le marquis avec gaieté. Voici ce que je demande à titre de faveur.

— Eh bien ! dit Thérèse.

— C'est que vous viendrez nous voir plus souvent. Si ma présence vous gêne, je me tiendrai à l'écart.

— Ah ! Monsieur le marquis.

— Et si vous êtes toujours aussi rares, je dirai que vous m'en voulez encore et que c'est moi qui vous ai chassées.

Ce fut là-dessus qu'on se quitta ; il était impossible de le faire dans de meilleurs termes. Thérèse ne revenait pas des prévenances du gentilhomme, de ces airs affables, des tours choisis qu'il employait, de la manière dont il avait su les mettre à l'aise. Pendant longtemps il n'y eut, entre Régine et elle, que ce sujet d'entretien. Ainsi marchent les séductions ; elles atteignent d'abord ceux à qui elles ne s'adressent pas et qui n'ont point de motif pour s'en défendre. Roger avait fait la conquête de Thérèse, c'était sans danger ; mais ce qui en pouvait avoir, et beaucoup, c'était l'influence de l'enthousiasme ressenti par madame Mathias. Blanche en essuyait le feu du matin au soir, et il était difficile de penser qu'elle y restât complétement insensible.

Comme on le devine, Blanche et sa mère revinrent plus d'une fois au jardin, sans façon, en voisines, comme le marquis le désirait. Thérèse ne voulait pas désobliger un jeune homme si poli. Pour ne point effaroucher les deux femmes, il se montra d'abord rarement et de loin en loin; quand il les crut suffisamment apprivoisées, il en vint à des rencontres plus fréquentes, et finit par les voir presque tous les jours. De là une intimité à laquelle Thérèse s'accoutuma comme on s'accoutume à toute chose, et qui, en durant, perdait à ses yeux de sa gravité. Qu'y avait-il à risquer? N'était-elle pas là? Le marquis en restait avec elles à des termes affectueux, et s'il eût dépassé ce point, elle était toujours à temps de rompre. Avec de pareils calculs, madame Mathias ne voyait que le plus petit côté des choses; elle ne songeait pas assez aux sentiments qui s'allumaient dans ces deux cœurs si souvent en présence et à l'âge des plus violentes passions.

Celle de Roger ne faisait que s'exciter par la contrainte qu'il était obligé de s'imposer. Désormais son existence était concentrée dans ces ombrages discrets où il retrouvait Blanche chaque après-midi; il n'avait pour le reste, ni un souvenir, ni un regret. Quand il l'apercevait, c'était pour lui la lumière; quand il la perdait de vue, la nuit se faisait. Souvent il la contemplait dans une muette extase, se demandant si déjà il ne l'avait pas vue ailleurs et si ses traits ne lui étaient pas familiers Quand elle parlait, il lui semblait entendre comme un écho de sa propre voix, et se laissait bercer comme un enfant par cette douce musique. Jamais il ne s'était senti si heureux, jamais il n'avait foulé le sol d'un pied plus agile, jamais il n'avait trouvé plus léger l'air qui animait ses poumons. Tout à ses yeux se parait de teintes charmantes; il voyait le monde et la nature à travers le prisme de son amour.

Cependant, à l'observer de près, il était facile de distinguer que, sous ce calme apparent, se cachait un esprit impétueux, et que cet azur recélait des tempêtes. Eprou-

vait-il quelque contrariété, son front se contractait par un effort violent et son œil lançait des éclairs. Parlait-on du mariage de Blanche, comme d'un événement auquel, tôt ou tard, il faudrait songer, sa bouche prenait une expression de défi qui semblait s'adresser à tout le genre humain et n'excepter aucune âme vivante. Blanche était son bien; malheur à qui y toucherait ! Il ne le disait pas, mais comme il le faisait entendre ! Il fallait toute la simplicité de Thérèse pour ne pas lire dans ce regard ardent, et ne pas donner cette interprétation à ce langage muet. La pauvre femme n'avait eu, en matière de sentiment, qu'une éducation très-incomplète : Mathias ne s'était pas soucié de la conduire très-loin. Aussi laissait-elle les choses empirer sans y mettre ordre. Elle devinait bien qu'il y avait une amourette là-dessous, mais elle croyait avoir assez fait si elle ne perdait pas Blanche de vue un seul instant, et empêchait tout ce qui pouvait ressembler à une déclaration formelle.

Quant à Blanche, elle s'ignorait. Pour elle ces impressions étaient quelque chose de si nouveau, qu'elle ne savait si elle devait s'en défendre ou s'y abandonner. Une petite fille comme elle, touchant à peine à ses quinze ans, sans fortune, sans nom, sans autre famille qu'une famille adoptive, attirer l'attention d'un jeune homme qui avait tout pour lui, le rang, les biens, les avantages de l'esprit et du corps, était-ce croyable ? était-ce possible ? N'y avait-il pas une illusion trop grande à penser que c'était à elle que s'adressaient ces assiduités? Et pourtant elle y rêvait. La pudeur d'une femme, même la plus naïve, a de secrets instincts qui la trompent rarement. Ces instincts disaient à Blanche que, pour ce gentilhomme, il ne s'agissait pas d'un simple passe-temps, ni d'une manière d'employer ses loisirs; que s'il avait cherché simplement une compagnie pour se distraire, ce n'aurait été ni Thérèse ni elle qu'il eût choisie; que s'il venait chaque jour épier d'elle un sourire ou un regard, il fallait qu'il s'attachât à ce regard et à

ce sourire une autre signification que celle qu'on y attachait communément. Puis, et sans chercher d'autres clartés là-dessus, elle se demandait si ce n'était pas là cet amour dont elle avait entendu parler, et qui jouait un rôle grand ou petit, dans les lectures de sa jeunesse.

Voilà où en était Blanche ; elle hésitait, elle cherchait. Cependant, ce que lui disait Roger la touchait visiblement et quand l'œil du jeune homme rencontrait le sien, elle en était remuée jusqu'au fond de l'âme. C'était avec un plaisir très-réel que chaque jour elle le voyait, et, s'il eût manqué devenir, elle en aurait éprouvé un vide. Dans l'isolement où elle vivait, elle savait peu de chose du monde et surtout de celui où Roger était né ; le jeune homme lui en traçait un tableau qui excitait dans son âme une curiosité mêlée de désir. Elle aimait à en connaître les habitudes et les préjugés, à en entendre raconter les fêtes ; elle s'informait de la généalogie des grandes familles, de leurs alliances dans le cours des temps, de leur état actuel et de la figure qu'elles faisaient. Roger donnait là-dessus des éclaircissements étendus et y ajoutait des détails qui lui étaient personnels. Comme on le pense, il y avait une portion de sa vie sur laquelle il glissait ; les oreilles de Blanche n'en auraient pas souffert le récit. D'ailleurs, il voulait réussir et ne se peignait que par les beaux côtés. Il remontait donc à ses premiers souvenirs et tenait la jeune fille captivée par ces scènes d'intérieur dont il était à la fois le héros et l'historien.

Les journées s'écoulaient au milieu de ces entretiens qui, même en se répétant, paraissaient toujours nouveaux. Cependant aucune parole précise n'avait été encore prononcée. Que Roger aimât Blanche, cela éclatait dans toute sa personne, dans ses gestes, dans ses mouvements, dans ses regards, dans l'accent et dans la physionomie. Que Blanche se sentît entraînée du côté de Roger, cela se voyait aussi à l'éclat de son visage, quand le jeune homme était présent, aux tons de carmin qui se répandaient sur ses

joues quand il lui parlait, aux airs tantôt radieux, tantôt rêveurs, enfin aux divers signes qui annoncent le premier réveil de l'âme. Mais c'était là tout, et Roger, impatient comme un amoureux, aurait voulu davantage. Il en est de l'amour comme de l'esprit de conquêtes; le succès l'excite au lieu de l'assouvir, et il s'arme de ce qu'il obtient pour élever une prétention nouvelle. Roger eût désiré un aveu; il l'eût payé de son sang.

Avec la surveillance de Thérèse, ce n'était pas une opération facile. Moins que jamais madame Mathias n'était d'humeur à se départir de sa vigilance; elle ne se défiait pas, mais elle ne se confiait pas non plus. Elle s'était tracé un plan de conduite dont elle ne devait pas dévier: garder Blanche sous ses yeux et se montrer accommodante pour le reste. Or, c'est là ce qui causait à Roger de secrets dépits. Comment éloigner cet Argus! Comment se trouver seul avec la jeune fille! Le marquis n'était pas exigeant; on ne l'est jamais tant qu'on désire; il ne demandait au sort qu'une minute, et à la jeune fille qu'un seul mot. Mais ce mot en valait mille, et cette minute renfermait des siècles de bonheur.

Déjà, à diverses fois, il avait imaginé des combinaisons et mis en jeu des prétextes pour éloigner Thérèse; ni prétextes, ni combinaisons n'avaient réussi. Madame Mathias les déjouait par une force d'inertie supérieure à toutes les ruses. Lui parlait-on d'aller voir les serres, elle n'en avait le goût que si Blanche l'accompagnait. L'envoyait-on chercher inopinément des pavillons, elle ne quittait le jardin, même pour quelques minutes, que suivie de Blanche.

— Elle a toutes les qualités du chien de garde, se disait Roger, qui allait de désappointement en désappointement.

Ainsi, point d'explication possible, point de scène d'aveu, rien de ce qui caractérise la marche régulière des amours et en amène le dénoûment d'une manière pour ainsi dire fatale. Les choses en restaient au même point;

elle n'étaient pas plus avancées le lendemain que la veille; le marquis en était pour ses stratagèmes et ses impatiences. Thérèse ne bronchait pas d'une ligne, elle veillait sur la jeune fille comme elle avait veillé sur l'enfant.

Sans Mathias, jamais peut-être une occasion ne se fût-elle présentée ; mais Mathias s'en mêla, et il avait la main heureuse, comme on sait.

Un jour, Roger en était arrivé au dernier degré du dépit. Il avait de nouveau essayé et aussi infructueusement que de coutume, de séparer Blanche de Thérèse et de lui dire quelques mots. Afin d'être prêt à tout événement, il cachait sur lui, comme arme de combat, cette éternelle lettre d'amour qu'écrivent tous les poursuivants à leur début dans la carrière. Dans ces pages de feu, il avait versé, comme on dit, les trésors de son âme, montré ses blessures et demandé en retour un peu de pitié. Tout cela était prêt, signé, sous enveloppe et scellé de ses armes ; il n'attendait qu'un moment propice pour le glisser dans la main de la jeune fille sans que Thérèse s'en aperçût. Mais Blanche ne s'y prêtait guère, et Thérèse n'eût pas manqué de s'en apercevoir. Roger pestait, enrageait, se donnait à tous les diables ; des tempêtes grondaient dans son cœur.

Ce fut alors que Mathias intervint et fort à propos. On entendit sa voix dès qu'il eut mis les pieds dans le jardin ; il appelait sa femme, il réclamait sa femme. Impossible de se dérober à un appel si solennel et si réitéré. Thérèse et Blanche quittèrent le kiosque pour aller au-devant de lui ; Roger marcha à leurs côtés. Le groupe était ainsi formé lorsqu'en débouchant d'une charmille, ils se trouvèrent en face de Mathias. Celui-ci s'arrêta brusquement : sans doute, dans ses calculs, il n'avait pas compté sur la rencontre du gentilhomme ; du moins en parut-il éprouver quelque embarras.

— Pardon, dit-il avec le mouvement d'un homme qui bat en retraite.

— Soyez le bienvenu, monsieur Mathias, lui dit Roger en lui tendant la main.

— Croyez, Monsieur le marquis, répondit l'humoriste en donnant la sienne de fort mauvaise grâce, croyez que je ne m'attendais pas à vous rencontrer.

— Eh bien! quand même, reprit gaiement le gentilhomme. Est-ce que je vous fais peur?

— Je n'ai peur de personne, Monsieur le marquis; seulement je ne recherche pas les gens qui sont plus haut que moi. Chacun sa sphère. Il a fallu, pour violer vos limites, que j'eusse besoin de parler à madame Mathias.

— Eh bien! partons, dit celle-ci, voulant abréger ces explications. Votre servante, monsieur Roger.

Elle allait reprendre, en compagnie de Blanche, le chemin de son logis, lorsque Mathias la retint :

— Non, Thérèse, point de ces dérangements. Je n'ai que deux mots à vous dire. Vous permettez, Monsieur le marquis? deux mots seulement.

Tout en parlant ainsi, il entraîna sa femme dans une allée voisine : Blanche restait seule avec Roger; il sentit un frisson de joie courir dans ses veines. Les groupes étaient en présence, à portée du regard, mais les paroles ne parvenaient pas d'un groupe à l'autre.

En entraînant Thérèse, Mathias avait son projet. Cet esprit morose restait sous le coup des soupçons qui l'avaient frappé; il en faisait son aliment habituel et un aliment d'une nature malsaine. Une idée lui était venue dans la journée même, et il ne voulait pas en reculer l'exécution; c'est pour cela qu'il dérogeait à ses habitudes et venait relancer sa femme dans un asile qui, en toute autre circonstance, eût été impénétrable pour lui.

— Thérèse, lui dit-il d'une voix brève et allant droit au fait, vous êtes bien avec ces gens-ci.

— Bien! comment l'entends-tu, Mathias?

— Je dis bien, dans ce sens que vous pouvez leur demander quelque chose qui nous sera agréable.

— Comme ça, oui.

— Eh bien ! voici de quoi il s'agit, reprit-il en tirant de sa poche un papier à timbre et en forme d'acte. Vous voyez cet écrit ; c'est notre bail. Je ne le trouve pas régulier.

— Ah ! et comment ?

— Il est signé par l'intendant ! Je sais bien que d'autres s'en contentent ; moi, cela ne me suffit pas ; j'aime que les affaires se fassent en règle.

— Avec des personnes si haut placées ?

— Raison de plus ; on ne sait pas si elles vous conviendront longtemps ou si vous leur conviendrez ; il faut donc marcher pièces en mains et à cheval sur la loi. Or, je te le répète, madame Mathias, avec la signature de l'intendant, la pièce n'est pas régulière.

— Et qu'y faudrait-il donc ?

— La signature de la marquise. Il n'y a que cela de bon. La signature et l'*approuvé*, entendez-vous, Thérèse ? Et surtout assurez-vous que ce soit bien de la main de madame de Breuil, ajouta Mathias en donnant à sa voix un caractère plus sombre et à la hauteur de l'intention.

— Tout cela est bel et bon, Mathias, mais qu'y puis-je ?

— Beaucoup, madame Mathias, beaucoup ! N'as-tu pas des accointances dans la maison ?

— Moi ?

— Tu connais la mère, tu connais le fils ; et qui a les maîtres a les gens. Allons, Thérèse, mettez-y un peu de zèle. Voici l'acte : ce n'est qu'une signature à y ajouter.

— Puisque cela te fait plaisir !

— Et surtout, n'oublie pas l'*approuvé*, madame Mathias ! *Approuvé l'écriture ci-dessus*, en toutes lettres, caractères bien formés ; il n'y a que cela qui fasse foi en justice. Tu t'en souviendras ?

— Parfaitement.

— Allons, c'est bien, Thérèse, je m'en remets à vous. Il partit là-dessus en se félicitant d'avance du succès

de sa combinaison. Il avait trouvé le moyen naturel, simple, infaillible, de se procurer une ligne de l'écriture de la marquise, ce qu'il cherchait, ce qu'il lui fallait comme moyen de rapprochement. Une fois en possession de cet élément décisif, il ne lui resterait plus qu'à poursuivre sa tâche comme le ferait un expert assermenté, et à en tirer de ténébreuses découvertes.

Pendant ce temps, Thérèse rejoignit Blanche et Roger ; et ceux-ci, qu'étaient-ils devenus ? Ils étaient restés seuls pendant quelques minutes à peine ; cela avait suffi pour qu'une petite révolution s'accomplît. Roger enveloppait Blanche d'un regard enivré et suppliant, celle-ci se sentait défaillir, et attendait, immobile et les yeux baissés, ce qu'on allait lui dire ; elle comprenait que les paroles n'allaient plus avoir la même signification, et que l'isolement y ajoutait un danger de plus.

— Blanche, lui dit Roger d'une voix étouffée, m'aimez-vous ?

— Hélas ! que sais-je ? répondit-elle avec candeur.

Il y eut une pause, après quoi le jeune homme reprit :

— Blanche, une grâce !

— Dites, Monsieur.

— Le temps presse, voici votre mère qui va revenir, et j'aurais tant à vous dire. Mais comment parler ? Comment s'expliquer ? Impossible, surveillés comme nous le sommes. Écoutez-moi donc, et surtout pardonnez-moi. J'ai écrit.

Roger insista sur le mot et montra la lettre à l'appui ; Blanche releva la tête avec fierté.

— Monsieur le marquis, dit-elle, vous m'écrire ? Écrire à une pauvre fille comme moi ! A quoi bon ?

— Blanche ! soyez compatissante, dit Roger, d'une voix soumise.

— Non, Monsieur, pas de ces moyens ; ils sont au-dessous de vous et de moi. Que me diraient vos lettres ? Des choses qu'il faut que j'oublie.

— Oublier, et pourquoi ?

— Pour mon repos, Monsieur.

Thérèse survint au moment où la jeune fille laissait échapper cet aveu. Ce fut pour Roger une revanche et une compensation. Si ses fleurs de style avaient échoué, et s'il en était pour une épître, scellée de ses armes, il venait du moins de recueillir de la bouche de Blanche un témoignage de l'impression qu'il avait produite sur son esprit.

XVI

LES SUITES.

Blanche était un esprit et un cœur précoces; cette scène fit sur elle une profonde impression. Elle se prit à réfléchir aux arrangements de ce monde plus sérieusement qu'elle ne l'avait fait, se demanda quelle place elle y avait, et ce qu'elle devait en attendre. Jusqu'alors sa pensée n'avait guère franchi l'enceinte de la maison de Mathias; c'est là qu'elle avait été élevée, qu'elle avait grandi; c'est là que vivaient les seules personnes qui eussent des droits à sa reconnaissance et à ses affections. Elle savait bien que la naissance et la fortune créent ici-bas des inégalités, mais elle n'y avait jamais songé comme à une chose qui dût la toucher ; sa place, à elle, était au milieu des siens, de ceux qui l'avaient recueillie; toute autre ambition lui paraissait interdite.

Voilà où elle en était la veille encore. Désormais, plus rien de pareil; elle ne pouvait plus ni s'oublier, ni oublier; il lui fallait compter avec le monde et ses préjugés. Qu'était-elle et que pouvait-elle espérer ? Quelles étaient pour elle les prétentions légitimes et celles qui ne l'étaient pas? Evidemment, entre elle et ce jeune homme qui la recherchait, la société avait mis une grande distance. Il appartenait à une famille ancienne, portant un nom honoré,

possédait de grands biens et pouvait prétendre à d'illustres alliances. Elle, au contraire, n'avait ni fortune, ni rang, et pas même un nom. Comment croire qu'il y eût un rapprochement possible entre des conditions aussi disparates et un lien sérieux entre deux personnes dont l'une occupait les sommets de l'échelle, et l'autre le dernier degré? De toutes les illusions, aucune n'était plus dangereuse que celle-là.

Aussi Blanche résolut-elle de l'écarter de son chemin; plus son cœur devenait faible, plus il était nécessaire que sa raison se raffermît. Ce ne fut point chez elle le résultat d'un calcul; elle était trop jeune pour cela et avait trop peu d'expérience de la vie : ce fut l'effet d'un seul instinct et l'influence de voix secrètes. Sans effort, et presqu'à son insu, elle apporta plus de réserve dans ses relations avec Roger, et évita dorénavant les explications délicates. C'était assez, c'était trop de celle qui avait eu lieu; au delà commençaient les imprudences irréparables. Peut-être eût-il mieux valu supprimer les visites au jardin de l'hôtel; mais Thérèse y tenait tant! et était-il bien prouvé que Blanche n'y tînt pas autant que Thérèse! Ainsi procède le cœur: il se garde d'un côté et se découvre de l'autre.

Ce changement dans les manières de Blanche n'échappa point à Roger et lui causa une douleur réelle. Il n'en imaginait pas le motif; et comment l'eût-il fait? Comment, à l'âge où elle était, lui prêter des résolutions si viriles? C'était en dehors d'elle qu'il cherchait la cause du changement qui le désespérait; il accusait Thérèse, il accusait Mathias; il y voyait le résultat de calomnies et de suggestions étrangères. On sait combien la tête va vite en pareil cas; la sienne était en quête de suppositions. Il s'imaginait que la jeune fille n'ignorait rien de sa vie équivoque et de ses déplorables amours : de là cette réserve plus grande et ce pas en arrière au moment où il se croyait assuré du succès. Alors Roger n'y tenait plus; il lui prenait des envies de se jeter aux genoux de Blanche et de

racheter le passé par un sincère aveu, de ne rien lui cacher, ni de ses folies, ni de ses égarements, et d'implorer ensuite son pardon. Sans la présence de Thérèse, cette scène aurait eu certainement lieu et elle n'eût pas avancé les affaires du jeune marquis.

Au fond, il était sincère, à moins d'un rare pervertissement ; à son âge on l'est toujours. Libre, il eût tenu à Blanche le seul langage qu'elle pût et dût entendre ; il l'aimait assez pour lui faire le sacrifice de quelques préjugés de naissance et de position ; son cœur était touché jusque-là. Plus il la voyait, plus il se sentait entraîné vers elle et disposé à tout mettre à ses pieds. Il lui eût peu coûté de se retirer du monde, et d'aller vivre dans cet asile ignoré qui est à l'usage de tous les cœurs épris et où ils font si peu de séjour.

Livré à lui-même, Roger eût donc pris un parti décisif et dissipé le petit nuage qui semblait s'être fixé sur son amour. Mais sa mère ! sa mère ! comment s'ouvrir à elle ? comment lui arracher un consentement? La marquise avait une réputation trop bien établie pour qu'on pût espérer d'en triompher par les moyens habituels ; les caresses y échoueraient, le désespoir la trouverait inflexible ; elle verrait son fils expirer de douleur, qu'elle ne signerait pas la déchéance de sa race et un contrat qui ne serait pas de son goût. Là-dessus, aucune illusion n'était possible, et le jeune marquis n'en avait pas. Il comprenait que sa passion pour Blanche devait rester ignorée de madame de Breuil, sous peine de voir gronder la tempête, et la foudre éclater, et que, pour la conduite à tenir, il fallait s'en remettre au temps et au dieu qui protége les amours sincères.

Ainsi Roger souffrait, et ne trouvait de secours d'aucun côté. Il ne découvrait plus rien qui ne lui fût pas une peine. Sa mère était un obstacle pour lui, Thérèse le gênait, Blanche manquait d'abandon. Tout semblait conspirer à la fois. Il s'en irrita d'abord, et céda à la fougue de

son caractère; puis, comme ses emportements empiraient les choses au lieu de les arranger, il tomba dans un autre excès : la mélancolie s'empara de lui ; il devint triste et taciturne ; ses traits éprouvèrent quelque altération. Blanche avait été forte contre la colère, elle ne le fut pas contre la douleur. Quand elle vit que le mal devenait sérieux, elle s'adoucit et se montra compatissante; ses rigueurs cédèrent devant les témoignages d'un attachement si vrai; elle s'oublia pour ne songer qu'à Roger.

Et pourtant Dieu sait quels combats se livraient au fond de son cœur, et que de souffrances s'y amassaient ! Mais la physionomie de Blanche n'en trahissait rien ; elle était de celles qui savent mourir sans se plaindre et qui sourient à leurs bourreaux.

XVII

UN COUP IMPRÉVU.

Mais pendant que Roger et Blanche ajoutaient un chapitre de plus à l'éternelle histoire des amours, autour d'eux et à leur insu un complot se tramait pour en troubler la marche.

On a vu ce qu'était M. Germain, un de ces personnages essentiels de qui tout relève. Depuis plus de trente ans, il gouvernait la fortune des de Breuil et avait entre ses mains les titres qui la constituaient. Dans l'hôtel, c'était un véritable potentat, disposant à son gré de toute chose, renvoyant les gens ou les admettant, et les tenant sous l'empire d'une incessante terreur. Tout ce qui avait esayé de lutter avait été brisé comme verre ; sa volonté l'emportait invariablement. Il était même de notoriété dans la maison que la marquise, si altière qu'elle fût, n'avait pas toujours la force de se défendre contre les influences de M. Germain. En bien des cas, sur bien des points, celui-ci

lui avait tenu tête, et sa résistance était d'autant plus vive, qu'elle s'enveloppait de plus de formes de respect. L'intendant se prodiguait alors en déférences, mais ne cédait pas.

Parmi les serviteurs de la maison, plusieurs se souvenaient du moment où cet ascendant avait été manifeste. Jusque-là, M. Germain était resté à sa place, ni trop haut, ni trop bas ; il avait des fonctions définies et les remplissait sans mener trop de bruit. Il avait la confiance du vieux marquis, tenait les comptes des revenus et des dépenses, recevait l'argent et payait les fournisseurs, ordonnait et surveillait les réparations, allait de temps à autre inspecter les terres et retirer le montant des baux, faisait enfin, aussi honnêtement et aussi habilement que possible, son métier d'intendant. Il ne se mêlait à cette époque, ni du service des gens, ni de la conduite des maîtres, recevait des ordres et ne voyait rien au delà. C'était une situation régulière et qui semblait fixée à jamais, lorsqu'un changement considérable s'y opéra ; et cela du jour au lendemain, brusquement, sans que rien parût l'avoir motivé. M. Germain trancha alors, et tout à coup, de l'important : il prit ces airs de souverain qui depuis ne l'avaient plus abandonné, voulut marquer ses débuts par un acte d'éclat, et fit jeter coup sur coup six domestiques à la porte. La livrée, à de pareils signes, ne se trompe pas. On sut, à partir de ce jour, que, pour séjourner chez les de Breuil et n'y point être au pied levé, il fallait convenir à M. Germain. Tout fut dit ; les gens de l'hôtel y conformèrent leur fortune.

Voilà les faits que racontaient les plus anciens serviteurs de la maison, sans pouvoir fournir à l'appui une explication qui fût satisfaisante. Il y avait des bruits, il est vrai, mais tous en l'air ; les uns parlaient d'un secret, les autres d'un dépôt d'argent ; aucun ne donnait des renseignements plus précis.

Toujours est-il que M. Germain, une fois investi de cette position, ne s'en dessaisit plus. Il avait traversé le cours des temps, sans que rien parût la troubler, ni l'a-

moindrir. Il ne souffrait de partage qu'avec l'abbé Gerbideau, et encore les attributions étaient-elles parfaitement distinctes et ne pouvaient-elles se confondre par aucun point. L'abbé Gerbideau avait le domaine du spirituel; M. Germain le domaine du temporel ; l'un gouvernait les biens, l'autre la conscience. Quand l'abbé Gerbideau s'était entretenu avec la marquise et avait donné un conseil à Roger, son rôle était épuisé ; il n'en était pas de même de M. Germain; dans ses fonctions point de relâche, dans sa puissance point de répit. Il fallait qu'à toute heure du jour et à tout propos on sentît qu'il était le maître et que les choses n'allaient qu'à sa volonté.

Cependant il y avait dans l'hôtel, depuis un mois environ, quelque chose qui ne marchait pas au gré de M. Germain et que, jusqu'alors, il n'avait pas pu empêcher. Pour la première fois, son autorité restait désarmée et son action impuissante. Avec les bonnes habitudes de police en vigueur dans la maison, il était impossible que l'aventure de Roger se dérobât à la connaissance de l'intendant. Dès le début, il en avait été informé, et s'était réservé de procéder lui-même aux reconnaissances ultérieures. Il avait donc tout vu et tout su, autant qu'on peut savoir et voir, quand on observe à distance. Mais, dans ces conditions mêmes, les renseignements qu'il avait recueillis suffisaient pour prouver que l'affaire était sérieuse et valait qu'on y réfléchît. Qu'une fois ou deux, un jeune homme ait eu du plaisir à rencontrer une belle fille, à causer avec elle, et à jouir du spectacle de ses charmes naissants, c'était trop naturel pour qu'on en prît souci et qu'on en fît du bruit. A cet âge, de pareils accidents sont communs, et un caprice chasse l'autre. Mais ce n'était ni une fois, ni deux, que Roger avait fait du jardin le siége de ses opérations ; il ne s'agissait pas d'une curiosité passagère, ni d'une fantaisie éclose le matin et morte le soir. C'était tous les jours que le jeune homme se rendait au plus épais des ombrages, afin de retrouver l'objet de ses adorations ; d'où la

conséquence qu'il s'agissait d'un bel et bon amour, doué de toutes les conditions du genre, assez robuste pour résister un mois et menaçant de prendre des proportions plus redoutables encore.

Voilà ce qui alarmait M. l'intendant et mettait sa vigilance en défaut ; voilà ce qui se dérobait à ses attributions et faisait échec à sa puissance.

Tant que les choses n'en arrivèrent pas aux extrémités et que l'aventure lui parut susceptible de se dénouer d'elle-même, M. Germain évita l'éclat. La marquise était alors dans le feu de ses dévotions et n'aimait pas à en être distraite; elle avait d'ailleurs défendu d'une manière formelle, qu'on lui parlât de son fils et de ses écarts. M. Germain était donc hésitant ; il attendait, pour en venir à des actes décisifs, que la mesure fût comblée et que tout autre espoir lui fût interdit. Jusque-là il entourait Roger d'une surveillance de plus en plus active, resserrait les distances autour de lui et ne perdait ni un de ses gestes, ni un de ses mouvements. Ce qui échappait à Thérèse, ne lui échappait pas ; il avait l'expérience la plus consommée et le flair le plus exercé qui fussent au monde.

Enfin un jour il n'y tint plus ; sa longanimité se trouva à bout; il venait de surprendre entre Blanche et Roger des signes d'intelligence qui n'étaient point équivoques.

— Ciel ! s'écria-t-il, déjà là ! déjà ! Plus d'hésitation ! plus de délai ! il est temps de prévenir madame la marquise ! Malheureux enfants !

Il n'y avait rien d'étonnant à ce que madame de Brueil fût si peu au courant de ce qui se passait dans son propre hôtel. C'était une des conséquences de l'existence qu'elle s'était créée. Entre ses dévotions personnelles et les œuvres charitables dont elle avait la direction, il lui restait bien peu de place pour ses affaires et ses affections privées. Elle déléguait les unes et oubliait les autres. Il y avait sous son patronage trop d'orphelines pour qu'elle songeât à son fils, et elle surveillait l'administration de trop d'établisse-

ments publics pour qu'elle s'occupât de celle de sa maison. Chaque jour des rendez-vous étaient pris et, sous aucun prétexte, elle n'y eût manqué. C'était tantôt une conférence pour arrêter les bases d'une nouvelle institution, tantôt une quête au profit d'une institution ancienne. Point d'heures, point de moments qui ne fussent employés à de pareils devoirs. Les jours, les semaines, les journées s'écoulaient sans qu'elle s'appartînt un seul instant et pût jeter un regard autour d'elle : c'était là un des secrets de la force de M. Germain.

Cette fois pourtant il fallait, bon gré mal gré, qu'elle écoutât ce qu'il avait à lui dire. La révélation avait tant de gravité, qu'elle devait passer avant toutes les obligations extérieures. Ainsi le pensa l'intendant. Déjà une fois il avait violé la consigne, lorsque Roger fut rapporté mourant à l'hôtel; il la viola encore pour l'arracher à un danger qui ne lui paraissait pas moins grand.

Madame de Breuil était dans son oratoire, quand son homme d'affaires se présenta pour lui parler. C'était une pièce recueillie et qu'éclairait un jour mystérieux. Quelques tableaux de sainteté ornaient les murs, et un magnifique prie-Dieu en chêne sculpté en formaient l'ameublement principal. Dans le milieu de la pièce, une table, entourée de chaises, avait une destination facile à deviner; c'était autour de cette table que se réunissaient les bureaux des œuvres charitables ; c'est là que se tenaient les séances et que se prenaient les délibérations à la majorité des voix. Les simples membres n'occupaient que des chaises ; mais il y avait un fauteuil d'honneur pour la personne qui présidait le bureau. Au-dessus et sur la paroi opposée, était un beau christ en ivoire, chef-d'œuvre de la sculpture ancienne et sous la protection duquel semblaient être placés les travaux de ces pieuses associations. Rien d'ailleurs, ni dans la décoration, ni dans le mobilier, ne rappelait la femme du monde; point de luxe de tentures, point de velours, ni de soie. Tout y était austère, simple

et sombre ; rien n'y jurait avec la destination des lieux.

Ce fut dans ce sanctuaire que M. Germain essaya de pénétrer. Avec ses habitudes invétérées de politesse et de respect, il y mit des ménagements infinis et usa de précautions extrêmes. On n'aurait pas procédé autrement si l'on avait voulu entrer ou sortir sans être aperçu. La marquise était à son prie-Dieu et absorbée dans ses prières. M. Germain espérait bien que, si légers que fussent ses mouvements, il en parviendrait néanmoins assez à son oreille, pour qu'elle comprît qu'il y avait là quelqu'un, et se retournât au bruit. Cette attente fut déçue. Madame de Breuil ne semblait pas avoir la conscience des mouvements extérieurs ; elle gardait l'immobilité qui accompagne les extases. L'intendant ne savait à quoi se résoudre : marcher plus avant dans la pièce était déroger à ce respect qu'il apportait dans tous ses actes ; rester en place était s'exposer à prolonger outre mesure une situation déjà fort délicate. Il n'avait le choix qu'entre deux façons de déplaire, et il hésita pendant quelques instants. Enfin il se décida à l'action, et se remit à marcher du côté du prie-Dieu.

La marquise ne sortit de l'état où elle se trouvait, que lorsque cet homme se trouva à côté d'elle, à deux pas, presque à la toucher. Mais le mouvement qu'elle fit alors fut aussi vif que son anéantissement avait été profond. Elle se releva et fit face à l'audacieux :

— Qui est-ce donc? dit-elle.

— Pardon, Madame, répondit l'intendant en s'inclinant jusqu'à terre.

— Qui ose entrer ici sans ma permission? s'écria-t-elle. Qui est assez téméraire pour cela? Je le chasse; ajouta-t-elle d'une voix tremblante et colère.

Dans l'obscurité de la pièce, elle ne reconnaissait pas son intendant. Lui pourtant, qui conservait toute sa présence d'esprit, avait pu s'assurer, en regardant la marquise, combien il avait été mal inspiré dans le choix du moment. Le visage de madame de Breuil était inondé de

larmes; ses cheveux défaits s'en allaient à l'abandon; tout en elle respirait l'affliction et la douleur :

— Oh ! Madame, dit-il, en essayant de se retirer, pardonnez-moi, je sors.

Il faisait déjà un pas vers la porte ; elle le reconnut :

— Ah ! c'est vous, monsieur Germain ! dit-elle.

Et il s'échappa en même temps de sa poitrine un soupir si profond, qu'on l'eût dit délivrée d'un poids qui l'oppressait :

— Oui, c'est moi, Madame, dit l'intendant. Moi, heureusement.

— Oui, heureusement, reprit-elle. Vous ne précédiez personne, au moins ?

— Personne, Madame ; je suis seul !

Pendant ce court échange de paroles, madame de Breuil avait mis ses cheveux en état et fait disparaître les traces de son désordre ; en un clin d'œil elle fut en règle avec le monde. Quelqu'un serait entré à ce moment qu'il l'aurait trouvée telle qu'elle était toujours, prête au combat et sous les armes. Cependant l'homme d'affaires crut devoir ajouter quelques mots :

— Toujours le même deuil, dit-il.

— Hélas ! répondit-elle.

— Toujours le même regret !

— Toujours !

Toute cette scène se passait si vite, avec une telle rapidité, qu'il n'est pas dans la puissance de la plume d'en rendre le mouvement. A la raconter, on n'en reproduit ni le caractère, ni l'effet. Ce fut un moment d'oubli, une espèce de surprise, promptement expiés. La marquise s'y abondonna et s'y ressaisit presque en même temps ; elle parut s'abaisser un instant pour se relever ensuite de toute sa hauteur, et écraser le téméraire qui avait eu l'audace de la surprendre.

A peine eut-elle recouvré sa liberté d'esprit, qu'elle se retourna vers son homme d'affaires et le menaçant du regard :

— Monsieur Germain, dit-elle, encore une fois, qu'êtes-vous venu faire ici ?

— Parler à Madame la marquise, dit celui-ci en courbant la tête devant l'orage.

— Monsieur Germain, vous savez que je n'aime pas les surprises, et vous êtes sujet à m'en donner. Tâchez de vous guérir de ce défaut.

— Cette fois, Madame la marquise, il le fallait.

— Qu'il le fallût ou non ; vous deviez respecter mes ordres. Je ne puis vous recevoir aujourd'hui. Sortez.

— Que Madame la marquise veuille bien m'excuser si j'insiste.

— Sortez, vous dis-je, s'écria la marquise d'une voix irritée ; ne suis-je plus la maîtresse ici ?

— Non, Madame, répondit cet homme avec une fermeté qui n'appartenait ni à sa condition, ni à son caractère habituel ; je ne sortirai pas. Il faut absolument que je vous parle, et sans désemparer.

XVIII

LE REMÈDE.

Au lieu de porter à leur comble les colères de la marquise, ce ton étrange et ce langage hardi contribuèrent à les calmer ; elle jeta sur son intendant un regard de compassion, comme on ferait sur un homme dont la raison s'égare. M. Germain l'avait accoutumée sans doute à quelques empiétements domestiques, et à une certaine indépendance d'opinions ; mais, de là à une désobéissance et à un défi directs, la distance était grande, et ce valet venait de la franchir.

— Vous êtes fou, monsieur Germain, lui dit-elle avec calme.

Celui-ci avait senti ses torts ; il se jeta aux genoux de

madame de Breuil avec tous les signes d'une humiliation profonde.

— Madame la marquise a raison, s'écria-t-il ; mon cerveau déménage ! Mais il y a de quoi, en vérité ! Si elle savait ce qui se passe !

En parlant ainsi, il avait l'air tellement convaincu et tellement accablé de la gravité des révélations qu'il allait faire, que la marquise n'eut pas le courage de lui tenir rigueur plus longtemps.

— De quoi s'agit-il donc ? dit-elle, inquiète à son tour. Levez-vous, Monsieur.

— Non, Madame la marquise, non. Je ne me lèverai pas que vous ne m'ayez pardonné.

— Levez-vous, vous dis-je ; pas tant d'embarras.

— Un mot de Madame la marquise, ou je reste comme je suis.

— Voilà bien des scrupules, monsieur Germain ; ils sont tardifs seulement. Voyons, debout, et qu'il n'en soit plus question.

— Madame la marquise me rend la vie, dit l'intendant en se levant, avec les apparences de la confusion et du respect, mais enchanté au fond d'avoir fait cette épreuve décisive de sa force.

— C'est bien, dit madame de Breuil. Et maintenant, expliquez-vous.

— Que Madame la marquise me permette de voir s'il n'y a personne aux écoutes. A aucun prix, il ne faut qu'on puisse entendre ce que je vais lui confier.

L'intendant alla jeter un coup d'œil au dehors et ferma la porte avec soin. Madame de Breuil s'assit sur le fauteuil affecté à la présidence des associations charitables ; M. Germain resta debout.

— Eh bien ! dit-elle.

— Voici ce que c'est, reprit-il, voici ce que c'est, en deux mots. Madame la marquise se souvient qu'elle a autorisé les deux ménages d'à côté à jouir du jardin de l'hôtel ?

— Et c'est ce qui vous met hors de vous, monsieur Germain ? En vérité, voilà beaucoup de bruit pour rien.

— Tout à l'heure Madame la marquise verra mieux si j'ai eu tort de prendre l'alarme ; qu'elle attende seulement.

— Brisez donc, et au fait.

— J'y arrive. Depuis que le jardin leur est ouvert, Madame la marquise sait que les dames d'à côté viennent s'y promener souvent.

— Eh ! qu'importe ?

— Qu'elles y passent une portion de leurs après-midi.

— C'est moi-même qui les y ai invitées.

— Je le sais... Et que parmi ces dames, ajouta l'homme d'affaires en contenant sa voix et lui donnant un caractère plus mystérieux, il y a cette jeune fille que Madame la marquise...

— C'est bien ! passez, dit madame de Breuil en l'interrompant avec un ton de mauvaise humeur très-marqué. Passez, vous dis-je ; on croirait que vous prenez à tâche de m'irriter.

— Dieu m'en garde ! C'est contre mon gré ce que j'en fais. Mais comment s'en dispenser ? Le nœud de l'affaire est là.

— Poursuivez alors, et abrégez, au nom du ciel !

On voyait que la patience de madame de Breuil était arrivée à sa limite ; encore quelques tergiversations, et un éclat avait lieu. L'intendant n'en paraissait ni inquiet, ni ému ; il marchait à son but lentement, mais sûrement, en homme qui est assuré d'avoir son tour ; il continua :

— Madame la marquise sait également que M. le marquis, son fils, a changé complétement ses habitudes depuis quelque temps.

— Eh ! mon Dieu ! oui, je le sais.

— Qu'il est très-sédentaire à l'hôtel et qu'il y passe presque toutes ses journées. Madame la marquise n'en ignore rien.

— Rien, Monsieur l'intendant ; la marquise n'ignore rien

de tout cela; et elle en est à se demander pourquoi vous lui en rebattez les oreilles. Est-ce une leçon que vous voulez m'apprendre ? Je la sais par cœur. Si vous n'avez rien de plus nouveau à me dire, laissez-moi.

— J'en viens au nouveau, et je suis convaincu que Madame la marquise me saura gré d'être allé jusqu'au bout.

—Elle vous saurait plus de gré encore d'en finir promptement.

— Ainsi fais-je. Voici donc M. le marquis passant ses journées à l'hôtel, et par la même occasion se promenant dans le jardin.

— Où est le mal ?

— Nul jusque-là. D'autre part, la jeune personne y vient avec sa mère et s'y promène également.

— Vous vous répétez, monsieur Germain, je vous en préviens.

— Il le faut; autrement, la scène frapperait moins. Voici donc qu'ils arrivent tous deux au jardin, la jeune fille de son côté, le jeune homme du sien.

— Et puis ? dit la marquise.

— Ils se rencontrent, continua l'intendant, avec une pause, pour ajouter à l'effet.

— C'est naturel.

— Ils se rencontrent, répéta l'imperturbable narrateur, une fois, deux fois, trois fois.

— Mettons dix fois! qu'est-ce que cela prouve ?

— Ils s'y rencontrent tous les jours et à dessein; ils se voient, ils se parlent, ils se conviennent.

— Quand cela serait ?

— Et ils finissent par tomber amoureux l'un de l'autre. Voilà le dénoûment.

Ce mot résonna aux oreilles de la marquise comme l'un de ces timbres destinés à rompre le sommeil. Elle dormait, en effet, et ce fut un cruel réveil que le sien.

— Amoureux ! s'écria-t-elle, amoureux ! Comment l'entendez-vous ?

— Mais, Madame la marquise, comme tout le monde l'entend. Amoureux, cela n'a pas deux sens.

— Impossible, monsieur Germain, impossible !

— Hélas! Madame la marquise, cela est pourtant.

— Vous aurez mal vu ! Vous vous serez trompé ! Ce ne sont que des apparences.

— Je le voudrais.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Dites-moi donc tout ce que vous savez ! Ne me laissez pas sur ces charbons ardents.

L'intendant entra alors dans les détails de ce qu'il avait vu et appris ; il raconta la scène dont il avait été témoin, les entrevues journalières et les incidents qui les animaient, la marche de cette passion et les alternatives qu'elle avait eu à traverser. Il peignit l'opiniâtreté de Roger et la belle défense que Blanche lui avait opposée, le jeu muet qui existait entre eux et qui échappait à Thérèse, enfin les signes d'intelligence qu'il avait cru surprendre et qui lui paraissaient marquer le moment où il fallait intervenir.

A mesure que M. Germain avançait dans son récit, madame de Breuil était en proie à une émotion plus profonde. Dès les premiers mots elle avait quitté son fauteuil ; elle s'était mise à marcher dans la pièce avec une vivacité machinale et comme si elle eût voulu opposer l'activité du corps à l'activité de la pensée. Elle s'arrêtait de temps à autre pour regarder et écouter M. Germain, puis reprenait ce mouvement sans but, qui semblait lui être une diversion nécessaire. Parfois des réflexions lui échappaient, et c'était surtout lorsqu'il était question de son fils.

— Le malheureux ! s'écria-t-elle, il ne m'aura causé ici-bas que du chagrin !

Enfin, quand l'intendant eut achevé son rapport, et qu'elle n'eut plus rien à apprendre, elle se recueillit pendant quelques instants et ne reprit la parole que pour signifier ses résolutions.

— Monsieur Germain, dit-elle d'un ton douloureux,

vous aviez raison, il faut aviser et promptement ; rien n'est plus grave.

— Quand je le disais à Madame la marquise !

— J'espère encore que vous vous êtes trompé, que le mal n'est pas si grand que vous le faites ; mais à tout événement il faut être prêt. Un excès de précaution ne saurait nuire. Écoutez-moi.

— Madame la marquise peut parler, je suis tout oreilles.

— Vous allez faire venir le plus tôt possible, aujourd'hui, ou demain au plus tard, entendez-vous, une vingtaine de maçons.

— Rien de plus aisé.

— Vous ferez venir aussi les peintres, les menuisiers, tout ce qu'il faut pour mettre une maison sens dessus dessous.

— Parfaitement.

— On dira bien haut que l'hôtel a besoin d'être réparé, d'être rajeuni et que l'architecte a carte blanche.

— A merveille.

— Et ce qu'il aura d'abord à faire, ce sera de condamner absolument les communications qui existent avec les pavillons. Il prendra le prétexte qu'il voudra ; c'est son affaire. L'essentiel, c'est qu'il le fasse et sur-le-champ.

— Il le fera dès demain.

— C'est bien ! et surtout beaucoup d'échafaudages, beaucoup d'embarras ; qu'on obstrue, qu'on démolisse, il faut qu'avant vingt-quatre heures une séparation existe et qu'il y ait une barrière impossible à franchir.

— Les ordres de Madame la marquise seront exécutés.

— Qu'ils ne se voient plus, monsieur Germain, qu'ils ne s'aperçoivent plus, au nom du ciel. Et, de mon côté, je me rendrai chez ces braves gens d'à côté ; je leur parlerai, j'arrangerai les choses. Il faut qu'ils marient cette enfant, il le faut. A ce prix seulement j'aurai l'esprit tranquille. Vous m'avez compris, monsieur Germain ?

— Oui, Madame la marquise.

— Eh bien ! allez et qu'on mette la main à l'œuvre.

— Madame la marquise va être obéie.

Quand l'intendant se fut retiré, madame de Breuil tomba à genoux sur son prie-Dieu, et, se tournant vers l'image du Christ suspendue au mur :

— O mon Dieu ! mon Sauveur ! s'écria-t-elle, se peut-il que vous m'ayez réservé cette dernière épreuve ?

Elle resta prosternée pendant longtemps, la tête engloutie dans ses mains et rendue aux méditations dont cette visite l'avait tirée.

XIX

LES LOISIRS D'UN AMOUREUX.

Douze heures s'étaient à peine écoulées, que l'hôtel de Breuil était en révolution. L'intendant avait servi sa maîtresse au gré de ses désirs et avec une promptitude qui tenait du prodige. On ne saurait se faire une idée de la légion de maçons, manœuvres et apprentis qui envahit les cours, les issues, les corps de logis, tous les bâtiments et toutes les dépendances. Une armée qui poursuit ses conquêtes ne s'empare pas d'un pays avec plus d'aisance et n'affecte pas un plus grand dédain pour ses légitimes possesseurs. Il n'y eut plus bientôt, dans l'enceinte de l'hôtel, un endroit où l'on pût mettre les pieds. Des charrettes pleines de moellons ou de sacs de plâtre, encombraient les cours et chargaient l'air d'une poussière pénétrante ; des poteaux s'élevaient sur vingt points à la fois, tandis que, sur d'autres points, on creusait ces trous de chaux vive qui sont autant de piéges abominables tendus aux personnes sujettes à des distractions.

Mais c'était surtout du côté des pavillons que l'activité se manifestait. Le terrain y était l'objet de bouleversements qui en rendaient l'accès périlleux et l'usage impossible.

On y abattait des murs énormes, on y pratiquait des tranchées dans toutes les règles de l'art. Peut-être l'architecte n'avait-il pas encore de plan arrêté, de programme sérieux ; mais à la manière dont il menait les travaux, il était aisé de voir que personne ne s'entendait mieux que lui à faire des ruines, et à moins de professer du mépris pour la vie, on n'aurait pu s'aventurer dans la partie de l'hôtel où il avait établi le siége de ses opérations.

Ce jour-là Roger s'était levé avec des idées riantes : il avait eu la veille une de ces joies comme en ont ceux qui aiment, et qu'il serait tout aussi difficile de définir que leurs désespoirs. C'était un mot de Blanche plus affectueux que de coutume et une fleur dont elle s'était dessaisie au moment des adieux. Roger respirait cette fleur avec une sorte d'ivresse, et pour rien au monde il ne s'en fût séparé ; il lui semblait retrouver dans ce parfum éteint et dans ces feuilles desséchées comme une émanation et un souvenir de moments heureux ; il y voyait un premier témoignage que d'autres allaient suivre bientôt, et l'un de ces gages indirects qui sont plus éloquents qu'un aveu même.

— Son heure est venue, se disait-il ; je le vois ; je le sens. Comme, hier, son regard se troublait en rencontrant le mien ! comme sa main tremblait dans la mienne ! Plus de doute ; je la tiens, elle est à moi ! A moi ! bonheur inespéré ! Je me sens bien fort maintenant ! Que le destin me frappe, s'il l'ose ! Je le mets au défi !

Il formait alors ses plans et se promettait de ne pas retomber dans la faute qu'il avait commise.

— Ne brusquons rien, ajoutait-il ; la colombe est timide, gardons-nous de l'effaroucher.

Tout en songeant ainsi à ses amours, il avait achevé ses apprêts et comptait les heures qui lui restaient à passer avant de retrouver Blanche et Thérèse à l'endroit où chaque jour il avait pris la douce habitude de les voir.

Cependant, de son lit même, le jeune marquis avait cru entendre des bruits vagues et d'étranges mouvements se

succéder au dehors. Il semblait que l'hôtel fût l'objet d'un siége en règle, tant il y régnait d'activité et d'agitation. On entendait rouler des chariots, grincer des poulies, résonner des marteaux, ouvrir et fermer des portes.

— Qui donc peut nous prendre ainsi d'assaut ? dit-il.

Et il se mit à sa croisée.

Qu'on juge de sa surprise au spectacle qui frappa ses yeux. Il crut rêver. C'était une expropriation forcée, une mise à sac de l'hôtel. Les parterres étaient souillés de plâtre, les murs à demi abattus, et, douleur plus vive, la porte de communication entre les deux maisons, cette porte bénie à ses yeux, par laquelle Blanche passait tous les jours, cette porte qu'hier encore elle avait franchie, aujourd'hui elle ne la franchirait plus. Six ouvriers étaient en train de la démolir et d'en disperser les débris :

— Les sacriléges! s'écria-t-il.

Il n'y tint pas et quitta la croisée pour aller sur le théâtre même de cette dévastation. Son cerveau fermentait, son cœur bouillonnait de colère. Il ne comprenait pas que l'on fît de pareils ravages chez lui et sous ses yeux sans qu'il en eût été prévenu. L'hôtel appartenait sans doute à sa mère, mais c'était, après tout, l'hôtel de Breuil, et il devait lui revenir un jour. Il avait le droit de s'enquérir de ce qu'on y faisait et d'empêcher qu'on n'apportât à l'aspect des lieux des modifications trop sensibles. Pour justifier sa résistance, il se disait que de pareils monuments ont leur caractère et qu'il est de très-mauvais goût de les altérer profondément ; que c'est là un héritage de famille, comme le nom, comme le blason, respectable au même titre et devant être conservé dans toute son intégrité.

Tels étaient les sentiments dont il était animé quand il descendit au milieu de cette armée d'ouvriers dont il n'était pas connu et qui l'accueillirent et le traitèrent comme un embarras. Les uns lui meurtrissaient les jambes à coup de moellons, les autres le souillaient de chaux ou

de plâtre. En vain se nommait-il, en vain essayait-il d'obtenir d'eux quelques renseignements.

— Mais que fait-on ici ? disait-il. Quels sont les projets? Un ouvrier à la besogne est un soldat au feu; il n'a à répondre qu'à son chef; il n'a à connaître et à exécuter que ce qu'on lui commande. Celui qui abat ne sait pas même qui reconstruira; celui qui pose une pierre ne sait pas qui posera l'autre. Aussi Roger en fut-il pour ses questions; aucune satisfaction ne lui fut donnée; sur quelques chantiers, il fut même poussé assez vivement par des apprentis dont il gênait la marche. Jamais début de campagne ne fut plus malheureux; il ne savait à qui s'en prendre, éprouvait des rages folles et ne savait sur qui les assouvir. Enfin, le hasard vint à son secours; il amena sous sa main l'architecte qui dirigeait les travaux.

— Enfin! dit-il en exhalant un soupir, il était temps! Je vais enfin savoir ce que signifie cette démolition générale.

Il alla droit à cet homme et se nomma; celui-ci se confondit en politesses; c'était déjà un progrès. Roger ne douta pas qu'il n'obtînt de lui tout ce qu'il lui importait de savoir, et même qu'en le chapitrant il ne le décidât à abandonner la partie. L'heure pressait; pour peu que cette armée séjournât encore sur les lieux, Blanche ne viendrait pas, et sa journée serait perdue.

— Monsieur, lui dit-il en l'abordant, où tendent ces travaux? et quel en est le but? Comment se fait-il que je n'en aie rien su?

— Monsieur le marquis, dit l'architecte en s'inclinant, j'ai reçu des ordres de M. l'intendant.

— De l'intendant! de M. Germain! Ah! c'est lui qui porte ainsi la pioche dans l'hôtel de Breuil; c'est lui qui a résolu de n'y point laisser pierre sur pierre. Monsieur l'architecte, il n'en sera point ainsi! Vous allez à l'instant même congédier tous ces ouvriers.

— Cependant, Monsieur le marquis...

— J'en prends la responsabilité absolue, entière. Je suis

le maître, après tout, Monsieur. Un ordre de moi en vaut bien un autre, et je ne pense pas que vous les mettiez au-dessous de ceux d'un intendant.

La situation devenait embarrassante. D'un côté, l'architecte tenait à ne point déplaire au fils de la maison, à un héritier dont il voulait conserver la clientèle ; de l'autre, il avait reçu des instructions si formelles et si pressantes, qu'il n'y pouvait déroger sans inconvénient. Partagé entre deux sentiments opposés, il ne trouva qu'un moyen de les concilier sans se compromettre : il envoya chercher l'intendant.

M. Germain accourut ; il avait deviné ce qui se passait, et quel intérêt poussait le jeune marquis à se mêler de choses qui n'étaient pas de son ressort, et auxquelles, en toute autre circonstance, il n'eût guère songé. La figure de l'intendant était grave et respectueuse comme toujours ; mais, en l'étudiant avec soin, on aurait pu y lire le plaisir qu'il éprouvait à réduire un gentilhomme, et à garder le dernier mot sur son propre terrain, dans sa propre maison.

— Eh bien ! monsieur Germain, dit Roger du plus loin qu'il l'aperçut, voilà de vos prouesses. Voyez donc le bel air qu'a tout ceci !

— Monsieur le marquis, il le faut.

— Il le faut ! voilà qui est curieux ! Et c'est vous qui avez eu cette belle imagination, Monsieur, dit Roger, repris d'un accès de colère. Savez-vous qu'il y a longtemps que vous m'échauffez les oreilles, Monsieur l'intendant ?

— Monsieur le marquis ?

— Et que, s'il ne tenait qu'à moi, ajouta-t-il en s'exaltant de plus en plus, il y aurait longtemps aussi qu'on vous aurait donné un congé dans les formes.

M. Germain ne semblait pas avoir été même affecté de cette sortie ; il reçut le choc comme si Roger eût parlé à un autre, et d'un autre que lui. Quand il le vit plus calme, il reprit :

— Monsieur le marquis sait bien qu'un homme comme

moi n'a point d'imagination, comme il le suppose, et qu'il ne donne point d'ordres de son chef. Je connais trop mes devoirs pour cela, et sais trop bien jusqu'où vont mes attributions.

— Mais qui donc alors se propose de faire de cet hôtel un amas de décombres ? Quel est ce vandale ? parlez !

— Que Monsieur le marquis ne se serve pas de mots semblables, je l'en supplie ; il le regretterait trop.

— Mais qui est-ce donc alors? expliquez-vous.

— C'est madame la marquise ; je n'ai fait que lui obéir.

Roger pâlit et se mordit les lèvres. Quoiqu'il n'y eût pas au fond de son cœur une tendresse bien vive pour sa mère, il y régnait un sentiment de respect qui avait survécu à toutes ses folies et qui était le débris le plus profitable des leçons et des conseils de l'abbé Gerbideau. Résigné et vaincu, il se décida à abandonner la partie et à se rejeter sur d'autres combinaisons.

XX

LES GRANDS MOYENS.

Pendant que Roger s'épuisait en efforts infructueux et voyait sa qualité méconnue, la marquise mettait à exécution la seconde partie de ses projets : elle se rendait chez les Mathias. C'était l'heure où les hommes ne se trouvaient pas habituellement au logis ; l'un allait à sa mercerie, l'autre à ses leçons. Il n'y restait que les femmes, occupées à des travaux d'intérieur, et madame de Breuil n'ignorait rien de la manière dont ces travaux se distribuaient. Elle savait, par exemple, à quel moment de la matinée Régine livrait à Blanche les derniers secrets de son enseignement, la poussait dans la sphère supérieure de la composition, du calcul, de l'histoire et de la géographie, versait enfin sur elle jusqu'à extinction les bienfaits de cette méthode qui

avait triomphé, vingt ans auparavant, sur toute la ligne des châteaux anglais.

Ce fut ce moment de la matinée que choisit la marquise pour se rendre chez les Mathias. Elle espérait trouver Thérèse seule et l'entretenir sans témoin. Aucun de ces calculs ne fut trompé : Daniel et Mathias étaient absents ; Blanche apprenait de Régine à manier le grand style et à goûter les grands auteurs; Thérèse profitait de ce moment pour mettre un peu d'ordre dans sa maison et vaquer aux soins du ménage. Quand madame de Breuil entra, elle était dans le feu de la besogne et jouait du plumeau avec autant d'agilité que de succès.

—Ah ! pardon, s'écria-t-elle en rougissant de se voir surprise dans l'exercice de ces fonctions d'un ordre peu relevé.

— C'est plutôt à moi de m'excuser, répondit la grande dame en accompagnant ces mots du plus gracieux sourire. Vous déranger et vous surprendre ainsi ! j'en suis vraiment confuse.

En s'abouchant avec madame Mathias, la marquise avait un double but : savoir d'abord jusqu'à quel point les récits de son intendant étaient fondés ; puis, en supposant qu'ils le fussent, prendre un parti décisif et en venir au seul moyen qui eût de l'efficacité. Sans que Thérèse, dans la simplicité de son âme, pût en soupçonner le motif, madame de Breuil la mit sur le chapitre qu'il lui importait d'éclaircir et en eut bientôt tiré des lumières surabondantes. Plus de doute, les faits étaient ce que M. Germain avait dit ; le moindre délai eût été fatal. Quand la marquise en eut acquis la conviction, elle démasqua sa seconde batterie. L'entretien s'était animé ; on en était sur le compte de Blanche, et, avec Thérèse, pouvait-on parler d'autre chose ? Madame de Breuil venait d'en faire un éloge bien senti, lorsque tout à coup et du ton d'une personne qui se ravise, elle ajouta :

— Ah çà ! madame Mathias, vous ne songez donc pas à la marier, cette enfant ?

— La marier ? Elle est si jeune.

— Oui, mais c'est une si belle fille déjà, si accomplie, si formée !

La perspective d'un mariage renfermait, pour Thérèse, celle d'une séparation, et la pauvre femme n'y apportait pas un empressement bien marqué; c'était presque un suicide qu'on lui demandait.

— Qu'en pensez-vous? dit la marquise en insistant.

— Mais, mon Dieu, Madame, que voulez-vous que j'en pense?

— Si l'on cherchait un parti pour cette jeune fille ?

— C'est si rare, un bon parti !

— Encore faut-il chercher, si l'on veut en trouver un.

— Et puis, Blanche sera difficile.

— Elle en a le droit; mais on peut rencontrer ce qui convient.

Ce n'étaient là que des propos en l'air et qui n'avançaient pas l'affaire; madame de Breuil alla plus directement au but.

— Écoutez, madame Mathias, dit-elle; si je vous ai parlé d'établir cette enfant, ce n'est pas sans dessein, ni sans vouloir y aider. Vous savez que j'ai pris Blanche en affection; elle est charmante, il est impossible de la voir sans lui porter de l'intérêt. C'est donc très-sérieusement que j'insiste, très-sérieusement.

— Je n'en doute pas, Madame, dit Thérèse.

— Dans la position de cette enfant, poursuivit la marquise, ce qu'il faut, c'est de la caser de bonne heure. Elle est à l'âge où l'on accepte un mari sans trop y réfléchir; plus tard, le scrupule s'en mêle; il y a des si et des mais, et rien n'aboutit. A quoi bon attendre, d'ailleurs? N'est-elle pas dans tout son éclat?

— Ne m'en parlez pas, Madame; elle m'éblouit, moi qui la vois tous les jours.

— Elle plaira donc, madame Mathias; elle plaira à tout le monde comme elle nous plaît. La beauté ! c'est déjà un

avantage. Il est vrai que, par le temps qui court, cela ne suffit pas ; notre siècle est si positif !

— Mais, Madame, dit Thérèse en se piquant d'honneur, Blanche n'est pas absolument dépourvue : elle a des espérances qui ne sont point à dédaigner ; nous lui laissons tout ce que nous avons, les Daniel et nous.

— Vous êtes de grands cœurs, dit la marquise attendrie; mais point d'illusions là-dessus. Personne ne prendra cela en guise de dot. Vous êtes jeunes tous les quatre et bien portants ; ce serait un mauvais marché, et d'ailleurs il répugnerait à Blanche. Il est triste que, pour vivre, on soit obligé de compter sur la mort de quelqu'un.

— Qu'y faire, Madame ? Nous donnons ce que nous pouvons donner.

— Je le sais, je ne le vois que trop, dignes et excellentes gens; mais écoutez-moi, madame Mathias. Votre exemple est de ceux qu'on imite : rien qu'à vous voir agir, on prend le goût du bien. Il ne sera pas dit que vous aurez été seuls à accomplir une bonne œuvre; j'en réclame ma part.

— Vous, Madame ?

— Oui, moi; et à titre de faveur. Il y a une somme à trouver, une dot à faire, je m'en charge.

— Une dot? vous, Madame ? Est-ce sérieux? s'écria Thérèse, surprise et émerveillée.

— Très-sérieux, madame Mathias ; il faut toujours l'être en affaires. C'est convenu, je me charge de la dot; de votre côté, cherchez le mari. Et, s'il convient, qu'on ne regarde pas à la somme.

— Ah ! Madame ! que de générosité !

— Ne m'en remerciez pas ; je suis payée par le bonheur que j'en ai. Mais il y a un point sur lequel j'insiste.

— Quel est-il, Madame ?

— Agissez promptement ; c'est l'essentiel. Dès aujourd'hui parlez-en autour de vous.

— Je n'y manquerai pas.

— Qu'on cherche, qu'on s'informe, qu'on s'enquière.

Un si beau brin de fille! Les partis vont arriver de tous côtés.

— Il y en aura des milliers.

— Et quand le moment sera venu, madame Mathias, faites-moi un signe ; je suis là.

— Que Dieu vous en récompense !

— Et tâchez que ce soit promptement, ajouta la marquise.

— Je voudrais que ce fût fait, répondit Thérèse.

Ce furent les derniers mots échangés ; madame de Breuil avait rempli l'objet de sa visite; elle se retira.

Dès le soir même, Thérèse réunit en conseil extraordinaire les membres de la famille qui devaient et pouvaient être consultés. Au moyen d'un prétexte naturel, elle éloigna Blanche et envoya chercher Régine et Daniel ; Mathias était tout porté. Quand on eut pris place dans le salon, Thérèse raconta ce qui lui était arrivé le matin, la visite de la marquise, le sujet de leur entretien et l'ouverture inattendue qu'elle lui avait faite. A peine eut-elle touché au point délicat, qu'il s'éleva un cri général. Une dot! s'écriait-on, une dot pour Blanche ! madame de Breuil se chargerait de la dot! quel bonheur! quelle chance! quel quaterne à la loterie! Daniel surtout ne tarissait pas ; il trouvait, pour épancher sa joie, des expressions incroyables. A l'entendre, il n'y avait que les anciens nobles pour se comporter ainsi; tous, ils avaient dans leur vie quelques-uns de ces traits, et c'était à eux que l'on devait l'institution des rosières. Quoique moins portée à l'enthousiasme, Régine ne se refusait pas à des éloges mérités et trouvait à citer, dans la vie des châteaux anglais, des actes de générosité bien supérieurs à celui de la marquise.

Il n'y avait donc qu'une voix pour célébrer le bienfait ; mais ce n'était pas tout, il fallait se mettre en mesure d'en profiter. Une dot suppose un mariage, et un mariage exige un prétendant.

— J'ai quatre merciers dans ma main ! s'écria Daniel.

— Un mercier ! dit Thérèse avec une petite moue.

— Un mercier ! répéta Régine. Fi donc !

— Dame ! vous en avez eu un, ma reine, dit Daniel, moitié piqué, moitié riant. Et j'ose me flatter que vous ne vous en êtes pas mal trouvée.

En dépit des préjugés d'état, il fut convenu, à la majorité des voix, que l'on chercherait un mari pour Blanche en dehors de la classe des merciers. Il fut convenu également, et cette fois à l'unanimité, qu'on s'en occuperait dès le lendemain et qu'il n'y aurait point de souci ni d'affaire d'un caractère plus urgent.

— La marquise veut que ce soit fait tout de suite, dit Thérèse, qui avait conduit la délibération et qui la termina par cet avis.

— C'est juste, répondit Daniel sententieusement : quand on paye, on doit être servi. Donnant donnant.

On se sépara là-dessus ; dès le jour suivant, chacun devait se mettre en campagne. Daniel promit de se surpasser ; il allait, disait-il, rapporter des boisseaux de prétendants pour les jeter aux pieds de Blanche. Plus de merciers; il se résignait; mais alors liberté plénière en fait de choix. Dire jusqu'où allait son ambition serait à peine croyable. Il sortait hardiment des gens de commerce et portait ses vues sur tout ce qu'il y a de plus libéral en fait de professions. Le téméraire n'osait-il pas s'élever jusqu'à un avoué ? Voilà dans quelles dispositions d'esprit il quitta Thérèse.

Pendant le cours de cette scène, un des personnages qui y assistaient affecta de se tenir à l'écart et de ne manifester aucune opinion. C'était Mathias. Il laissa agiter un sujet si grave sans s'y mêler : recueilli dans un coin du salon, il ne bougea ni ne dit mot. Cependant cette réserve n'était pas de l'indifférence, et quand Thérèse eut fait part à la famille des intentions de madame de Breuil, l'impression que causa cette nouvelle fut bien plus vive sur Mathias que sur ses amis. Seulement il eut la force de se vaincre et de gar-

der pour lui ce qu'il en éprouvait. Et pourtant un monde venait de se découvrir à lui, et une lumière éclatante venait de se faire. Ce n'était plus des conjectures, mais une certitude ; ce n'était plus des regards furtifs, mais un acte public, une dot. Une dot ! En d'autres termes, un aveu.

Quand Régine et Daniel furent partis, et qu'il resta seul avec Thérèse, Mathias donna cours à ses sentiments. Il était las de ce long silence, et désormais il pouvait le rompre sans danger. D'ailleurs sa femme était entrée trop avant dans les complots de la marquise pour qu'il fût possible de lui cacher les faits plus longtemps. Une explication devenait nécessaire ; il y procéda sans désemparer. Thérèse allait quitter le salon ; il la rappela : sa pose était solennelle, son air grave et digne ; la pauvre femme vit bien qu'elle ne serait pas quitte à peu de frais.

— Madame Mathias, dit l'humoriste en prenant sa voix des grands jours, tout à l'heure on parlait d'un mariage pour Blanche.

— Oui, mon ami, dit-elle avec douceur et en essayant de le désarmer.

— D'un mariage où madame de Breuil entrerait pour une dot.

— Elle l'a promise ; c'est comme si on l'avait.

— Je le crois, dit Mathias avec un sourire amer. C'est bien le moins qu'elle puisse faire. Il était donc question d'un mariage, et vous deviez vous en mêler, n'est-ce pas, Thérèse ?

— Quoi de plus naturel !

— Eh bien ! je vous le défends, reprit Mathias en appuyant sur chaque mot et en donnant à son regard l'expression la plus despotique qu'il fût susceptible d'acquérir.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Thérèse, que signifie ce ton ? Et sur quelle herbe as-tu marché ? Tu me défends de faire le bonheur de Blanche !

— Oui, de cette façon, madame Mathias ! Oui, je ne

veux pas que tu sois un instrument entre les mains de cette femme.

— De quelle femme donc ?

— De madame de Breuil, poursuivit Mathias en élevant le ton peu à peu. Ah ! vraiment ! ce serait en être quitte à trop bon marché ! Une dot et un mari ! Et puis tout serait dit. Madame la marquise en aurait tous les honneurs et point d'éclaboussures ! Nous lui aurions servi de mannequins, voilà tout ! Elle resterait encore aux yeux du monde la marquise sans tache, la marquise à demi canonisée et avec un pied dans le paradis ; elle serait la marquise offerte en imitation à toutes les femmes, et donnant à la chrétienté l'exemple de toutes les vertus. Non, je ne le souffrirai pas ; non, je saurai bien l'empêcher ; il est temps que ce masque tombe : il tombera.

Dans le feu de son discours, Mathias avait oublié Thérèse, et, en effet, la pauvre femme n'était qu'un prétexte à cette explosion. La lave couvait depuis longtemps ; au jour marqué, elle avait jailli. Mathias s'était levé ; il ne tenait plus en place, allait et venait dans le salon, frappait les meubles du poing ou s'abandonnait à des gestes déréglés.

— Mais qu'as-tu donc ? lui dit Thérèse, que ce spectacle commençait à inquiéter, pourquoi ne veux-tu pas que madame de Breuil fasse quelque chose pour Blanche ?

— Quelque chose ! Il faudra bien qu'elle fasse davantage encore ! Elle ne sait pas jusqu'où je la conduirai.

— Des menaces, mon ami, vis-à-vis d'une femme qui se conduit si bien ! Des menaces !

— Taisez-vous, Thérèse, s'écria Mathias hors de lui. Vous m'exaspérez : une femme qui se conduit bien ! Voilà qui passe les bornes ! Je sens que je n'y tiens plus ! ah ! elle se conduit bien, cette marquise !

Mathias était effrayant à voir, tant son irritation grandissait.

— Voyons, calme-toi, lui dit sa femme en s'efforçant de

jeter de l'eau sur ce brasier; mettons que je n'ai rien dit.

— Une femme qui se conduit bien, répéta l'humoriste. Toi aussi, tu dis cela ! toi et toutes ! Il n'y a pas une voix pour soutenir le contraire! Oh ! le monde! le monde! telle est sa monnaie courante, tels sont les jugements qu'il porte ! Les pauvres, toujours condamnés ! Les riches, toujours glorifiés ! Exemple, celle-ci. Cette femme, qui a dans sa vie l'abandon d'un enfant, une suppression d'état, deux crimes contre lesquels on a porté des lois sévères, eh bien! comment la juge-t-on ? comment l'apprécie-t-on ? Quelle idée a-t-on de sa moralité ? comment s'exprime-t-on en parlant d'elle ? Une femme qui se conduit bien ! Voilà le monde !

Thérèse ne savait si elle rêvait ; elle ne pouvait croire que cette accusation, pleine d'emportement, allât à l'adresse de la marquise de Breuil; et pourtant, il était difficile de trouver une autre explication. Dans le doute, elle interrogea Mathias, dont l'état ne paraissait pas s'améliorer.

— Quelle est donc cette femme, mon ami ?

— Cette femme! dit-il ; et qui veux-tu que ce soit ? Il n'y en a qu'une capable de tels actes!

— Mais qui, encore ?

— Qui ? la marquise de Breuil !

— Et tu dis qu'elle a abandonné une enfant.

— Aussi assurément que j'existe.

— Et cette enfant? dit Thérèse, devenue tremblante.

— Cette enfant, c'est Blanche ! il faut être aveugle pour ne pas le voir.

La foudre serait tombée aux pieds de Thérèse qu'elle n'eût pas été saisie de plus d'effroi, ni frappée d'une immobilité plus grande. Blanche, fille de la marquise ! Tous ses sens en étaient révoltés ; elle n'y pouvait croire, elle n'y croyait pas !

— Tu es fou, dit-elle à son mari, dès que sa langue put former un son.

Celui-ci avait continué sa course vagabonde à travers le

salon ; il était plus calme pourtant et comme soulagé par l'aveu qu'il venait de faire.

— Plût au ciel que je fusse fou ! répondit-il ; ma raison est un triste privilége. Je vois trop clair dans les choses humaines ; c'est ce qui me rend odieux à moi-même et aux autres, c'est ce qui me met dans une classe à part ! Oui, madame Mathias, Blanche est sa fille, et voilà pourquoi elle veut la doter. Blanche est sa fille, et voilà pourquoi elle vient vous voir, pourquoi elle vous a loué à si bas prix, pourquoi elle vous comble de politesses, pourquoi elle vous a laissé l'usage de son jardin. Blanche est sa fille, et si tu l'avais mieux étudiée quand elle vient ici, tu t'en serais aperçue à coup sûr. Il n'y a pas jusqu'à ses traits qui ne la trahissent quand on les examine bien ; il y a des airs de race, des airs de famille auxquels il est impossible de se tromper. Blanche est sa fille, j'en suis aussi certain que du jour qui m'éclaire, madame Mathias, aussi sûr que de ma propre existence et de ma haine pour tous ces grands seigneurs.

Thérèse restait toujours sous le coup de l'impression qu'elle avait reçue. Il y avait dans l'accent de Mathias, dans ses paroles, dans ses gestes, quelque chose de si convaincu et de si sincère qu'elle se sentait gagnée malgré elle, et que peu à peu elle se détachait de la cause de la marquise pour se ranger du côté de son mari. Mathias raisonnait, Mathias discutait ; il ne semblait pas frappé de démence ; ce qu'il disait avait au moins les apparences du bon sens. Et pourtant c'était si monstrueux ! Blanche, fille de la marquise ! Et sa mère l'aurait vue tant de fois sans se déclarer, sans l'avouer, sans la presser sur son cœur ! Il y avait là de quoi révolter tous les sentiments de Thérèse. Elle se taisait, elle était comme anéantie.

— Sa fille ! disait-elle, sa fille !

— Oui, madame Mathias, reprit son mari, qui peu à peu recouvrait son sang-froid, sa fille, et il faudra bien qu'elle l'accepte pour telle. Autrement il éclatera une

rude guerre entre nous ; elle ne sait pas à qui elle a affaire. Depuis un mois, je mine le terrain sous ses pieds; un jour ou l'autre, il y aura explosion.

— Mathias, Mathias, dit Thérèse éplorée, ne t'attaque pas aux grands; ils te briseront.

— C'est moi qui la briserai, c'est moi qui la mettrai en poussière. Que je réunisse encore quelques éléments, et elle verra ce que je puis. Des preuves, j'en ai plus qu'il n'en faut; que me manque-t-il? Quelques lignes de son écriture pour que je puisse les confronter avec ce papier qui est entre mes mains. On dirait qu'elle se défie, qu'elle se tient en garde. Tu n'as pas pu obtenir d'elle ce que je t'avais prié de lui demander comme faveur. L'intendant seul signe les baux ; mais, à défaut de ce moyen, nous en avons d'autres. Que diable! Elle écrit, cette femme, elle a écrit dans sa vie autre chose que les mots qu'elle a déposés dans ce berceau. Thérèse, Thérèse, ayons bon espoir ; tôt ou tard les coupables se trahissent; Dieu leur assigne un moment !

La scène s'était prolongée au delà de ce que comportaient les forces des deux acteurs. Thérèse se sentait épuisée; Mathias lui-même n'aurait pas pu soutenir plus longtemps l'effort qu'il avait fait; il était temps d'y apporter quelque répit. Cependant, il ajouta encore quelques mots à l'intention de sa femme.

— Thérèse, dit-il avec plus de douceur dans la voix et un appel à son attention.

— Qu'est-ce, mon ami ?

— Ecoutez-moi ! Que tout ceci reste entre nous. Daniel est trop léger pour nous comprendre, et Blanche n'en doit rien savoir : tout ce que j'en fais est pour elle.

— Merci, mon ami.

— Je n'agirai que suivant son intérêt. Qu'il faille se taire et je me tairai. Ce sera une iniquité de plus qui restera sans châtiment, mais il y en a tant d'impunies, en ce monde, que ce n'est pas la peine de s'y arrêter. Mais s'il

m'est démontré qu'un éclat peut être utile à la jeune fille, si elle doit y gagner quelque chose, un nom, une fortune, une position, quoi que ce soit, dans ce cas rien ne m'arrêtera; j'agirai, je parlerai, je m'adresserai à la justice humaine, j'en appellerai à tous les honnêtes gens, je remuerai ciel et terre jusqu'à ce que je succombe ou que le crime reçoive son châtiment. Voilà mon programme, Thérèse, et je n'en dévierai pas, dussé-je m'y briser. Comptez là-dessus.

XXI

LES RUSES DE GUERRE.

Un esprit turbulent comme celui de Roger ne pouvait rester longtemps sous le coup d'un échec, et le moment approchait où il allait prendre une terrible revanche.

Dès le premier coup de marteau, il avait jugé que les réparations de l'hôtel de Breuil étaient entreprises contre lui et que toute résistance serait vaine. Il voyait s'élever une barrière chaque jour plus haute entre lui et la jeune fée qui séjournait aux pavillons. Toute communication était désormais supprimée entre les deux résidences. Adieu, dès lors, les entrevues dont il avait pris la douce habitude et où les heures s'écoulaient avec tant de rapidité! Adieu ces entretiens où chaque mot avait son charme et où le silence même était expressif! Adieu ces beaux rêves! Adieu ces fêtes du cœur! Tout cela avait disparu comme disparaît un décor de théâtre; un architecte et quelques maçons en avaient vu la fin.

C'était un coup de partie qu'avait joué la marquise; elle eut le tort de s'endormir sur son succès. Vaincu d'un côté, Roger essaya de se retourner d'un autre; Blanche ne venait plus à l'hôtel, il songea aux moyens de la revoir ailleurs, et n'eut point de cesse qu'il ne les eût trouvés. Voici ce qu'il imagina :

L'hôtel principal et les deux pavillons ne prenaient pas leur entrée sur la même voie publique. L'hôtel s'ouvrait sur l'une des grandes rues de Paris, les deux pavillons, sur une ruelle qui lui était perpendiculaire. La ruelle, ainsi que les deux pavillons, avaient été pris sur des terrains qui formaient autrefois les communs de l'hôtel, et occupaient un espace considérable. Longtemps les de Breuil s'étaient refusés à les aliéner, et, s'ils y avaient consenti, c'était à une date récente, et pour quelques lots seulement. D'où il résultait que la ruelle était très-solitaire, et n'avait guère, en fait d'habitations achevées et peuplées, que celles où logeaient les Mathias et les Daniel.

Cette circonstance était favorable aux desseins de Roger; il pouvait, sans être trop remarqué, porter de ce côté le siége de ses observations. Hélas! c'est à cela qu'il en était réduit. Se présenter chez ses voisines eût été pris en mauvaise part; les convenances s'y opposaient. Il avait pu les voir familièrement quand elles fréquentaient le jardin de l'hôtel; ce jardin une fois fermé, ces relations tombaient d'elles-mêmes; il fallait attendre que le hasard les renouât. Jusque-là il était, vis-à-vis de ces deux familles, dans la situation d'un étranger, tenu à distance par l'étiquette, et sans titre régulier pour être admis dans leur intérieur.

Le marquis ne pouvait songer sans colère à ces obstacles que le monde lui opposait; vingt fois par jour, il était tenté de les briser et de passer outre. La crainte de déplaire à Blanche le retenait. Il se calmait alors et se résignait à parcourir dans tous les sens cette ruelle solitaire sur laquelle débouchaient les pavillons. Il espérait que le hasard amènerait Blanche sur son passage et qu'ils pourraient échanger quelques mots, ou tout au moins un regard. Elle saurait ainsi qu'il songeait encore à elle; que ni les difficultés, ni les résistances ne le rebutaient, et qu'il en viendrait à bout à force de persévérance.

Pendant plus d'une semaine et à diverses reprises dans le courant du jour, Roger poursuivit ces factions achar-

nées et, il faut l'ajouter, infructueuses. Blanche ne se montra pas, tout resta muet aux alentours de sa résidence. La grille en fer, qui la bordait du côté de la voie publique, était garnie dans toute sa hauteur de châssis hermétiquement fermés, et qui ne donnaient de jour par aucun interstice. Jamais les portes ne s'ouvraient, jamais personne n'y venait heurter du dehors; la tombe même eût été moins avare de renseignements. Le marquis jouait de malheur, et commençait à désespérer lorsqu'une circonstance imprévue vint à son aide.

On a vu que la surveillance des pavillons était confiée à un vieillard, qui a déjà joué un rôle dans ce récit. Ce vieillard occupait une loge placée à l'entrée, et ayant une croisée sur la rue ; il remplissait des fonctions variées et servait à la fois d'agent, de concierge et de commissionnaire, avec un pied dans l'hôtel même, et l'autre dans les dépendances de l'hôtel. C'était d'ailleurs un vieux serviteur de la famille, connu sous le nom d'Ambroise, et qui avait vu quatre générations se succéder sous ses yeux. Il savait l'histoire des de Breuil comme pas un, et racontait, à propos de l'aïeul de Roger, des anecdotes qui eussent fait honneur à un coryphée de la régence.

Parmi les emplois qu'avait occupés Ambroise et dont il était fier, aucun ne lui avait laissé des souvenirs plus profonds que l'honneur de conduire Roger à la promenade entre l'âge de six à neuf ans. Même après bien du temps écoulé, il ne pouvait parler de cette période de sa vie qu'avec un orgueil mêlé d'attendrissement. Quand on consentait à l'écouter, il ne tarissait pas ; il s'était meublé la mémoire de toutes les gentillesses du bambin et les débitait à qui voulait l'entendre. De tous les de Breuil, aucun à ses yeux ne valait Roger, aucun n'avait produit sur lui plus d'impression, ni conservé plus d'ascendant. Enfant, ses caprices étaient une loi pour lui, et il suffisait que son jeune maître lui dît : « Mon bon Ambroise, » pour obtenir tout ce qu'il désirait. Mon bon Ambroise ! sur ce mot-là il se

serait mis au feu. Que de remontrances ils lui valurent ! N'importe, il recommençait le lendemain, et cédait encore aux caprices de l'enfant, sauf à encourir les mêmes reproches.

Voilà quelles avaient été autrefois les relations d'Ambroise et de Roger, et si Roger, en grandissant, les avait oubliées, Ambroise s'en souvenait toujours. Le jeune homme avait pu perdre de vue le vieux serviteur ; celui-ci n'ignorait rien de ce que faisait son maître ; il s'informait et se tenait au courant. L'avoir mené à la promenade pendant quatre ans, c'était une part de son éducation, et il était jaloux de savoir comment elle tournerait. Ce qui lui en plaisait surtout, c'était que Roger fût adroit dans les exercices du corps, sût bien manier un cheval et conduire habilement un équipage. A ses yeux l'essentiel pour un gentilhomme était là ; quant aux livres, il les prisait peu, et disait qu'un de Breuil n'en avait que faire.

Un jour que Roger était venu tenter fortune du côté de la ruelle, il vit la grille des pavillons s'ouvrir et donner passage à une figure qui ne lui était point inconnue. Presque au même instant, une double exclamation s'échangea :

— Ambroise !

— Monsieur le marquis !

Il y eut un mouvement de fait de part et d'autre, et, quand ils se furent rapprochés, la même question leur vint aux lèvres :

— Toi ici, Ambroise !

— Monsieur le marquis dans ce quartier perdu !

Pour le jeune homme, l'occasion était précieuse ; Ambroise sortant de chez les Mathias ! Ambroise accrédité chez les Mathias ! c'était une découverte ; il se hâta de l'interroger.

— Que viens-tu faire dans cette maison ? lui dit-il.

— Monsieur le marquis me demande ce que je fais dans cette maison ?

— Oui, Ambroise.

— Mais j'y loge.

— Tu y loges! vraiment, tu y loges! s'écria Roger, qui ne put contenir un élan de joie.

— Sans doute, je croyais que monsieur le marquis le savait.

— Ah! tu y loges! répéta le jeune homme en calculant d'avance le parti qu'il pourrait tirer de cette circonstance.

— Il le faut bien, puisque j'en suis le concierge.

— Le concierge! de mieux en mieux! Tiens, Ambroise, tu ne te doutes pas du plaisir que tu me fais.

— Monsieur le marquis y met trop de bonté, dit le vieux serviteur. Voici huit mois que je suis ici, juste depuis que les constructions sont achevées. Dame! l'âge venait et je n'étais plus bon à rien. On m'a mis ici; ce sont mes Invalides.

Roger n'avait guère l'esprit aux explications que lui donnait le vieillard; il était absorbé dans ses propres pensées. Quel coup de fortune! il trouvait plus qu'il n'aurait osé espérer! il allait avoir un pied dans la place; qu'Ambroise y fût, c'est comme s'il y était. Il connaissait Ambroise, il savait que jamais il ne lui refuserait rien et qu'il pouvait s'en servir comme d'un instrument. L'essentiel, c'est qu'on n'eût point de soupçon de leurs intelligences; un entretien dans la rue, en se prolongeant, pouvait tout gâter; il l'abrégea.

— Ambroise, dit-il, j'ai à causer avec toi.

— Je suis aux ordres de monsieur le marquis.

— Ici, nous sommes trop en vue.

— Où monsieur le marquis voudra.

— Chez moi, demain, à sept heures du matin.

— Il suffit.

— Tu viendras à l'hôtel sous un prétexte quelconque; cherches-en un.

— J'en ai vingt; on a l'habitude de m'y voir.

— Mon valet de chambre sera prévenu ; il t'attendra.
— Comme Monsieur le marquis voudra.
— A demain donc !
— Monsieur le marquis peut compter sur moi.

XXII

LES DEUX ASSAUTS.

Le lendemain Ambroise était au rendez-vous, et dès qu'il fut entré chez le marquis, celui-ci s'expliqua d'une manière catégorique au sujet des services qu'il attendait de lui.

Le vieux domestique ne pouvait plus éprouver en ce monde qu'une seule joie : c'était d'être encore utile à son jeune maître, et pourtant il n'accueillit cette ouverture qu'avec une douleur mêlée d'hésitation. Ces fonctions de messager d'amour allaient mal à ses habitudes et à son âge ; elles lui répugnaient, et il ne s'en cacha pas. Roger insista, il devint pressant ; rien ne lui coûta pour triompher de la résistance de son serviteur ; il se mit en frais pour lui, fit un retour sur ses souvenirs d'enfance, l'appela son bon Ambroise, lui arracha des larmes et le vainquit. Le pacte fut enfin signé ; Ambroise consentit à tout, se résigna à tout ; il attendit ses instructions.

Ce que le marquis désirait c'était de maintenir entre lui et Blanche un échange de sentiments et de pensées ; écrire d'abord, puis aller plus loin, si l'occasion s'en présentait. Comme début, il se mit à tracer quelques lignes, où respirait la passion la plus ardente, peignit à Blanche les douleurs qu'il ressentait depuis qu'il ne la voyait plus, se plaignit du sort, accusa la marquise, s'épuisa en protestations et condoléances, déclara que rien au monde ne pouvait le détacher d'elle, ni effacer son image de son souve-

nir, que jamais une autre femme ne toucherait son cœur et n'y usurperait une place ; que sa destinée avait été fixée du jour où il l'avait aperçue pour la première fois, et qu'il aimait mieux mourir que d'être infidèle à ce sentiment. Il ajouta, et c'était l'objet le plus délicat de la lettre, qu'être privé de sa vue était un supplice auquel il ne pouvait pas s'accoutumer, et qu'à tout prix, et par tous les moyens possibles, il fallait essayer de se rejoindre et de se revoir.

Tel était, autant que l'analyse peut rendre de pareils morceaux, le premier message que Roger envoya à l'adresse de Blanche. Avant de laisser partir le vieillard, il n'est sorte de recommandations qu'il ne lui donnât, pour que la nature de la démarche fût sauvée par la délicatesse des procédés. Ambroise devait attendre le moment où la jeune fille serait seule et à l'abri des fâcheux, pour lui glisser dans la main ou dans le tablier cette épître si décisive, et pour qu'elle ne résistât pas, lui dire sur-le-champ de qui elle venait.

— Surtout, mon bon Ambroise, ne va pas commettre de maladresse, ajouta le jeune homme en le congédiant.

— Monsieur le marquis peut être tranquille, répliqua celui-ci ; je ferai tout ce qu'il m'a recommandé.

Les heures qui s'écoulèrent, après le départ de son messager, parurent à Roger avoir la longueur de siècles. Son esprit n'était plus où était son corps ; il franchissait l'enceinte de l'hôtel et s'en allait trouver au loin d'autres spectacles plus attachants et plus doux. Il lui semblait voir le pavillon où habitait Blanche ; il l'apercevait elle-même rêveuse et assise sur le perron ; elle avait à la main un travail d'aiguille et s'en servait comme d'un maintien. On devinait que sa pensée était ailleurs. Alors Ambroise s'approchait et lui faisait un geste, auquel elle ne se méprenait pas ; en un clin d'œil le manége avait lieu, et avec un plein succès ; le billet doux passait, des mains du vieillard, dans celles de la jeune fille. Elle s'éclipsait, afin de jouir

de son butin et des émotions qu'il devait éveiller dans son âme, puis revenait avec la réponse de rigueur, qu'elle faisait parvenir au vieillard, à l'aide de moyens ingénieux.

Telle était la scène que composait l'imagination de Roger; aucun détail n'y manquait; on eût dit qu'il l'avait sous les yeux.

Cependant, les heures s'écoulaient, et Ambroise ne reparaissait pas. Dans les calculs du marquis, le vieux serviteur aurait eu dix fois le temps de remplir sa mission et de venir lui apprendre le résultat. Même en faisant la part des précautions à prendre, des délais à subir, du chapitre des considérations et des obstacles imprévus, il aurait dû être là et s'expliquer et donner satisfaction à Roger. Celui-ci n'y tenait plus: il arrivait à ce degré d'impatience où l'on s'abuse sur les évaluations du temps et où sa durée acquiert des proportions inconnues au commun des hommes. Il s'en prenait à sa pendule, à son valet de chambre, à tout ce qui l'entourait, il envoyait à la découverte comme s'il eût pu hâter ainsi le résultat; il se livrait à toutes les agitations imaginables, afin de tromper les inquiétudes dont il était assailli.

Enfin, de la croisée où il se tenait en observation, il découvrit Ambroise qui franchissait la porte de l'hôtel. Sa démarche était lente, pénible, et n'avait rien des allures du conquérant; il ne semblait pas que ses talons eussent des ailes, comme ceux du dieu dont il prenait les attributions. Quand il entra chez Roger, ces airs de désarroi furent plus visibles encore; il régnait sur son visage un abattement dont il était difficile de tirer un augure avantageux. Cependant il avait une lettre à la main.

— Ah! je le savais bien, s'écria Roger, plus rassuré à cette vue! Je savais bien que ce bon Ambroise en sortirait à son honneur! Mais approche donc, mon vieil ami; approche! La réponse, n'est-ce pas?

Au lieu de satisfaire à cette question, le vieux serviteur

tendit le message dont il était porteur ; Roger s'en empara avec vivacité :

— La réponse ? répéta-t-il.

— Hélas ! dit Ambroise.

Le jeune homme n'eut qu'un coup d'œil à jeter sur la forme de l'objet pour que son illusion se dissipât ; il pâlit et frémit :

— Mon billet, dit-il.

Puis, comme s'il se fût défié du témoignage de ses sens, il s'y reprit pour le regarder.

— Oui, mon billet ! M'expliquerez-vous cette énigme? ajouta-t-il, en se tournant vers Ambroise.

S'il avait été tenté de faire porter à ce malheureux la peine de son désappointement, il eût été désarmé par la consternation empreinte sur sa physionomie. C'était la limite de ce que peut exprimer un visage humain ; au delà commençait l'anéantissement. Roger comprit qu'il fallait ménager cette organisation délicate et changer de ton, sous peine de causer un malheur ; il reprit d'un ton plus doux :

— Voyons, Ambroise, que s'est-il passé ?

— Que Monsieur le marquis me pardonne, dit le vieillard en balbutiant.

— Tu es tout pardonné, tout pardonné, mon bon Ambroise. Seulement raconte-moi ce qui est arrivé.

— Que Monsieur le marquis sache bien au moins qu'il n'y a pas de ma faute.

— Mais oui, mais j'en suis convaincu ; mais je sais parfaitement que si quelqu'un avait pu réussir, ce serait toi. Comment ont tourné les choses? Voyons ! quelques détails.

— Ah ! mon Dieu ! il n'y en a pas long ! deux mots tout au plus.

— Mon billet ? as-tu essayé de donner mon billet ?

— Si je l'ai essayé ! Monsieur le marquis peut bien le croire ; c'est tout ce que j'avais à faire là-dedans.

— Eh bien !

— Pour un billet, il faut être deux : un qui le donne, un autre qui le reçoive. Ce dernier a manqué, c'est ce qui explique pourquoi je le rapporte à Monsieur le marquis.

— La jeune fille n'est donc plus aux pavillons ?

— Elle y est toujours.

— Alors tu n'as pas pu trouver un moment pour lui parler. Il y a eu des importuns autour d'elle.

— Je l'ai trouvée seule, et j'ai pu lui parler tant que j'ai voulu.

— Comment expliques-tu cela ? J'avais bien raison de dire que nous en sommes aux énigmes ! Mon billet ? Ambroise, mon billet ?

— Je le rapporte à Monsieur le marquis.

— Ce n'est guère sa destination ! Mais pourquoi ne l'as-tu pas remis ?

— On n'en a pas voulu.

— Dis-tu vrai, Ambroise ?

— Monsieur le marquis sait bien que je ne mens jamais.

— Elle n'en a pas voulu ?

— En aucune façon.

— Lui as-tu dit de la part de qui il venait ?

— Monsieur le marquis m'avait recommandé de le lui dire ; je l'ai fait.

— Et puis ?

— Elle a refusé comme auparavant.

— Et pas un mot d'excuse ?

— Pas un mot.

— Pas un mouvement d'intérêt, pas un geste, pas même un soupir ?

— Rien.

— C'est bien ! laisse-moi, Ambroise ; ce coup est rude. J'ai besoin d'y réfléchir.

Roger avait de l'orgueil ; il ne s'attendait pas à être traité ainsi ; aussi eut-il de la peine à se remettre du mécompte qu'il venait d'essuyer. Il s'imaginait avoir fait sur l'esprit de Blanche une impression trop forte pour qu'elle rompît

avec lui d'une manière aussi complète et aussi brutale. Cependant il ne voulut pas perdre la partie faute d'un dernier effort. Ambroise reçut de nouvelles instructions et fut chargé de nouveaux messages; il devait insister, supplier, menacer même. Tout échoua, les supplications aussi bien que les menaces. La jeune fille semblait résolue à maintenir la barrière qui s'était élevée entre elle et Roger; que son cœur en souffrît ou n'en souffrît pas, sa volonté n'en était pas moins évidente, et elle avait l'air d'être irrévocable. Quand le marquis se fut assuré du fait et qu'il eut reconnu l'impuissance de ses efforts, il se fit en lui comme une révolution. Il se ressouvint de ce qu'il avait été dans ses mauvais jours et en retrouva les impressions et les habitudes.

— Ah! c'est ainsi qu'elle le prend? s'écria-t-il. Eh bien! guerre ouverte; j'aime mieux cela. Nous allons voir à qui restera le beau rôle et qui aura le dernier mot.

XXIII

LA MAISON DES CHAMPS.

En effet, Roger, à partir de ce moment, devint un tout autre homme. La présence de Blanche avait seule épuré et assaini ses sentiments; dès qu'il ne la vit plus, il retomba dans les troubles et les orages de sa vie passée. Près d'elle, jamais des pensées de violence ne lui seraient venues; il y songea dès qu'il en fut séparé. Il se reprit à croire qu'il y avait mis trop de façons, et qu'il n'en serait pas à essuyer des rebuts s'il avait conduit militairement les choses. Cette résistance qu'on lui opposait, il ne l'attribuait plus aux bons instincts du cœur, ni aux conseils de la pudeur alarmée; il y voyait un manége et un calcul. Pour juger Blanche, il en revenait aux procédés du monde équivoque où il avait si longtemps vécu, et c'est à ce monde

aussi qu'il voulait emprunter les moyens de triompher de ses rigueurs.

Voici à quel égarement il en était arrivé.

Aux environs de Paris, et sur l'un des coteaux boisés qui s'étendent entre Vaucresson et Versailles, il avait une petite propriété située loin de toute habitation, isolée, recueillie, que de grands ombrages environnaient. Une maison et six arpents de parc, tel était ce domaine ; mais le parc était dessiné avec un goût charmant, et la maison, d'un style coquet, n'était autre chose qu'un de ces anciens rendez-vous de chasse dont ces collines sont semées.

Cette propriété n'était pas un bien patrimonial ; le jeune marquis de Breuil en avait fait l'acquisition à une date récente, et en recommandant au notaire de lui garder le secret. C'était un pied à terre, où il logeait, pendant la belle saison, ses favorites en titre et le temple changeait souvent de divinité. Tout, dans l'arrangement et la décoration des lieux, était en harmonie avec leur destination ; si un doute eût existé, les tableaux qui couvraient les murs en eussent enlevé jusqu'à l'ombre. La collection était riche et digne de ces musées d'Italie que l'on nomme des musées secrets.

Ce fut vers cette maison de plaisance que le marquis se dirigea par une belle matinée d'août. Depuis quelque temps, il l'avait fort négligée et il tenait à s'assurer de l'état où elle se trouvait. Roger n'avait qu'un médiocre goût pour ce transport en commun que l'on nomme un chemin de fer ; il aimait à jouir des beautés du paysage autrement qu'au fond d'une tranchée, et ne s'accommodait pas des haltes perpétuelles qu'exige un service compliqué. C'était dans sa voiture qu'il faisait ces promenades aux environs. Il franchit les hauteurs de Saint-Cloud, traversa Garches, et, par un chemin frayé dans les bois, vint aboutir à la grille de sa propriété. Rien de plus frais ni de plus calme que l'aspect des massifs qui l'enveloppaient. Les essences variaient à l'infini, depuis le bouleau à la feuille

tremblante jusqu'à l'if en pyramide et au chêne toujours vert. En avant de la maison s'étendait un tapis de ce gazon rigide et régulier qui nous vient des parcs anglais et a gardé son nom d'origine; des corbeilles de fleurs entouraient le pied des arbres et tranchait sur le ton uniforme de la pelouse. Deux allées basses de noisetiers commençaient au delà des bâtiments de service et entouraient le corps de logis principal d'une ombre discrète. Le parc était de l'autre côté des constructions.

Une fois arrivé, Roger s'occupa du but de sa course; il procéda à une inspection minutieuse du local. Nécessairement il y était resté quelques traces des aventures qui s'y étaient succédé, par exemple, des chiffons oubliés dans les tiroirs, des brouillons de lettres laissés au fond des secrétaires. Roger purgea la maison de ces souvenirs qui auraient pu en trahir le secret antérieur et élever contre lui une accusation trop directe. Il y mit le soin le plus grand, fouilla tous les étages, ne négligea aucun recoin, remplit sa tâche comme eût pu le faire un magistrat chargé d'une instruction judiciaire. Tout ce qu'il trouva d'équivoque, il le fit disparaître, et pourtant, sa besogne achevée, il était loin d'être satisfait.

— Il faudra envoyer des ouvriers, se dit-il; ce salon ne peut pas rester comme il est; ces chambres doivent être renouvelées.

Pour la première fois il éprouva des scrupules à la vue des tableaux qui ornaient la galerie; jamais la liberté des sujets ne l'avait autant frappé.

— Comme c'est cru, disait-il, comme c'est chaud de ton! Évidemment on ne peut pas laisser ces toiles-là sur ces murs : elles effaroucheraient un grenadier. C'est comme ces tentures, ces meubles de boudoirs, ces glaces au fond des lits; rien de tout cela n'est tolérable. Il faudra faire maison nette ou à peu près : dès demain, je mettrai du monde ici : des gens entendus, habiles, qui me comprendront. Je veux que dans les vingt-quatre heures tout soit

modifié ; il me faut du sévère, du sérieux, un tout autre genre, enfin. L'oiseau va changer, que la cage change aussi.

En effet, dès le jour suivant, la maison de plaisance était livrée aux gens de l'art, qui l'eurent bientôt transformée. Une semaine suffit pour en faire une habitation décente et de bon goût. Le parc lui-même eut à subir quelques changements ; on y réforma les pavillons et les grottes qui n'étaient pas en harmonie avec le style nouveau ; on y supprima quelques labyrinthes trop évidemment ménagés pour le mystère ; on retrancha en un mot tous les détails qui auraient pu blesser des yeux délicats et jeter la moindre alarme dans l'esprit. Quand ces travaux furent achevés, la métamorphose était complète. On eût dit la retraite d'un sage, pleine d'ombre et de recueillement, et jetée au milieu de grands bois favorables à la méditation.

XXIV

LES MAUVAIS MOYENS.

Ce n'était là qu'un premier pas dans une odieuse voie ; Roger fit bientôt le second. Pour le projet qu'il avait conçu, il lui fallait un complice : il jeta les yeux sur le vieillard qui l'avait vu grandir et que son âge et ses habitudes de déférence laissaient sans arme contre lui. Personne n'était en meilleure situation de le servir, voilà tout ce que le marquis examina : il ne s'arrêta à aucune autre considération. Qu'Ambroise se compromît aux yeux de madame de Breuil et ternît par une faiblesse quarante ans d'excellents services, peu importait à Roger ; il en était arrivé à ce degré d'égarement où l'on perd la conscience des actes et où tous les moyens paraissent légitimes, pourvu qu'ils mènent au succès.

Le plan du marquis était celui-ci : Blanche, par un mo-

tif qu'il ignorait, était désormais à l'abri de son influence; il lui fallait l'y replacer violemment; elle ne voulait pas entrer dans des rapports mystérieux avec lui; il fallait l'amener à merci, et triompher de sa résistance par un éclat. Avec la fatuité qui distingue le commun des hommes, Roger s'imaginait que cette manière d'avancer les choses était, au fond, du goût de la jeune fille, et qu'une fois le pas franchi elle en saurait gré à celui qui l'y aurait aidée. Quant au parti qu'il prendrait ensuite et à la réparation qu'il offrirait, sa pensée ne s'y arrêtait pas. Pressé là-dessus, peut-être eût-il été embarrassé de répondre. Il était sous l'empire d'un sentiment exclusif, impérieux, où la vanité dominait et qui ne lui laissait ni le loisir, ni la liberté d'esprit nécessaire pour s'interroger sérieusement.

Réussir! réussir à tout prix et n'importe par quels moyens, voilà ce qu'il voulait, voilà ce qu'il avait en vue. Pour cela, le concours d'Ambroise lui était essentiel. Ambroise était concierge chez les Mathias; or, on sait quel rôle important joue un concierge dans une maison. Il n'est pas de servitude comparable à celle qu'un concierge impose aux gens qu'il tient sous sa clef; tout relève de lui, tout vient y aboutir. Personne ne sait mieux qu'un concierge ce que sont les ménages, depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux mansardes; il pourrait raconter heure par heure, minute par minute, ce qui s'y fait, et presque ce qui s'y dit. La police a imaginé et met en œuvre, à grands frais, un système de surveillance qui s'applique aux membres suspects de la communauté; les concierges ont leur surveillance à eux, bien plus sûre, bien plus universelle, bien plus perfectionnée, et en même temps bien moins onéreuse au trésor public. Rien n'y échappe : pas plus les petits que les grands, pas plus les habitudes régulières que les actes qui y dérogent, pas plus les visites que les scènes d'intérieur. C'est en vue des concierges que le mot d'un ancien a été imaginé : pour lui les maisons sont de verre.

En sa qualité de concierge, Ambroise était donc un in-

strument précieux dans les mains de Roger. Il vivait chez les Mathias et n'ignorait rien de ce qui s'y passait. Il savait à quelles heures Blanche sortait de la maison, où elle allait, quels devoirs et quels soins l'appelaient au dehors; il vivait mêlé à l'existence des deux familles, et, comme elles se composaient de bonnes gens, sur le pied d'une certaine familiarité. Daniel le consultait sur ses plantations et l'occupait à de petits travaux ; Thérèse le chargeait de commissions en ville ; Mathias même aimait à causer avec lui et lui accordait quelques témoignages d'intérêt. Combien ces circonstances étaient favorables aux projets du marquis ! Ambroise pouvait en être la cheville ouvrière ; il ne restait plus qu'un point à éclaircir : c'était de savoir s'il y consentirait. Roger n'en faisait pas l'objet d'un doute.

Quand tout fut prêt du côté de Vaucresson, et que la maison se trouva en état de recevoir son nouvel hôte, le marquis fit venir le vieillard, après avoir pris quelques précautions pour que cette visite ne fût pas remarquée. Il touchait à la réalisation de son projet ; il fallait bien se garder de compromettre par quelques imprudences. L'intendant exerçait sur la domesticité un contrôle jaloux ; c'est de lui surtout qu'il importait de se défier. On choisit un moment où il était absent, et Ambroise fut introduit auprès de son jeune maître. Roger voulait le séduire, il n'y épargna rien. Sous prétexte que l'entretien serait long, il l'obligea à s'asseoir, circonstance inouïe dans la vie du serviteur, et qui était pour lui moins un honneur qu'un embarras. A peine pouvait-il tenir sur sa chaise, tant le cas lui paraissait grave, et contraire à des habitudes invétéreés. En cela le marquis avait fait un calcul adroit : il enlevait à cet homme une portion de sa force en le traitant ainsi et le désarmait par avance.

Cependant il n'arriva pas au fait sans user de ménagements. Même vis-à-vis d'un subordonné et d'un homme accoutumé à une obéissance aveugle, la proposition était d'une nature délicate et pouvait éveiller des susceptibilités.

Roger s'attacha à les prévenir et à les vaincre ; il sentait à quel point Ambroise lui était nécessaire, et ne voulait pas, faute d'un peu de tactique, risquer de perdre cet appui. Il s'y prit donc de manière à justifier l'acte de violence qu'il se proposait d'accomplir, et à pallier du mieux possible ce qu'il avait d'évidemment criminel. Il dit à Ambroise que jamais il n'y eût songé si les autres moyens ne l'avaient pas trahi et ne s'étaient pas trouvés impuissants ; que lui-même, son agent zélé, avait pu reconnaître l'inutilité de ses efforts pour amener un dénoûment moins chanceux ; mais que, rebuté et ne sachant à quoi recourir, il avait dû prendre un parti qui mît fin à ses tourments et à ses incertitudes, et que là encore il avait pensé à lui comme au seul homme en qui il pût se confier.

A mesure que le marquis avançait dans son discours et en arrivait à des ouvertures plus directes, l'attitude du malheureux Ambroise était plus pénible à voir. Il s'agitait sur sa chaise comme sur des charbons ardents ; il ne pouvait trouver ni une bonne position, ni un maintien convenable ; il eût donné le peu qu'il possédait pour se tirer sain et sauf du piége où il était tombé. Le coupable sur la sellette, le patient à la question n'auraient pas eu une physionomie plus décomposée ni un air plus piteux. Quand Roger, à la suite de quelques précautions oratoires, crut pouvoir entrer dans les détails de son entreprise et annoncer au vieillard ce qu'il attendait de lui, celui-ci n'y tint plus ; son honnêteté se révolta ; des gouttes de sueur coulèrent de son front ; il se sentit défaillir, et ce fut d'une voix brisée qu'il dit au marquis :

— Ah ! Monsieur, que me proposez-vous là ! Plutôt mourir !

Roger comprit à l'accent qu'il n'aurait pas bon marché de cette résistance et qu'il lui faudrait payer le concours d'Ambroise plus cher qu'il ne l'avait cru. Avec un autre, c'eût été une question d'argent ; avec Ambroise il n'y fallait pas songer. C'était un de ces serviteurs de la vieille

roche, qui regardaient leur honneur comme inséparable de l'honneur des maisons auxquelles ils étaient attachés et ne l'auraient pas laissé entamer pour de misérables motifs. Jamais l'intérêt ne l'eût décidé ; jamais il n'eût fait de sa complicité un calcul, ni de son concours une spéculation. Ambroise n'avait pas de ces faiblesses. Son point vulnérable était son attachement pour Roger, cet attachement de vieux serviteurs, bien plus absolu, bien plus aveugle que celui d'une mère. Le jeune homme le savait bien ; ce fut à ce sentiment qu'il s'adressa.

— Comment, Ambroise ! lui dit-il avec un accent de reproche, tu me refuserais ?

— Monsieur le marquis sait bien que le cœur m'en saigne ; mais je ne puis pas aller jusque-là.

— Pas même pour moi, mon bon Ambroise !

— Impossible.

— Tu veux donc m'affliger, tu veux qu'il arrive quelque catastrophe. Ecoute, Ambroise, je ne t'ai pas tout dit ; je ne voulais pas tout te dire ; mais, puisque tu hésites, il le faut bien.

— Monsieur le marquis me fait trop d'honneur.

— Ecoute donc et tu prendras ensuite un parti. S'il s'agissait d'un caprice, je n'insisterais pas ; mais il s'agit de quelque chose de très-sérieux, et, si tu persistes à me refuser, il faudra que tu saches au moins quelle responsabilité tu prends.

Le fait seul d'une explication de la part de son maître, troublait tellement le pauvre Ambroise, que déjà il se sentait près de capituler, et que, pour un rien, il eût prié Roger de ne pas aller plus loin. Il se serait donné à lui comme au moyen âge on se donnait au démon, pour être délivré du supplice cruel auquel il était en butte. Cependant le jeune homme continua :

— C'est donc une passion sérieuse, Ambroise, et tu peux savoir mieux qu'un autre combien la personne en est digne.

— Un ange, Monsieur le marquis, un ange ! Il suffit de la voir.

— J'ai donc raison de l'aimer, j'ai donc raison d'y tenir ; où en trouverais-je une autre qui la vaille ? Que dis-je, une autre ? Il n'y en a plus d'autre pour moi. Vois-tu, Ambroise, tu peux me refuser, et je comprends que tu le fasses !

— Le ciel m'est témoin que je voudrais pouvoir, ici comme toujours, être agréable à Monsieur le marquis.

— Je comprends que tu le fasses, te dis-je. C'est d'un honnête homme ! tu m'aurais fort trompé si ton premier mouvement n'eût pas été un refus. Si tu persistes, je ne ferai pas d'autre effort, et rendrai justice à tes sentiments. Tu auras gardé le beau rôle.

— Mon Dieu ! je n'y tâche pas ; j'aimerais bien mieux servir Monsieur le marquis comme à mon ordinaire.

— Mais, dans ce cas, il faut voir ce qui arrivera, mon bon Ambroise. Tu me laisseras seul, sans appui, sans confident, seul et désespéré. Or, sache-le bien, cet amour, c'est ma vie. S'il me manque, tout me manque ; je ne sais plus à quoi me rattacher. Tu sais comme je suis vif, ardent, incapable de lutter contre ce que j'éprouve ; tu sais cela mieux que personne ; tu m'as vu enfant.

— Et assez conduit par la main, dit le vieillard, qui se ranimait à ce souvenir.

— Tu sais qu'on ne me dompte pas aisément ; tu en as eu souvent la preuve.

— Pour cela, oui, Monsieur le marquis n'était guère aisé à mener.

— Eh bien ! du caractère dont je suis, de l'humeur dont tu m'as toujours connu, calcule jusqu'où peut aller une contrariété un peu vive et me conduire un amour sans espoir ! Il y a là un deuil au bout, mon pauvre Ambroise, ajouta le jeune homme avec un accent empreint de sincérité.

— Dieu du ciel ! que me dit là Monsieur le marquis ! qu'il chasse donc ces mauvaises pensées !

— Tandis que, si tu consens à oublier tes scrupules, à m'aider, à te mettre avec moi, voici ce qui arriverait : une fois l'éclat consommé et Blanche entre mes mains, il y aurait du bruit à l'hôtel, comme tu le présumes. Nous laisserions passer trois, quatre, cinq jours, le temps nécessaire pour que la première irritation fût passée.

— Monsieur le marquis! Monsieur le marquis ! quel moment pour votre mère ! j'en tremble, rien que d'y penser.

En effet, la physionomie du vieillard exprimait une angoisse réelle ; Roger ne le laissa pas longtemps sur cette impression :

— Ma mère, c'est à elle que je m'adresserais, et point à une autre.

— A la marquise? dit Ambroise avec un mouvement d'incrédulité.

— A elle-même; rien ne pourrait se dénouer sans son aveu. Je lui raconterais tout, en la priant de consentir à la seule réparation qui fût digne de Blanche et qu'on pût lui proposer.

Que le marquis fût ou non de bonne foi en parlant ainsi, toujours est-il que ces derniers mots furent décisifs sur l'esprit d'Ambroise. Probablement, dans les répugnances du vieillard, il se mêlait un peu d'intérêt pour Blanche. Le concierge des pavillons n'avait pu voir la jeune fille sans ressentir quelque chose du charme répandu autour d'elle et qui gagnait les plus indifférents. Son cœur se serrait à l'idée qu'elle serait sacrifiée, et qu'il servirait d'instrument à cette mauvaise action. De là ses hésitations et ses scrupules. Mais devant l'explication de Roger ils devaient cesser. De quoi s'agissait-il ? d'un procédé un peu vif pour arriver à un heureux résultat. Le bonheur de la jeune fille était au bout. Le marquis le promettait, et Ambroise était un serviteur trop respectueux pour douter un instant de la parole de son maître. Aussi cette conviction répandit-elle un peu de sérénité sur son visage. Afin d'achever de com-

pléter ce retour à un maintien plus naturel, il se leva : c'était presque un acquiescement.

— Eh bien ! Ambroise, dit Roger en revenant à la charge, que décides-tu ?

— Si Monsieur le marquis voulait me laisser le temps de la réflexion, vingt-quatre heures seulement.

Le marquis craignit que cette volonté rebelle ne lui échappât, et qu'il ne fût le lendemain obligé à un nouvel effort. C'était assez, c'était trop de celui qu'il avait fait ; son orgueil en souffrait cruellement. Il s'était vu obligé de rendre des comptes, de s'expliquer et de se justifier devant lui. Pour descendre jusque-là, il fallait que la passion fût bien forte. Vis-à-vis d'Ambroise, cette condescendance n'avait pas, il est vrai, le même caractère que vis-à-vis de toute autre personne attachée à l'hôtel. Ambroise n'y avait plus de service et n'avait plus rien de commun avec la domesticité ; puis entre Roger et lui il avait existé de tout temps des rapports familiers. N'importe, ces explications avaient froissé sa vanité, et c'était son premier châtiment. Il avait reçu une leçon d'un subalterne, et, pour vaincre ses répugnances, il avait été obligé de s'avancer plus loin peut-être qu'il ne l'eût voulu. A aucun prix il n'eût recommencé cette épreuve, et ce fut avec un peu d'humeur qu'il répondit :

— Vingt-quatre heures? A quoi bon, Ambroise ? Tu n'en sauras pas demain plus qu'aujourd'hui.

— Puisque Monsieur le marquis y met de l'insistance, dit le vieillard avec un sentiment de résignation.

— Tu sais tout, tu vois tout, reprit Roger du ton d'un homme qui cherche à s'étourdir. Je me suis ouvert à toi comme on s'ouvre à un confident. Que te faut-il de plus?

— Rien ; je cède, dit humblement le vieillard. Que Monsieur le marquis dispose de moi.

— A la bonne heure ! Je te retrouve enfin.

— S'il y a un acte blâmable au bout de tout cela, reprit

le vieillard avec une gravité simple et digne, c'est Monsieur le marquis qui en répondra devant Dieu.

— Comme tu le prends, mon bon Ambroise! comme te voilà solennel! C'est bien; c'est bien.

— Je tiens à ce que Monsieur le marquis sache ce que je fais en consentant à ce qu'il désire. Je n'approuve pas, je cède seulement; il est le maître, j'obéis.

C'était un dernier trait à l'adresse de Roger; il le laissa tomber, et que lui importait? Sa cause était gagnée; il n'avait plus qu'à pousser le succès au delà. Cet homme allait être dans ses mains un instrument passif; il fallait en tirer parti aussi promptement et aussi complétement que possible. Des entreprises comme la sienne ne souffraient pas de délai; différées, elles échouaient. Aussi alla-t-il droit au but.

— Ambroise, dit-il, rassieds-toi.

C'était la proposition la plus désagréable qu'on pût faire au vieillard, et pour qu'il s'y prêtât, Roger fut obligé de revenir à la charge.

— Rassieds-toi, te dis-je; pour ne point éveiller de soupçon, c'est la dernière fois que nous nous verrons. J'ai beaucoup à te dire, beaucoup à apprendre de toi. A la bonne heure, voilà que tu te rassieds. Maintenant, écoute.

Cet entretien se prolongea pendant deux heures encore; le marquis tint à épuiser les choses dans une seule séance. Le plan, les détails de l'exécution, tout fut arrêté, réglé de manière à n'y plus revenir. On convint de certains signes, de certaines indications; on se partagea les rôles. Lorsque Ambroise sortit de l'appartement du marquis, son visage exprimait l'abattement, et ce fut sous l'empire d'une préoccupation profonde qu'il regagna les pavillons.

XXV

LES COMPLICATIONS.

Pendant que Roger ourdissait ce ténébreux complot, il se passait, chez les Daniel et les Mathias, des incidents qui jetaient de nouveaux nuages sur une situation déjà passablement obscure.

Daniel, depuis que le mariage de Blanche était sur le tapis, avait fait de la recherche d'un prétendant l'une de ses occupations favorites et il en ramassait des boisseaux pour les lui offrir. Un jour c'était d'un dentiste qu'il lui faisait hommage : bonne clientèle, cabinet achalandé, avec un brevet de pâte minérale remplaçant avec avantage le ratelier très-imparfait que nous a donné la nature. Un autre jour c'était un huissier qu'il apportait avec un nombre d'actes déterminé et la clientèle d'avoués en crédit. Jamais il ne revenait les mains vides ; un parti au moins, quelquefois deux. Et les renseignements ne manquaient pas à l'appui. L'un des prétendants était brun, l'autre blond ; celui-ci avait sa charge, celui-là cinquante mille francs de bien au soleil ou des titres au porteur ; il y en avait de trente ans, d'autres de quarante. Rendons cette justice à Daniel, que, s'il y avait une tare, il ne la déguisait pas ; celui-ci louchait, celui-là boitait ; l'un avait le nez trop fort, l'autre un peu trop d'accent dans une épaule. Notre globe n'est pas le siége de la perfection.

Quand Daniel se mêlait d'une affaire, il était impossible qu'elle demeurât dans le domaine du confidentiel. Bientôt Blanche sut qu'il était question de la marier, et une fois le secret éventé, il n'y avait plus d'intérêt à lui cacher le reste. Elle assistait donc à l'entretien lorsque le mercier rendait compte à ses amis des résultats de sa journée, et leur faisait le détail des huissiers et des dentistes, susceptibles

de prétendre à sa main. Ces analyses froissaient la délicatesse de Blanche et l'entraînaient à un rapprochement involontaire. Quel monde auprès de celui dont le marquis lui avait parlé ! Qu'étaient ces aspirants auprès de ce gentilhomme si bien doué et chez qui la distinction était si naturelle ! Devant de tels souvenirs, les noms de dentiste ou d'huissier devaient nécessairement pâlir, et ce que Daniel envisageait comme la dernière limite des prétentions raisonnables était encore pour Blanche une perspective à laquelle elle ne se serait pas résignée.

Il faut ajouter qu'à part Daniel, personne dans la maison ne s'y résignait pour elle. Thérèse, ordinairement si accommodante, était devenue d'une exigence outrée; Régine disait qu'il fallait bien se garder de se mésallier; quant à Mathias, il était intraitable. Rien de ce que proposait le mercier n'avait le don de lui plaire ; il raillait les noms et les professions, et trouvait toujours un quolibet à opposer à l'enthousiasme de Daniel.

— Ah çà ! s'écria celui-ci, dans un mouvement d'impatience, il te faudrait donc un duc et pair ?

— Pourquoi pas ? répondit froidement Mathias.

Il était dit que Daniel en serait pour ses frais et pour l'abandon de ses cultures. Le zèle ne lui réussissait pas. Mais ces épreuves n'étaient rien auprès d'une aventure qui lui arriva presque en même temps, et qui le ramena de douze ans en arrière.

Un jour qu'il passait devant l'hôtel de Breuil, il se croisa avec un valet de pied qui venait d'en franchir la porte et remontait la rue. Comment et pourquoi son regard se rencontra avec celui de cet homme, c'est là un de ces inexplicables hasards dont la vie abonde. Daniel n'avait aucun motif de faire attention à lui ; lui n'avait aucun motif de faire attention à Daniel, et pourtant, quand ils passèrent à côté l'un de l'autre, un coup d'œil s'échangea entre eux, suivi d'un temps d'arrêt.

— J'ai vu ce gaillard-là quelque part, se dit Daniel.

Ce fut une impression vague, et, pour qu'elle se fixât et prît un caractère précis, il fallut quelques moments de réflexion.

— Serait-ce lui? s'écria Daniel. Mais oui, c'est lui. Assurons-nous-en.

Il était trop tard ; le valet de pied avait suivi son chemin. Quand Daniel se ravisa, il était hors de vue. Par où avait-il passé? Au milieu des rues qui se croisaient, il était difficile de le deviner. Il fallut renoncer à la poursuite, au moins pour cette fois.

Le sort réservait à Daniel une prompte revanche. Une semaine après, la même rencontre eut lieu et presque dans les mêmes conditions. Mais notre mercier était préparé ; il ne devait plus laisser échapper son homme, sans avoir vérifié si ses soupçons étaient fondés.

— Je te tiens, dit-il, tu ne m'échapperas pas ; nous avons assez joué aux barres ensemble. Le compte est vieux ; raison de plus pour le solder. A nous deux, mon camarade, à nous deux !

Et il aborda le valet de pied. Plus de doute, c'était son homme, celui qu'il avait abreuvé avec tant de grandeur, et qui avait si mal reconnu ce procédé. C'était bien lui, mêmes favoris roux, même œil incertain, même nez chargé en couleur. Seulement douze ans avaient passé là-dessus, et n'avaient pas amélioré les choses. Du rouge le nez avait passé au violet, l'œil tournait à l'hébétement, et les favoris commençaient à blanchir. Il y avait du déchet dans l'ensemble et dans le détail ; les valets de pied y sont sujets comme le reste des hommes. Mais, en dépit de ces altérations, l'individu restait parfaitement reconnaissable, et Daniel alla droit au but, sans hésitation :

— Hé ! l'ami ! lui dit-il en lui frappant sur l'épaule.

Le valet de pied le regarda avec un étonnement ou réel ou joué ; il semblait attendre une explication.

— Comment ! l'ami, vous ne me reconnaissez pas !

Daniel n'obtint pour réponse qu'un geste négatif ; le la-

quais se montrait sobre de paroles. Il était essentiel pourtant de le faire parler ; dans son langage devait se trouver la preuve la plus convaincante de son identité. Peu de personnes conservent l'accent natal comme l'avait fait cet enfant d'Allemagne, et le souvenir en était profondément gravé dans la mémoire de Daniel. Il insista :

— Où avez-vous l'esprit, dit-il, que vous ne me reconnaissez pas ?

Ce nouvel effort ne fut pas plus heureux que les deux autres ; le valet de pied n'en resta ni moins immobile, ni moins silencieux. Daniel comprit qu'il fallait préciser.

— Voyons, l'ami, rappelez vos sens ! Et ce roussillon dont je vous ai régalé !

Il venait de toucher la corde sensible ; l'enfant d'Allemagne s'anima :

— Foui, dit-il ; ein bânier. Chi zuis.

— Et moi aussi j'y suis, s'écria Daniel. Comment n'y serais-je pas ? Il n'y a qu'un être sous le ciel qui puisse être doué d'un accent si pur. C'est donc vous que j'ai désaltéré, l'ami.

— Ya ! ya !

— Allons, le voilà qui retombe dans ses manies ; pressons-le ; autrement, il nous échapperait de nouveau. C'est donc vous que j'ai désaltéré et à titre onéreux. Je ne sais pas ce que vous êtes devenu depuis lors ; mais, dans ce temps-là, vous ressembliez furieusement à une éponge. Tudieu ! quel pompier ! Et avec quel cœur vous y alliez !

— Ti gontrieux !

— C'est cela ! du condrieux ! condrieux et roussillon ! Vous avez la mémoire des vins ! c'est déjà quelque chose. Voyons, encore un effort. Vous souvient-il d'avoir usé, à mon égard, de procédés qui n'étaient pas complétement parlementaires ?

— Ya ! ya !

— Ah ! vous l'avouez, l'ami. A la bonne heure ! un tort qu'on avoue est à demi pardonné. Pourtant le procédé

n'était point galant : un homme qui venait de se fendre de six bouteilles de vin cacheté, comme vous l'avez traité !

— Ya ! ya !

— Heureusement que les années ont passé là-dessus ; les organes lésés ont eu tout le temps nécessaire pour se rétablir. Et puis, voyez-vous, il n'est jamais trop tard pour accorder aux gens les réparations qui leur sont dues. Vous sentez-vous disposé à le faire, l'ami ?

— Ya ! ya !

— Vous n'avez que ces mots à la bouche ; si vous essayiez de les varier ?

— Ya ! ya !

— Allons, bien ! Vous appelez cela de la variété ! Mais passons. Vous êtes Allemand, on n'a pas le droit de se montrer difficile ; j'en reviens donc à dire que vous me devez du retour pour le roussillon que je vous ai prodigué ; est-ce entendu ?

— Barvaidement.

— Vous dites parfaitement, il y a amélioration ; vous vous formez. Si je vous tenais seulement vingt-quatre heures, je ferais de vous un puriste. Allez toujours ! livrez-vous à vos inspirations ; c'est donc convenu que vous me devez du retour, n'est-ce pas ?

— Ti redour ? Foui, ti redour.

— N'ayez pas peur ; je ne pousserai pas l'exigence bien loin. Vous êtes des bords du Rhin ; j'aurai égard à votre nationalité. Seulement j'en veux avoir le cœur net, puisque je vous tiens. Ça n'a plus le même intérêt ; mais n'importe ! Vous vous souvenez, l'ami, que lorsque nous nous vîmes, il y a beau temps de cela, j'étais poussé par un sentiment de curiosité, un sentiment bien vif, puisque je ne regardais pas à la dépense. Il est impossible que cette circonstance vous ait échappé.

— Bas di tout.

— J'en suis bien aise ; et aujourd'hui, si après des années et des années, ce sentiment existait encore, auriez-

vous de la répugnance à le satisfaire? La, répondez.

— Bas lé moins ti monte !

— A la bonne heure ! voilà que je retrouve votre cœur allemand. Eh bien ! l'ami, ma curiosité, alors comme aujourd'hui, portait sur ceci : Dans quelle maison servez-vous ? Je vais droit au but.

— Gomment tites-fous ?

— Je vous demande dans quelle maison vous servez; quels sont vos maîtres.

— Ah ! chi zuis.

— Allez donc ; un vin bouché comme vous se conserverait pendant l'éternité. Allez, vous dis-je, Allemand que vous êtes.

— Fous me demantez guels zont mes maîdres ?

— Oui, vos maîtres, et je les plains s'ils sont chargés de vous abreuver ! Marchez donc, lambin !

— Mes maîdres?

— Mais oui, mais oui, vos maîtres. Puisque vous avez un moment lucide, profitez-en. Parlez, accouchez.

— Fous foulez gonnaîdre mes maîdres ?

— Oui, oui, oui, vingt fois oui.

— Et pien ! Chai eine maîdresse ; foilà !

— Maître ou maîtresse, c'est tout un, ô triple Allemand! Son nom ! Quel est son nom ?

— Lé nom té ma maîdresse ?

— Oui, Teuton, oui.

— La marguise té Preille !

— Comment dites-vous cela ?

— La marguise té Preille !

— De Breuil ?

— Té Preille.

— La marquise de Breuil, l'hôtel en face, connue comme le loup blanc, une dévote à triple carillon.

— Foui !

— Ah ! mon Dieu ! Et vous lui appartenez depuis longtemps?

— Oh ! foui, peaugoup !

— Et vous étiez à elle quand nous nous sommes rencontrés pour la première fois ?

— Ya ! ya !

— Quand je vous ai versé des flots de roussillon, sous la tonnelle d'un débit de vins ?

— Et ti gontrieux !

— C'est cela ! merci, l'ami ; merci du renseignement ! Il est précieux, le renseignement ! La marquise de Breuil ! Est-ce possible ? La marquise de Breuil ! Cet homme lui appartenait ; cet homme était son émissaire ; il portait ses messages et ses présents. Mais, j'y pense, il doit en savoir long là-dessus. Pressons-le, sondons-le, interrogeons-le.

Il se retourna du côté du valet de pied ; cet homme avait disparu.

— Peu importe ! se dit Daniel ; j'en sais bien assez comme cela.

XXVI

CONCOURS DE PREUVES.

Daniel rentra chez lui fort préoccupé ; la découverte qu'il venait de faire était de nature à laisser une profonde impression dans son esprit. C'était donc à la marquise de Breuil qu'il fallait rattacher tous les événements dont l'enfance de Blanche avait été accompagnée, ce rapt, ces surprises, ces cadeaux, ces alertes inexplicables, qui se renouvelaient si fréquemment et sous tant de formes. La marquise de Breuil ! Plus Daniel y songeait, moins il se sentait de force pour tirer de cette découverte les conclusions foudroyantes qu'elle renfermait. Une femme placée si haut dans l'estime du monde, une femme dont la vie n'avait été marquée que par des traits de vertu et des actes de dévouement, qui présidait deux associations cha-

ritables en faveur des enfants délaissés et avait des légions d'orphelins et d'orphelines sous son patronage! Non, c'était impossible, et quelque formelle qu'en fût la preuve, Daniel ne pouvait admettre que d'aussi rigides apparences servissent à couvrir une faute, une de ces fautes irréparables qui atteignent un être innocent, et que le repentir même n'expie pas. Il aimait à douter encore.

De son côté, Mathias était agité de pensées analogues, avec moins d'indulgence seulement. Pour lui la culpabilité de madame de Breuil n'était ni incertaine, ni équivoque. Quoiqu'il eût au début moins d'indices que Daniel, sa présomption était plus forte cependant; il en puisait les éléments dans sa haine. Comme il l'avait dit à Thérèse, l'un de ses soins essentiels fut désormais de compléter cette enquête dont l'origine était dans son imagination; il ne demandait qu'un fait, une pièce pour agir. Mathias n'était pas seulement versé dans les mathématiques; il avait aussi une teinture des lois; il avait pris ses grades. Or, il voyait là dedans un bon procès à faire et un arrêt à emporter. Il avait élevé Blanche; il pouvait poursuivre et plaider pour son enfant d'adoption, lui faire rendre le nom et les titres dont elle avait été indûment privée, obtenir de la justice ce que la conscience d'une mère se refusait à lui accorder.

Mais des preuves formelles, des preuves que pussent admettre les tribunaux, n'étaient pas chose facile à trouver. Point de témoignages oraux, et, quant aux écrits, il n'existait que ces quatre mots trouvés au fond du berceau de l'enfant, et qui ne pouvaient avoir d'importance qu'à la suite d'une confrontation. Cependant ce fut de ce côté surtout que Mathias porta son effort. Toutes ses tentatives pour avoir directement une ligne ou deux de l'écriture de madame de Breuil avaient échoué ; la marquise en paraissait être fort sobre. L'humoriste ne s'en rebuta pas; il essaya de s'en procurer par des moyens indirects. Comme présidente d'une foule de bonnes œuvres, la

grande dame entretenait une correspondance régulière avec les bureaux de ces institutions. Ce fut sur cette circonstance que s'appuya Mathias. Il fit si bien, frappa à tant de portes, y mit tant d'instances et renouvela ses démarches tant de fois, qu'il arriva à ses fins : il eut un billet écrit tout entier de la main de la marquise, une pièce de comparaison.

Une fois muni de cette arme, Mathias se mit à examiner jusqu'à quel point elle pourrait lui être utile, et même s'il lui conviendrait de s'en servir. Il compara les deux écritures, celle du berceau et celle du billet, y porta la loupe et chercha si, à l'aide de quelques traits, de quelques habitudes de plume, on ne parviendrait pas à établir la communauté d'origine et l'identité. A ses yeux rien ne fut bientôt plus clairement et plus péremptoirement démontré. Quoique l'écriture du berceau eût été altérée par les larmes et que la main y trahît les angoisses du cœur, cependant il existait entre elle et l'écriture du billet des analogies si visibles qu'il était impossible de n'en pas être frappé. C'était le tour, c'était l'aspect, c'était la forme générale des lettres, puis quelques détails ayant un cachet particulier. Si Mathias avait été membre d'un tribunal ou d'un jury, s'il avait été chargé à un titre quelconque d'exprimer un avis ou de prononcer une sentence, il aurait déclaré, en son âme et conscience, que les deux écrits sortaient de la même main. Quant aux conséquences de cet arrêt, elles découlaient de l'arrêt même ; c'était l'inexorable logique qui le voulait ainsi.

Par deux voies opposées, Mathias et Daniel en arrivaient donc aux mêmes présomptions et aux mêmes soupçons. Tant que Mathias avait été seul à s'en nourrir, aucun bruit ne s'en était suivi, mais avec Daniel il fallut en parler et en parler souvent. Daniel ne savait rien garder ; il était le plus malheureux des hommes, tant qu'il n'avait pas donné un libre cours à ses impressions. Aussi, dès le soir même de sa rencontre, éprouva-t-il le besoin d'avoir

un confident et, faute de mieux, il se rabattit sur la seule personne qu'il trouva sous sa main.

— Mathias, lui dit-il, une nouvelle ! une grande nouvelle ! Du diable si tu t'en serais douté !

— De quoi s'agit-il ?

— D'un événement gros comme une montagne. Tu sais, la marquise de Breuil ?

— La marquise de Breuil, dit Mathias, devenu attentif.

— Elle-même, en personne, qui l'eût jamais cru ?

— Eh bien !

— La marquise, Mathias ! la marquise ! Comment imaginer cela ?

— Viendras-tu au fait ?

— M'y voici. Tu te souviens des cadeaux, des surprises que l'on faisait à Blanche, quand elle était enfant ?

— Oui.

— Devine qui se livrait à ce commerce ?

— Serait-ce, par hasard, la marquise ? s'écria Mathias, mis sur la voie.

— Tu l'as nommée, mon cher.

— La marquise ?

— La marquise de Breuil, ni plus ni moins.

— Tu en as la preuve, Daniel ?

— Je te la donnerai quand tu voudras, Mathias.

— Tout de suite, alors; ces choses-là perdent à se refroidir.

Daniel ne demandait pas mieux que de s'épancher ; il commença le récit de son aventure, et n'en omit pas une circonstance. Pendant qu'il parlait, la physionomie de Mathias s'animait à vue d'œil : c'était comme une rosée pour ses lèvres arides, comme une manne pour son estomac à jeun. Quelle découverte ! Un témoin ! un agent ! Il calculait donc le parti qu'il en pourrait tirer, et y voyait un formidable instrument de combat. Quand il ne lui resta plus rien à apprendre, ce fut à son tour de parler.

— Daniel, dit-il, bonne nouvelle pour bonne nouvelle.

Tu m'as livré un secret, je vais t'en livrer un autre en retour.

— Ah !

— Tu te souviens du petit bout d'écrit que nous avons trouvé dans le berceau de Blanche ?

— Parfaitement.

— Devine de qui il est, de quelle écriture.

— Puisque nous y sommes, autant dire qu'il est de la main de la marquise.

— Tu ne te trompes pas ; c'est de sa main.

— Allons donc ! tu plaisantes.

— Pas le moins du monde. C'est de sa main, j'en ai la preuve, comme tu avais la tienne.

— Vraiment !

— Tiens, la voici.

Mathias tira alors le billet de la marquise et n'ajouta qu'un mot :

— Confronte.

— Ça en a bien l'air, dit Daniel, après avoir jeté un coup d'œil sur les deux écrits.

— Eh bien ! mon ami, ajouta Mathias avec un accent solennel, dès aujourd'hui nous allons ouvrir la campagne contre madame de Breuil, nous avons des faits, nous avons des actes. Du courage, Daniel, c'est une belle mission que la nôtre ; il s'agit de démasquer une coupable. Ah ! madame la marquise, madame la marquise, vous n'avez qu'à bien vous tenir.

XXVII

L'ÉCLIPSE.

Ainsi rien ne manquait au faisceau de preuves réuni contre la marquise, aveux d'agents, confrontation d'écritures, manéges évidents, égards inouïs, tendresses furtives,

offres de dot, cri du sang qui éclatait malgré elle. Mathias avait tout observé, tout recueilli, et il se proposait de tout faire valoir, Daniel lui-même, quoiqu'il répugnât aux moyens violents et n'eût point de goût pour le bruit, avouait que ces découvertes changeaient du tout au tout la manière d'envisager les choses. Il ne pouvait plus être question, pour Blanche, ni d'un dentiste, ni d'un huissier, mais d'un établissement digne du sang dont elle était, et en rapport avec sa naissance. Voilà ce qu'il fallait obtenir de madame de Breuil et exiger au besoin, sous peine d'éclat.

Mais pendant qu'au sein des deux maisons un orage couvait contre la marquise, la foudre éclata d'un autre côté et vint renverser tous ces projets, même avant qu'ils fussent bien mûris.

Un soir, Blanche disparut; et quelques recherches que l'on fît, on n'en put pas retrouver les traces. Voici ce qui s'était passé.

Dans le voisinage des pavillons et au tournant de la ruelle, habitait une famille nombreuse et dont les chefs étaient des rentiers honnêtes et aisés. Les jeunes personnes abondaient dans cet intérieur ; c'était comme un essaim. Le hasard les rapprocha de Blanche, et une liaison s'ensuivit ; l'âge et les goûts la resserrèrent, et bientôt l'on ne put plus rester vingt-quatre heures sans se voir. Très-souvent, le soir, Blanche prenait son ouvrage et s'en allait passer la veillée avec ses jeunes amies. Tantôt Thérèse l'accompagnait, ou bien Daniel, et quand ils étaient tous deux empêchés, on la confiait à Ambroise, qui la laissait chez les voisins, et allait la reprendre à l'heure qu'elle avait fixée. Personne au monde n'aurait pu imaginer qu'il y eût quelque risque à agir ainsi ; les habitations n'étaient guère à plus de cinquante pas l'une de l'autre ; le quartier était tranquille et n'offrait rien qui pût tenter les malfaiteurs ; jamais de bruit, jamais d'accident : on eût dit une rue de province. Blanche allait donc et venait en toute assurance, et

lorsqu'un caprice de Mathias empêchait Thérèse d'être de la partie, la jeune fille se mettait sous la garde du vieux concierge et allait passer quelques heures dans une compagnie qui lui convenait sous tous les rapports.

Le soir où l'événement eut lieu, elle avait réclamé, comme elle le faisait souvent, l'assistance d'Ambroise. Rien, ni dans ses allures, ni dans sa physionomie, n'annonçait la moindre préoccupation; elle était gaie comme de coutume et ne fit point d'autres apprêts que ceux qu'elle faisait ordinairement. Quand elle embrassa Thérèse, ce fut avec le même abandon et comme une personne qui ne s'éloigne que pour peu d'instants. Nulle émotion, nul geste, nul mouvement qui ne fussent ce qu'ils devaient être et trahissent quelque altération dans l'état de son esprit. Telle elle était lorsqu'elle sortit, telle elle se retrouva chez les voisins, c'est-à-dire d'une humeur égale et d'une candeur charmante. La soirée s'écoula à des jeux ou à des travaux d'aiguille, sans qu'elle témoignât d'impatience, ni parût pressée de quitter. A neuf heures et demie, quand le couvre-feu eut sonné pour ses compagnes, elle se conforma à la règle de la maison et reprit, sous la conduite d'Ambroise, le chemin des pavillons. C'est là que se perdait la trace de ses pas; ni elle, ni le conciege ne reparurent; on les attendit vainement durant toute la nuit.

Qu'on juge des inquiétudes de Thérèse, quand les délais ordinaires furent expirés et qu'elle ne vit pas son enfant de retour. A l'instant même, Daniel fut détaché pour aller s'informer des motifs du retard et ramener de gré ou de force la délinquante. On n'imaginait pas autre chose qu'un prolongement de veillée, par suite d'un plaisir inattendu, et le fait portait en lui son excuse. Mais quand Daniel revint et annonça que les voisins avaient reçu les adieux de Blanche, une heure auparavant, il se fit dans la physionomie de Thérèse une révolution soudaine; son visage se décomposa, et prit la pâleur de la mort, ses membres furent saisis d'un tremblement nerveux; elle aurait expiré

de douleur, si la pensée de retrouver sa fille ne l'avait soutenue.

— Ma pauvre enfant! s'écriait-elle, où peut-elle être? Que lui est-il arrivé?

Mathias et Daniel furent sur pied toute la nuit; ils se partagèrent la tâche d'aller s'informer aux environs, et poussèrent les choses aussi loin que possible. Leur crainte était qu'un crime n'eût été commis; l'absence d'Ambroise, se combinant avec celle de Blanche, semblait donner quelque consistance à cette supposition.

Cependant aucun renseignement précis ne vint l'appuyer. Nulle part on n'avait entendu parler d'un acte de violence, encore moins d'un double attentat; nulle part on n'en découvrit de vestiges. Le quartier avait été, ce soir-là, aussi paisible que d'habitude, et quand Daniel essaya d'associer la force armée à ses recherches, il n'obtint d'elle, en fait de concours, que des rires empreints de moquerie et d'incrédulité. On lui répondit qu'une jeune fille ne s'égare que lorsqu'elle le veut bien, et que la garde aurait trop à faire si elle voulait se mêler de cette besogne.

Mathias et Daniel rentrèrent donc chez eux le deuil dans le cœur et aussi peu avancés que lorsqu'ils en étaient sortis. Bon gré mal gré, il fallait renvoyer au lendemain la suite de ces démarches. Personne ne ferma l'œil ni dans l'une ni dans l'autre maison; il y aurait eu du danger à abandonner Thérèse à son désespoir; on veilla sur elle. Puis on espérait toujours que la sonnette de la grille annoncerait le retour de Blanche et rendrait quelque espérance à ces cœurs anéantis.

Cette attente fut déçue : la sonnette de la grille resta muette, et Blanche ne reparut pas.

XXVIII

VAUCRESSON.

Il est temps de dire ce qu'était devenue la jeune fille et quelles avaient été les circonstances de sa disparition.

Rien de plus simple que le plan du marquis, rien de plus brutal également. Il n'avait pas songé à la séduction ; il n'avait compté que sur la violence. Tous ses moyens étaient calculés dans ce but. Deux valets dévoués, une bonne voiture et un attelage vigoureux, voilà en quoi ils consistaient, et l'événement prouva qu'ils suffisaient pour le succès. La voiture, dès l'entrée de la nuit, vint stationner dans la ruelle déserte ; elle y attendit silencieusement le moment opportun. Maître et gens étaient à leur poste. Lorsque Blanche sortit de la maison où elle avait passé la soirée, un mouvement imperceptible se fit parmi les conjurés ; ils se glissèrent le long des murs, de manière à s'emparer de la victime et à lui couvrir la bouche avec un mouchoir avant qu'elle eût pù jeter un cri. Que pouvait-on craindre de la part d'une jeune fille ? et, quant au vieillard qui l'accompagnait, il était complice.

Tout se passa comme le marquis l'avait prévu ; la Providence ne suscita aucun de ces obstacles qui brisent et déjouent les trames les mieux ourdies. Point de passant arrivant à l'improviste ; point de patrouille se montrant au moment décisif ; partout le calme, le silence et la solitude ; le sort se mettait du côté des assaillants. On laissa Blanche s'engager dans la ruelle et y faire une vingtaine de pas, afin qu'aucun bruit ne parvînt ni à la maison qu'elle venait de quitter, ni aux pavillons dont les habitants étaient debouts et attentifs, et quand elle se trouva à une distance égale des deux logements, le signal fut donné.

— Allez ! dit une voix.

La nuit était noire ; la ruelle n'avait ni réverbère, ni bec de gaz. Elle était dans la condition des voies publiques qui ne sont point encore classées ; ni le pavé, ni l'éclairage n'étaient payés des deniers municipaux, et ces deux services s'en ressentaient. Sur aucun point, l'exécution d'une pareille violence n'était plus facile, ni mieux servie par les circonstances.

Au signal, deux hommes se détachèrent et se mirent en travers de la ruelle. Blanche causait avec son gardien et lui cherchait querelle sur sa taciturnité.

— Qu'avez-vous, Ambroise ? lui disait-elle. Vous êtes bien maussade, ce soir.

Elle achevait ces mots, et n'avait ni défiance ni crainte, lorsque deux bras vigoureux la saisirent, la continrent et la bâillonnèrent, avant qu'elle eût pu appeler du secours et faire un mouvement. Ce fut, au reste, prompt comme la pensée et accompli avec une habileté digne d'hommes experts dans ces sortes d'expéditions. Blanche, en sentant des mains se poser sur elle, éprouva un de ces saisissements qui anéantissent les facultés ; le sol se déroba sous ses pieds, sa vue se troubla, ses forces la trahirent ; quand on la souleva pour la transporter jusqu'à la voiture, elle était dans un évanouissement complet. Roger avait suivi ses agents de l'œil ; il prit place auprès de la jeune fille : les valets montèrent sur le siége, et la voiture partit de toute la vitesse des chevaux. Trois quarts d'heure après, elle franchissait Vaucresson et arrivait à la grille de la maison isolée.

Blanche n'était pas revenue à elle ; la syncope durait encore. Peut-être, en voyant les suites de ses violences, Roger éprouva-t-il des remords ; mais il était trop engagé pour reculer, et sa seule manière de se justifier était, à son sens, de pousser désormais les choses jusqu'au bout. La grille s'ouvrit et se referma sur les nouveaux venus. Au dedans régnait une profonde obscurité ; à peine voyait-on se dessiner la silhouette des grands arbres du parc et les ignes du corps de logis. Roger recommanda de ne point

allumer de flambeaux et d'observer le plus profond silence. Il ne voulait pas qu'un villageois, amené par hasard sur les lieux, pût servir de témoin à la scène qui allait se passer, ni que l'on sût aux environs que la maison de plaisance avait reçu des hôtes cette nuit. Ses ordres furent exécutés ; tout se fit au milieu des ténèbres et sans le moindre bruit. Blanche fut tirée de la voiture avec des ménagements extrêmes et portée dans la chambre qui avait été préparée pour elle ; on l'étendit sur un canapé, en multipliant les précautions pour qu'aucun accident ne fût possible jusqu'au moment où elle reprendrait ses sens; puis, ces soins remplis, les domestiques se retirèrent en la laissant seule avec Roger.

Celui-ci regarda sa victime avec un désir mêlé de pitié. La chambre n'avait d'autre clarté que celle d'une veilleuse qui y répandait un jour doux et mystérieux; la figure de la jeune fille en était enveloppée comme d'une auréole. On eût dit qu'elle dormait, tant ses traits avaient conservé leur expression habituelle et leur même candeur. Appuyée sur un oreiller, sa tête se laissait aller à une flexion circulaire, comme celle d'un cygne au repos ; ses cheveux dénoués se déroulaient le long de son visage et descendaient jusqu'à la naissance du cou ; l'une de ses mains penchait vers le sol, tandis que l'autre servait d'appui à son front incliné. C'était un spectacle de nature à toucher le cœur plutôt qu'à exciter les sens. Ce demi-jour, cette pose, cette physionomie où la pudeur avait mis son empreinte, l'état même où la jeune fille se trouvait et l'impuissance où elle était de se défendre, tout contribuait à la préserver et à éloigner d'elle des outrages plus grands.

Roger était devenu pensif; il éprouvait un trouble intérieur et faisait d'involontaires retours sur lui-même. Tout ce qu'il avait méconnu pendant les ardeurs de la poursuite, il le voyait maintenant ; le voile tombait de ses yeux. Était-ce bien d'un gentilhomme d'en agir ainsi ? Ravir une jeune fille à ses parents et employer la force pour vaincre

ses refus, était-ce une conduite qui fût avouable et digne de lui ? Et, néanmoins, tout en se blâmant, tout en s'accusant, il ne se sentait pas la force de revenir sur ses pas. La vue de Blanche l'attirait et le contenait ; il aurait voulu pouvoir concilier ses regrets et ses désirs, ne pas s'en dessaisir et ne point en abuser. C'était un combat que se livraient deux esprits contraires, celui du mal et celui du bien. Il eût consenti à ce qu'elle ne fût point à lui, pourvu qu'elle ne fût point à d'autres. Il ne savait que faire, ni que résoudre ; le vertige s'en mêlait.

Enfin, sur un changement qui s'opéra dans l'état de la jeune fille, il prit brusquement son parti ; elle allait recouvrer ses sens, l'hésitation n'était plus permise. De toutes les manières, Roger ne voulut pas s'exposer aux impressions et aux conséquences d'un premier mouvement. Il voulut laisser à sa victime le temps de s'accoutumer à son nouveau gîte et d'oublier la manière dont elle y avait été amenée ; il voulut mettre de son côté les bénéfices du temps et de la résignation. La nuit porterait conseil et pour Blanche et pour lui. Il se retira donc au moment où elle renaissait à la vie et retrouvait la conscience vague des faits accomplis et des objets qui l'environnaient. En quittant la chambre, Roger ferma la porte sur lui ; plus d'équivoque ; Blanche était sa captive.

Le sentiment qu'éprouva la jeune fille, en revenant à elle, fut une stupeur mêlée d'épouvante. Où était-elle ? que s'était-il passé ? que signifiait ce sommeil dont elle sortait avec tant de peine ? Pourquoi cette chambre ? ce canapé ? ce local entièrement inconnu ? cette veilleuse allumée et ce silence qui régnait autour d'elle ? Ce n'était pas là ce qu'elle était accoutumée à voir quand elle ouvrait les yeux. Jamais, en pareil cas, Thérèse ne manquait d'être à ses côtés ; malade ou bien portante, c'était son regard qu'elle rencontrait d'abord à son réveil. Il s'était donc passé quelque chose d'extraordinaire ; mais quoi ? mais où ? mais comment ? Pour qu'elle fût là, il fallait bien que

quelqu'un s'en fût mêlé; elle n'y était pas venue seule.

Cependant, à mesure que les effets de la léthargie se dissipaient, et qu'elle ressaisissait ses souvenirs, il se faisait dans sa pensée une clarté sinistre. Elle commençait à comprendre et à frémir. Il y avait quelques heures à peine, elle se trouvait dans la compagnie de personnes de son âge, heureuse, gaie, causant et riant; elle était sortie de là pour aller retrouver sa famille, comme elle le faisait toujours, et sans rien prévoir de fâcheux. Elle approchait de son logement, elle y touchait, lorsqu'une main s'était appesantie sur elle. Depuis lors, elle avait cessé de penser et de sentir; le vide s'était fait dans sa tête, le néant avait commencé. Mais ce néant renfermait de terribles menaces, mais elle ne s'appartenait plus; mais quelqu'un l'avait arrachée aux siens, l'avait conduite dans cette maison inconnue, en se réservant de disposer d'elle au gré de son caprice et au moment où elle s'y attendrait le moins. Voilà ce qu'elle voyait, ce qu'elle découvrait avec une horreur sans cesse accrue.

Quand elle eut la conscience de cette situation, elle se leva; les défaillances du corps disparurent devant les ressources et la trempe de l'âme. Debout, elle alla vers la porte; il lui répugnait d'attendre l'ennemi : son dessein était de marcher droit à lui. La porte ne céda pas; on l'avait fermée à double tour.

— Que de précautions contre une femme! dit-elle avec un sourire amer.

Trompée de ce côté, elle jeta autour d'elle des regards défiants, et procéda à une inspection minutieuse. La chambre où elle se trouvait était richement meublée et d'un goût sévère; elle avait trois croisées, dont l'une occupait toute la hauteur de la pièce, ce qui donnait lieu de penser qu'elle s'ouvrait sur un balcon. Deux cabinets, l'un à droite, l'autre à gauche, servaient de dépendances à la chambre; l'un était un simple cabinet de toilette et approprié à cette destination; l'autre était un boudoir sobre-

ment décoré et garni dans toute sa longueur de corps de bibliothèque. Ces deux cabinets étaient sans issue apparente, et rien ne donnait lieu de supposer qu'ils en eussent de secrètes. Quant à la chambre, elle n'avait qu'une ouverture, celle qui débouchait sur le palier, et dont la clef avait été emportée.

Blanche savait ainsi de quel côté elle pouvait être surprise, et par où elle aurait à se défendre. Non pas qu'elle eût le dessein ni la prétention de soutenir un siége en règle; elle ne s'abusait pas là-dessus ; mais elle voulait être sur pied et sur ses gardes quand l'ennemi paraîtrait. Elle réunit donc contre cette porte, seul point accessible, le plus d'obstacles qu'elle put, afin de se ménager un peu de répit ou un moyen d'alerte dans le cas où elle céderait à un assoupissement. Nul doute que l'auteur de cette odieuse violence n'en voulût recueillir le fruit sur-le-champ et n'attendît dans le voisinage le moment où il croirait sa victime vaincue par le sommeil. C'était contre cette première surprise qu'il fallait se défendre, en surveillant les mouvements et prêtant l'oreille aux bruits du dehors. Blanche s'y appliqua de son mieux ; elle attendit, elle veilla, sa paupière ne fléchit pas un instant.

Pendant cette veillée, que de pensées douloureuses l'assiégèrent ! Que de suppositions contradictoires traversèrent son esprit ! Elle était à un âge où l'on ne croit pas aux sentiments dépravés et où l'on est disposé à l'indulgence. Malgré les apparences, elle n'osait pas mettre ce rapt sur le compte de Roger. Pourquoi eût-il employé de si affreux procédés vis-à-vis d'un cœur qui avait tant de peine à se défendre? N'avait-il pas de bien autres moyens de réussir : le temps, les impressions passées, les comparaisons et ce premier sentiment, si prompt à germer et que rien n'extirpe? Mais si ce n'était pas Roger, qui donc pouvait-ce être? Qui aurait pu jeter les yeux sur elle, dont la vie était si retirée, l'existence si modeste? Qui le sait? Un riche blasé, un homme puissant, coutumier de pareilles

fantaisies et pouvant s'y livrer en toute impunité, grâce à son or et à son crédit. Ainsi, Blanche se créait des chimères, pour n'avoir pas à accuser Roger et à le maudire; jusqu'au bout, elle voulait douter et chasser de son esprit la seule explication qui dût y trouver accès.

La nuit s'écoula dans ces combats et au milieu de transes successives. Au moindre bruit qu'elle entendait, soit dans la maison, soit dans les alentours, Blanche était debout; elle allait vers la porte et se mettait aux écoutes. Les bruits s'éloignaient un à un; ils se succédaient sans que leur caractère s'aggravât. C'était tantôt un entretien à voix basse et qui ne lui parvenait que comme un son confus; tantôt des pas d'hommes ou de chevaux qui allaient et venaient dans une cour pavée. Rien de tout cela n'était de nature à lui inspirer des craintes, il s'agissait de détails de service, et elle n'avait pas à en concevoir de souci.

Cependant il arriva un instant où ses alarmes devinrent plus vives et parurent mieux fondées. La pendule marquait deux heures du matin; un silence absolu régnait dans la maison. Plus de mouvement; tout le monde y reposait; ni dans les cours, ni dans les bâtiments de service, il n'y avait âme sur pied. Ce fut alors que, sur le même palier où sa chambre était située, Blanche crut entendre un bruit qui la mit en éveil; c'était une porte qui tournait sur ses gonds, puis des pas amortis à dessein, mais qu'elle entendait et pouvait suivre dans un craquement à peine perceptible du parquet.

Il n'y avait pas à s'abuser, on marchait vers sa chambre, et, aux précautions prises, l'intention se manifestait clairement. Blanche, en fille résolue, alla droit au danger; elle colla son oreille à la porte. Plus de doute, une clef venait d'être introduite dans la serrure; un panneau de bois et quelques minutes à peine la séparaient d'une agression brutale, et, qui le sait? peut-être de son déshonneur. La jeune fille ne put se contenir, elle trouva dans son âme une force surnaturelle et affronta hardiment son ennemi.

— Qui va là ? s'écria-t-elle.

Il fallait qu'il y eût dans son accent une bien grande résolution pour que l'effet de ses paroles fût si prompt et si décisif. A l'instant, la clef fut retirée et le bruit des pas indiqua que l'on renonçait à la surprendre, au moins pour cette nuit.

Blanche se jeta à genoux et remercia Dieu de la victoire qu'elle venait de remporter.

XXIX

LE CHOC.

Bientôt les clartés qui pénétraient dans la chambre annoncèrent à Blanche que le jour se faisait. Elle ouvrit la croisée, et assista à ce spectacle toujours nouveau qu'offre le réveil de la nature. Sous ses yeux, le parc déployait les richesses d'une végétation régulière, tandis qu'au delà et jusqu'aux plans les plus éloignés, se succédaient les futaies, dont les rayons du soleil effleuraient les cimes. On se serait cru au cœur d'une forêt, tant le feuillage était touffu et le silence profond. Il n'y avait de bruit que celui dont les oiseaux remplissaient les charmilles et d'habitations en vue que celle où on la retenait dans une menaçante captivité.

Blanche jetait sur ce site des regards distraits ; elle était moins frappée de ses beautés que de son isolement. Point de moyens de salut apparents ; point d'auxiliaires visibles. Que faire ? Implorer du secours ? sa voix se fût perdue dans le vide. Tenter de s'échapper ? elle n'aurait pu franchir les murs du parc dont on apercevait les chaperons. Plus elle examinait les lieux, plus elle s'assurait qu'ils avaient été bien choisis pour y tenir quelqu'un sous le séquestre et le retrancher du monde avec une entière impunité. La tombe n'aurait pas mieux gardé sa proie, et pour Blanche c'était une tombe ou peu s'en fallait. Elle était

bien résolue à n'en pas sortir vivante, si elle en devait sortir déshonorée.

Cependant les choses ne pouvaient pas demeurer dans cet état. Le pire des tourments était cette incertitude même. L'heure avançait et des bruits s'élevaient dans la maison. On entendait aller et venir, ouvrir et fermer les portes. Blanche était attentive; son geôlier allait enfin se montrer; elle le connaîtrait, elle saurait ce qu'elle avait à en craindre. C'était une épreuve décisive, et la jeune fille avait recueilli ses forces pour l'affronter ; son maintien était ferme, et son visage exprimait la résolution.

Roger, de son côté, avait repris confiance; ses appréhensions de la nuit s'étaient dissipées; il s'en voulait d'avoir été si timide, et de n'avoir pas passé outre sur-le-champ. L'idée de tomber dans le ridicule, lui donnait un courage qui au besoin irait jusqu'à la brutalité. Que diraient ses amis du monde, s'ils venaient à apprendre qu'il avait tenu une petite fille sous clef, belle comme les anges, faite pour tenter un saint, et que, l'ayant à sa discrétion, dans une maison à lui, au milieu de gens dévoués, il avait reculé sur un simple mot et sans pousser l'aventure jusqu'au bout? Ce n'était vraiment pas croyable, et le fait ébruité aurait suffi pour alimenter pendant des mois entiers les risées publiques. En y songeant, Roger éprouvait une rage sourde et un secret mécontentement de lui-même. Tous les autres sentiments s'effaçaient devant la vanité ; il éprouvait le besoin de prendre une revanche et se promettait bien cette fois de ne pas la laisser à mi-chemin.

Voilà dans quelles dispositions il marcha vers la chambre de Blanche : il était décidé à tout oser.

Les obstacles que la jeune fille avait réunis devant la porte n'étaient pas de nature à arrêter le marquis ; dès le premier effort, ils cédèrent, et il entra. Blanche s'était tant défendue de le croire coupable et en avait si obstinément repoussé la pensée, que sa vue lui causa un étonnement douloureux.

— Vous ! s'écria-t-elle en levant les mains au ciel. Vous, monsieur de Breuil !

Roger s'approcha avec les airs délibérés de l'homme qui est en cours de bonne fortune, et, essayant de prendre les mains de la jeune fille :

— Mais oui, c'est moi, dit-il. Et qui voudriez-vous que ce fût, Blanche ? N'était-ce pas moi que vous attendiez ?

La jeune fille recula de deux pas. Sa physionomie changea à l'instant d'expression ; ce n'était plus ni la surprise ni la douleur, c'était le courroux qui éclatait.

— Non, dit-elle, non, Monsieur le marquis, ce n'est pas vous que j'attendais. Vous ne m'aviez pas encore autorisée à vous juger si mal.

Quelque résolu que fût le jeune homme à passer outre, ce ton était si nouveau, cet accent si ferme, ce regard si fier, qu'il en éprouva un peu d'embarras et perdit un moment les arçons. Il avait compté sur de la colère, il ne rencontrait que du mépris. Pour se remettre, il affecta une légèreté de mauvais goût.

— Ta, ta, ta, dit-il, comme vous le prenez : voyez donc cette petite fille avec ses grands airs ! Allons, Blanche, ne soyons pas si solennelle ! Le plus fort est fait maintenant, et quant à ce qui s'en manque, ce n'est pas la peine d'en parler.

C'était là un langage et un ton d'emprunt ; la jeune fille ne s'y trompa point.

— Monsieur le marquis, dit-elle, permettez-moi de ne pas prendre ces propos pour moi ; c'est à une autre femme que vous croyez les adresser. Veuillez y réfléchir ; je ne vous ai point donné le droit de me parler ainsi, je ne vous le donnerai jamais. Il n'était pas en mon pouvoir d'empêcher vos violences ; mais, quant à vos insultes, je ne les supporterai pas.

Ces mots furent dits avec une dignité si calme et si naturelle, que Roger acheva d'en perdre le peu de sang-froid qui lui restait. Il se sentait humilié, vaincu par une enfant ;

il voyait s'échapper les avantages de son rôle et n'en gardait que l'odieux. De là un dépit violent qui se mêlait aux conseils de la passion et le poussait aux moyens extrêmes. Il était mal engagé et ne pouvait que mal aboutir. Or, en des cas pareils, le propre des hommes ardents c'est d'aller au pire. Plus ils ont le sentiment de leurs torts, plus ils sont entraînés vers des torts nouveaux. Roger en était là; il comprenait qu'au point où en étaient les choses, il n'obtiendrait de pardon qu'à la condition de rendre sa faute irréparable. C'était la seule manière qui lui restait de se relever, de changer les positions et de réduire ce caractère altier. Une fois ce pas franchi, elle serait à ses pieds et se trouverait heureuse de la part qu'il consentirait à lui faire. Ainsi calculait-il en s'affermissant dans son dessein.

Dès ce moment, il marcha droit à son but : la parole, le maintien, les gestes indiquaient une résolution prise.

— Blanche, dit-il, assez de sermons, je vous en conjure; le lieu et le moment sont mal choisis pour cela.

— Monsieur! dit la jeune fille, s'apercevant que la lutte commençait, et qu'il fallait se tenir sur ses gardes.

— Plus de sermons, vous dis-je; ce n'est pas pour en entendre que je vous ai conduite ici; bien au contraire.

Tout en parlant, il s'avançait avec une intention de plus en plus marquée. La rougeur monta au front de Blanche; se voir traitée ainsi était le comble de l'outrage. Elle cédait du terrain, mais en femme qui a le sentiment de ce qu'elle vaut, et en couvrant cette retraite de regards courroucés et indignés. Cet homme se déconsidérait de plus en plus, elle se serait sentie moins forte contre lui, s'il s'était moins avili. Ce qu'elle avait aimé dans Roger, c'était une certaine élévation de manières et de sentiments; elle l'avait placé plus haut que le commun des hommes, sur un piédestal créé par son imagination. Or, ce piédestal, Roger venait de le briser; il en était réduit désormais à sa taille et à une taille des plus vulgaires. Il mentait à son sang, à son origine, à toutes ses traditions de loyauté; ce n'était plus qu'un

suborneur de bas étage qui demandait à la force ce qu'il ne pouvait obtenir d'un libre consentement ; il était descendu au dernier rang et déchu à ne plus s'en relever. Voilà ce que pensait Blanche et ce qui la soutenait dans la défense de son honneur.

— Monsieur le marquis, dit-elle en reculant devant l'agression, si vous oubliez ce que je suis, souvenez-vous de ce que vous êtes.

— Voyons, Blanche, répondit Roger, point de ces manéges, s'il vous plaît. Vous fais-je peur par hasard ?

Il continuait à gagner du terrain, et ses façons devenaient de plus en plus familières. Ce n'était plus le Roger que Blanche avait connu ; c'était l'habitué d'un monde suspect et le roué de mauvaise compagnie. Cette situation commençait à devenir intolérable ; la jeune fille aima mieux la trancher que d'y rester exposée plus longtemps.

— Monsieur le marquis, dit-elle d'un ton résolu et avec un geste à l'appui, pas plus loin, je vous en supplie.

— Comment ! pas plus loin ? répondit-il. Suis-je donc en quarantaine ici ?

Et il s'avança sans tenir compte de l'interdiction et en bravant les airs déterminés de la jeune fille.

— Pas plus loin, répéta-t-elle d'une voix encore plus ferme.

Il s'arrêta malgré lui, tant l'accent était vif, et la regarda fixement : ce courage commençait à le troubler.

— Voilà qui est singulier, dit-il ; et l'on voudrait faire ici de moi un curieux personnage ? Me prenez-vous pour un pestiféré ?

— Pas plus loin, Monsieur, s'il vous reste encore un sentiment d'honneur !

— Allons donc !

— Pas plus loin, si c'est du sang de gentilhomme que vous avez dans les veines !

— En aurez-vous bientôt fini ?

— Pas plus loin, si vous ne voulez pas avoir sur la conscience un de ces crimes que rien ne peut expier.

— Ah ! c'est trop fort.

Chacun de ces mots le pénétrait jusqu'au cœur ; il ne se sentit pas la force d'en supporter davantage et prit son élan vers la jeune fille. Blanche le surveillait et le prévint; d'un autre élan elle se jeta du côté du balcon et s'appuya sur les balustres en pierre.

— Monsieur le marquis, dit-elle en se retournant vers lui, le visage animé et l'œil étincelant, pas plus loin. C'est pour la dernière fois que je vous le répète.

Roger se sentit fixé sur place par le mouvement qui accompagna ces mots : légère comme un daim, Blanche était montée sur les balustres.

— Si vous bougez, ajouta-t-elle ; si vous faites un pas de plus, je me jette par ce balcon, et vous relèverez un cadavre.

Aux airs de la jeune fille, on pouvait juger ce que cette menace avait de sérieux, et que le moindre mouvement de Roger amènerait une catastrophe. Il le comprit, et eut un retour. Tant de virilité et une si belle défense étaient faites pour toucher ; le jeune homme désarma le premier.

— Blanche, dit-il, point de jeux d'enfant; quittez ce balcon, au nom du ciel.

— Jamais, tant que vous serez là, Monsieur.

— Eh bien ! soit, je me retire. Vous n'êtes pas dans votre assiette; le cerveau est malade. Je reviendrai dans un autre moment.

— Vous me retrouverez telle que je suis, Monsieur, dit la jeune fille avec calme.

— Bah ! reprit-il d'un ton dégagé, le temps en a réduit de plus fières que vous. Vous voici entre mes mains, nous verrons plus tard.

— Je suis votre prisonnière, Monsieur, répondit Blanche ; mais jamais je ne serai rien de plus, vivante du moins.

Cette scène ne pouvait se prolonger; elle se termina par

la retraite du marquis. Il sortit de la chambre, le cœur ulcéré et dans l'attitude d'un vaincu, triste, mécontent de lui, combattu par des sentiments contraires, tantôt disposé à admirer la jeune fille et son héroïque maintien, tantôt se trouvant bien abaissé dans son orgueil et décidé à poursuivre par tous les moyens et à quelque prix que ce fût, une décisive revanche.

XXX

L'ÉCLAT.

Dans la matinée même où la scène que l'on vient de raconter se passait à Vaucresson, et, au fond de ses solitudes boisées, il s'en passait une autre à l'hôtel de Breuil, non moins remplie d'émotions, et qui n'eut pas de moins graves conséquences.

Quand le jour parut sans ramener Blanche dans la maison de ses parents adoptifs, Mathias et Daniel se consultèrent; sur leurs visages se lisait un deuil égal et un égal désir de vengeance.

— Eh bien ! dit Mathias ; elle n'est pas de retour.

— Non, dit Daniel ; c'est à y renoncer. Il faut agir.

— Agir, soit; mais d'où vient le coup ? Voilà ce qu'il est bon de se demander d'abord. Le sais-tu, Daniel ?

— Je m'en doute, Mathias.

— Et moi je n'en doute pas. C'est la marquise qui nous l'a enlevée.

— Je le crains.

— J'en suis sûr. La marquise ou quelqu'un des siens ; mais n'importe ! C'est à elle qu'il convient de s'en prendre. Quand on veut porter un coup sûr, c'est à la tête qu'il faut frapper.

— Eh bien ! frappons, Mathias.

— Frappons, Daniel.

Les deux amis étaient d'accord sur le but : s'en prendre à la marquise de Breuil. Ni l'un ni l'autre ne soupçonnait une passion là-dessous ; les entrevues du jeune marquis et de Blanche sous les arbres du jardin n'avaient pas laissé de traces dans leur esprit ; ils ne les avaient jamais envisagées autrement que comme des rencontres fortuites, et Thérèse elle-même, par ses récits, avait contribué à en diminuer la gravité. C'était donc à la marquise seule qu'ils s'en prenaient. Ils s'imaginaient que, se voyant sur le point d'être découverte et dénoncée à l'opinion, elle avait adopté le seul parti qui pût la mettre à l'abri de cet éclat et fait disparaître, avec Blanche, ce qu'on appelle, en termes de justice, le corps du délit. Ainsi la marquise devenait responsable de l'événement ; son intérêt, le soin de sa réputation lui avaient fait regarder un enlèvement comme nécessaire, et elle n'avait pas reculé devant un nouveau crime, afin de supprimer et de détruire peut-être les vestiges de l'ancien. Jusqu'où avait-elle poussé les choses ? Mathias allait aussi loin que possible dans ses suppositions, et Daniel avait le cœur trop affligé pour admettre les circonstances atténuantes.

Maintenant que faire ? à qui s'adresser ? Il y eut là-dessus un partage d'opinions. Mathias voulait aller droit aux magistrats ; Daniel pensa qu'il valait mieux faire un appel au cœur de la marquise avant de commencer les hostilités. Pour Blanche même, il y avait lieu d'éviter les scandales d'un procès public, et s'il était possible de fixer sa situation sans en venir à de tels moyens, ce serait en définitive profit pour tout le monde ; la mauvaise humeur de Mathias aurait seule à en souffrir.

— Voyons, dit Daniel en insistant sur sa proposition ; essayons-en.

— Démarche en pure perte, dit Mathias.

— Qu'importe ! il ne nous restera pas de regrets, et si nous échouons, et si un esclandre s'ensuit, c'est elle qui l'aura voulu. Qui le sait, Mathias? peut-être y a-t-il encore

sous cette enveloppe de dévotion un sentiment de mère. Peut-être obtiendrions-nous plus ainsi qu'autrement. Voyons, range-toi à mon avis.

— Tu le veux, Daniel?

— Je t'en supplie, Mathias.

— Eh bien ! j'y consens ; mais tu verras qui avait mieux jugé les choses, de toi ou de moi.

En effet, à quelques minutes de là, les deux amis étaient en pourparler avec le concierge de l'hôtel. Voir la marquise, être reçu par la marquise en dehors de toutes les consignes et à des heures notoirement indues, était, aux yeux de cet homme, une proposition si malsonnante qu'à peine daigna-t-il y opposer un refus. Mais il avait affaire à des gens qui ne se décourageaient pas au premier échec. Daniel ne se montait pas souvent; mais, quand il était monté, rien ne lui coûtait. Il insistait, le concierge le prit sur un ton très-haut ; Daniel s'éleva au diapason supérieur ; le concierge essaya de maintenir son avantage, si bien qu'après un échange de propos assez vifs, tout l'hôtel fut en révolution. Les choses allèrent si loin, que l'homme important de la maison, M. Germain, accourut.

— Qu'y a-t-il? qu'est-ce donc? dit-il.

— Il y a, Monsieur l'intendant, répondit Daniel, que votre concierge est intolérable avec ses airs de dogue.

— Monsieur, mesurez vos expressions, s'écria ce dignitaire blessé.

— Voyons, calmez-vous, dit M. Germain, s'interposant avec l'autorité de ses fonctions et de son caractère. Que désirent ces Messieurs? ajouta-t-il en prenant les choses sous sa responsabilité.

— Ces Messieurs désirent parler à madame la marquise de Breuil.

— Parler à la marquise ! A ces heures ? En ce moment ? répliqua l'intendant avec le même sourire d'incrédulité qui s'était montré sur les lèvres du concierge à cette proposition insolite.

— Je l'avais bien dit à ces Messieurs, s'écria le dignitaire de la loge avec des airs de triomphe et bien vengé par son supérieur.

Daniel ne se tint pas pour battu par ce concert. Il savait bien que la marquise avait des habitudes de réclusion qu'elle ne rompait pas volontiers; mais il était convaincu qu'elle y dérogerait en raison du motif extraordinaire qui les amenait, Mathias et lui; il alla droit au fait, et, négligeant désormais le concierge comme un intermédiaire du degré le plus inférieur :

— Monsieur l'intendant, dit-il, si nous demandons à être reçus par madame la marquise, ce n'est pas dans un but de curiosité; c'est pour un fait grave, très-grave; il y a urgence pour elle et pour nous.

Le ton et le langage de Daniel étaient de nature à faire impression sur l'esprit; M. Germain y eut égard :

— De quoi s'agit-il donc, Messieurs? dit-il.

— D'un événement, Monsieur, d'un événement; il est impossible que madame la marquise n'en soit pas informée.

— Non pas que je sache, Monsieur. Mais qu'est-ce donc?

— Notre fille Blanche a disparu hier soir.

— Mademoiselle Blanche a disparu? s'écria l'intendant, d'une voix altérée par l'étonnement. Est-ce bien vrai, Messieurs?

— Malheureusement trop vrai, Monsieur l'intendant, dit Daniel.

— Disparue!

— Oui, disparue, et sans que nous sachions ce qu'elle a pu devenir.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écria M. Germain. Attendez-moi ici quelques instants, Messieurs; je suis à vous tout à l'heure.

Dans le désordre de ses idées, il abandonna Daniel et Mathias sous le péristyle de l'hôtel et ne songea plus qu'aux conséquences d'un si malheureux événement. Pour en acquérir la preuve, il monta d'abord aux appartements

du marquis, et, là, ses derniers doutes cessèrent. Roger n'était pas rentré de la nuit, ni son valet de chambre non plus. Sans doute ils couraient les champs, occupés de cette aventure.

— Comment madame la marquise va-t-elle prendre tout ceci ? se disait M. Germain en se rendant chez elle. Un enlèvement ! Et par qui ? et de qui ? mademoiselle Blanche et M. Roger ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! où allons-nous ?

Il y a des pressentiments qui ne trompent pas. Madame de Breuil avait passé la nuit dans une agitation affreuse ; des rêves, des cauchemars l'avaient obsédée ; elle s'était levée avec les idées les plus noires et les plus sombres. Quand elle vit entrer chez elle son homme d'affaires à une heure où son service ne l'y autorisait pas, elle se souvint que cette apparition était toujours accompagnée de circonstances funestes.

— Vous ici, monsieur Germain ! dit-elle. Il nous arrive encore quelque malheur ?

— Le plus grand de tous ! répondit cet homme. Que Madame la marquise recueille toutes ses forces ; elle en aura besoin.

Il lui raconta alors ce que Daniel lui avait appris : la disparition de Blanche et son absence prolongée.

— Et Roger ! s'écria la marquise, où est-il ?

— Absent aussi, Madame ! Je suis allé m'en assurer.

Cette coïncidence ne pouvait laisser d'illusion dans l'esprit de madame de Breuil. Elle en reçut un choc terrible. Pendant quelques minutes elle demeura plongée dans un tel anéantissement, que la vie semblait s'être retirée d'elle. Point de mouvement apparent, pas même celui de la respiration ; on eût dit une morte. Vainement M. Germain lui prodiguait-il des secours ; elle était comme foudroyée. Enfin elle se ranima et passa de cette insensibilité à une énergie qui n'était pas plus naturelle.

— Monsieur Germain, dit-elle, êtes-vous là ?

— Oui, Madame la marquise, je n'ai pas bougé.

— C'est bien, mettez du monde en campagne ; le plus de monde que vous pourrez ; et à l'instant même, sans délai ni retard ; tous nos gens et la police, s'il le faut. Qu'on sache d'abord où est Roger.

— Oui, Madame.

— Et qu'on envoie prévenir l'abbé Gerbideau ! Il faut que je le voie, il faut que je lui parle sur-le-champ.

XXXI

UN RÉCIT.

Deux jours s'écoulèrent sans que cette situation eût changé.

Revenu auprès de Daniel et de Mathias, l'intendant trouva une défaite pour les éconduire; évidemment la marquise n'était pas en mesure de les recevoir. Puis de quel intérêt aurait pu être cette entrevue? Pourquoi perdre son temps en paroles vaines et en récriminations? Il valait mieux se porter au plus pressé et activer les recherches qui devaient rendre Blanche à ses parents adoptifs. De toutes les satisfactions, celle-là était la meilleure et la plus désirable. Et pourtant les deux amis sortirent de l'hôtel de Breuil avec l'irritation qu'occasionne un désappointement.

— Eh bien ! Daniel, s'écria Mathias, que t'avais-je dit ? Tu vois comme on nous traite.

— Il n'y a pas de mal, Mathias ! Tout se réglera du même coup, et le compte sera long. Cette marquise saura ce qu'il en coûte.

A partir de ce moment, toutes leurs démarches prirent un caractère hostile, et ils se préparèrent à un éclat.

Pour madame de Breuil, c'était le moindre souci ; elle avait de bien autres querelles à vider avec sa conscience. Plus il s'écoulait de temps depuis la disparition de Blanche,

et plus ses angoisses augmentaient. Nuit et jour elle avait cette image sous les yeux et cette pensée présente à son esprit; elle ne pouvait ni la chasser, ni la vaincre. Tout ce qu'il était possible de faire pour retrouver les traces de son fils, elle l'avait fait. Son intendant avait employé les moyens qui étaient en son pouvoir, et cherché ses informations là où elles pouvaient le mieux aboutir, au sein de la domesticité. Personne n'en savait rien de précis. Le marquis n'avait emmené avec lui que deux valets, et il y avait lieu de croire qu'il ne s'était ouvert à eux qu'au dernier moment; rien n'avait transpiré au sujet de ses desseins. La livrée était, pour la première fois peut-être, au dépourvu de renseignements.

Madame de Breuil, battue de ce côté, s'était adressée plus haut. Ses devoirs de charité la mettaient nécessairement en relation avec les personnes qui présidaient à la sûreté publique et disposaient des nombreux agents qu'elle emploie. Dans sa détresse, elle frappa à cette porte et alla consulter cette bouche de fer, dépositaire de tant de secrets. Si grande était son inquiétude, qu'elle ne craignit pas de désigner son fils comme une proie à cette armée d'espions commissionnés qui délivrent le pavé de Paris de ce qu'il a d'impur ou de suspect. Même au prix d'un affront, elle eût consenti à racheter un malheur plus grand, et ne regardait pas aux instruments, pourvu qu'ils empêchassent une détestable action de se commettre.

Ainsi, rien n'était négligé en fait de ressources et d'expédients empruntés à la prudence humaine. Madame de Breuil entendait mettre le plus de chances possible de son côté. Mais ce n'était pas tout : à l'appui de ces soins et afin de les rendre efficaces, elle n'oubliait pas l'intercession divine et les moyens de l'ordre surnaturel. Jamais ses dévotions n'avaient été plus ferventes, ni plus continues; jamais elle n'avait demandé à Dieu avec plus de larmes de faire luire enfin sur sa maison un rayon de sa miséricorde, et de ne pas appesantir sur elle une main pleine de châti-

ments. Contre les douleurs qu'elle éprouvait, contre les terreurs dont elle était assiégée, la prière était son seul soulagement et son unique recours ; elle en épuisait toutes les combinaisons et toutes les formes, tantôt à genoux dans son oratoire, tantôt prosternée au pied de l'autel paroissial. Sa force était là ; elle oubliait et elle espérait.

Dès le premier moment l'abbé Gerbideau était accouru, et, touché de l'état où se trouvait la marquise, il n'avait pas quitté l'hôtel. Celle-ci ne pouvait plus se passer de lui ; leurs journées s'écoulaient en conférences où elle lui posait des questions qui l'étonnaient et des cas de conscience comme eût pu le faire un casuiste raffiné. On eût dit qu'un secret était sur ses lèvres, et que l'orgueil l'y retenait invinciblement. Enfin, sur un mot, l'aveu lui échappa. Il était question de Roger et de son équipée : la marquise demandait un conseil, et l'abbé Gerbideau inclinait pour les moyens les plus doux.

— Tout n'est pas désespéré, dit-il ; il y a des réparations qui peuvent tout arranger.

— Des réparations, Monsieur l'abbé? s'écria la marquise ; quel mot venez-vous de prononcer là ? Des réparations? que le ciel nous en préserve!

— Mais cependant, Madame...

— Des réparations, ajouta la marquise emportée par son élan, il n'y en a point de possibles, Monsieur l'abbé. Chassez cette pensée-là, elle vient du démon.

Ce langage avait quelque chose de singulier, et l'air de la marquise l'était plus encore : l'abbé Gerbideau en fut frappé. Cependant, comme il était réservé par-dessus tout et s'abstenait d'instances indiscrètes, il se contenta de fixer sur elle un œil triste et compatissant. La marquise se sentit devinée ; elle n'essaya plus de lutter.

— Ah ! Monsieur l'abbé, dit-elle, si vous saviez !

— Madame, dit le prêtre, ce que je ne sais pas, Dieu le sait.

— Pardonnez-moi, Monsieur l'abbé. Il s'agit de choses

qui se sont passées il y a longtemps, et qui m'ont été remises au tribunal de la pénitence. Vous ne dirigiez pas ma conscience alors ; sans cela, vous n'auriez plus rien à apprendre là-dessus. Mais c'est un secret si douloureux, et l'aveu m'en était si pénible, que, n'y étant point forcée, je ne vous l'ai point confié : il m'en coûtait trop de rougir à vos yeux et de déchoir dans votre estime. Le ciel m'en a punie ; peut-être n'en serais-je pas où j'en suis si j'avais été mieux conseillée. Aujourd'hui les choses en sont arrivées au point que cette confidence est devenue une nécessité. Il faut un avis, Monsieur l'abbé, un bon avis ; je n'y tiens plus, je suis hors de moi ; je sens que ma raison se perd et que ma tête s'égare : si vous me manquiez, que me resterait-il ?

— Madame, dit l'abbé, avec une gravité bienveillante, c'est sur Dieu qu'il faut compter, lui seul nous éclaire.

— Écoutez-moi donc, reprit la marquise, et ne me condamnez pas. Mon cœur saigne, mon orgueil se révolte en songeant à ce que je vais vous dire ; de toutes mes expiations, c'est la plus cruelle sans contredit ; qu'elle soit au moins le commencement de ma délivrance. Voici les faits, je les abrége, je vais au plus pressé ; il faut agir et prendre un parti :

« Monsieur l'abbé, j'ai eu une passion dans ma vie, une passion violente ; voilà ma première faute ; elle est l'origine de celles qui ont suivi. Je ne chercherai pas à cette passion des excuses banales, l'âge de mon mari, ses absences multipliées ; j'étais au-dessus d'une chute causée par de tels motifs. Pour m'entraîner, il a fallu que le cœur parlât bien haut et d'une manière si impérieuse, que ni mes principes, ni le sentiment de mes devoirs ne fussent assez forts pour lui résister.

« C'était quelques mois après le départ de M. de Breuil pour son ambassade de Perse. J'étais jeune alors, remarquée, fêtée, et aussi libre que peut l'être une femme dont le mari est à mille lieues de distance. Les assidus ne me

manquaient pas ; j'avais autour de moi un essaim de gens du monde empressés à me plaire. Dieu m'est témoin que ces hommages me touchaient peu, et que ma tête n'en éprouvait aucun vertige. Je connaissais trop ceux qui me les offraient pour me laisser prendre aux lieux communs de leur galanterie ; c'était un encens grossier et indigne de moi. Il me semblait qu'il n'y avait là dedans rien de bien dangereux pour une femme qui a le respect d'elle-même, et, à défaut d'un sentiment plus vif, le désir de rester à l'abri des médisances et des sots propos. C'était là de l'orgueil, Monsieur l'abbé, et j'allais en être cruellement punie.

« Je glisse sur les faits et sur les noms. Un jeune homme, un officier de l'armée d'Afrique, parut alors dans les salons où j'avais coutume d'aller. Il était mon égal par le rang et la naissance; il était beau, vif, courageux, spirituel; il ne ressemblait en rien aux personnes qui m'environnaient. Il avait dans le regard quelque chose de fier et d'un peu hautain, les allures franches des gens d'épée, une originalité réelle dans l'esprit, et une trempe peu commune de caractère. Comment toucha-t-il mon cœur? Comment sus-je toucher le sien? C'est encore un mystère pour moi. Ni l'un ni l'autre, nous n'y songeâmes de propos délibéré. Tout, au contraire, devait me conseiller une grande réserve. Il n'était pas libre; il ne faisait que traverser Paris; dans quelques mois, dans quelques semaines, son service allait le rappeler. Et malgré ces motifs de résister, nous fûmes entraînés l'un vers l'autre par une pente irrésistible. Je succombai.

« Permettez-moi, Monsieur l'abbé, de ne pas m'appesantir sur ces jours heureux ; je les ai expiés par trop de larmes. A peine venaient-ils de commencer, que la force des choses y mit fin, et, depuis lors, je ne les ai plus vus renaître. Ce fut comme un songe dans ma vie, un éclair qui m'éblouit, pour me laisser ensuite dans des ténèbres plus profondes. Octave de Marseillan partit; il partit, hélas! pour ne plus revenir : la guerre d'Afrique l'a dé-

voré comme tant d'autres ; il dort maintenant sous les sables du désert. Je n'ai eu qu'une joie dans ma vie, Monsieur l'abbé, mais, en revanche, quel luxe de douleurs! Le seul homme que j'aie aimé aux dépens de mon honneur, de mon salut peut-être, cet homme m'a été enlevé par un coup de foudre, sans que je l'aie revu, sans que j'aie joui de ma faute, ni bien goûté aux délices amères qu'elle me promettait. Des larmes, toujours des larmes ! Des larmes sur lui et intarissables! Puis d'autres larmes encore sur le gage d'amour qu'il me laissait, car j'allais être mère. »

— Mère ! s'écria l'abbé Gerbideau, que rien ne préparait à cette révélation et qui restait atterré de sa gravité.

« J'allais être mère, Monsieur l'abbé, reprit tristement la marquise. Avais-je tort de reculer devant cet aveu? N'est-ce pas tomber bien bas? Mais, puisque j'ai commencé, vous saurez tout; je vous ai demandé un remède; il faut que vous connaissiez toute l'étendue du mal. »

XXXII

SUITE DU RÉCIT.

La marquise continua :

« J'allais être mère, et depuis dix-huit mois M. de Breuil était absent. J'aurais voulu le tromper, faire porter son nom à un enfant qui lui était étranger, que je ne l'aurais pas pu. La nature de ses fonctions attachait à son absence une sorte de notoriété publique ; les dates, les lieux, tout était connu ; un ambassadeur ne revient pas de Perse furtivement, ni pour passer vingt-quatre heures dans son hôtel. Tenir cette naissance cachée était donc un acte nécessaire, quand ce n'eût pas été un acte loyal. Il n'y avait ni à hésiter, ni à choisir.

« Vous dire, Monsieur l'abbé, toutes les précautions que

je pris alors pour garder mon secret enseveli dans les murs de cet hôtel et dans un cercle de quelques personnes, serait trop long et d'ailleurs superflu. S'il est un sentiment que j'aie professé à un haut degré, c'est le respect et la crainte du monde ; il a été dominant dans ma vie, et je n'ai pas toujours été payée des sacrifices que je lui ai faits. A mesure que je me suis sentie plus coupable, j'ai éprouvé un désir plus vif de le moins paraître, et ma rigidité extérieure était d'autant plus grande, que je me reconnaissais plus de torts. Faut-il l'avouer ? c'est à ce besoin de considération, autant qu'aux troubles de mon âme, qu'est dû mon retour à Dieu. Je cherchais un appui plus fort que l'estime mondaine ; je trouvai celui-là. C'était d'ailleurs le moyen le plus naturel de justifier le séquestre dans lequel mon état m'obligeait de me renfermer. Ma conversion fit du bruit ; je m'en servis comme d'un prétexte pour écarter de moi les importuns et me dérober à des regards qui n'auraient pas manqué de découvrir le véritable motif de mon isolement.

« C'est ainsi que je passai les cinq derniers mois de ma grossesse, en réduisant peu à peu le nombre des gens qui m'entouraient. Au moment de la délivrance, je n'avais plus que deux personnes à mes côtés, une femme de chambre qui est morte depuis lors, et mon intendant, le seul complice qui me reste, et qui m'a plus d'une fois fait sentir la dépendance sous laquelle il me tient. Monsieur l'abbé, à vous parler sincèrement et comme si j'allais rendre mes comptes là-haut, il y a là un moment de ma vie où mes souvenirs me trahissent et dont je ne saurais accepter l'entière responsabilité. Je vais vous dire tout ce que je sais et tout ce que ma mémoire me rappelle. Pendant que dura mon séquestre, j'employai mes journées à préparer le trousseau de l'enfant ; je fis tout de mes mains, afin de ne point éveiller de soupçon au dehors, la layette, les langes, et jusqu'au matelas. A dessein, je gravai sur le linge une empreinte qui pût me guider dans mes

recherches, s'il y avait lieu, et me servir de signe de reconnaissance.

« Avais-je mal fait mes calculs, ou bien était-ce la conséquence des irrésolutions de mon esprit? Toujours est-il que j'arrivai au moment fixé par la nature sans avoir pris un parti, ni donné des ordres positifs. Au fond et avant tout, je ne voulais pas garder près de moi cette preuve vivante d'un déréglement ; mais je n'avais pas arrêté ce qu'il fallait en faire. Vous voyez que je ne vous cache rien, Monsieur l'abbé; le monde, l'opinion du monde, voilà ce qui m'enlevait toute liberté d'esprit. Je voulais rester honorée après comme avant ma chute; il me répugnait de déchoir. Les douleurs arrivèrent et l'accouchement fut affreux ; pendant vingt-quatre heures on désespéra de ma vie, et d'un mois entier il me fut impossible de mettre les pieds hors de mon lit. Que se passa-t-il alors? C'est là surtout que mes souvenirs deviennent confus. Le seul fait qui me frappa est celui-ci. Une nuit, j'étais seule avec ma femme de chambre lorsque l'intendant entra. Depuis quelques jours l'enfant était resté caché dans un cabinet voisin; c'était une imprudence qui ne pouvait se prolonger. Tout le monde dormait dans l'hôtel; une voiture attendait dans la cour; l'intendant allait emporter le berceau. Il me souvient qu'avant de me quitter, il le déposa un instant sur mon lit. La fièvre me dévorait, et pourtant je me mis sur mon séant et couvris l'enfant de mes caresses. — De l'encre, dis-je, et du papier. On m'apporta ce que je demandais, et je traçai un nom, celui que je préférais. C'était excéder mes forces ; à la dernière lettre, je m'évanouis, et ne repris mes sens que longtemps après.

« Pendant cinq semaines il me fut impossible de parler ni même de supporter le moindre bruit. Vingt fois le médecin me condamna; j'allai aussi près que possible du néant ; des visions assiégeaient mon cerveau, et il me semblait toujours entendre le dernier cri de cette innocente créature que j'avais abandonnée. Où était-elle ? Qu'était-

elle devenue? Personne ne m'en disait rien; on avait l'ordre d'écarter de mon chevet toute explication inopportune, et de garder un silence absolu sur les suites de cet événement. Ce fut ainsi que j'arrivai à ma convalescence, ignorant tout et ne pouvant suppléer au vide que laissaient mes premières instructions. Si j'insiste là-dessus, Monsieur l'abbé, c'est à dessein; je consens à porter la peine de mes actes; mais je veux que l'on sache aussi ce qui s'est passé en dehors de moi, et sans que j'aie eu d'informations précises ni satisfaisantes à ce sujet.

« Pour tout vous dire, je crois qu'il y eut alors dans la conduite de mon intendant de tristes calculs, si ce n'est pis encore. Cette aventure lui donnait sur moi des avantages dont il ne tarda pas à abuser. Les premiers éclaircissements qu'il me fournit furent tous contradictoires. Un jour il vint m'annoncer, le deuil sur la physionomie, que l'enfant était morte, et que Dieu l'avait rappelée à lui. Où? Comment? C'est ce qu'il ne précisait pas. Deux semaines après, il reparut tout joyeux, me dire que l'enfant en avait échappé par miracle, qu'il l'avait revue, qu'elle était en bonnes mains. Je ne suis point prompte au soupçon, Monsieur l'abbé, et n'accuse pas légèrement mon prochain; mais il me sembla que cet homme faisait mourir ou revivre cette enfant, suivant que son intérêt le lui conseillait. J'insistai alors et demandai à savoir où elle était, même à la voir; l'œil d'une mère ne pouvait s'y tromper; je l'aurais reconnue entre mille. Quand il me vit très-résolue dans ma volonté, cet homme y céda; il amena la petite fille sur mon passage et je pus l'embrasser; c'était bien la mienne, plus d'un signe me l'attestait. Depuis ce temps, je ne l'ai pas perdue de vue, et j'en ai été convaincue de plus en plus; c'est bien ma fille et la fille d'Octave, vouée au malheur dès sa naissance et qui n'a pas failli à sa destinée.

« J'avais obtenu ce que je poursuivais, Monsieur l'abbé, le secret de ma faute et mon maintien dans l'honneur du monde. Tous mes efforts depuis ce temps ont visé à m'y

élever de plus en plus. Il existait un dernier lien qui me rattachait à cette vie périssable ; la mort d'Octave l'a brisé. Dès lors j'ai appartenu tout entière à Dieu ; je lui ai appartenu sincèrement et sans partage ; toute mon activité, toutes mes affections se sont concentrées en lui. Je n'aime pas à faire les choses à demi : une fois dans cette voie j'y ai déployé du zèle, et vous le savez mieux que personne, vous qui si souvent avez été obligé de le modérer. J'ai voulu placer si haut ma réputation, qu'elle fût à l'abri de toute atteinte, et que la découverte de ma faute, si le hasard l'amenait, ne fît naître dans les esprits qu'un sentiment d'incrédulité. J'ai été rigide à l'excès, sévère envers moi-même et envers les autres, pour qu'on n'admît pas que des principes aussi arrêtés n'eussent jamais fléchi et qu'un souffle eût terni cette existence si pure.

« Voilà pour le monde, Monsieur l'abbé ; mais quand je descendais en moi, combien je me trouvais misérable et combien je me détestais ! Que de pleurs versés en secret ! que de terribles retours sur le passé ! que de remords ! que d'assauts épouvantables ! Si une expiation a été sincère, c'est bien celle-ci ; si Dieu mesure sa miséricorde aux souffrances qu'éprouvent les cœurs, je suis assurée qu'elle est descendue sur moi ; s'il mesure la grâce au repentir, l'assistance qu'il donne, au désespoir qu'on éprouve, je suis convaincue que sa main va cesser de s'appesantir sur ma maison. Et pourtant quelle épreuve il m'inflige encore ! De quel terrible coup il me frappe ! Monsieur l'abbé, Monsieur l'abbé, me voici à la plus cruelle partie de cette confidence ; encore quelques minutes d'attention et je finis.

« Je vous l'ai dit, je n'avais pas perdu mon enfant de vue ; j'ai fait pour elle, depuis que j'ai connu son sort, tout ce qu'il était possible de faire sans que ma main se trahît. Le ciel l'avait favorisée ; elle était tombée chez d'excellentes gens, qui la traitaient comme leur fille ; elle grandissait et embellissait à vue d'œil ; je la suivais avec l'orgueil d'une mère. J'avais fait plus encore : j'avais

réussi à la rapprocher de moi, à l'avoir sous mes yeux, à jouir d'elle comme si elle eût vécu sous mon propre toit... » — Hélas! Monsieur l'abbé!

— Comment! hélas! N'était-ce pas une satisfaction pour vous?

— Hélas! vous dis-je, plût au ciel que je l'eusse tenue éloignée! Roger ne l'eût pas aperçue.

— Roger! Roger! s'écria l'abbé. Ah! mon Dieu! j'y songe! L'aventure dont vous me parliez, serait-ce avec cette jeune fille?

— Elle-même, Monsieur l'abbé.

— Sa sœur?

— Sa sœur!

L'abbé Gerbideau laissa tomber sa tête sur sa poitrine, comme si il eût été terrassé du coup.

— Madame la marquise, dit-il après un silence, vous aviez raison; c'est l'épreuve la plus grave à laquelle vous ayez été soumise. Un frère et une sœur! Mettons-nous à genoux, et ne demandons qu'une grâce à Dieu, c'est qu'il l'ait respectée.

XXXIII

LA CONFIANCE EN DIEU.

L'abbé Gerbideau avait écouté en silence les révélations de la marquise : il fallait qu'elles vinssent de sa bouche pour qu'il y crût. Ce n'était pas sous de tels auspices qu'il la connaissait, ni à ce point de vue qu'il avait coutume de la voir. Au lieu d'une sainte, il avait une pécheresse devant lui. Contraste inexplicable au premier abord, et qui n'était au fond qu'une question de dates. Quand le jeune abbé vint habiter l'hôtel de Breuil pour y entreprendre la tâche ingrate de l'éducation de Roger, cet épisode de la vie de la marquise était terminé déjà; l'expiation avait commencé. D'ailleurs, entre elle et le précepteur de son fils, les relations n'avaient pas, ne pouvaient pas avoir le

caractère qu'elles prirent lorsque cette éducation fut achevée. L'âge du prêtre, sa position, ses fonctions même le tenaient à une certaine distance de madame de Breuil, et il ne la voyait qu'à travers l'auréole de piété et de considération dont elle s'était si habilement enveloppée. Plus tard, quand l'abbé eut marqué sa place dans son ordre et au sein du clergé, et que la marquise, cédant, comme les autres, à l'influence du succès, l'eut admis près d'elle sur un autre pied, rien de ce qu'il vit et entendit ne fut de nature à modifier les impressions qu'il avait reçues, ni à diminuer le cas qu'il faisait des mérites de sa pénitente.

Une seule circonstance aurait pu frapper le prêtre et lui donner à réfléchir : c'était l'exagération même de la piété de madame de Breuil et ce rigorisme outré dont elle faisait parade. A de tels signes, un œil expérimenté ne se trompe pas : presque toujours une fausse dévotion se cache là-dessous ; il est rare qu'un excès de zèle ne serve pas à couvrir une conscience troublée. L'abbé Gerbideau était un cœur trop sincère, et il était trop jeune alors pour croire à ces raffinements : il jugeait les autres d'après lui-même. Il prit donc la marquise pour ce qu'elle se donnait et pour ce qu'elle était au moment où le soin de sa conscience lui échut, et elle, de son côté, tenait trop à l'opinion de son directeur pour compliquer leurs relations d'aveux qu'elle n'avait point à lui faire et qui y auraient jeté au moins de l'embarras.

Ainsi s'explique la surprise de l'abbé Gerbideau à cette confidence inattendue. Cette surprise fut si grande, que de longtemps encore il ne parvint pas à s'en remettre ; il fallut que la marquise relevât l'entretien :

— Eh bien ! Monsieur l'abbé, dit-elle, quel parti prenons-nous ?

Ces mots rendirent au prêtre le sentiment de la situation. Il avait des devoirs à remplir, très-précis, mais très-distincts et qu'il ne fallait pas confondre. Vis-à-vis de la marquise, c'était un devoir d'état, et rien ne pressait ; vis-

à-vis de Blanche, c'était un devoir d'humanité, et il y avait urgence. Mais que faire et à quels moyens recourir? L'abbé Gerbideau n'aurait pu le dire; on lui demandait un conseil, et il ignorait si tous les conseils du monde ne seraient pas tardifs ou impuissants.

— Sait-on seulement où est votre fils? demanda-t-il à la marquise.

— Hélas! non.

— Est-on à sa recherche du moins?

— Oui, Monsieur l'abbé; on a mis des gens en campagne.

— Et qu'a-t-on découvert?

— Rien jusqu'ici.

— N'a-t-il pas quelque confident parmi ses amis du monde et ses compagnons de fredaines?

— Aucun.

— Ne lui connaît-on point de logis mystérieux où il ait pu emporter sa proie?

— Non pas, que je sache.

— Alors, Madame la marquise, quel conseil voulez-vous qu'on vous donne? Rien n'est possible tant que Roger n'est pas retrouvé; attendons jusque-là.

— Quoi, vous aussi, Monsieur l'abbé, vous m'abandonnez? s'écria madame de Breuil d'une voix douloureuse.

— Qu'y puis-je?

— Beaucoup! quand vous ne feriez qu'assister une pauvre âme qui est près de céder au désespoir. Monsieur l'abbé, vous avez raison; les moyens humains n'y peuvent plus rien; il faut s'adresser plus haut. Voyons, essayez, votre voix a tant de crédit; essayez, vous dis-je, et que Dieu vous inspire; il ne refuse rien à ceux qui sont selon son cœur.

Madame de Breuil prononça ces mots avec une telle onction et y mit un accent si déchirant, qu'il était impossible de n'en pas être touché.

— Un peu de confiance, Madame la marquise, dit l'abbé

Gerbideau avec émotion, c'est quand les âmes sont au plus bas que la grâce divine les relève. Espérez.

Le prêtre parlait encore, qu'une femme du service de la marquise entra dans sa chambre avec un certain empressement.

— Madame, dit-elle.

— Qu'est-ce? dit madame de Breuil, vous avez des airs étranges.

— C'est qu'il y a là quelqu'un qui veut absolument parler à Madame la marquise.

— Et quel est ce quelqu'un?

— Un vieux domestique de la maison, Ambroise.

— Ambroise? Et qu'a-t-il à me dire? Vous en a-t-il fait part?

— Il prétend qu'il faut qu'il voie Madame la marquise, mais sur-le-champ, sur-le-champ; que c'est pour un objet qui presse.

— Mais encore?

— Il dit qu'il s'agit de M. le marquis.

— De mon fils? Faites-le entrer, s'écria madame de Breuil. Vous le voyez, Monsieur l'abbé, des prières comme les vôtres ne manquent jamais leur effet; c'est le ciel qui nous envoie cet homme.

XXXIV

LA RÉSISTANCE.

Ambroise entra, il était dans un état à faire pitié. A la poussière qui couvrait ses vêtements, à la sueur qui découlait de son front, il était facile de voir qu'il venait de faire une longue traite, et qu'il avait pressé son allure, autant que ses forces et son âge le permettaient. Et pourtant, quelque grande que fût cette fatigue du corps, et quelques traces qu'elle eût laissées sur son visage, ce n'était rien

auprès de la consternation qui y régnait et de la douleur qu'on y voyait empreinte. Ambroise avait vieilli en deux jours plus qu'il ne l'avait fait en soixante années ; on aurait cru voir un spectre marcher. Ses joues étaient caves, ses yeux, que la fièvre animait, semblaient se dérober sous les orbites, la lèvre était d'une pâleur mate, les traits tirés, le teint plombé. Sur ces indices, on pouvait mesurer ce que cet homme avait souffert et quelles tortures secrètes il avait endurées.

A peine se trouva-t-il en présence de la marquise, qu'il se précipita à ses pieds, dans l'attitude et avec les gestes d'un homme égaré et accablé.

— Madame la marquise ! Madame la marquise ! s'écria-t-il.

— Qu'avez-vous, Ambroise ? lui dit-elle avec bonté. Relevez-vous donc.

— Je suis un si grand coupable, un si grand coupable ! dit le vieillard en dirigeant les mains vers le ciel.

— Vous, Ambroise ?

— Oui, moi. Madame la marquise en doute ; elle garde encore une bonne opinion de son serviteur, et pourtant rien n'est plus réel ; je suis un grand coupable.

— Vraiment ? parlez alors !

— Mais aussi j'ai tant souffert ! Madame la marquise ne peut pas s'en faire une idée. Si j'ai commis une faute, je l'ai cruellement expiée.

— Assez là-dessus, Ambroise, et encore une fois, relevez-vous.

— Puisque Madame la marquise le désire...

— Je l'ordonne.

— J'obéis, dit le vieillard en se remettant debout par un pénible effort.

— Et maintenant, Ambroise, expliquez-vous : vous me voyez dans des inquiétudes mortelles.

Au lieu de répondre, le vieux domestique jeta un regard sur l'abbé Gerbideau etle reporta ensuite vers la marquise.

Celle-ci comprit son scrupule, et s'empressa de le lever.

— Vous pouvez parler, Ambroise, dit-elle, M. l'abbé n'est pas de trop.

Puis, afin de mieux préciser les éclaircissements qu'elle avait hâte d'obtenir, elle ajouta :

— On me dit que vous savez où est mon fils.

— Oui, je le sais ; Madame la marquise va l'apprendre ; je ne lui cacherai rien. Elle ne peut me pardonner mes torts qu'à la condition que je serai sincère.

Quelque impatience qu'éprouvât la marquise, il en fallut passer par le détail de ce qui avait eu lieu. En vain essaya-t-elle de ramener le vieillard aux faits qui la touchaient et causaient ses alarmes, celui-ci ne se laissa pas détourner du soin de sa justification. Les événements qui s'étaient succédé avaient imprimé au cerveau du malheureux un ébranlement terrible ; il ne voyait les événements qu'à travers le rôle qu'il avait joué et la responsabilité qu'il avait encourue. Si c'était le moindre souci de la marquise, pour Ambroise c'était le plus grand. Aussi n'omit-il rien de ce qui le concernait ; il dit comment le marquis l'avait entraîné dans son complot, et quels efforts il avait faits pour cela ; il raconta ses tentatives de séduction sur Blanche, et la résistance de la jeune fille, l'histoire de la lettre et tout ce que l'on sait déjà ; puis il en vint au rapt et aux circonstances qui l'avaient accompagné. Vingt fois, dans le cours de ce récit et à chaque détail un peu grave, le vieillard s'interrompait pour protester de ses intentions.

— C'était tout pour un bien ; que Madame la marquise en soit persuadée, tout pour un bien ! Puis, comment aurais-je résisté à M. Roger, moi qui l'ai vu si enfant ?

Madame de Breuil comprit que, dans les conditions où se trouvait la tête d'Ambroise, elle n'en tirerait rien, si elle ne prenait le parti de l'enfermer dans un interrogatoire précis, et qui mît fin à ses divagations. Peu lui importait ce qui avait précédé l'aventure ; ce qu'elle voulait savoir, c'était le point où elle en était, en quel endroit se passait la

scène, ce que Roger avait osé et si Blanche avait succombé, les violences de l'un et la résistance de l'autre ; enfin, tout ce qu'avait pu recueillir un témoin demeuré sur les lieux. C'est là-dessus, c'est dans ce sens qu'elle insista, et, afin de rendre à son interlocuteur un peu de liberté d'esprit, elle se porta au secours de ses faiblesses et de ses remords.

— Ambroise, dit-elle avec douceur, calmez vos appréhensions. Je sais ce que vous valez ; je vous rends justice. Vous avez cédé à un bon sentiment.

— Madame la marquise voit bien que je suis plus digne de pitié que de blâme.

— Oui, mon ami ; oui.

— Il y a plus d'un jour que je suis dans la maison ; voici bientôt quarante ans. Madame la marquise a eu le temps de me connaître.

— Certainement, Ambroise, et de vous apprécier. Vous êtes un digne serviteur.

— Et si le fonds n'était pas bon, est-ce que je serais ici ? Est-ce que je viendrais m'accuser moi-même ? Est-ce que je me serais traîné à pied par les chemins, abîmé de fatigue et de regrets, pour venir tout raconter à Madame la marquise, et lui dire qu'il est temps qu'elle s'en mêle afin qu'il n'arrive pas un plus grand malheur ?

Après bien des discours, Ambroise arrivait à l'objet important ; il ne s'agissait plus que de le maintenir dans la voie où il était.

— Il y a donc du danger ? dit-elle.

— Madame la marquise peut le croire ; il a fallu cela pour que je quittasse la jeune fille, ne fût-ce qu'un moment. Elle n'avait que moi ; maintenant, la voilà seule. Mais c'est égal, elle ne bronchera pas. Quelle âme, Dieu ! quelle âme !

— Et Roger, que fait-il ?

— Que Madame la marquise ne me presse pas là-dessus ; je serais obligé de faire ce que je n'ai jamais fait de ma vie : dire du mal d'un de mes maîtres.

— N'importe, Ambroise, vous êtes excusé, parlez, il le faut!

— Eh bien! M. le marquis est à ne pas le reconnaître. Il a tous les démons dans le cœur. Depuis que nous sommes là-bas, il ne se possède plus, il ne tient plus en place. Pas un moment de repos, pas une minute de trêve. Le jour il se promène dans le parc comme un insensé; la nuit il parcourt la maison du haut en bas, écoute aux portes, fait sentinelle dans les corridors. Je le crois atteint de démence. Il gesticule, il se démène, il parle seul et assez haut pour être entendu. — Il faudra bien qu'elle cède, dit-il; de gré ou de force, il le faudra. Je saurai bien l'y contraindre. Voilà ses propos, voilà ce qu'il répète à chaque instant, et ce qui, depuis deux jours, me remplit d'épouvante.

— Et comment n'a-t-il pas donné suite à ses menaces?

— Comment! Ah! c'est qu'il y a près de la petite un ange qui l'assiste dans les moments dangereux : autrement, jamais elle n'y eût tenu. Que Madame la marquise se figure que, depuis quarante-huit heures, cette enfant est debout, qu'elle n'a pas fermé l'œil, et qu'elle n'accepte de nourriture que pour avoir la force de résister. Monsieur le marquis a beau s'opiniâtrer, la jeune fille est plus entêtée que lui; la force qu'il a pour le mal, elle l'a pour le bien. Un seul trait, et Madame la marquise va en juger. Le hasard m'amène un instant sous ses croisées; elle m'aperçoit : — Mon bon Ambroise, s'écrie-t-elle avec un mouvement de joie. Elle m'appelait son bon Ambroise; elle me croyait prisonnier comme elle, elle ne se doutait pas que j'avais été l'instrument de son malheur. J'aurais voulu être à cent pieds sous terre. Cependant je m'approche du plus près que je peux en me garant des espions. — Mademoiselle Blanche, lui dis-je; que Dieu vous garde! Là-dessus j'allais me retirer, quand elle insista. — Mon bon Ambroise, dit-elle, un service. — Parlez, Mademoiselle Blanche, répondis-je. — Et ne me refusez pas. — Si c'est possible, vous pouvez y compter. — C'est que j'y tiens, Ambroise, voyez-vous! —

Eh bien! dites. — Point d'objections surtout. — Aucune, soit; parlez! que vous faut-il? — Un couteau. Voilà ce qu'elle me demandait, cette enfant; et cela d'un air si simple, si naturel, qu'on eût dit qu'elle en voulait peler une pomme. Madame la marquise peut penser si j'étais ému en m'en allant de là; mes larmes coulaient à ne pouvoir tarir; il me semblait que j'avais mille dards sur le cœur et je ne sais combien d'aiguillons dans la tête. — Ah! me dis-je, cela ne peut pas durer ainsi; il est temps de tirer cette pauvre créature des mains de son bourreau. Ambroise, c'est toi qui as fait la faute, c'est à toi de la réparer.

— Et qui vous en a empêché, mon ami?

— Impossible, j'étais surveillé. Madame la marquise doit être bien convaincue que je l'ai essayé. Depuis deux jours, je ne songe qu'à cela, c'était mon rêve : lui donner la clef des champs et partir avec elle. Il n'y a pas eu moyen. Les deux valets que M. le marquis a emmenés avec lui ne me perdaient pas de vue. Ce sont deux coquins fieffés, qui se vendraient au diable pour de l'argent, et qui flattent les passions de leur maître afin de lui escroquer quelques écus. J'étais suspect à ces misérables et ils ne me laissaient pas un moment de liberté; allais-je vers le parc, j'étais sûr d'avoir l'un d'eux sur les talons. Quant au service de la maison, ils ne souffraient pas que je m'en mêlasse et ne m'y laissaient pas mettre les pieds. Que faire? Comment servir cette pauvre abandonnée? Si je m'éloignais, il ne restait plus personne pour la plaindre et lui porter secours. J'attendis donc, ayant l'œil ouvert sur ce qui se passait, et j'y serais encore, si les choses n'eussent pas été plus loin.

— Plus loin! Ambroise, est-ce possible?

— Ce qui me reste à dire sera un rude coup pour Madame la marquise; mais il est impossible de reculer. Voici le fait. Il y a quatre heures de cela, j'étais dans l'une des allées du parc, l'une des plus touffues et des plus solitaires; assis sur un banc, je réfléchissais au parti que je

prendrais, quand j'entendis marcher près de moi; c'était dans une avenue voisine. Une charmille épaisse m'en séparait; mais à travers le feuillage on pouvait distinguer les personnes, et les paroles m'arrivaient très-distinctement. C'était M. le marquis en compagnie de son valet de chambre, le scélérat le plus consommé que j'aie jamais connu. — C'est le seul moyen, disait cet homme; autrement, on n'en finirait pas. — Tu crois? répondit notre jeune maître. — Rien de plus innocent; Monsieur peut m'en croire; douze heures de sommeil très-profond, voilà tout ce qui s'ensuit. — Point d'autres dangers au moins? — Point d'autres; je l'ai essayé vingt fois.

— Dieu tout-puissant! s'écria la marquise, un narcotique!

— Un narcotique, répéta l'abbé Gerbideau.

— Je ne sais pas si c'est bien le nom, poursuivit Ambroise, mais autant que je pus comprendre, il s'agissait d'endormir la jeune fille, de manière à ce qu'elle n'eût plus le sentiment de ce qui allait lui arriver. Madame la marquise doit juger du coup que j'en ai ressenti. Je n'ai pas voulu en entendre davantage; c'était trop d'horreurs comme cela; à l'instant même j'ai pris ma course à travers le parc, ne sachant où j'allais ni que faire, mais bien décidé à ne pas rester une minute de plus dans cette maison. Je me dis qu'à tout prendre, il valait mieux abandonner la jeune fille pendant quelque temps afin de venir rendre compte à Madame la marquise de ce qui se passait et de la laisser agir comme elle l'entendrait. Voilà le parti auquel je m'arrêtai : il ne restait plus qu'à le mettre à exécution; ce n'était pas chose facile. La grille était fermée, et je n'en avais pas les clefs; on se défiait de moi, je passais pour suspect. Heureusement, il y avait dans le parc une échelle qui servait à l'échenillage des arbres; je m'en emparai et l'appliquai au mur sur un point où le feuillage pouvait cacher mes mouvements. J'escaladai et me laissai tomber du côté de la route. A mon âge, de pa-

reils exercices ne sont pas sans danger, et je pouvais y endommager mes vieilles jambes. Le ciel ne le voulut pas; j'en avais trop besoin pour d'autres que moi. Je me relevai intact, et, en recueillant toutes mes forces, j'ai pu arriver jusqu'ici.

Pendant qu'avait duré le récit d'Ambroise, la physionomie de la marquise avait réfléchi les impressions qu'il éveillait dans son esprit. Lorsque le vieillard avait rendu à l'héroïsme de Blanche un témoignage éclatant, un éclair d'orgueil avait animé son visage; lorsqu'il avait raconté la déchéance de Roger, et les résolutions criminelles où la honte d'un échec l'avait conduit, son visage s'était empreint d'une douleur amère. Tout, dans ces détails, la touchait et la remuait si profondément, qu'elle en oubliait le prix du temps et l'urgence d'un secours. Elle ne se réveilla qu'aux derniers mots du vieillard.

— Monsieur l'abbé, dit-elle en se levant, vous l'avez entendu ; il n'y a plus un instant à perdre.

— J'allais en faire la remarque, Madame la marquise.

— M'accompagnez-vous, Monsieur l'abbé ?

— Si vous y consentez, Madame la marquise.

— Partons alors, et sur-le-champ.

Elle sonna, une femme de service se montra sur le seuil de la porte.

— Qu'on fasse atteler le coupé, dit-elle, et qu'avant cinq minutes il soit prêt.

Puis se tournant vers le vieillard qui, dans l'attitude la plus humble, attendait ses ordres :

— Ambroise, lui dit-elle, vous savez le chemin, n'est-ce pas ?

— Parfaitement, c'est à Vaucresson.

— C'est bien, descendez, Ambroise ; vous monterez sur le siége avec le cocher. Et nous, Monsieur l'abbé, adressons au ciel une dernière prière ; demandons-lui encore une fois que cette douloureuse affaire finisse bien.

Quelques minutes après, la marquise était en voiture, à

côté du prêtre, et ses chevaux l'emportaient du côté de Vaucresson.

XXXV

LA VOIX D'UN PRÊTRE.

Quand la voiture eut quitté le pavé pour prendre la chaussée empierrée, et que la voix put dominer le bruit des roues, l'abbé Gerbideau engagea de nouveau l'entretien. S'il avait consenti à être du voyage, c'était pour cela ; il s'était réservé de dire un dernier mot et de frapper un dernier coup avant l'arrivée. Devant Roger, en présence de cette jeune fille, il ne convenait pas qu'il y eût, dans l'attitude et le langage de madame de Breuil, l'ombre d'une hésitation ; chaque parole devait porter et avoir des effets décisifs. Or, il semblait à l'abbé, en étudiant la physionomie de la marquise, qu'elle n'était pas encore bien fixée sur ce qu'elle aurait à dire et faire, et qu'il se livrait en elle un combat intérieur. Voilà ce qu'il désirait éclaircir.

— Madame, dit-il, nous sommes en chemin, et dans quelques minutes il faudra agir. Les conjectures sont graves ; tout conseille de se tenir prêt et de ne rien laisser au hasard. Avez-vous un plan arrêté, et quelle marche comptez-vous suivre ?

Cette question posée nettement parut surprendre madame de Breuil et lui causer un certain embarras ; peut-être frappait-elle trop juste. Qu'elle y vît un blâme jeté sur de secrètes irrésolutions, ou un désir de pénétrer dans sa pensée plus avant qu'elle ne l'aurait voulu, par un motif ou l'autre, sa réponse ne fut pas précise.

— La marche à suivre, Monsieur l'abbé, dit-elle en détournant la tête vers la portière ; mais il n'y en a qu'une, à ce qu'il semble, et elle ne demande pas de grands efforts

d'imagination : sauver cette jeune fille et la tirer des mains de cet insensé.

Le prêtre comprit, à l'accent et au regard, que ses craintes étaient fondées et qu'il y avait au moins partage dans l'esprit de madame de Breuil. Il la connaissait, il pénétrait les troubles de son âme. Dans le premier moment elle n'avait songé qu'à sa fille ; maintenant elle commençait à songer à elle-même. Les risques que courait Blanche, l'affreuse position où elle se trouvait avaient d'abord été sa pensée exclusive ; déjà elle y associait d'autres préoccupations et en première ligne le soin de son honneur, de sa considération, de sa réputation, ces idoles de sa vie, objet de tant et de si cruels sacrifices. Sans détourner sa vue de dessus la victime, elle se demandait s'il ne serait pas possible de tout concilier et de conduire les choses de manière à ce que le secret de sa naissance restât aussi bien gardé qu'il l'avait été jusqu'alors. Tels étaient les calculs auxquels la marquise était entraînée ; même dans cette crise où l'honneur et la vie de ses deux enfants étaient en jeu, sa personnalité n'abdiquait pas ; l'orgueil et l'égoïsme ne perdaient rien de leurs droits. Elle avait encore le triste courage de s'inquiéter du monde, de l'opinion du monde, de mesurer les risques qu'elle consentait à courir et de faire, comme on dit, la part du feu.

C'est contre ces capitulations de conscience que l'abbé Gerbideau voulait prendre quelques garanties ; l'épreuve était rude, elle devait être complète : mieux valait porter le fer dans la plaie que de s'en tenir à des remèdes impuissants.

— Non, Madame la marquise, dit-il d'une voix grave jusqu'à la sévérité, non, cela ne suffit pas. Non, il ne suffit pas de sauver cette jeune fille, non, il ne suffit pas de la tirer des mains de cet insensé : il faut aller plus loin.

La marquise se sentit devinée et en éprouva un peu de confusion.

— Monsieur l'abbé, dit-elle, nous irons aussi loin qu'il

le faudra. Parlez, ordonnez ; vous savez quelle est ma confiance en vous. Mais peut-on vraiment faire un plan à l'avance ? C'est au milieu des ténèbres que nous marchons. Savons-nous seulement ce que nous allons rencontrer là-bas ? Rien qu'à y songer, ma tête se perd. Si c'était le désespoir, si c'était un irréparable malheur !

— Il faut s'attendre à tout, Madame la marquise, dit le prêtre. Dieu permet parfois que les innocents payent pour les coupables; sa justice a des mystères qu'il n'est point donné à l'homme de sonder. Mais sa miséricorde est plus infinie et plus inépuisable encore : elle ouvre l'éternité à ceux qui n'ont plus d'espoir ici-bas. Il y a pour eux des asiles où les cœurs s'apaisent, pardonnent et oublient.

— Ma pauvre Blanche ! s'écria la marquise, ramenée à un sentiment de mère. Souffrir pour les autres, voilà son lot.

— Mais, poursuivit l'abbé, si le bon ange qui veille près de cette enfant, l'a soutenue jusqu'au bout ; si elle est sortie victorieuse de ces épreuves, il est impossible de laisser les choses dans l'état où elles sont. Impossible, Madame la marquise, ajouta-t-il, en surprenant chez elle un mouvement de malaise; impossible : je répète le mot à dessein. De grâce, veuillez-y réfléchir. N'est-ce point assez que nous ayons été soumis une fois à cette détestable épreuve ? N'est-ce point assez qu'une fois nous ayons eu à trembler pour des actes pareils ? Voulez-vous donc que ces scènes se renouvellent ?

— Ah ! Monsieur l'abbé, quelle opinion avez-vous de moi ? Au prix de mon sang, j'aurais voulu les empêcher.

— Alors, Madame, il faut agir en conséquence ; il faut regarder comme secondaires toutes les autres considérations, ne voir que cela, ne se déterminer que dans ce sens. Vous connaissez Roger; vous savez de quoi il est capable. Il vient de le prouver suffisamment, le malheureux !

— Hélas ! oui, Monsieur l'abbé.

— Ses passions l'emportent; il ne sait pas y mettre de

frein. Aujourd'hui vous lui aurez enlevé sa proie ; demain il cherchera à la ressaisir.

— Oh ! Monsieur l'abbé, que me dites-vous là ? Mais il ne l'osera plus, mais il ne le fera plus. Braver sa mère ! Non ! non ! ce serait trop fort.

— Il le fera, il l'osera, Madame ; il bravera sa mère ; et pourquoi s'en défendrait-il ? Il a bien bravé Dieu et ses châtiments ! Croyez-vous avoir plus d'influence sur lui que cette voix de la conscience que rien n'étouffe et qui parle au criminel le plus endurci ? S'il a passé outre malgré cela, il passera outre de nouveau. De nouveau il tendra des embûches à cette pauvre créature, de nouveau il subornera des agents, trouvera des complices pour la surprendre. Ce sera toujours ainsi, toujours à recommencer, vous dis-je. Vos reproches seront vains, vos précautions impuissantes.

— Je le maudirais alors ? s'écria la marquise irritée.

— Votre malédiction même y échouerait, Madame. Il est un degré dans le vice d'où rien ne ramène un homme, et je crains que Roger n'y soit descendu. Il n'y a qu'un coup de foudre qui puisse l'arrêter, ou bien une barrière assez haute pour qu'il ne puisse pas la franchir. C'est cette barrière qu'il faut mettre entre cette jeune fille et lui.

En prononçant ces dernières paroles, la voix du prêtre avait quelque chose de solennel et qui tenait moins du conseil que du commandement. Il ne priait plus, il ordonnait ; ce n'était plus un confident, mais un juge. Parmi les expiations que le directeur voulait infliger à sa pénitente, celle-ci était la première et la plus rude en même temps, celle qui devait rencontrer le plus de résistance dans ce cœur altier et ivre de lui-même. Aussi, le ton et l'accent étaient-ils à la hauteur de l'effet qu'il désirait obtenir ; madame de Breuil se sentit ébranlée :

— Une barrière ! dit-elle, nous en mettrons autant qu'il en faudra, Monsieur l'abbé. J'y veillerai moi-même.

— Cela ne suffit pas, Madame.

— Vraiment !

— Non, cela ne suffit pas. Vous songez toujours à une barrière matérielle, à des empêchements, à des obstacles; ce n'est pas ainsi que je l'entends.

— Mais de quoi s'agit-il alors ?

— D'une barrière morale et si puissante, et si forte, que Roger, tout dépravé qu'il est, ne soit jamais tenté de la briser.

— Et cette barrière ?

— Vous ne devinez pas, Madame la marquise?

— Mais, non, je vous assure.

Elle n'était pas de bonne foi quand elle parlait ainsi; à la pâleur de ses lèvres, au tremblement qui s'était emparé d'elle, on voyait bien qu'elle avait au moins le pressentiment de ce que l'abbé Gerbideau allait lui demander. Celui-ci continua d'une voix lente, et comme s'il eût prononcé un arrêt :

— Eh bien ! Madame la marquise, cette barrière morale, c'est un mot de vous.

— Un mot de moi ?

— Un seul mot. Il faut que Roger sache aujourd'hui même ce que vous est Blanche, et ce qu'elle lui est.

Quoique madame de Breuil s'attendît à ce qu'on exigerait d'elle un sacrifice, elle ne croyait pas qu'il irait jusque-là. Ses airs, ses manières changèrent à l'instant; elle passa de l'obéissance à la révolte.

— Ah ! Monsieur l'abbé, s'écria-t-elle d'un ton impérieux, que me demandez-vous là ?

Celui-ci était décidé à ne pas céder et à persister jusqu'au bout, dût-il encourir une disgrâce.

— Je vous demande, Madame, ce qui est juste et ce qui est votre devoir, répondit-il. Je vous le demande au nom de Dieu, qui nous juge, et de votre cœur qui doit vous parler plus haut que moi; je vous le demande au nom de tous les sentiments naturels et de la piété que vous professez;

je vous le demande comme prêtre et comme homme : vous devez le faire, vous le ferez.

— Mais, Monsieur l'abbé, y songez-vous ? s'écria la marquise ; y songez-vous ? N'est-ce pas une monstruosité, ce que vous me conseillez de faire ?

— Non, Madame la marquise, c'est une justice.

— Une mère se confesser à son fils, une mère faire l'aveu d'une faute à son fils ! Monsieur l'abbé ! Monsieur l'abbé ! est-ce possible ?

— Il le faut, Madame.

— Vous parliez de sentiments naturels ; mais un tel aveu est contre nature, Monsieur l'abbé !

— Pensez-vous que la situation où se trouvent Blanche et Roger le soit moins, Madame la marquise ?

— Ni l'un, ni l'autre, Monsieur l'abbé ; mais est-il donc impossible de tout arranger ? Que vous êtes cruel, aujourd'hui ! ajouta-t-elle avec une émotion qu'elle ne cherchait pas à déguiser, je ne vous ai jamais vu ainsi.

— C'est que jamais je n'eus de tels devoirs à remplir, répondit le prêtre, touché à son tour.

— Dire tout à mon fils, avouer tout à mon fils ! Mais quels seront ensuite mes rapports avec lui, Monsieur l'abbé ? Quel respect pourra-t-il avoir pour moi ? Quels ordres pourrais-je lui donner ? Oh ! c'est affreux que d'y penser. Je ne pourrai donc plus me trouver en sa présence sans rougir ; je perdrai mon autorité de mère, il sera affranchi de ses devoirs de fils. Plus de lien entre nous, si ce n'est celui d'un commun déshonneur. Ah ! Monsieur l'abbé, quelle perspective ! Est-ce vraiment à cela que vous nous réduisez ?

— Ce sera votre châtiment et le sien, Madame la marquise, dit l'abbé Gerbideau. Vous trouvez l'expiation sévère, mais la faute l'est aussi. Vous avez sacrifié à l'orgueil, c'est dans votre orgueil que Dieu vous frappe. Vous avez tout subordonné aux apparences, il faut qu'elles vous accusent enfin, qu'on sache bien qui vous êtes, ce que vous

avez fait, et que vous n'êtes pas aussi parfaite que vous en avez l'air. Vous devez cela à Dieu, qui n'aime pas le mensonge ; vous devez cela aux hommes, qui ont besoin d'exemples éclatants. Vous le devez surtout à cette malheureuse enfant, tant de fois votre victime : victime de votre abandon, victime de vos soins mêmes, plus heureuse si, après l'avoir délaissée, il ne vous avait pris la fantaisie de la rapprocher de vous. Vous le lui devez comme réparation du passé et comme garantie contre l'avenir, afin que ce jeune homme sache que c'est à une sœur qu'il s'adresse et qu'il ait horreur de lui-même en l'apprenant. Voilà ce que vous devez faire, Madame, pourquoi vous le devez, et à qui vous le devez. Et si vous cédez à mon conseil, si vous savez accepter cela comme une humiliation nécessaire, comme une de ces grandes épreuves qui épurent les âmes et les élèvent en les abaissant ; si vous y apportez un esprit humble, soumis, résigné ; si vous parvenez, au moyen d'un effort soutenu, à vaincre ce démon de la vanité qui tient tant de place dans les actes de votre vie, à faire au monde une moins grande part et une plus grande à Dieu qui lit dans les pensées ; s'il en est ainsi, Madame, si vraiment vous en arrivez là, aux douleurs de l'épreuve se joindront bientôt les grâces qui doivent en découler, vous vivrez en paix avec vous-même et avec les autres, vous pourrez aller le front haut et racheter la faute par le repentir ; vous marcherez par d'autres moyens à la conquête d'une estime plus sûre, d'une considération mieux fondée et à laquelle votre conscience ne donnera pas un perpétuel démenti. C'est à vous, Madame, ajouta l'abbé Gerbideau, après une courte pause, c'est à vous de choisir entre l'un et l'autre rôle, l'un bon, l'autre mauvais ; quant à moi, si vous persistez dans le dernier, je n'ai plus rien à faire auprès de vous, ni rien à vous dire ; il ne me restera plus qu'à attendre à l'écart que le ciel vous éclaire et qu'un autre soit plus heureux que moi.

Pendant ce long discours, la marquise avait passé par

des impressions diverses. Rebelle d'abord et décidée à lutter, elle avait opposé aux paroles du prêtre une impatience mal déguisée et presque de la mauvaise humeur; puis, peu à peu, à mesure que sa voix s'élevait, que son accent s'imprégnait de plus d'onction, qu'il touchait les points sensibles et s'adressait aux sentiments profonds du cœur, un changement s'opérait dans la physionomie et dans les manières de sa pénitente, l'impatience et l'humeur cédaient d'abord, puis l'attention redoublait, enfin l'émotion finissait par prendre le dessus et les larmes inondaient ses joues. C'était un témoignage évident du triomphe de l'abbé Gerbideau; la marquise déposait les armes.

— Vous l'emportez, mon père, s'écria-t-elle. Bénissez-moi, j'obéirai.

Cette scène finissait, lorsque Ambroise annonça qu'on était en vue de la grille et qu'il fallait se tenir prêt.

XXXVI

A L'INTÉRIEUR.

Les choses, hélas! avaient fait bien du chemin dans l'intérieur de la maison depuis le départ d'Ambroise.

A peine le vieillard venait-il de franchir le mur du parc, et avait-il fait une centaine de pas, que l'on s'aperçut de son évasion. L'échelle le trahit; on vit sur-le-champ comment il avait pu s'échapper et l'on devina dans quel dessein. Avant de prévenir Roger, une perquisition eut lieu sous les ombrages et dans les bâtiments de service; Ambroise ne se trouva nulle part; il ne répondit pas aux appels réitérés qui lui étaient adressés, et pour cause.

— Le sournois, disait le valet de chambre acharné à cette recherche, il nous a glissé entre les doigts. Ce n'est pas ma faute au moins; j'avais assez prévenu mon maître qu'il nous trahissait. Un pleurnicheur! Un homme qui a

de grands sentiments à ses ordres ! Comme si ce n'était pas de luxe pour un valet.

Cependant, comme cet incident pouvait avoir des suites, il était du devoir de cet homme d'en informer le marquis. Celui-ci le prit encore avec plus de feu que son serviteur.

— Ambroise, parti ? s'écria-t-il.

— Oui, Monsieur.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Très-sûr.

— Mais comment cela ? mais par quel moyen ?

Le valet de chambre raconta comment les choses avaient dû se passer ; à ces détails, le marquis frappait la terre du pied et ne déguisait pas toute son impatience :

— Maladroits ! disait-il. Comment avez-vous pu le laisser échapper ?

— Dame ! Monsieur le marquis, il s'est bien gardé de nous en demander la permission.

— Le voilà sur le chemin de l'hôtel, maintenant ; il ira droit vers ma mère ; il nous dénoncera, il racontera ce qu'il a vu. Maladroits ! Maladroits !

— Comment supposer cela ? Un mur de dix pieds de haut ! un vieillard !

Roger semblait réfléchir ; il prit un parti, et se tournant vers le valet :

— Vous êtes deux ici : un suffit. Vite un homme à cheval, et qu'on aille sur les traces du fugitif. Qu'on le rejoigne, qu'on le ramène, c'est essentiel. Autrement, avant cinq heures, nous aurons la marquise sur les bras. Vous m'entendez.

— Monsieur le marquis va être obéi.

— Et qu'on crève une monture, s'il le faut, mais qu'on le rattrape.

L'un des valets partit et se mit sur les traces d'Ambroise. Nul doute qu'il ne l'eût rejoint s'il avait suivi la même route. Heureusement, le vieillard, pour abréger, avait coupé à travers le bois ; l'exprès, envoyé à sa poursuite, le

manqua et arriva aux portes de l'hôtel une heure avant lui. La prudence voulait qu'il ne se montrât pas ; il était signalé comme complice du marquis et on ne l'eût pas laissé libre de repartir. Il se tint donc caché du mieux qu'il put, épiant l'arrivée d'Ambroise, avec le dessein de l'arrêter s'il le pouvait, et, dans le cas contraire, de revenir à toute bride pour rendre compte à son maître du résultat de sa mission.

Ambroise arriva, comme on l'a vu, et monta chez la marquise. Nul moyen de l'en empêcher : ni la ruse ni la violence n'y eussent servi. Il ne restait plus qu'à reprendre le chemin de Vaucresson.

— Eh bien ! dit Roger, qui s'était porté au-devant du domestique.

— C'est sans remède, Monsieur le marquis.

— Il est entré chez ma mère ?

— Du moins dans l'hôtel, je l'ai vu de mes yeux.

— Maladresse sur maladresse, s'écria Roger, furieux. Vous mériteriez bien d'être corrigés à coup de cravache. Un vieillard qui vous joue. Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Autant avoir des oisons à son service.

Les deux valets supportaient ces duretés avec un sang-froid exemplaire ; ils se sentaient dans leur tort, et d'ailleurs Roger savait panser généreusement leurs blessures. Quand le premier feu fut passé, l'un d'eux reprit pourtant courage.

— Monsieur le marquis est bien bon de se désespérer ainsi, dit-il.

— Comme s'il n'y avait pas de quoi ?

— Il nous reste plus de temps qu'il n'en faut pour achever la besogne.

— Une heure ou deux tout au plus. Je connais ma mère : elle va être là.

— Eh bien ! dans une heure on fait beaucoup de choses. Si Monsieur le marquis voulait essayer de mes petits moyens ! ils sont prompts, et infaillibles, et garantis.

Roger était dans une situation d'esprit à ne plus reculer devant aucun excès. Tout allait lui manquer à la fois, tout le trahissait, tout se brisait entre ses mains. Une rage sourde le dominait ; il avait perdu le sentiment du mal et du bien ; il n'apercevait qu'une chose, le but qui allait lui échapper et que jamais il ne pourrait ressaisir. Il se voyait à jamais ruiné dans l'esprit de ses amis du monde, ridicule, odieux, n'ayant pu ni séduire ni réduire une enfant de quinze ans. Toutes ces pensées l'assiégeaient et en faisaient un halluciné de la plus dangereuse espèce. Il regarda en face le valet qui lui avait fait par deux fois cette criminelle proposition, et le voyant impassible et résolu :

— Venez, lui dit-il.

XXXVII

LE PASSAGE SECRET.

Cet entretien du marquis et de ses deux valets avait lieu dans une partie du jardin assez rapprochée des croisées de Blanche pour qu'elle en pût suivre les détails et en deviner le sens. Quelques mots seulement étaient parvenus jusqu'à elle ; mais, à l'énergie du geste, elle ne pouvait douter qu'il ne s'agît de résolutions menaçantes et d'un dernier assaut où tout serait mis en usage pour la réduire à merci. Sur ceux qu'elle avait essuyés, elle pouvait se faire une idée de ceux qui l'attendaient encore. Il n'y avait pas de force humaine qui pût y résister. Si elle était encore debout, le ciel en avait tout l'honneur ; il avait multiplié les miracles en sa faveur. Mais les choses en arrivaient à ce point où la fatalité devait l'emporter et ne lui laisser de recours que dans les moyens extrêmes.

Quand elle eut compris de quoi il s'agissait et vu ces valets qui, à l'envi, excitaient leur maître en démence,

elle laissa retomber les rideaux de la croisée, à l'abri desquels elle avait suivi cette scène.

— Il est temps de risquer mon dernier enjeu, dit-elle.

Et elle gagna l'une des deux pièces qui formaient des dépendances de sa chambre. Voici ce qui l'y attirait.

Dans le cours de la dernière nuit, et à une heure avancée, elle avait distingué, au milieu du silence, un bruit qui ne provenait pas de la direction accoutumée, et était d'une nature tout autre que ceux qu'elle avait l'habitude d'entendre. Ce bruit partait de l'un des cabinets; il consistait en coups secs et réguliers frappés contre la cloison; on eût dit le choc d'un outil attaquant les murailles. Blanche redoubla d'attention et chercha à se rendre compte des faits; le travail se passait derrière les corps de bibliothèque et sur un point où, au lieu de livres véritables, reliés en basane et en veau, il n'y avait que des livres imaginaires, figurés par des dos en bois et revêtus d'étiquettes de fantaisie. C'était là le siége du bruit, et pendant quelque temps encore il se prolongea. La jeune fille était sur ses gardes, immobile, vigilante, et prête à tout événement.

Enfin, aux premières lueurs du jour, le silence se fit de nouveau et la cloison redevint muette. Ce fut au tour de Blanche d'agir et d'essayer une reconnaissance. La clef était sur le corps de bibliothèque suspect; elle l'ouvrit et s'assura que ce meuble avait une destination tout autre que sa destination apparente. Point d'étagères à l'intérieur, point de rayons, point de supports à crémaillères; mais simplement des châssis en bois de chêne et dans le bas une marche qui portait l'empreinte d'un usage antérieur. Évidemment il y avait une issue au fond de ces châssis, et un secret qui donnait accès dans cette issue. Blanche chercha et eut vite trouvé ce qu'elle cherchait; on n'y avait pas mis grand mystère. Sur le panneau de gauche, était un bouton en cuivre, saillant et facile à voir; elle le pressa, et le châssis du fond tourna sur lui-même en

démasquant une ouverture par où un homme pouvait s'introduire dans l'appartement.

C'était un passage secret, et, dans la nuit précédente, on avait essayé de le forcer. A quoi bon ? Hélas ! par un raffinement nouveau, et afin d'agir sur l'esprit de Blanche au moyen d'un peu de terreur. Ce but fut manqué ; la jeune fille n'en était plus à compter avec le péril. Au lieu de s'en alarmer, elle se réjouit de sa découverte ; elle y vit un instrument de défense, ét, qui le sait? peut-être de salut. Sans hésiter, elle s'engagea dans l'issue, un bougeoir à la main, et descendit les premières marches d'un escalier à vis, ménagé au sein des murs. Probablement, ce détail mystérieux remontait à l'origine de la construction, et avait servi à plus d'une aventure. Nos pères, et surtout ceux du siècle précédent, étaient fort avancés là-dessus et demandaient volontiers à l'architecture ces petites ressources et ces combinaisons ingénieuses à l'usage de leurs amours.

Blanche s'avançait avec précaution ; quoique personne ne fût encore levé, elle se défiait des surprises. De temps en temps elle s'arrêtait et écoutait, puis se remettait en marche en amortissant le bruit de ses pas. L'escalier était roide, et, pour s'y affermir, elle appuyait ses mains contre les parois chargées d'humidité. Le sol était glissant et l'air étouffé ; il fallait toute sa résolution pour passer outre. Enfin elle toucha aux derniers degrés de cette spirale et arriva au niveau du rez-de-chaussée. Là, les précautions devaient être plus grandes encore, car les surprises étaient plus à craindre. Une porte s'y offrait avec des gonds et une serrure rouillés ; elle fit un effort, pesa sur la clef et l'ouvrit. Cette porte débouchait sur une serre ; masquée par des plantes grimpantes, qui l'enveloppaient en entier, elle n'était accessible que pour ceux qui en connaissaient le secret.

Tout ce que Blanche désirait pour cette fois, c'était de bien examiner les lieux ; elle se réservait de s'en servir plus

tard dans un cas d'urgence. Elle reprit donc le chemin par où elle était descendue, en ayant soin de ne rien laisser sur son passage qui pût trahir la reconnaissance qu'elle venait d'en faire. C'était pour elle une ressource extrême, un instrument éventuel; elle les ménageait à ce titre et dans ce dessein.

Or, quand elle eut surpris, entre Roger et ses valets, cet entretien animé et qui lui semblait rempli de menaces, elle crut toucher au moment décisif. Un secret avertissement lui disait qu'il était temps de quitter cette chambre fatale et de recourir à un abri plus sûr. Le parc était clos; mais peut-être trouverait-elle les moyens d'en sortir sans être aperçue. Le jour commençait à descendre, et l'ombre pouvait la favoriser. D'ailleurs, quel risque courait-elle ? Captivité pour captivité, il n'y en avait point de pire que celle dont elle subissait les rigueurs et les dangers. Son sort était si affreux, ses incertitudes étaient si poignantes, que tout changement était un bienfait et toute tentative un espoir.

Une fois résolue, elle n'y mit point de délai, franchit l'escalier qu'elle avait découvert le matin et se trouva en présence de cette porte qui devait s'ouvrir pour sa délivrance. Tout le monde était sur pied dans la maison, et la serre où Blanche allait déboucher était contiguë aux appartements : pour ne pas se trahir, il fallait une prudence extrême. Précisément, des voix s'élevaient près de là, et si distinctes, que la jeune fille n'en perdait rien; elle reconnut celle de Roger :

— Tout, est-il prêt ? disait-il.

— Tout, répondait-on. Monsieur le marquis peut agir quand bon lui semblera.

Ces paroles si précises auraient chassé toute irrésolution de l'esprit de Blanche, s'il y en fût resté. C'était un coup de partie que son séducteur entendait jouer; c'était sa dernière ressource qu'elle allait lui opposer. On en était arrivé à ce point où les événements se précipitent et an-

noncent un éclat prochain. Elle ne pouvait plus ni attendre ni vaincre son ennemi ; à tout prix, il fallait s'échapper de ses mains.

Quand les voix se furent éloignées, elle entr'ouvrit doucement la porte et jeta un coup d'œil sur la serre et les alentours. Personne en vue, personne ; rien qui gênât l'essor de la captive ; les espions et les geôliers avaient disparu. Blanche sortit et respira avec une certaine joie cette brise de la campagne qui lui arrivait toute chargée de parfums.

— Mon Dieu, s'écria-t-elle ; c'est vous qui m'avez rendue libre, que je reste pure maintenant, et votre nom sera béni.

Une allée couverte venait aboutir devant la serre ; elle s'y glissa et gagna les profondeurs du parc.

XXXVIII

LA PERQUISITION.

Blanche marcha devant elle en choisissant les points les plus touffus et en évitant avec soin de rester à découvert. Son plan était de longer toutes les clôtures pour s'assurer si elles ne lui livreraient point passage en quelque endroit, et, à défaut d'issue, de trouver un moyen d'évasion, quel qu'il fût, même au péril de sa vie. Les plus pénibles, les plus dangereux ne l'effrayaient pas ; elle était résolue à tout, plutôt que de retomber entre les mains de son ravisseur.

En poursuivant ses recherches, elle eut bientôt vu que les murs régnaient sur toute la ligne de la propriété et y formaient un retranchement infranchissable. Plus d'instrument d'escalade, comme celui dont Ambroise s'était servi. Depuis lors, l'échelle avait été enlevée du parc et remisée dans les bâtiments de service. Il ne restait à

Blanche que deux moyens : c'était d'épier le moment où l'on ouvrirait une porte, afin de s'échapper par surprise ; ou bien de tenter l'ascension d'un arbre et d'atteindre de là le chaperon du mur. Or, de ces deux moyens, le premier était éventuel et impraticable ; il exigeait du temps, et Blanche n'en avait pas. Quant au second, il était bien viril et bien peu dans les habitudes d'une jeune fille. Les forces, les vêtements, tout en rendait l'exécution délicate et entourée de difficultés. Et pourtant, Blanche n'en désespéra pas ; elle osa en concevoir l'idée et en affronter les chances. Elle se sentit le courage et la volonté de faire ce qu'un hardi bûcheron aurait osé à peine tenter.

Sur un point de l'enceinte, un marronnier couvrait le mur d'un feuillage épais, et étendait ses rameaux hors du parc dans un sens horizontal. Ce fut cet arbre que Blanche choisit comme favorable à son projet. Le tronc était gros et l'écorce rude ; les mains de la pauvre enfant allaient en saigner, et elle ne pouvait atteindre la naissance des branches qu'à l'aide d'une persévérante et vigoureuse étreinte. N'importe, elle était prête à commencer l'épreuve, dût-elle y laisser des lambeaux de sa chair. Déjà elle avait embrassé l'arbre, déjà elle avait pris un premier élan, lorsque des cris retentirent sous les voûtes du parc ; on la cherchait, on l'appelait. Son évasion venait d'être découverte, on était à sa poursuite.

Que faire ? A quel moyen recourir ? C'était une fatalité implacable. Encore quelques minutes, et, Dieu aidant, elle eût été sauvée : ces minutes lui manquaient. Elle essaya d'y supléer à l'aide d'un effort plus prompt, et de gagner le point de l'arbre d'où elle pourrait s'élancer hors des clôtures. Malheureusement les voix se rapprochaient ; on allait la rejoindre, la reprendre et la ressaisir.

— Par ici, par ici, disait un des valets ; il y a des traces sur le sable ; nous la tenons.

Il n'y avait plus ni à délibérer, ni à hésiter ; il fallait renoncer à l'escalade, au moins pour le moment. Par un

mouvement, rapide comme la pensée, la jeune fille se laissa retomber sur le sol et se jeta dans un buisson de coudriers qui garnissait le pied du mur d'enceinte. Cachée au plus épais, elle ne fit plus un mouvement et retint jusqu'à son haleine; le gibier qui se tapit dans son gîte n'a pas des instincts plus sûrs et ne dérobe pas sa présence avec plus de sagacité.

Arrivés à la limite où s'arrêtaient les vestiges, les deux valets se trouvèrent dans l'embarras.

— Par où a-t-elle donc passé ? dit l'un.

— C'est de la magie, dit l'autre.

— Nous avons tout battu, pourtant.

— Oui, et elle doit être ici. Mais où ? Pourvu qu'elle n'ait pas pris le même chemin que le vieux.

— Impossible, les touffes d'herbe n'ont pas fléchi sur le haut du mur; elles seraient foulées si quelqu'un y avait passé.

— N'empêche que le marquis va faire beau bruit si nous ne la ramenons pas.

— Va-t-il nous appeler maladroits !

— Et ce ne sera pas volé !

Tout en échangeant ces mots, ces deux hommes écartaient les buissons et les frappaient avec de grandes gaules ; par trois fois, ils passèrent devant celui où Blanche avait cherché un abri ; un mouvement, un soupir, un sentiment de frayeur, et elle eût été découverte ; elle ne bougea pas plus qu'une morte. Les deux valets paraissaient désespérer du succès lorsque l'un d'eux dit à l'autre :

— Je tiens notre affaire, j'y suis.

— Vraiment.

— J'ai un moyen infaillible.

— Vrai !

— Infaillible ! Ne bouge pas d'ici ; je vais revenir.

Pendant ce temps, que faisait Roger ? Avec sa mobilité ordinaire, il avait, dans l'espace d'une heure, changé dix fois d'avis et de résolution. Les moyens sombres que son

valet lui proposait n'avaient pas été longtemps de son goût; à quelque degré de démence qu'il fût parvenu, il savait pourtant s'arrêter lorsque les choses prenaient un caractère trop criminel. Un instinct, une voix secrète le retenaient à temps, et c'est ce qui explique comment Blanche avait pu résister jusque-là : elle avait, pour se défendre, sa propre force et les indécisions, les troubles secrets de son ennemi. Roger était plutôt égaré que pervers; mais cet égarement était bien voisin de la perversité, et y devait conduire, pour peu qu'il durât.

Le marquis avait donc changé de dessein et s'était rejeté vers d'autres combinaisons qui lui paraissaient aussi sûres et moins extrêmes. Mais pour l'exécution, le temps lui manquait, et c'était son principal embarras, celui qui le préoccupait surtout. Sa mère était prévenue, elle allait venir, elle allait se mettre à travers de cette aventure, invoquer l'autorité que lui donnait la nature et se prévaloir de la rigidité habituelle de ses principes. Plus rien de possible, si elle arrivait; il n'y avait qu'à abandonner la proie, sauf à recommencer ensuite sur de nouveaux frais. Or, il était bien plus simple et bien plus aisé de rester nanti que de se dessaisir; c'était du temps et des peines de moins. Voilà les calculs de Roger; voici maintenant les conclusions qu'il en tirait. Puisque la marquise allait venir, il fallait lui céder le terrain; il fallait qu'en arrivant, elle trouvât la cage vide et les oiseaux dénichés; il fallait qu'elle ne trouvât à exercer son éloquence que sur des murs déserts et les arbres silencieux du parc. Le plan était adroit et digne d'un esprit ingénieux; il ne restait plus qu'à en presser l'exécution.

Le premier soin du marquis avait été de faire atteler; Blanche ne devait être prévenue qu'au dernier moment. Une fois l'équipage prêt et amené devant le perron, il acheva ses préparatifs, réunit ses gens et monta dans la chambre où devait se trouver la jeune fille. Il en avait la clef; c'était une garantie; et pourtant il ne l'y trouva pas.

Il crut à un jeu, à une ruse et fouilla partout, sous tous les meubles, dans les armoires, dans tous les recoins. Point de Blanche ; elle avait disparu. Il recommença ses recherches et aperçut la porte de la bibliothèque ouverte ; il en connaissait le secret et comprit qu'elle s'était enfuie par là. Cette découverte ne lui causa ni surprise ni désappointement. Peu importait ; elle ne pouvait être loin ; le parc était bien fermé et la grille ne s'était point ouverte ; il envoya des gens à la recherche et attendit qu'on eût ramené la fugitive, de force ou de gré.

— Et surtout, leur dit-il, menez l'affaire rondement, l'heure presse.

Voilà ce qui mettait en souci les deux valets ; la voiture était attelée, leur maître s'impatientait, et la jeune fille n'était pas retrouvée. C'est ce qui avait décidé l'un d'eux à employer, à l'insu du marquis, un parti décisif et auquel probablement celui-ci eût répugné. Cet homme s'approcha du chenil et en détacha le chien de garde qui bondit de joie en recouvrant sa liberté à une heure et dans des circonstances inusitées.

— Cherche, Sultan, lui dit le valet en le lâchant.

Le chien partit d'un trait et remplit bientôt le parc de ses aboiements.

Blanche l'entendit et comprit le sens des dernières menaces qu'elle avait entendues ; on la traitait comme une bête fauve, on la livrait aux limiers. Cependant elle ne broncha pas, elle tint bon ; elle eut l'espoir que l'instinct de l'animal serait mis en défaut. Plus les moyens que l'on employait contre elle étaient odieux, plus elle avait soif de délivrance. Chaque aboiement du dogue retentissait à son oreille comme un signal d'alarme, et leur violence, à chaque instant accrue, témoignait qu'il ne se trompait pas et courait droit à sa proie.

En effet, peu de minutes après, il arriva en furieux, et, du premier bond, se jeta sur le buisson où se cachait la jeune fille. A l'aspect de cet animal dont la gueule écumait

et qui semblait animé jusqu'à la rage, Blanche poussa un cri ; elle se crut perdue.

— Tout beau ! Sultan, s'écria le valet qui était resté en ces lieux et qui parvint à contenir le dogue par le collier, tout beau ! Voulez-vous vous taire, mon chien !

L'animal aboyait et grondait encore comme si on l'eût troublé dans l'exercice de ses fonctions ; il eût voulu achever ce qu'il avait si bien commencé. Heureusement qu'il avait affaire à un poignet vigoureux.

— Mademoiselle, ajouta le valet avec un certain respect, veuillez retourner dans votre appartement ; cette bête est mal montée, et je ne pourrais pas répondre d'elle si vous vous obstiniez à rôder dans le parc.

Blanche était vaincue, elle céda. De toutes les épreuves qu'elle avait eu à essuyer, celle-ci était la plus rude ; elle avait eu peur. Comment eût-elle pu lutter contre ces méchancetés combinées? Maître et valets, tout s'acharnait contre elle et la soumettait à un raffinement de tortures digne des plus ingénieux bourreaux. Elle reprit le chemin du logis, résignée et presque réduite ; elle était à bout ; elle avait épuisé ce qu'une créature humaine peut imaginer pour sauver son honneur. Le ciel ne l'avait pas servie en raison de ses efforts ; elle se croyait condamnée et abandonnée ; elle désespérait.

Aussi n'y eut-il plus de résistance de sa part : à tout ce qu'on lui demanda, elle cédat machinalement et silencieusement. Quand Roger lui annonça qu'ils allaient partir, elle ne fit point d'objection ; quand il lui dit de monter en voiture, elle obéit. Cette docilité lui parut de bon augure ; il se crut le maître, et le sourire du triomphe anima ses traits :

— Ouvrez la grille, et en route, dit-il.

La grille s'ouvrit, et déjà les chevaux du marquis s'y engageaient, lorsqu'un équipage arriva dans un sens opposé : c'était celui de la marquise.

XXXIX

LE DÉNOUMENT.

Cette rencontre au moment décisif et qui mettait en présence, d'une manière irrésistible, les acteurs et les témoins intéressés dans cette scène, était le dernier mot et le triomphe de la Providence ; elle réparait les malheurs passés et renfermait un présage pour l'avenir. Que la marquise fût arrivée devant la grille cinq minutes plus tard, que Roger l'eût franchie cinq minutes plus tôt, et le dénoûment s'éloignait encore, plus confus et plus sombre que jamais. Il y avait, dans ce hasard, quelque chose d'heureux et de souriant ; c'était le coin d'azur qui marque la fin de la tempête.

Quand la marquise et Roger se virent en présence, deux sentiments opposés éclatèrent à la fois, l'un de satisfaction, l'autre de désappointement, et deux exclamations leur échappèrent :

— Ma mère !

— Mon fils !

— Arrêtez ! dit Roger.

— Arrêtez ! dit madame de Breuil.

Le jeune homme descendit de voiture et vint donner la main à la marquise, qui descendait de la sienne.

— Vous ici ! ma mère, dit Roger respectueusement.

— Oui, Monsieur, répondit-elle avec sévérité ; vous ne m'attendiez pas, à ce que je vois.

Il n'y avait point d'explication possible devant les gens ; madame de Breuil calcula rapidement ce qu'elle avait à faire ; ses dispositions furent aussi simples qu'énergiques. Au moment de quitter le marchepied, elle se retourna vers l'abbé Gerbideau :

— Monsieur l'abbé, lui dit-elle, de grâce, ne bougez pas ; j'ai besoin de vos bons offices.

— De quoi s'agit-il, Madame?

— Vous allez voir.

Et elle se dirigea d'un pas résolu vers la voiture de Roger. Blanche y était restée; les mains jointes, les yeux baignés de larmes, elle attendait; elle voyait bien que le salut était là; elle ignorait comment elle pouvait y aider. Tantôt elle voulait s'élancer hors de la portière, tantôt elle retombait sur les coussins et y demeurait frappée d'immobilité. Elle avait peur de trop faire ou de ne point faire assez; au moindre mouvement des chevaux, elle se serait jetée sous les roues. Quand elle vit que madame de Breuil s'approchait, un tremblement général s'empara d'elle et paralysa ses facultés; elle se sentait libre et n'avait plus de forces contre la joie, elle qui en avait tant eu contre le chagrin.

— Oh! Madame, Madame, s'écria-t-elle en tendant les bras, sauvez-moi!

— C'est bien ce que je viens faire, mon enfant, répondit madame de Breuil; reprenez courage.

— Sauvez-moi, Madame! répéta-t-elle avec un accent déchirant.

— Plus bas, plus bas, lui dit la marquise, on nous observe; il est inutile de se donner en spectacle.

— Je ferai ce que vous voudrez, Madame la marquise, pourvu que vous me sauviez.

— A l'instant même. Je suis ici pour cela. Donnez-moi la main.

Blanche ne se fit pas répéter l'invitation; elle se laissa guider par madame de Breuil.

— Vous êtes mon ange libérateur, lui dit-elle. Comment pourrai-je reconnaître ce bienfait?

— Vous ne me devez rien, mon enfant, répondit la marquise. Je me suis payée moi-même. Venez, venez.

Elles refirent, devant la livrée étonnée et silencieuse, le même trajet que a marquise venait de faire un instant auparavant; elles retournèrent vers la voiture qui avait amené madame de Breuil; l'abbé Gerbideau s'y trouvait toujours.

— Monsieur l'abbé, lui dit la marquise, voici un dépôt que je vous confie.

Le prêtre descendit pour faire placer Blanche, et se remettre ensuite à ses côtés ; pendant ce temps il échangea avec madame de Breuil quelques mots à voix basse.

— Monsieur l'abbé, lui dit-elle, vous vous chargez de Blanche, n'est-ce pas?

— Volontiers, Madame, dit-il.

— Vous la ramènerez à sa famille; mes gens savent où c'est. Seulement il conviendra de se détacher pour les prévenir.

— Je comprends ce soin.

— Il y a là des femmes susceptibles à l'excès, et que l'émotion pourrait tuer. Ayons-y égard, je vous en conjure.

— Je n'y manquerai pas, Madame la marquise.

— Maintenant vous pouvez partir. A tantôt.

Et, se retournant vers sa livrée, elle ajouta en élevant le ton :

— Vous êtes aux ordres de Monsieur l'abbé.

Cependant celui-ci ne se pressait pas de remonter en voiture; il restait immobile, hésitant, et comme s'il eût attendu un gage avant de quitter les lieux.

— Et vous, Madame? dit-il à mi-voix.

— Moi, je reste, Monsieur l'abbé, répondit-elle. Ne faut-il pas que je parle à Roger?

— Rien de mieux, Madame la marquise, et s'il m'est permis...

— Soyez tranquille, Monsieur l'abbé, dit-elle en l'interrompant ; vous serez content de moi.

— C'est bien, Madame la marquise, je pars sur ce mot.

Il prit place aux côtés de Blanche, et, quelques secondes après, les chevaux les emportaient vers Paris.

Cependant Roger était demeuré spectateur impassible de ces scènes ; on eût dit qu'il n'y était pas intéressé. A peine pouvait-on distinguer, au froncement de ses sour-

cils, le dépit secret dont il était animé. Qu'aurait-il fait de plus? Il ne pouvait disputer cette jeune fille à la marquise, ni élever un débat sur le droit qu'elle avait d'en disposer; dès le moment qu'elle avait paru, c'était une bataille perdue pour lui, et il ne lui restait qu'à préparer sa revanche. Il laissa donc agir madame de Breuil en toute liberté et comme si cet acte de revendication lui eût été indifférent. Il croyait en être quitte ainsi, et qu'après avoir arrangé les choses à sa façon, sa mère lui épargnerait des remontrances inutiles. Celle-ci l'entendait autrement : à peine eut-elle vu l'abbé et Blanche s'éloigner, qu'elle revint vers le perron d'où son fils avait assisté à ce grand naufrage de ses projets et de ses calculs, et s'adressant à lui avec les airs de commandement qu'elle savait prendre :

— Roger, lui dit-elle, veuillez me suivre; j'ai à vous parler.

— Ici, ma mère?

— Ici et sur-le-champ, suivez-moi.

Elle prit les devants, comme si la maison lui eût été familière, avec la même aisance et la même présence d'esprit. Roger marchait derrière elle, en homme qui cède malgré lui et ne se rend pas sans combat. Sa mauvaise humeur était évidente, et dans son maintien perçait un sentiment de révolte que la présence de témoins contenait seul et qui n'attendait qu'une occasion pour éclater.

— Vous le voulez, ma mère, dit-il. A la bonne heure; je me rends. Mais à quoi bon?

Ils entrèrent dans la maison, et la marquise eut le soin de choisir la pièce la plus discrète et la moins exposée à cet espionnage que les gens exercent si volontiers sur leurs maîtres. Roger et sa mère restèrent là enfermés pendant une heure au moins, sans que la livrée pût rien voir ni rien entendre, ce qui causait le désespoir de plusieurs de ses membres, et entre autres des deux valets, qui se sentaient directement et notoirement compromis.

Quand Roger se montra de nouveau sur le perron, à la

suite de ces explications mystérieuses, c'était un tout autre homme ; son ton, sa pose, sa physionomie avaient changé. Il était entré rebelle, il sortit abattu ; jamais transfiguration ne fut plus prompte ni plus complète. Il s'y mêlait en outre un air de consternation et de honte qu'une aventure ordinaire ne suffisait pas à expliquer. Ce n'était plus ce jeune homme si confiant en lui-même, si prompt à affronter le regard, si rempli d'aplomb et d'audace ; c'était un enfant timide, soumis, marchant le front baissé et rougissant de lui-même. Ses yeux portaient encore les traces des larmes qu'il avait versées, et la pâleur de son visage trahissait l'émotion violente à laquelle il était en proie. Pour le réduire à ce point, il fallait que la marquise lui eût porté des coups bien rudes et produit dans son âme une bien grande révolution. A l'étudier elle-même, on voyait combien ce triomphe lui avait coûté, et il lui en restait un embarras évident, accompagné d'un certain malaise.

Il n'y avait plus qu'à abréger cette scène, c'est ce que fit madame de Breuil. Elle monta dans la voiture de son fils, qui s'y assit à son tour.

— A l'hôtel, dit-elle.

A peine arrivée, elle alla droit à son oratoire ; l'abbé Gerbideau s'y trouvait.

— Eh bien ! Madame, lui dit-il en l'interrogeant du regard.

— Tout est avoué, Monsieur l'abbé ; le sacrifice est accompli et il est sans réserve.

— Dieu vous en saura gré, Madame.

— Que va-t-on penser de moi, Monsieur l'abbé ?

— On dira, Madame, que vous avez préféré la vérité au mensonge, et aux vanités d'ici-bas les récompenses d'en haut.

Le lendemain, une nouvelle inattendue se répandait dans l'hôtel de Breuil, et circulait de l'antichambre à l'office et de l'office dans le quartier environnant ; en peu d'heures, ce fut de notoriété publique. Le marquis allait

partir pour un long voyage ; la chaise attelée était dans la cour ; on s'occupait des valises et des derniers préparatifs. On ajoutait que le jeune homme avait enfin renoncé à sa vie d'oisif, et qu'il entrait dans la carrière que plusieurs de ses ancêtres avaient suivie avec tant d'éclat. Ce n'était point un poste en évidence qu'on lui donnait ; en toute chose un apprentissage est de rigueur : ni le nom, ni le rang n'en dispensent. Roger était simple attaché ; mais, pour désigner à son ambition une sorte de legs de famille, on l'attachait à cette ambassade de Perse que son père avait créée à si grands frais, et qui était restée son plus beau titre à la reconnaissance des générations. Bien plus, afin qu'il s'y préparât d'une manière suivie et eût tout le temps nécessaire pour s'initier aux mœurs et aux langues de l'Orient, il avait été décidé par le ministre qu'il y séjournerait pendant cinq années consécutives, avec la faculté de varier sa résidence entre les diverses cours d'Asie, depuis le royaume de Lahore jusqu'à l'empire de Siam.

Quelque rigoureuses que fussent ces instructions, et malgré la longue absence qu'elles impliquaient, il ne semblait pas que Roger en éprouvât du chagrin, ni qu'il eût un bien grand regret à ce qu'il laissait derrière lui. On eût dit que ce voyage renfermait des soulagements et apportait un peu de repos à son âme blessée. Le soir, au moment où il prit congé de madame de Breuil, son visage était plutôt tranquille qu'ému. Les deux valets semblaient tout autrement affectés que lui ; il est vrai qu'ils ne l'accompagnaient que contre leur gré, et que, pour eux, c'était un châtiment.

— Adieu, ma mère ! dit Roger en l'embrassant pour la dernière fois.

— Adieu, mon fils ! répondit-elle, et que le ciel vous garde dans ces contrées de païens.

Il partit, et dès ce moment le nom du marquis de Breuil fut rayé de la liste des fils de famille qui mènent brutale-

ment leur fortune et des gentilshommes qui déshonorent leur blason. Il était perdu pour l'Europe; l'Asie le réclamait comme un des siens.

Il restait à la marquise de Breuil un devoir à remplir à la suite de cet acte de justice; elle n'y apporta point de délai. Eût-elle hésité que l'abbé Gerbideau l'eût rappelée à l'exécution de ses promesses. Elle se rendit chez les Mathias.

Là, le retour de Blanche avait été l'un de ces événements devant lesquels tout s'efface. Pour Thérèse, il était temps que la jeune fille reparût; sa raison commençait à s'altérer. Aucune langue humaine ne saurait exprimer la joie qu'elle éprouva à la revoir; elle ne demandait aucune explication, elle n'élevait aucune plainte; elle se sentait si heureuse, qu'elle consentait à tout pardonner et à tout oublier. Qu'on lui laissât son enfant, qu'on ne la privât plus de ses caresses, voilà son seul vœu et son unique désir. Les autres membres de la famille ne se montraient pas si accommodants : Régine avait des accès de pudeur comme dans ses plus beaux jours et empruntait aux châteaux anglais des moyens de réparation usités en pareille circonstance; Daniel donnait la réplique à sa femme et se contentait d'imprimer un tour plus national à ses impressions d'outre-mer; quant à Mathias, il ne décolérait pas, jetait feu et flamme, jurait ses grands dieux qu'il ferait un exemple sévère, mémorable, éclatant, contre les deux coupables, puisqu'il y en avait deux; contre le fils et la mère: contre le fils pour le rapt, contre la mère pour l'abandon.

Voilà dans quelles dispositions se trouvaient les esprits, lorsque madame de Breuil se présenta chez ses voisins, en compagnie de l'abbé Gerbideau. Elle avait voulu amener un témoin, peut-être aussi un défenseur.

La vue du prêtre calma quelques ressentiments et désarma quelques animosités. Thérèse et Régine avaient des sentiments religieux; Daniel n'avait point de préventions contre le clergé et tenait plus de Rabelais que de Voltaire; Mathias seul restait au-dessus de toutes les influences et de

toutes les considérations. Rien ne pouvait le fléchir, ni le caractère, ni le sexe; il jetait sur la marquise et sur l'abbé des regards de défi et opposait à leurs avances et à leurs civilités une physionomie implacable.

Madame de Breuil s'expliqua, et son langage était de nature à gagner les esprits. Elle commença par un aveu et reprit, devant ces deux familles comme devant un tribunal d'honneur, la pénible confession qu'elle avait faite à l'abbé Gerbideau. Elle y ajouta le récit de l'aventure de son fils et de la part qu'elle y avait prise, raconta le châtiment dont cette violence, prévenue à temps, avait été suivie, le départ du marquis et le long exil auquel il était condamné. Tout cela fut dit simplement, dignement, avec les signes d'une douleur et d'un repentir sincères. De la part d'une grande dame, c'était déjà beaucoup que de descendre à de pareilles révélations, et de se mettre à la merci pour ainsi dire de personnes qui étaient bien au-dessous d'elle par la fortune et par le rang. Sauf Mathias, tous s'en trouvaient touchés et embarrassés à la fois.

Quand elle eut exposé les faits, elle en vint à des ouvertures plus délicates. Que faire? Quel parti prendre au sujet de la jeune fille? Comment pourvoir à son avenir? Quel sort lui assurer? Là-dessus, madame de Breuil laissa aux parents adoptifs le choix des rôles. Elle sentait, elle déclarait que ses droits ne passeraient qu'après les leurs. Ou ils garderaient Blanche avec eux, ou bien elle la prendrait dans son hôtel; c'était à eux à en décider. Mais qu'elle fût ici ou là, d'une manière ou d'une autre, il était de l'intérêt de la jeune fille qu'on lui cherchât un établissement. Là-dessus madame de Breuil s'expliquait avec netteté; elle ne se remettait de ce soin à personne, elle y songerait elle-même et pourvoirait à ce que cet établissement fût digne de la naissance de Blanche et en rapport avec sa nouvelle position. Ni les recherches, ni les sacrifices ne lui coûteraient pour cela.

Ainsi s'exprima la marquise, et, à moins d'être animé

d'une haine incurable, comme Mathias, il n'y avait aucune objection à faire contre un plan de conduite aussi sensé et qui donnait satisfaction aux sentiments et aux intérêts. Thérèse n'insista que sur un point, et on devine lequel : il fut convenu que, jusqu'au moment de son mariage, Blanche resterait chez elle. Les choses furent réglées sur ce pied. Mathias essaya bien de protester encore, d'exiger d'autres réparations ; il resta seul et impuissant.

Le parti que l'on cherchait pour la jeune fille ne fut pas longtemps sans se présenter : des grâces, de la beauté, une dot considérable, c'était plus qu'il n'en fallait pour attirer les prétendants ; il y en eut des boisseaux, comme disait Daniel, mais d'une autre qualité que les siens. Blanche choisit dans le nombre un cœur qui lui convenait, et à côté de ce cœur il y eut en surcroît toutes les conditions qui rendent la vie douce, la fortune, la naissance, les avantages du corps et de l'esprit. Le bonheur descendit sur sa maison et ne s'en éloigna plus.

Quant à la marquise, elle avait conduit l'affaire avec un tel art et de tels ménagements, qu'elle en était venue à ses fins, en dépit de tout et malgré l'abbé Gerbideau. Hors d'un petit cercle de personnes, cette aventure et ce mariage avaient fait peu de bruit, et ce bruit fut bien vite oublié. C'est ce que voulait madame de Breuil. Les apparences étaient sauvées, et elle resta à peu près ce qu'elle était, en possession de l'honneur du monde et avec une réputation d'infaillibilité, indestructible désormais. Ainsi étaient conciliés la terre et le ciel, l'opinion des hommes et le salut. Aujourd'hui la marquise marche dans cette voie, sans que rien ne la trouble, ni ne l'arrête ; elle peut être intolérante impunément. L'intolérance, on le sait, est la pierre de touche de la perfection.

Dix mois après ces événements, nous retrouvons Daniel au milieu d'un carré de légumes, c'est-à-dire sur le théâ-

tre de ses exploitations, et Mathias, dans une allée voisine, et assis sur l'un des bancs en fer qui garnissent le jardin.

— Eh bien! Daniel, disait ce dernier, conviens-en! quelles tristes maisons que les nôtres?

— Au fait, ça n'est guère gai, répondait le mercier en assaisonnant l'entretien de vigoureux coups de bêche.

— Comme nous voilà payés de nos soins! Comme il en profite de faire le bien!

— Tu as raison, ce n'est guère encourageant.

— Une enfant que nous avons prise au berceau, que nous avons élevée, qui nous a donné un mal, mais un mal.

— Avoue aussi, Mathias, que nous y avons eu du plaisir. Rien que d'y penser, mon cœur se regaillardit!

— Qu'est-ce qui nous en reste? rien! La voilà partie; elle a un mari, elle aura des enfants, et nous! nous!

— Dame! si elle est heureuse!

— Vous auriez bien mieux fait de me laisser agir! Je l'aurais au moins secouée, cette marquise, au lieu qu'à présent la voilà qui reprend ses airs!

— Bah! est-ce que ça nous regarde, Mathias? Blanche est bien casée, elle a toutes les joies du monde; que te faut-il de plus?

— Elle n'est plus de notre rang, vois-tu? et c'est ce qui m'enrage! Autant qu'elle ne m'appartînt plus. Voir du monde plus haut que soi, jamais!

— Allons, toujours tes humeurs noires. Elle est pourtant bien douce pour nous, et bien bonne et bien aimante. Regarde si elle passe un jour seulement sans venir ici.

— Au commencement, Daniel; plus tard, tu verras.

— Alors comme alors, Mathias, mais de quoi se compose la vie, si ce n'est que de ça, de choses qui vous quittent peu à peu? Fais comme moi, prends des affections solides, attache-toi au potiron; ça ne trompe jamais.

Et à l'appui de ce sentiment, Daniel se remettait à jouer de la bêche, Mathias haussait les épaules en le regardant; il aurait terminé là un entretien qui ne pouvait aboutir,

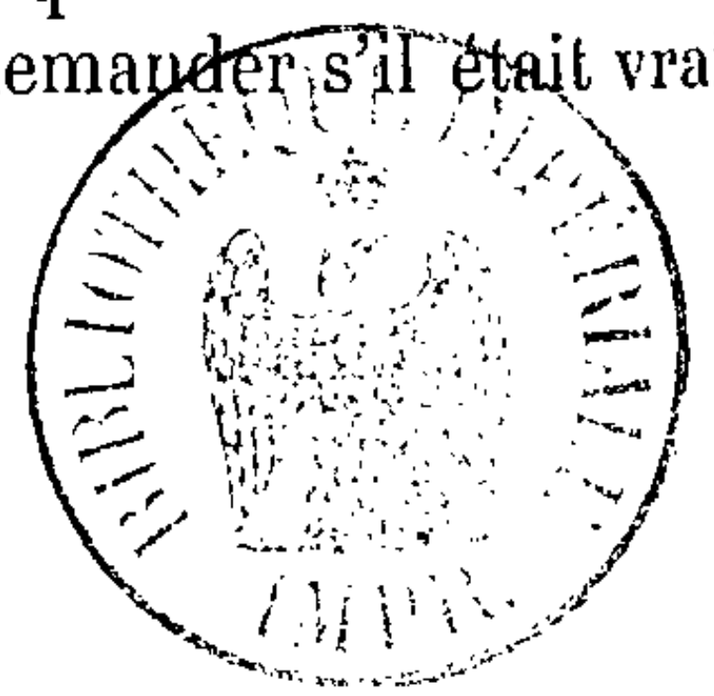
s'il n'eût aperçu Thérèse qui descendait les degrés du perron. Sa marche était lente, ses traits étaient altérés; on eût dit que chaque mouvement était pour elle une fatigue. Mathias la montra à son ami.

— En voici une qui ne se consolera pas de n'avoir plus Blanche à ses côtés. Son heure est marquée.

— Elle est marquée pour tous, Mathias, pour les petits comme pour les grands. Un tour d'horloge de plus, un tour d'horloge de moins, est-ce la peine de se mettre en souci ?

Malgré les sombres pronostics de Mathias, Thérèse vécut; c'était Blanche qui avait causé la blessure, elle s'y prit si bien, qu'elle sut la guérir; Daniel eut aussi sa part de tendresses et revint de ses opinions exagérées sur les potirons; quant à Régine, à mesure qu'elle gagnait en âge, elle se détachait davantage du présent pour se rejeter vers ses grandes méthodes d'éducation et ses réminiscences des châteaux anglais.

Ambroise resta concierge des pavillons; M. Germain, intendant de l'hôtel; ils furent respectés, l'un à cause de sa faiblesse, l'autre à cause de sa force. De tels contrastes se voient souvent, et madame de Breuil n'était pas femme à s'en abstenir, pour peu que son intérêt s'y trouvât. Elle avait dans l'esprit des ressources qui alarmaient l'abbé Gerbideau et le conduisaient à se demander s'il était vraiment maître de cette conscience.



FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

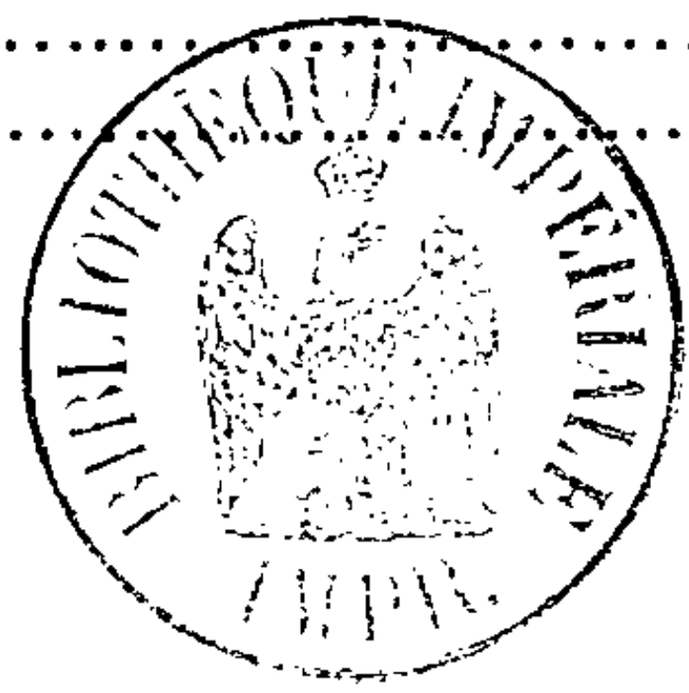
I. Jean qui pleure..... 1
II. Jean qui rit..... 11
III. Régine..... 16
IV. L'île Saint-Denis..... 21
V. La nappe de gazon..... 26
VI. Le dîner sur l'herbe..... 32
VII. La barcelonnette..... 37
VIII. L'œuvre de salut..... 42
IX. L'épave..... 47
X. L'enquête..... 52
XI. Le conseil de famille..... 58
XII. Le premier âge..... 63
XIII. Un rapt..... 66
XIV. Le mystère..... 74
XV. L'éducation..... 83
XVI. Les soupçons..... 86
XVII. Les surprises..... 92
XVIII. Le coup fourré..... 97
XIX. L'affût..... 102
XX. La chasse..... 107
XXI. Le temps d'arrêt..... 112
XXII. Les explications..... 117
XXIII. La culbute..... 122

XXIV. Le mal secret de Thérèse..... 133
XXV. La crise..... 138
XXVI. Les recherches..... 143

DEUXIÈME PARTIE.

I. L'hôtel de Breuil..... 155
II. Le tourbillon..... 161
III. La retraite..... 166
IV. L'abbé Gerbideau..... 170
V. Roger de Breuil..... 177
VI. Le coup d'épée..... 181
VII. Retour sur soi-même..... 188
VIII. La location..... 191
IX. Le voisinage..... 198
X. Le jardin..... 205
XI. L'entrevue..... 209
XII. Le feu souterrain..... 212
XIII. État des esprits..... 220
XIV. Le coup de dard..... 226
XV. Les rencontres..... 232
XVI. Les suites..... 243
XVII. Un coup imprévu..... 246
XVIII. Le remède..... 253
XIX. Les loisirs d'un amoureux..... 259
XX. Les grands moyens..... 264
XXI. Les ruses de guerre..... 275
XXII. Les deux assauts..... 280
XXIII. La maison des champs..... 285
XXIV. Les mauvais moyens..... 288
XXV. Les complications..... 296
XXVI. Concours de preuves..... 303
XXVII. L'éclipse..... 307
XXVIII. Vaucresson..... 311
XXIX. Le choc..... 318
XXX. L'éclat..... 324
XXXI. Un récit..... 329

XXXII. Suite du récit..... 334
XXXIII. La confiance en Dieu..... 339
XXXIV. La résistance..... 342
XXXV. La voix du prêtre..... 350
XXXVI. A l'intérieur..... 357
XXXVII. Le passage secret..... 360
XXXVIII. La perquisition..... 364
XXXIX. Le dénoûment..... 370



FIN DE LA TABLE.

CORBEIL, typographie et stéréotypie de CRÉTÉ

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

Format in-18 anglais, DEUXIEME SÉRIE, à 3 fr. le Volume.

LAMARTINE.

Geneviève. 1
Toussaint Louverture 1
Confidences. 1
Nouv. Confidences. . 1

JULES JANIN.

Hist. de la littérature dramatique. 4

H. DE BALZAC.

Contes drolatiques. 1

HENRI HEINE.

De l'Allemagne. . . 2
Ballades et Légendes 1
Reisebilder 1

PR. MÉRIMÉE.

Nouvelles (3e édit.). 1
Episode de l'Hist. de Russie. 1
Les Deux Héritages. 1
Etudes sur l'Hist. romaine. 1
Mélanges historiq. et littéraires. . . 1

DE STENDHAL.

De l'Amour. 1
Prom. dans Rome. 2
Chartreuse de Parme 1
Rouge et Noir. . . . 1
Romans et Nouvell. 1
Histoire de la peinture en Italie. . . 1
Vie de Rossini. . . . 1
Mém. d'un Touriste. 2
Racine et Shakspeare. 1
Vies de Haydn, de Mozart etc.. . . . 1
Rome, Naples et Florence 1
Correspondance inédite 2

H. CONSCIENCE.

Scènes de la vie flamande. 2
Veillées flamandes. . 1
Guerre des Paysans. 1
Heures du soir. . . 1

HENRI BLAZE.

Ecrivains et Poëtes de l'Allemagne. . 1
Souv. et Récits des Camp. d'Autriche. 1
Episode de l'Hist. du Hanovre. 1

ANT. DE LATOUR.

Études sur l'Espagne 2

FÉTIS

Causeries musicales 1

CH. DE BERNARD.

Le Nœud Gordien. . 1
Gerfaut. 1
Le Paravent. 1
L'Ecueil. 1
Les Ailes d'Icare. . 1
La Peau du Lion. . 1
Un Homme sérieux. 1
Un Beau-Père . . . 1
Le Gentilhomme campagnard. . . 2
Poésies et Théâtre. . 1
Nouvelles et Mélanges. 1

GÉRARD DE NERVAL.

Souvenirs d'Allemagne. Lorely . . . 1
Les Filles du Feu. . 1
La Bohème galante. 1

Mme H. BEECHER STOWE.

TRADUCT. E. FORCADE
Souvenirs heureux, voy. en Angleter., en France et en Suisse. 2

CH. DE MAZADE.

L'Espagne moderne. 1

J. AUTRAN.

Laboureurs et Soldats.... 1

JOHN LEMOINNE.

Etudes critiques et biographiques. . . 1

GUST. PLANCHE.

Portraits d'Artistes. 2
Etudes sur l'Ecole française 2

F. PONSARD.

Théâtre complet. . . 1
Etudes antiques. . . 1

ÉMILE AUGIER.

Poésies complètes. . 1

LÉON GOZLAN.

Hist. de 130 femmes 1
Les Vendanges. . . . 1
Le Tapis vert.. . . . 1

LOUIS REYBAUD.

Mœurs et Portraits. 2
Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale. . 1
Nouvelles. 1
Romans. 1
Comtesse de Mauléon 1
La Vie à rebours. . 1
Marines et Voyages. 1
La Vie de Corsaire. . 1
La Vie de l'Employé. 1
Mathias l'Humoriste 1

Mme E. DE GIRARDIN.

Marguerite. 1
Nouvelles. 1
Le Vic. de Launay. 1
Le Marquis de Pontanges. 1

ALPH. KARR.

Agathe et Cécile. . 1
Les Femmes. 1
Soirées de Sainte-Adresse. 1
Raoul Desloges. . . 1
Lettres écrites de mon jardin. . . . 1
Au bord de la mer (sous presse). . . 1

D. NISARD.

Études sur la Renaissance. 1
Souven. de Voyage. 1
Etudes de critique littéraire 1

Mme CH. REYBAUD.

Espagnoles et Françaises. 1
Scènes de la Vie des Antilles. 1
Le Château de St-Germain. 1

MÉRY.

Les Nuits anglaises. 1
Les Nuits italiennes. 1
Les Nuits d'Orient. 1
Les Nuits parisiennes. 1

TH. GAUTIER.

Les Grotesques. . . 1
Constantinople . . . 1
Etudes sur les Arts. 1
En Grèce et en Afrique (s. presse). . 1

DE PONTMARTIN.

Contes et Nouvelles. 1
Causeries littéraires 1
Le Fond de la Coupe 1
Nouvelles Causeries littéraires. 1

OCT. FEUILLET.

Scènes et Proverb. 1
Bellah. 1
Scènes et Comédies. 1

D'HAUSSONVILLE.

Histoire de la politique extérieure du gouvernement franç. 1830-1848. 2

DE SAINT-AULAIRE.

Les derniers Valois. 1

EUG. FORCADE.

Études historiques. 1
Hist. des causes de la Guer. d'Orient. 1

HENRY MURGER.

Scèn. de la Bohème. 1
Scènes de la Vie de jeunesse. 1
Le Pays Latin. . . . 1
Scènes de campagne 1
Les Buveurs d'eau. 1

A. DE VALBEZEN.

(LE MAJOR FRIDOLIN)
Récits d'hier et d'aujourd'hui 1

CUVILLIER-FLEURY.

Portraits politiques et révolutionnaires. 2
Etudes historiques et littéraires. . . . 2
Voyages et Voyageurs 1
Nouv. Etudes historiq. et littéraires. 1

JULES SANDEAU.

Catherine. 1
Nouvelles. 1
Sacs et Parchemins. 1
Un Héritage. 1

ALEX. DUMAS FILS

Dame aux Camélias 1
Contes et Nouvelles. 1
La Vie à vingt ans. . 1
Antonine. 1
Avent. de 4 femmes 1

E. TEXIER.

Critiques et Récits. 1
Contes et Voyages. . 1

AMÉDÉE ACHARD.

Châteaux en Espagne 1

LE GÉNER. DAUMAS

Chevaux du Sahara . 1

AUGUST. MAQUET.

Nouvelles (s. presse) 1

ARNOULD FRÉMY.

Journal d'une jeune Fille. 1

L. RATISBONNE.

L'enfer du Dante (traduct. en vers, texte en regard). . 2
Le Purgatoire (trad. en vers, texte en regard, sous pr.). 2

PAUL DELTUF.

Contes romanesques 1
Récits dramatiques. 1

PAUL DE MOLÈNE

Caractères et Récits du temps. 1
Aventures du temps passé. 1
Hist. sentimentales et militaires. . . 1

F. MALLEFILLE.

Le Collier. 1
Contes maritimes et militaires. . . . 1

C. CARAGUEL.

Soirées de Taverny.

THÉOD. PAVIE.

Scènes et Récits des Pays d'outre-mer. 1
Etudes et Voyages (sous presse). . . 1

CH. REYNAUD.

Epîtres, Contes et Pastorales. 1
OEuvres inédites . . 1

HECT. BERLIOZ.

Soirées de l'orchest.

L. VITET.

Les Etats d'Orléans. 1
La Ligue 1

LIADIÈRES.

OEuvres littéraires. 1
Souven. historiques et parlementaires. 1

L. & M. ESCUDIER

Dictionnaire de Musique 1

F. DE CONCHES.

Léopold Robert. . . 1

L.-P. D'ORLÉANS, ex-roi des Français

Mon Journal. Événements de 1815. 1

DE GROISEILLIEZ.

Histoire de la Chute de Louis-Philippe

A. DE BROGLIE.

Études morales et littéraires. 1

CHAMPFLEURY.

Contes vieux et nouveaux. 1
Les Excentriques. . 1

ÉMILE THOMAS.

Histoire des Ateliers nationaux. . . . 1

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURTH.